LES LANGUES AFRO-ASIATIQUES ET NILO-SAHARIENNES : LINGUISTIQUE ET SOCIOLINGUISTIQUE

Edmond BILOA

et

Amina GORON

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

Comité scientifique

- Pr BEBAN Sammy Chumbow, Cameroun
- Pr Edmond BILOA (Université de Yaoundé II, Cameroun)
- Pr NLADISLAS NZESSE (Université de Tscdang)
- Pr Clément DILI PALAI (Université de Maroua, Cameroun)
- Pr Léonie METANGMO TATOU (Université de Ngaoundéré, Cameroun)
- Pr Alphonse TONYE (Université de Yaoundé I, Cameroun)
- Pr Théophile CALAINA (Université de Ngaoundéré, Cameroun)
- Pr Jean Paul Balga (Université de Maroua, Cameroun)
- Pr Pauline Lydienne EBEHEDI KING (Université de Maroua, Cameroun)
- Pr ASSANA BRAHIM (Université de Ngaoundéré, Cameroun)
- Pr BAIMADA GIGLA (Université de Maroua, Cameroun)
- Pr Rosalie Mairama (Université de Maroua, Cameroun)
- Dr ADAM MAHAMAT (Université de Maroua, Cameroun)
- Dr OUSMANOU (Université de Yaoundé I, Cameroun)
- Dr Daniel DABA (Université de Ngaoundéré, Cameroun)
- Dr ALI EMAT BACHIR (Université de Maroua, Cameroun)
- Dr Théodore BEBEY (Université de Maroua, Cameroun)
- Dr Joseph AVODO AVODO (Université de Maroua, Cameroun)

SOMMAIRE

INTRODUCTION **5**
EDMOND BILOA__*Cameroun*

RELATIVIZATION IN CHADIC: A CASE STUDY OF MUSGUM, MASA, WANDALA AND GIZIGA **10**
EDMOND BILOA__*Cameroun*

PLURILINGUISME ET LANGUE EN DANGER : POUR UNE EVALUATION DE LA VITALITE DU GUIDAR AU NORD-CAMEROUN **50**
AMINA GORON__*Cameroun*

LA TOPICALISATION ET LE PRINCIPE DE PROJECTION ETENDUE EN FULFULDE **69**
OLOWA JEAN DE DIEU__*Cameroun*

LA PHRASE PREDICATIVE DU GBAYA YAAYUWEE : DESCRIPTION ET ANALYSE **89**
GENIFER AIBA AIBA__*Cameroun*

DYNAMIQUE DU GBAYA PARLE DANS LA REGION EST DU CAMEROUN: VARIATIONS ET CREATIVITE **106**
DIEUDONNE BAGO KAPTEL__*Cameroun*

L'ORGANISATION SPATIO-TEMPORELLE DANS LES CONTES TPURI **116**
GISELE KOBADA__*Cameroun*

LA TRANSMISSION INTERGENERATIONNELLE D'UNE LANGUE IDENTITAIRE : LE CAS DU *TUPURI* LANGUE ADAMAWA-OUBANGUIENNE, DU SOUS-PHYLUM NIGER-CONGO, GROUPE 6 MBUM **134**
JACQUELINE MAÏKAKE__*Cameroun*

LA POLYFONCTIONNALITE DU MARQUEUR *MA* EN KWANJA ... **157**
NGAOURI LANDRI__*Cameroun*

FILIATION ET EVOLUTION LINGUISTIQUE DANS LES LANGUES TCHADIQUES: ANALYSE LEXICOSTATISTIQUE ENTRE LE MAFA, LE MOFU ET LE GUIZIGA..... **171**
VEVED DAVID__*Cameroun*

ANALYSE SOCIOLINGUISTIQUE DE LA COMMUNICATION ORALE DANS L'ARRONDISSEMENT DE MOGODE : CAS DU KAPSIKI **206**
KWOVE FLORENCE__*Cameroun*

LA FORMATION DES QUESTIONS EN *MUSGUM* : L'INTERROGATION TOTALE, LES SYNTAGMES INTERROGATEURS IN-SITU ET EX-SITU, ET LA PARTICULE *DÓ*... **222**
BRAHIM ADAM__*Cameroun*

A SEMANTIC ANALYSIS OF SERIAL CONSTRUCTIONS IN NORTH MOFOU LANGUAGE..... **237**
MBU MARTHA NJUI__*Cameroun*

ÉTUDE DES MECANISMES DE FORMATION DES PHRASES RELATIVES EN TUPURI : APPROCHE GENERATIVE **252**
HERMINE RHOUSGOU MENWA__*Cameroun*

INFORMATION STRUCTURE AND THE CONCEPT TOPIC IN MUYANG **267**
THÉODORE BEBEY__*Cameroun*

INTRODUCTION

Le Cameroun est l'Afrique en miniature et c'en est une évidence au plan linguistique. Des quatre phyla qui caractérisent le paysage linguistique africain, trois, à l'exception du phylum khoisan, sont attestés au Cameroun. Il s'agit des phyla afro-asiatique, nil-saharien et niger-kordofan. Aussi connu sous la dénomination mito-sémitique, le phylum afro-asiatique compte 58 langues regroupées en deux familles : la famille sémitique (une seule langue, l'arabe choa) et la famille tchadique qui compte 57 langues. Il y a le haoussa, le hya, le bana, le gude, le gavar, le musgum, le masa, le wandala et le giziga. Le phylum nilo-saharien, quant à lui, est représenté par deux langues : le kanuri (de la famille saharienne) et le sara-ngambay (de la famille chari-nil). Enfin, le phylum niger-kordofan est le plus representé. Il compte 188 unités-langues classées en trois familles : la famille Ouest-Atlantique, la famille Adamaoua Oubanguienne et la famille Bénoué-Congo. La famille Ouest-Atlantique compte une seule langue : le fulfulde. La famille Adamaoua Oubanguienne comprend 40 langues au rang desquelles le samba-leeko, le daga-mumi, le peere, le mome, le tupuri, le fali-bele, nimbari et le gey. Subdivisée en quatre sous-familles, la famille Bénoué-Congo denombre 146 langues. La sous-famille Jukunoide comprend entre autres, le jukun, le kum, le bishma. Les deux langues, l'efik et le korop, représentent la sous-famille Cross-River. La sous-famille Bendi compte une seule langue, le boki. Enfin, la sous-famille Bantoide comprend 134 langues réparties en deux branches : la branche Mamboide constituée de 5 langues (le mambila, le vute, le konja, le suga et le njoyama) et la branche Bantoue avec 129 langues divisées en 8 sous-branches. Le mbonga, le nagumi et le ngong représentent la sous-branche Jarawan. La sous-branche Tivoide compte 13 langues parmi lesquelles le tiv, le njwande, l'evand, etc ; la sous-branche Ekoide dont la seule langue est l'ejagham ; la sous-branche Nyang est constituée d trois langues (le kenyang, le denya et le kendem) ; la sous-branche Beboide compte neuf langues parmi lesquelles le

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

naki, le nsari, le misong, etc. ; la sous-branche Grassfield qui comprend 50 langues (le bafut, l'awing, le shupamem, le lamnso', le bamunka, etc.) ; la sous-branche Mbam avec 14 langues (le tikar, le ndemli, bati, etc. et enfin la sous-branche Equatoriale qui a 36 langues avec les langues telles que le lefa' le yasa, le kwakum, le kako, etc, (pour plus d'informations, voir Biman Bikoi et al., 2010) En plus des langues suscitees, il existe aussi les langues officielles (le français et l'anglais) et le pidgin-english.

Les langues africaines sont jusqu'à ce jour peu étudiées. Très peu sont écrites et encore moins enseignées à des instances supérieures. Pire encore, certainessont en situation d'étiolement linguistique sous l'inconscience quasi-totale de leurs locuteurs. Ce modeste ouvrage vient, dans la continuité des autres dans le même domaine, apporter sa contribution à une meilleure appropriation des langues africaines non pas seulement par et pour les Africains, mais également pour les autres qui s'y intéressent. Il traite de la linguistique et de la sociolinguistique des langues afro-asiatiques et nilo-sahariennes et apporte une description détaillée de chacune des langues étudiées: mafa, mofou, guiziga, guidar, musgum, mundang; tupuri, kwandja, etc. D'entrée de jeu, Edmond BILOA étudie la « Relativation en langues tchadiques: le cas d'étude du musgum, masa, wandala and giziga ». Dans ces langues, la relative est introduite par un relativiseur (relateur) qui s'accorde en genre et en nombre avec son antécedent (du moins pour ce qui concerne le masa). Ensuite, l'auteur argumente que la relative se construit en suivant ce qui convient d'appeler la *promotion analysis* proposée par Schachter 1973, Vergnaud 1974, Kayne 1994, parmi tant d'autres, étant donné que les relatives-Qu ne sont pas attestées dans ceslangues. Enfin, l'auteur postule que le site d'atterrissage des éléments relativisés est la position du spécifieur du Syntagme dela Relative (SRel) dont la tête abrite le relativiseur.

Ensuite, la question de l'étiolement linguistique en contexte plurilingue est abordée par Amina GORON dans le titre « Plurilinguisme et langue en danger : pour une évaluation de la vitalité du guidar au nord-Cameroun » Dans cet article, elle fait

une contribution à l'évaluation de la vitalité du guidar, langue tchadique parlée au Nord –Cameroun, et qui est en situation d'étiolement dans son aire sociolinguistique. En tenant compte de la tendance et des mouvements de perte de vitalité via lesapproches quantitatives et qualitatives, elle parvient à la conclusion selon laquelle cette langue est en danger et nécessiteune revitalisation. Jean de Dieu OLOWA étudie la topicalisationet le principe de projection étendue en fulfuldé. Il propose une analyse conceptuelle et fonctionnelle du positionnement du constituant topical dans la fonction sujet. Les conclusions de l'étude recommandent la prise en compte des considérations syntaxiques et discursives dans l'analyse de cette langue. L'article de Landry MBA porte sur le morphème *má* en kwaandja, une langue de la famille Nigéro-congolaise de la branche mambiloïde. La description fonctionnelle qui en est faite montre la centralitédu morphème ; laquelle établit sa polyfoctionnalité. Tandis que Genifer AIBA AIBA inscrit son travail dans le sillage de l'approche descriptive, analytique et structurale en étudiant « La phrase prédicative du gbaya yaayuwee : description et analyse », Gisèle KOBADA se fonde sur l'acte d'énonciation dans les contes pour étudier « l'organisation spatio-temporelle dans les contes tpuri ». Elle y analyse non seulement l'agencement temporel du récit, mais s'intéresse également à la notion d'espace qu'elle identifie à travers les paramètres de l'énonciation. L'article « La transmission intergénérationnelle d'une langue identitaire : le cas du tupuri langue Adamawa-oubanguienne, du sous-phylum Niger-congo, groupe 6 mbum » est abordé par Jacqueline MAÏKAKE à partir d'une analyse menée sur trois générations, dans le Mayo-Danay à l'Extrême-Nord du Cameroun. Il ressort de cette analyse que, quel que soit le contexte multilingue, toutes les générations sont favorables à la pratique du tupuri qui joue un rôle central dans la vie quotidienne de ses locuteurs. D'un autre côté, David VEVED se sert de la loi phonétique pour fonder son étude sur la « Filiation et évolution linguistique dans les langues tchadiques : analyse lexicostatistique entre le mafa, le mofu et le guiziga ». Dans cette recherche, il met l'accent sur la

filiation linguistique d'une part et d'autre part sur l'évolution linguistique de ces langues pour arriver au constat selon lequel ces trois langues fonctionnent selon le même code lexico-sémantique. Après son analyse, ce dernier, à travers une estimation stochastique, en vient à la conclusion selon laquelle il existerait un lien génétique entre le mafa, le mofu et le guiziga. « L'analyse sociolinguistique de la communication orale dans l'arrondissement de Mogodé : Cas du kapsiki » a été étudié par Florence KWOVE. Dans cette recherche typiquement de terrain, cette dernière étudie la communication sociale comme pilier fondamental de la pratique et de la transmission intergénérationnelle d'une langue. En s'appuyant sur des auteurs tels qu'Henri Boyer, elle décrit la vitalité du kapsiki dans cette localité en analysant le processus de sa transmission. BRAHIM Adam rentre dans le domaine de la linguistique générative en abordant la thématique de « La formation des questions en *musgum* : l'interrogation totale, les syntagmes interrogateurs in-situ et ex-situ, et la particule dő ». Il s'intéresse à la formation des questions en musgum, langue tchadique parlée au Cameroun et au Tchad. Partant de l'interrogation totale, il s'appuie sur des marqueurs générés à la tête d'un syntagme d'interrogation dont le spécifieur est occupé par le Syntagme de l'Accord pour aboutir à la conclusion selon laquelle, en musgum, le Syntagme de l'Interrogation n'a pas pour site d'atterrissage le Syntagme de la Force. Ensuite, par rapport aux langues de types anglais et sino-japonais, le musgum est à cheval, avec la spécificité que les adjoints référentiels et non-référentiels restent à la base et les arguments objets directs et sujets sont ex-situ focalisés dans le complémenteur en fin de proposition. Martha Njui MBU lui emboîte le pas dans l'article suivant en étudiant « Une analyse sémantique d'une série de constructions en langue mofou nord ». Elle y décrit la structure de cette langue afro-asiatique située aux confins du Tchad et du Cameroun. Elle constate que le mofou a cinq types de constructions sérielles et, tout comme les autres langues africaines, a des verbes dont la construction est sérielle et peuvent se retrouver à la fois dans des phrases simples et des

phrases complexes. De plus, ces constructions sont incrustrées dans le fonctionnement du langage quand il s'agit des séquences temporelles. Hermine RHOUSGOU MENWA présente « une étude des mécanismes de formation des phrases relatives en tupuri : Approche générative ». Elle emploie la théorie générative pour expliquer comment le locuteur tupuri se prend pour générer les phrases relatives. Enfin, Théodore BEBEY étudie « la structure de l'information et le concept du topic en muyang ». Dans cette langue, tchadique, il démontre que les constituants topicalisés occupant les diférentes catégories grammaticales tendent à occuper la position initiale de la clause. Ce qui est d'un apport certain dans la maîtrise de la syntaxe des langues afro asiatiques et par-delà de toutes les langues africaines.

Edmond BILOA

RELATIVIZATION IN CHADIC: A CASE STUDY OF MUSGUM, MASA, WANDALA AND GIZIGA

Edmond BILOA
The University of Yaounde I
edmondbiloa@yahoo.com

The paper addresses relative clause formation in four Chadic languages spoken in the upper north region of Cameroon, namely Musgusm, Masa, Wandela and Giziga. Relative clauses are introduced by a relativizer which agrees in gender and number with the head noun (Masa). In these languages, the unmarked relative position is DP REL and the relativizer modifies DPs. It is argued that the promotion analysis (Schachter 1973, Vergnaud 1974, Kayne 1994 is used to derive relative clause in these languages since wh-relatives aren't attested in these languages. Furthermore, the accessibility hierarchy devised by Keenan and Comrie is respected in these languages: Subject, Direct Object, Indirect object of pre-or postposition as well as Possessor are relativizable positions in the aforementioned languages. Following Biloa (2013), it is argued that the landing site of relativization is the specifier position of Relative Phrase (RelP) that the head hosts relativizer.

Introduction

Relative clauses are a very popular object of theoretical linguistic inquiry. They consist of the head noun, called *domain noun* in Keenan (1985:142) and the relative clause which is introduced either by a relative pronoun as in French or English or by a relativizer. The relative clause is a larger noun-modifying clause construction. Relativization is the process by which a relative clause is derived from an underlying non-relative clause. This paper discusses relativization in four Chadic languages spoken in the northern Cameroon. In this respect, the paper considers whether these languages abide by the Accessibility Hierarchy devised by Keenan and Comrie (1977). The discussion probes the landing site of relativization in the languages under study and analyses the structure and licensing of Relative Phrase (RelP). In doing so, section one surveys some theoretical approaches to relativization. Relativization in Musgum is probed in section two. Section three studies relativization in Masa meanwhile section four and five are

respectively devoted to relativization in Wandala and Giziga. Some concluding remarks close off the paper.

1. Theoretical assumptions

Two main approaches to relativization are attested in generative grammar: the promotion analysis (Schachter 1973, Vergnaud 1974, Kayne 1994) and the matching analysis (Chomsky 1977, Safir 1986, Browning 1987). The study of English relative constructions has, historically, been conducted either within the framework of the promotion analysis or in the light of the matching approach.

The promotion analysis claims that the head of a relative clause can be interpreted as if it is in the gap position inside the relative clause (reconstruction effects) (Aoun and Li, 2003: 97). More precisely, the head is raised from within the relative clause: this line of reasoning was called the promotion analysis (Schachter 1973, Vergnaud 1974). Kayne (1994) resuscitated this analysis and his approach to word order and phrase structure rules out right adjunction structures in the grammar of natural languages. Kayne (1994) and Bianchi (1999, 2000 a-b) observe that relatives involve the following Head movement/raising process and complementation structure (see also Biloa 2013: 442, (83)):

(1) The promotion analysis

$[_{DP}\ D\ [_{CP}\ NP/DP_i [_C [_{IP} \ldots t_i \ldots]]]]$

Chomsky (1977b) is the main proponent of the matching analysis for which relative constructions are derived via wh-movement, like wh-interrogatives (as are clefts, comparatives, topicalizations, easy-to-please, comparative, etc). In this respect, the following properties are illustrated by relatives:

(2) (Aoun and Li 2003: 99; Biloa 2013: 442)

a. The construction contains a gap.

b. Long –distance relatives are available.

c. Island constraints are relevant.

Apart from Chomsky, other advocates of this approach include Safir (1986), Browning (1987).
Chomsky (1977b) suggests that relatives are derived as follows:

(3) *The matching analysis*

$[_{NP/DP}\,[_{Head}\,NP/DP_i \ldots]\,[_{Relative\ CP}\,Wh_i[\ldots t_i \ldots]]]]$

Aoun and Li (2003: 106, (30)-(31)) summarize the promotion analysis and the matching analysis into the following subparts:

(4)

a. Complementation structure: the relative clause is a complement to D.

b. Adjunction structure: the relative clause is adjoined to the Head.

If a relative clause contains a trace, two analyses make themselves available:

(5) *Head raising/ promotion and head base-generation / operator movement:*

a. Head raising/ promotion: the nominal to be relativized moves to the Head position; that is the trace in the relative clause is derived by movement of the Head.

b. Head base-generation/operator movement: the Head is base-generated in its surface position and interpreted with the relative clause via a wh-operator movement to the Spec of the relative CP; that is the trace in the relative clause is derived by operator movement.

Aoun and Li indicate that the Head raising approach (promotion analysis) involves non-wh relatives, while the operator movement approach (matching analysis) concerns wh-relatives. The following generalizations can be drawn from their study:

(6)

a. Non - wh – relatives exhibit reconstruction effects; that is the Head can be derived by movement from the position where it is interpreted to its surface position.

b. Wh-relatives do not exhibit reconstruction effects; that is the Head is not derived by movement from the position where it is interpreted to its surface position. It is base-generated in its surface position.

The Aoun and Li's typology infers that, within the class of restrictive relatives, there are two types of relative constructions: wh-relatives and non-wh-relatives. From the above reasoning, it follows that both a Head-raising analysis and operator analysis are important. Furthermore, the conjunction facts demonstrate that a relative construction, either a wh-relative or a non-wh-relative, must be projected as a DP (Aoun and Li, 2003: 118).

Additionally, a complementation structure, such as the one developed by Bianchi (1999) refines Kayne's (1994) proposal and can accommodate both Head-raising and operator movement.

In the Head-raising approach (promotion analysis of a non-wh-relative), the Head DP, with empty D, is raised to the peripheral position of the CP. Otherwisely stated, a non-wh-relative is structured and derived in the following manner:

(7) $[_{DP}\ D[_{CP}\ DP_i\ [C\ [_{IP} \ldots\ t_i \ldots]]]]$

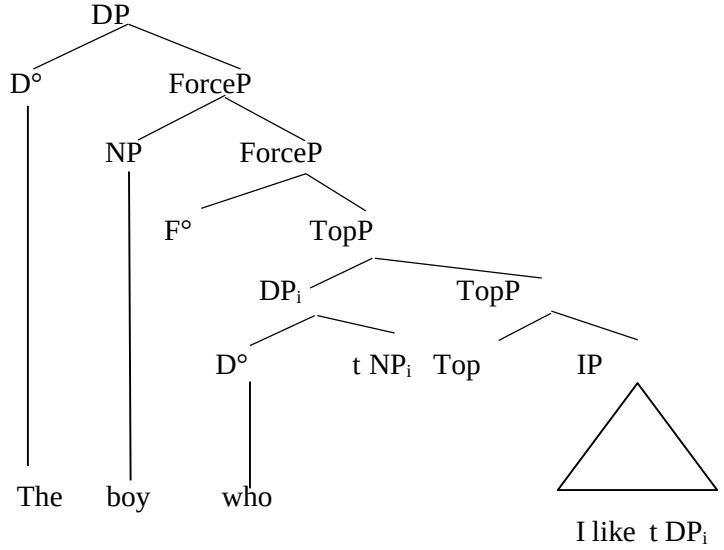
(8) $[_{DP}$ the $[_{CP}[_{DP}$ Ø picture$]_i$ that $[_{IP}$ … Bill liked $t_i]]]$

Kayne indicates that wh-relatives are derived the same way. Moreover, he argues that a wh-relative is derived in two steps: first, a wh-phrase is moved to the Spec of CP; second, the NP is raised to the Spec of the Wh-phrase:

(9) $[_{DP}\ [_{D}$ the$]\ [_{CP}\ [_{DP}$ boy$_i$ [who t_i]]]$_C$ $[_{IP}$ I like]]]]

On the contrary, Bianchi suggests that the NP is not raised to the Spec of the wh-phrase. Instead it is moved to the Spec of a higher projection, assuming Rizzi's (1997) Split-CP analysis:

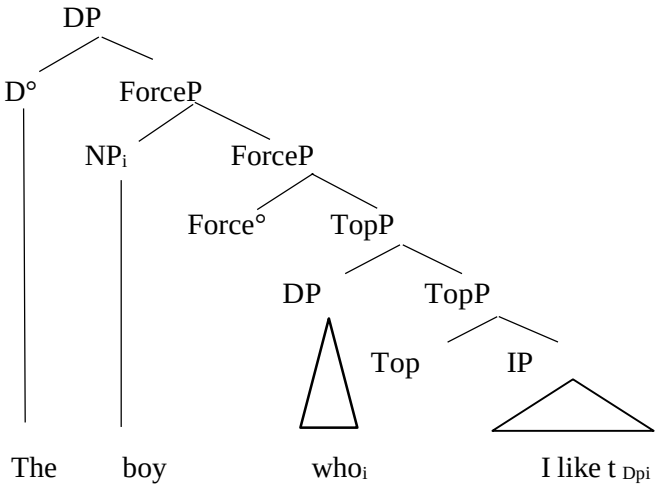
(10)



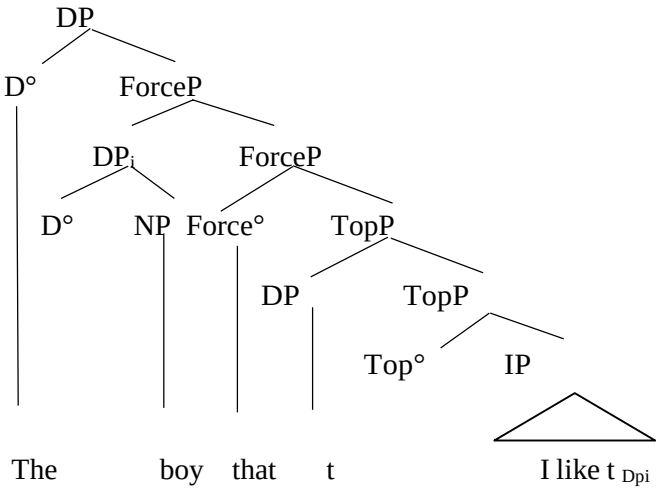
It is observed by Aoun and Li that, in Kayne's and Bianchi's approaches, "a relative clause with a *who* phrase is derived by base-generating [*who* NP] in the argument position". The phrase [who NP] is raised from within the relative IP to the Spec of a Topic projection that is complement to a Force projection. "The NP of the phrase [who NP] undergoes further movement: it moves from inside the DP occupying the Spec of TopP to the Spec of ForceP" (pp. 119-120). Aoun and Li attempt to refine some of Kayne's and Bianchi's assumptions and proposals by proposing that the Spec of TopP hosts the wh-words *who, why, where, when, which,* and so on; their claim supposedly falls in line with Chomsky's (1977b) suggestion that relativization is derived by the movement of a wh-operator to (the Spec of) Comp. " The wh-word is an operator predicated of the Head NP in the Spec of ForceP position […] in contrast to the structure where the NP in the Spec of ForceP is moved from within the DP in the Spec of TopP, [they] suggest that the

NP is *not* moved from within the wh-phrase. If it is not moved to the Spec of ForceP, it must be base-generated there. Accordingly, it is base-generated in the Spec of ForceP and a wh-operator occupies the Spec of TopP. The NP is the Head of the relative construction and enters into either a predication relation with the wh-operator or an agreement relation (see Chomsky 1977b; Safir 1986; Browning 1987)" (Aoun and Li 2003: 121-122). On the basis of the above reasoning, Aoun and Li conclude that English has two restrictive relative structures:

(11) Operator movement (wh-relative)



(12) Head-raising (non-wh-relatives)



In the following lines, relativization in Musgum is discussed in detail. First, one wonders whether the Accessibility Hierarchy devised by Keenan and Comrie (1977) is respected. Moreover, the landing site of relativization is probed. Additionally, the structure and licensing of Rel(ative) P(hrase) is analyzed.

2. Relativization in Musgum

2.1 Musgum classification and word order

Musgum (Musgu, Mousgou, Munjuk, Mulwi) is an Afro-Asiatic, Chadic, Biu-Mandara language spoken by 61, 500 inhabitants in the Far North Region, Mayo – Danay Division, entire Maga Subdivision of the Republic of Cameroon. It is also spoken in Chad (Ethnologue 2005).

Musgum word order is SVO:

(13) Adam a- furi-ji-ti Amina
Adam SM love-PRS0-ACC Amina
"Adam loves Amina"

This word order is not disrupted by negation:

(14) Adam a- furi-ji-ti Amina kai
Adam SM love-PRS0-ACC Amina NEG
"Adam does not love Amina"

2.2. Accessibility Hierarchy

Keenan and Comrie (1977) proposed a crosslinguistically valid hierarchy with regard to relative clause formation:

(15) Subject; Direct Object; Indirect object of pre-or postposition; Possessor.
For illustration, consider the following Musgum data:

(16) Subject

a. Dif na luma wusi a- mihil
man REL eat rat SM- steal
"The/a man who eats rat is a thief"

b. Direct object
Hirge na Adam a- wuraŋ a- sida mirɗek
Dog REL Adam SM buy SM see black
"The/a dog that Adam bought is black"

c. Indirect object
Aliyagwi na dif- zihitiri a- midi- ni a- hini pai
Child REL man teacher SM talk RES.pro SM son chief
"The/a child to whom the teacher talks to is the chief's son"
d. Possessor
Muni na e- hili sapakaiɗi te- tuwa
Woman REL SM steal clothes SM cry
"The/a woman whose clothes were stolen is crying"

On the basis of the above data, it appears that Musgum abides by the Accessibility Hierarchy designed by Keenan and Comrie (1977).

2.3. The landing site of relativization

Assuming that relative clause formation in this language is an instance of Move Alpha, one wonders what its landing site is. Notice, first of all,

that this language seems to be devoid of wh-relatives, that is, there are no relative with one of the following wh-words:

(17) Musgum Wh-items

Arguments:	sia "who"
	Ama "what"
Referential adjuncts:	kazwa "when"
	Wata "where"
Non-referential adjuncts:	masla "how"
	Briima "why"

Following Biloa (2013), the landing site of relativization in this language is RelP (Relative Phrase). This view departs from the one advocated by previous researchers over the years: Bresnan (1970, 1972, 1979), Chomsky (1977, 1986), Rizzi (1997). Bresnan (1970, 1972, 1979) and Chomsky (1977) argued that the landing site of relativization or of wh-movement in general was Comp. Chomsky (1986) revised this position by splitting Comp into Spec, CP and C, CP to the effect that Spec, CP became the host of extracted wh-items, relative operators or null operators, while C° accommodated lexical complementizers. Rizzi (1997, 2001, and 2004) refined the system by suggesting that CP be *split* into a number of different projections – an analysis widely referred to as the *Split CP hypothesis* (Radford 2009). He suggested that "complementizers (by virtue of their role in specifying whether a given clause is declarative, interrogative, imperative or exclamative in *force*) should be analyzed as *Force* markers heading a *ForceP* (=Force Phrase) projection, and that focused constituents should be analyzed as contained within a separate FocP (= Focus Phrase) headed by a *Foc* constituent (=Focus marker)". Furthermore, he argued "that just as focused constituents occupy the specifier position within a Focus Phrase, so too topicalised constituents should occupy the specifier position within a TopP (= Topic Phrase)" (Radford 2009: 280-281).
In the "Fine structure of the left periphery" advocated by Rizzi (1997), "relative operators occupy the highest specifier position, the Spec of Force" (Rizzi 1997: 289). If this is true for English and other languages

(Radford 2009: 282), it can be problematic for a language like Musgum in view of sentences like the following:

(18)

a. Avele a- sida bo ti Amina na Sali a- diriti
Avele SM know that FOC Amina REL Sali SM loves
"Avele knows that it is Amina that Sali loves"

b. Zigla a- mud-a bo dif na luma wusi a- mihil Zigla
SM say- PST that man REL eat rat SM steal"Zigla
said that the/ a man who eats rat is a thief"

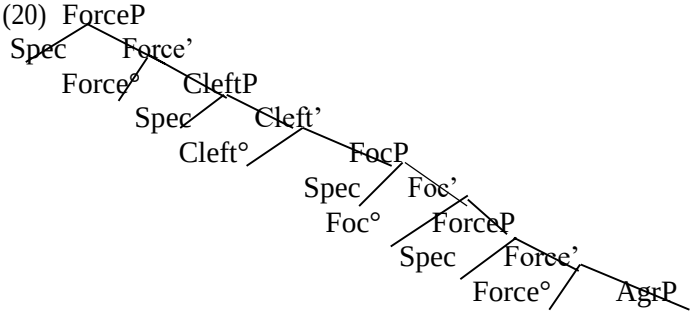
Building on the phrase marker proposed in (11) for the embedded clause in (18a) above, one can infer that the label bracketed representation of the latter construction is the following:

(19)

[$_{AgrP}$ Avele a sida[$_{ForceP}$[$_{Force'}$[$_{Force°}$bo [$_{CleftP}$[$_{Cleft'}$[$_{Cleft°}$ ti[$_{FocP}$[$_{Spec}$Amina[$_{Foc'}$[$_{Foc°}$[$_{RelP}$[$_{Rel'}$[$_{Rel°}$ na[$_{AgrP}$ Sali a- diriti]]]]]]]]]]]]]]]

(19) reveals that the highest ForceP hosts the lexical complementizer *bo* "that". This ForceP dominates CleftP, FocP and RelP. A potential bone of contention is likely to arise about the latter maximal projection, RelP, since in Rizzi's clausal architecture ForceP can potentially hostthe relativizer *na.* The problem is in the cartographic approach it is difficult to imagine an embedded clause structured as follows:

(20)



In (20), the highest ForceP successively dominates CleftP, FocP and ForceP, as depicted below:

(21) ForceP>CleftP>FocP>ForceP

As indicated above, the most embedded ForceP is the potential landing site of relativization in Musgum if one rejects the proposal made above according to which the relativizer in Musgum is base-generated as the head of a RelP (Relative Phrase). Adopting (20) – (21) violates one of "cartography's basic tenets" as it implicitly allows ForceP "to be freely merged anywhere along the functional spine" (Craenenbroeck 2009: 3). (19), on the contrary, does not seem to violate any condition or principle of Universal Grammar (UG). It rather strengthens the assumption that "functional material is able to project syntactic structure in conformity with the X-bar – format […] in combination with the principle in [(22)]" (Cinque and Rizzi 2009: 2; Van Craenenbroeck 2009: 1):

(22) One feature One Head (OFOH).

> Each morphosyntactic feature corresponds to an independent syntactic head with a specific slot in the functional hierarchy.

On the basis of the above reasoning, it seems plausible to assume that the maximal projection hosting the relativizer *na* is different from Force. It is difficult to account for the projection of the same functional XP in the same clause as in (21). On the other hand, this language is devoid of overt relative operators à la English or French. InEnglish for instance, as indicated above, it has been argued by Rizzi (1997) that relative operators substitute for the specifier position of ForceP. In Musgum, relative operators being nonexistent, it is the relativizer *na* that is said to assign its denomination to the projection hosting it, namely RelP (Relative Phrase), given X-bar theory and Cartography's tenets.

Furthermore, Baker's (1989) Head Licensing Condition (HLC) that requires that every head be traced up to a single maximal projection is

not violated since the relativizer *na* heads the maximal projection proposed, the Rel(ative) P(hrase). Moreover, Koopman (1996, 2005) PPA (Principle of Projection Activation) is equally respected in Musgum:

(23) *Principle of Projection Activation* (Koopman 1996) (PPA)

A Projection is interpretable if it is associated with lexical material at some stage in the derivation.

The PPA is respected since the head of the proposed Rel(ative) P(hrase) hosts the relativizer *na*. Koopman (2005) observes that "the PPA prevents representations with truly empty projections (where neither Spec, nor head contains a lexical item or a trace) and forces movement. The PPA can be rephrased in the standard Minimalism terminology as follows:

(24) (Koopman's (2005), (11))

Functional heads are strong.

Overt material must be linearized. […] the distribution of overt lexical items over these huge universal structures is determined by some version of LCA (Linear Correspondence Axiom (Kayne 1994)):

(25) (Koopman (2005), (12))
The modified LCA has as consequence that no Spec and head position can simultaneous contain overt lexical material.

But this modification of the LCA cannot be maintained given that there are languages for which the [Spec, FocP] and [Foc, FocP] positions are both lexically filled. In Tuki question formation, for instance, the raised wh-item is hosted by the specifier position of the focus phrase (FocP) while the head of FocP, Foc° accommodates the so-called focus marker (for details, see Biloa (2013)):

(26)

a. Ane odzu Puta a-nu-bana-m
Who FOC Puta SM-FUT1-marry-Inc.
"Who will Puta Marry?"

b. [$_{FocP}$[$_{Spec}$ ane[$_{Foc'}$[$_{Foc°}$ odzu[$_{AgrP}$ Puta a-nu-bana-m]]]]]

(27)

a. Mbara a-sesa-m ee ane odzu Puta a- nu- bana- m
Mbara SM-ask-Inc. that who FOC Puta SM-FUT1-marry-Inc.
"Mbara asks who Puta will marry"

b. Mbara a- sesa- m [$_{ForceP}$ [$_{Spec}$ Ø [$_{Force'}$ [$_{Force°}$ ee[$_{FocP}$[$_{Spec}$ ane[$_{Foc'}$[$_{Foc°}$ odzu [$_{AgrP}$ Puta a- nu- bana- m]]]]]]]]]

In languages like Gungbe, Tuki, Basaa (Bassong 2010, 2014), Muyang (Bebey, 2015), the expression of scope-discourse semantics is "syntacticized" by the criterial heads that are overtly expressed, "with overt Q, Top, Foc markers, and also special complementizers for relatives, for exclamatives, for comparatives, and other kinds of A'-constructions" (Rizzi 2013: 201).

As is well known, these markers are not overt in all languages. For instance, the Top marker is nonexistent in Tuki whereas it is attested in Gungbe, Basaa or Muyang. But, as argued by Rizzi (2013: 201-202), "under the uniformity guidelines that guide modern comparative syntax, the natural initial assumption, to be abandoned only on the basis of clear disconforming evidence, is that all languages use a similar system of syntactic markers, except that such markers may be overt or not; this is a spell-out parameter, a familiar and widely attested kind of low level parametrization."

In Musgum, the Chadic language under investigation, there are "special complementizers" for relatives (*na)* and clefts (*a, ti*), while there seem to be no marker for topicalization or focalization. There are also "special

complementizers" for questions (interrogatives), *bo,* and *dî*, for indirect and yes-no questions respectively:

(28)

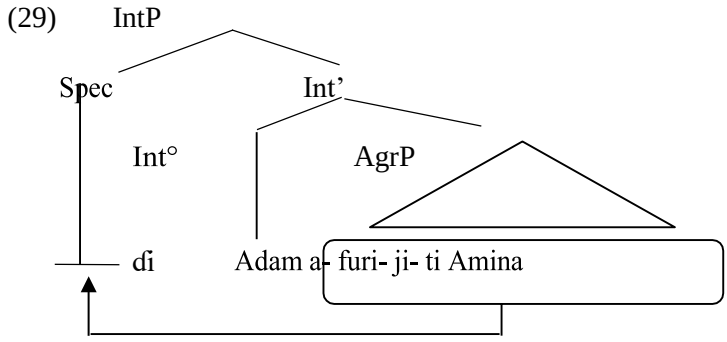
a. Dairou da	dara hilif	a	sida	bo	Avele	aga-	a-
Dairou cook	like fish	SM	know	if	Avele	FUT	SM

"Dairou would like to know if Avele will cook fish"

b. Adam a-furi-ji ti Amina dĩ
Adam SM-love-pos RES.pro. Amina QM
"Does Adam love Amina?"

Bo and *dî* are analysed in catography as Int (errogative) heads. *dî,* in particular, is believed to host the yes/no question operator or the pied-piped AgrP in Spec, IntP, as the following sketchy derivation of (28b) shows it:

(29)



Chomsky's (1993) Extension Condition accounts for the pied-piping of AgrP into Spec, IntP: when a head is merged, movement into its specifier is obligatory (see also Koopman and Szabolcsi 2000:42).

2.3. The licensing and structure of RelP

It was argued above that the relativizer *na* in Musgum is hosted by the head of the Rel(ative) P(hrase), Rel°. The question now is "how is RelP licensed in this language?" In (19), the RelP position is preceded and dominated by the Spec, FocP position, *Amina*. The Spec, RelP position is supposedly filled by a null operator whose antecedent is *Amina*. Licensing is therefore plausible.

If licensing is plausible, one still has to provide an answer to the question "what is the structure of Musgum relatives?" (19) seems to infer that in Musgum relatives, an abstract operator merges into the Spec, RelP position, a position in (19) that is lower than ForceP, CleftP and FocP respectively. Moreover, the landing site of relativization is therefore distinct from the landing site of question formation or focalization in this language. This is hardly surprising since in many languages, the same situation obtains. In Tuki (Biloa 2013), the landing site of question formation is Spec, FocP whereas the landing site of relativization is Spec, RelP. In Hungarian (Horvath 1986), the landing site of relativization is COMP while the landing site of wh-question formation is a position inside VP. In English (Rizzi 1997), wh-phrases merge in Spec, FocP but relative operators are hosted by Spec, ForceP. Although Shlonsky and Soare (2011: 653) have recently argued that the non-referential adjunct *why,* as a relative operator, merges into Spec, RelP. On the basis of the above, the Musgum facts are no longer exotic.

In Rizzi (1997: 289), it is indicated that "relative operators occupy the highest specifier position, the Spec of Force''. This stand is taken by Rizzi on the basis of the English and Italian empirical materials. The Musgum data, under investigation in this endeavor, seem to suggest that in relatives a null operator merges in the Specifier position of a phrase called Rel(ative) P(hrase), the head of which is occupied by the relativizer *na*.

In view of the above, one wonders how the derivation and structure of Musgum relativization fares with regard to developments in generative

grammar as far as head initial relative constructions are concerned (Kayne 1994; Bianchi 1999, 2000 a-b; Aoun and Li 2003; Biloa (2013).

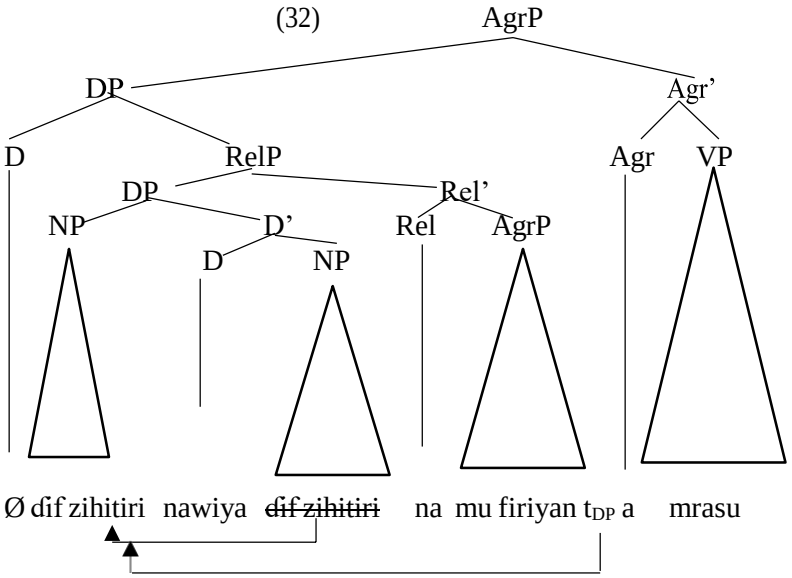
In view of the above theoretical apparatus put forth by Aoun and Li, one wonders how the Musgum data can be accounted for. To provide some elements as a way of suggesting an adequate answer to the above question, consider the following Musgum sentence:

(30)
dif zihitiri nawiya na mu firiy-an a mrasu
Man teacher my REL I like-RES.pro. SM dead
"My teacher that I like is dead"

Bear in mind that this language is devoid of articles such as *the/a*. Furthermore, (30) seems to illustrate the sole relativization strategy available in the language. Thus it seems to be the case that there are no wh-relatives. In other words, there are no relatives with one of these wh-items:

(31) (see (17) above)
Sia "who"
Ama "what"
Kazwa "when"
Wata "where"
Masla "how"
Briim "why"

Since Musgum has no wh-relatives, it seems to be the case that Musgum relatives are derived by Head raising. If the view defended by Bianchi (1999), Aoun and Li (2003) that wh-relatives and non-wh-relatives alike are projected as DPs is correct, then the above Musgum relative is structured and derived as follows:



On the basis of the criterial approach to scope-discourse semantics, the description of Musgum has revealed that overtly realized criterial particles project articulations relevant for the scope-discourse semantics such as CleftP, FocP and RelP. The Musgum data so analysed lend support to 'the syntacization' of scope discourse semantics' (Rizzi 2103: 199). The fact that Musgum is overtly endowed with cleft heads (/a/, /ti/,) a Rel head (/ra/), special complementizers for interrogatives (/bo/) and indirect and yes/no questions (/dì)/ seems to favour Rizzi's criterial approach as it adamantly abides by the following arguments: 'the existence […] of overt criterial heads populating the left periphery, which are hard to reanalyse case-like or prepositions attached to the relevant phrases; and the existence of C-particles occurring in distinct positions with respect to other elements, and even co-occuring in distinct positions of the same left-peripheral structure' (Rizzi 2013:221). Relative clause formation in Masa is examined in this section by wondering, first, whether the language abides by the Accessibility Hierarchy devised by Keenan and Comrie (1977). Next, the landing site of relativization is probed.

3. Relative clause formation in Masa

3.1. Masa classification and word order

Masa is an Afro-asiatic, north southern Chadic language spoken by 103,000 people in the upper north of Cameroon (SIL 1982), in the south east of Mayo-Danay division, in the Yagoua area. Its alternate names include Massa, Massana, Masa, Masana. The dialects are Walya (Walia), Bongor, Wina (Viri), Gizay (Guissey), Bugudum. This language is spoken on both sides of the Logone River, in Cameroon and Chad (see also *Atlas linguistique du Cameroun*, 2012: 151). The language word order is SVO.

(33) Gassissou ín zìy-à
Gassissou build.IMPERF house –FV
"Gassissou builds a house."

This order is not altered by negation:

(34) Gassissou (máy) ín zìyd-ì
Gassissou NEG build.IMPERF house –FV
"Gassissou does not build a house."

3.2. Accessibility Hierarchy

With respect to relativization, Keenan and Comrie (1977) proposed a crosslinguistic valid hierarchy:

(35) Subject; Direct Object; Indirect Object of pre- or postposition; Possessor

For illustration, consider the following Masa data:

(36) Subject

a. nàn ŋâf sâ mā ká nă vŏ-n ɗo -ní
I meet.PERF man REL PROG go.IMPERF village-DEF POS-DEM
"I met the man who is going to the village."

b. nàn tū hà y sīnè mā góy ŋòr nìy lūm-mā

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

I go.PERF inside farm REL.MASC outside back water river-DEF

"I went to the farm that is on the other side of the river."

(37) Direct object

a. sa̅ ma̅ nàn hūm alà Putta sl-u -ú-n midīy-á

Man REL I hear.PERF that Putta marry.PERF-FV-COMPL die.PERF-PP-FV

"The whom I heard that Putta married has died."

b. sā mā hāt-nā mā dìy-nā v-àlàm v-úm-m̀ mīd-īy-á

Man REL teacher-DEF REL dog-DEF of-him bite-him-DEF die-PP-FV

"The teacher whose dog bit him has died."

(38) Indirect object

a. gòr tā Digim búr zìn-á'-tā hāy-à

Child REL.FEM Digim lie.PERF with-her-DEF stomach-FV

"The girl whom Digim made love is pregnant."

b. gòr mā pê:-r láw-ám-ḿ zŏw-n mî gò:-rá mūl-là

Child REL.MAS priest-DEF talk.IMPERF- him-DEF POS.-DEM child-DEF lamido-DEF

"The child to whom the prist talks is the lamido's son."

(39) Possessor

a. ca̅-dà v-àn tā ku kūl-ā' slígá:-rà v-à'-tá ká tíy-ā

Wife-DEF of-me **REL**.FEM thief steal.PERF-her clothes-DEF of-her-DEF PROG cry.IMP-FV

"My wife whose clothes were stolen by a thief is crying."

b. cà tā slígá:-rà v-à' kūlî y-t ká mōy-à

Wife **REL.FEM** clothes-DEF of-her steal.PERF-DEF PROG sickness-FV

"The woman whose clothes were stolen is sick."

The above data seem to demonstrate that Masa respects the Accessibility Hierarchy proposed by Keenan and Comrie (1977).

3.2. The landing site of relativization

Relativization, being an instance of Move Alpha (Chomsky 1977), therefore begs the question "what is the landing site of relative clause formation in Masa?" Wh-relatives do not seem to exist in this language. In other words, there are no relatives with one of the following wh-words:

(40) Masa wh-words

	Complete forms	**Reduced forms**	
arguments	gì-gé	gě	"who?"
	mì-gé	mě	"what?"
	mā:/tā:-rī gé	mā:/tā:-rā	"what/which?"
Referential adjuncts	cítī-gé	cítâ	"when?"
	āri-̄gé	arā	"where?"
Non-referential adjuncts	náni-̄gé	nánā	"how?"
	líti-̄gé	lítā	"how feel?"
	gà:-gé	gà:	"how much?"
	ānì-gé	ānă	"why?"

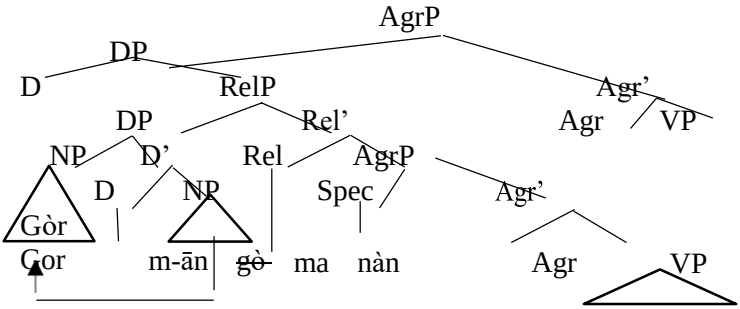
Rizzi (1997) advocates that "relative operators occupy the highest specifier position, the spec of Force" (Rizzi 1997: 289). That being the case, how could the following Masa sentence be derived?

(41) gòr m-a mā̄ nàn mín-ím-mā̄
Child to-me **REL**.MASC I love.IMPERF-him-DEF
"My child that I love."

Returning to Masa, since it has no wh-relatives, it follows that its relatives are derived by Head raising. Adopting the view defended by Bianchi (1999), Aoun and Li (2003) that wh-relatives and non-wh-

relatives alike are projected as DPs, the Masa construction in (41) can be structured and derived as follows:

(42)



mín-ím-mā

child my that I love

In (42), the relative clause is projected as DP and is hosted by RelP (Relative Phrase) as suggested by Biloa (2013) (see also Shlonsky and Soare 2011). In this analysis, the head noun in relative clause formation is hosted by Spec, RelP while the relativizer (what is descriptively called relative pronoun above) heads RelP (i.e. it is hosted by Rel^{o}). In this language, an agreement relationship obtains between the head noun (in Spec, RelP) and the relativizer in Rel^{o}. If the head noun is masculine, the relativizer is "mā". When the head noun is feminine, the relativizer in "tā". If it is plural, then the relativizer is "sā". So in structures like (42) and (43), the specifier and the head of RelP both agree in gender and number. This state of affairs amply justifies the fact that the head noun and the relativizer are hosted by the same maximal projection in which Spec-Head agreement logically obtains.

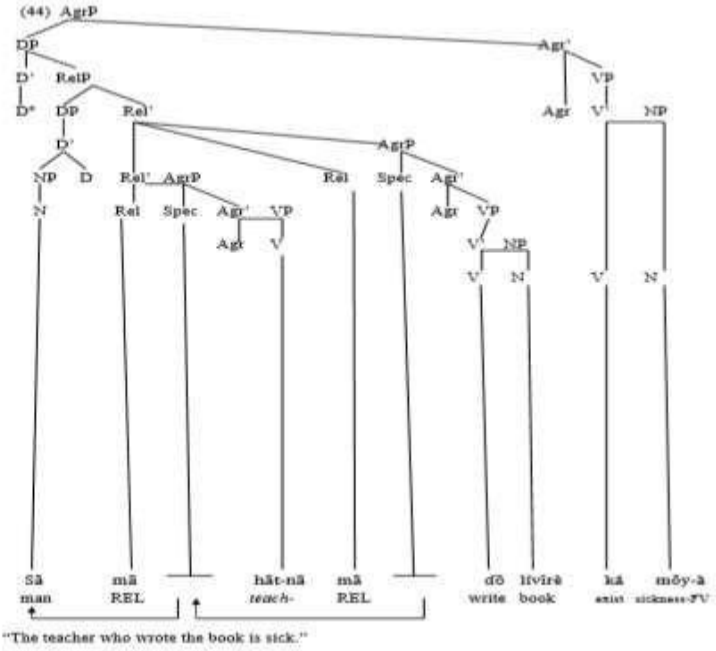
This language exhibits constructions in which the same head is relativized twice:

(43) sā mā hat̄-nā mā dō lívīrē-nà (ká) mōy-à

Man **REL** teacher-DEF REL write.PERF book-DEF exist sickness

The teacher who wrote the book is sick

Literally, (43) means “the man who teaches and wrote a book is sick”. It seems to be the case that there are two relative clauses therein, with the same DP being the head noun. To try to understand what is going on, consider the following tree representation:



(44) indicates that the head noun has undergone NP movement (head raising) from the specifier of the most embedded AgrP in the subject position to the spec of the higher AgrP (that is attached to Rel’), hence from it raises to Spec, RelP. These two steps depict head-raising (which is usually called the promotion analysis). It follows that the relativizer is base-generated in the head position of RelP (i.e. Rel^{0}), thereby justifying why there are no wh-relatives. This derivation seems to account nicely for the validity of the promotion analysis for the Masa language.

The following section aims at finding out what the landing site of relativization is in Wandala. But first, the question is asked as to what positions can be relativized in this language.

4. Relativization in Wandala

4.1 Wandala classification and word order

According to *Ethnologue* (2005: 73), the Wandala language is also called Mandara, Ndara, and Mandara Montagnard. It is spoken in Cameroon by 23,500 people. It is also spoken in Nigeria by 20,000 people. In Cameroon, it is spoken in the "Far North Region (Upper North Region), Mayo-Sava Division, in a belt starting east of Mora, around it to the North in a semicircle, and northwest to the Nigeria border" (*Ethnologue)*. It is an Afro-Asiatic language, Chadic, Biu-Mandara, A, A.4, Mandara Proper, and Mandara. The word order in Wandala is SVO (Data from Ousman Kolia 2013: 56):

(45) Blama á-bakə babour ara
Blama SM-drive motorcycle his
"Blama drives his motorcycle"

Negation does not disrupt the word order attested above:

(46) Blama á-bakə ka babour ara Blama
SM-drive Neg motorcycle his "Blama
does not drive his motorcycle"

However, although the future tense marker occurs in this language between the SM (Subject marker) and the verb stem, as illustrated below,

(47) Ousman á-də-ga Alima
Ousman SM-FUT-marry Alima
"Ousman will marry Alima"

the past tense marker occurs before the subject marker:

(48) Ousmanou ndza-á-shukwanve masalam
Ousmanou PST-SM-buy sword
"Ousmanou bought a sword"

This state of affairs does not fundamentally change the language word order as it is still SVO. What presumably obtains in (48) seems to be an instance of head movement as it is well known that T(ense) sometimes moves from one position to another. The raising of the past tense marker will be discussed in detail when focalization in this language is talked about.

4.2. Accessibility Hierarchy

Keenan and Comrie (1977) proposed a crosslinguistically valid hierarchy with regard to relativization:

(49)

Subject – Direct Object – Indirect Object of Pre - or postposition - possessor

To see whether the Accessibility Hierarchy is respected in Wandala, consider the following data:

(50)

a. Subject

Mushe **nani** ndza-á-pua laya na lapika Teacher
REL PST-SM-pour writing COMP sick "The teacher who was writing is sick"

b. Direct object

Gyale **nani** ndza-á-wayta Boukar na á-huɗe
Girl REL PST-SM-love Boukar COMP SM-belly
"The girl that/whom Boukar loved is pregnant"

c. Indirect object

Jile nani ndza ya dja irɛ antara na á-tira dé am ékse na
man REL PST I hit head with COMP SM-PROG go in village COMP
"The man whom/that I met went to the village"

d. Possessor

Mukse nani ndza-ta-ilu kazlaŋa ara naile aha na á-tira kyəwa

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

Woman REL PST-SM-steal clothes her thief PL. COMP SM-PROG.cry
"The woman whose clothes were stolen by a thief is crying"
In (50), all positions are relativized, demonstrating thereby that Wandala respects the Accessibility Hierarchy.

4.3. Relativization and Bounding theory

It is important to determine whether Wandala relative clause formation is an instance of Move Alpha. Consider the following sentences:

(51)
a. Jile **nani** ndza ya céna géni á-ga Fadi na kəɗakəɗa
Man REL PST I hear that SM-marry Fadi COMP die
"The man that I heard that Fadi will marry is dead"
b. * Tatá **nani** ndza ya cəna labara gəni Fadi ga jile ara na yəyiye
Place **REL** PST I hear news that Fadi marry man his COMP far
"The place where I heard the news that Fadi will get married is far"
c. Nawa gyale **nani** á-djadja na Bouba gəni Boukar
Here.is girl **REL** SM-think COMP Bouba that Boukar
diadia fakat gəni éda-ŋara á-dé-ŋye a mba
know sure that father-her SM-FUT-chase off house

"Here is the girl that Bouba thinks that Boukar knows for sure that her father will kick her out of the house"

(51a, b, c,) show that in Wandala relativization is an unbounded process: the relativized constituents have raised over several clauses and in so doing they have transgressed the Specified Subject Condition (SSC) and the Nominative Island Condition (NIC). However, (51b) is ungrammatical because it violates the Complex Noun Phrase Constraint (CNPC), thereby proving that Wandala obeys Subjacency and that relativization is an instance of Move Alpha. That being the case, what is the landing site of relativization in this language?

4.4. The landing site of relativization

It has been established above that relativization, in this language, is an instance of Move Alpha (Chomsky 1997). That being the case, one wonders "what is its landing site in Wandala?" This language seems to be devoid of wh-relatives as there are no relatives with one of the following wh-words:

(52) Wandala wh-words
a. Arguments

i. waré "who"

ii. uwé "what"

b. Referential adjuncts

i. vatará "when"

ii. amé "where"

c. Non-referential adjuncts

i. estará "how"

ii. adàbawé/guwé "why"

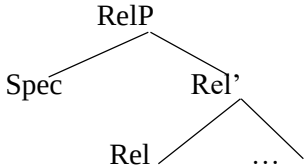
ii. azarazara "how much/how many"

Since Wandala is short of wh-relatives, its relatives must be derived by head raising. Having said that, it is not yet known what "the fine-grained structural cartography" (Belletti 2004) of Wandala relativization is.

Some items are termed relativizers. They are so called because they are relative clause markers in the absence of wh-relatives. Analogically, they are supposed to play the same role as focus and topic markers. That being the case, they should logically head a maximal projection the denomination of which should follow from the name of its head, given

X- bar theory. If the relativizer is a relative clause marker, it should head a maximal projection called RelP (Relative Phrase):

(53)



On the basis of above and adopting the view defended by Bianchi (1999), Aoun and Li (2003) that wh-relatives and non-wh-relatives alike are projected as DPs, the Wandala construction in (51a) (repeated as (54a) can be structured and derived as follows (cf. (54b)):

(54)

a. Mushe nani ndza-á-pua laya na lapika Teacher

REL PST-SM-pour writing COMP sick "The

teacher who was writing is sick"

In (54b), the relative clause is projected as DP and is hosted by RelP (relative Phrase) as suggested by Biloa (2013) (see also Shlonsky and Soare 2011). This analysis postulates that the head noun in relative clause formation is hosted by Spec, RelP while the relativizer heads RelP (i.e. it is hosted by Rel°). Notice that TP is pied-piped to Spec, ForceP, thereby preceding *na* in Force° that closes off the relative clause and accounting for the word order attested. *Na* functions like a final complementizer as it occurs at the end of the relative clause (see Kayne 1994).

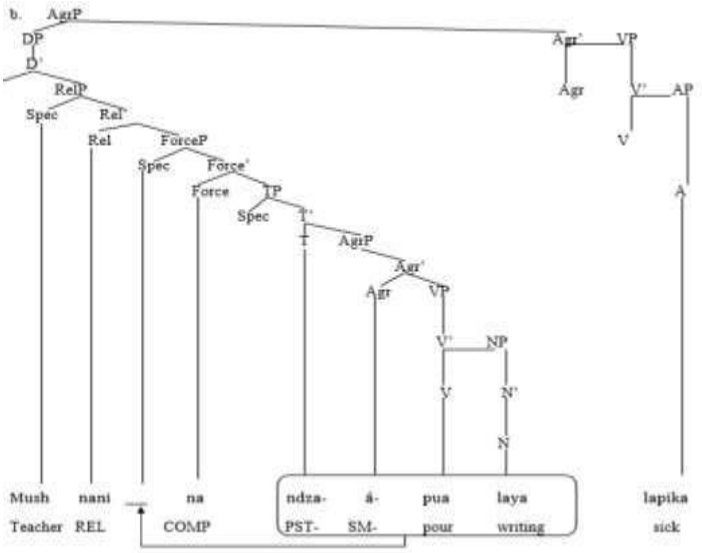
Now consider (51b) (repeated below as (55a)) and its derivation (cf. (55b)):

(55)

a. Gyale nani ndza-á-wayta Boukar na á-hud̰e Girl

REL PST-SM-love Boukar COMP SM-belly"The

girl that/whom Boukar loved is pregnant"



In (55b), there are three movement operations; i. The direct object NP, *gyale* "girl", raises to Spec, RelP; ii. The verbal unit *ndza-á –wayta* "loved" moves to the higher Force, ForceP position; iii. Finally, the remnant phrase TP is pied-piped to the lower Spec, ForceP position. Three raising processes account for the word order attested in (55a-b). Notice that in (54b) and (55b), *nani* and *na* are respectively base – generated in Rel° and Force°. *Nani* is the relativizer and its presence explains why there are no wh-relatives. As for *na,* it is the final complementizer that closes off the relative clause domain.

In the next section, the accessibility hierarchy proposed by Keenan and Comrie (1977) is checked with respect to the Giziga empirical material in order to find out whether this language respects it. More precisely, it is important to determine positions that can be relativized in the language.

5. Relativization in Giziga

5.1 Giziga classification and word order

Giziga is an Afro-Asiatic, Chadic, Biu-Mandara language spoken by approximately 80, 000 people in the Far North Region of Cameroon, in the Diamare and Mayo Kani divisions. It is also called Guiziga, Gisiga, Gisika, Tchere, Mi Marva. Its dialects include Muturami (Muturwa, Muturua, Giziga de Moutouroua, Loulou), Mi Mijivin (Giziga de Midjivin), Rum.

This language word order is SVO:

(56) a. Dairou a-wuɗ Soma
Dairou SM-love Soma
"Dairoua loves Soma"

b. Dairou á-pura Soma le a viŋé
Dairou SM.PST-see Soma Perf. in bedroom
"Dairoua saw Soma in the bedroom"

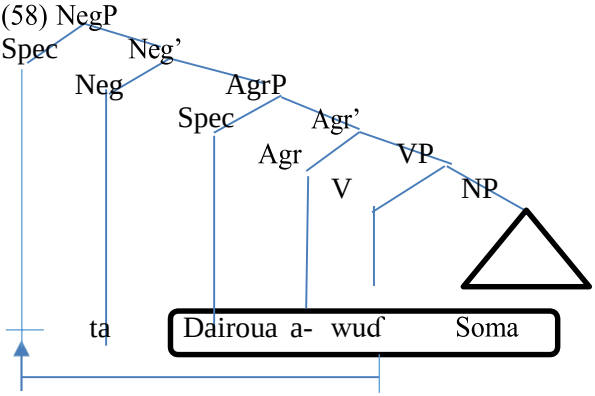
This word order is not altered by negation, as the negation marker occurs in clause final position:

(57) a. Dairou a-wuɗ Soma ta
Dairou SM-love Soma Neg
"Dairou does not love Soma"

b. Dairou á-pura Soma le a viŋé ta
Dairou SM.PST-see Soma Perf. in bedroom Neg
"Dairou did not see Soma in the bedroom"

Although negation marker occurs clause-finally, it has scope over the entire clause. This is accounted for by the following phrase marker that depicts the derivation of (57a):

(58) NegP



In (58), NEG dominates and c-commands the rest of the clause. The latter is massively pied-piped into Spec, NegP which accounts for the word order attested in (57a).

5.2. Accessibility hierarchy

Keenan and Comrie (1977) devised a crosslinguistically valid hierarchy aiming at determining positions that are relativizable:

(59) Subject – Direct Object – Indirect Object of Pre- or postposition – Possessor.

In the following lines, one wonders whether all the above positions can be relativized in Giziga. To achieve this goal, consider the following sentences:

(60)

a. ngwas má dí kilif gagaza ná naŋ ti záná
Woman REL cook fish COMP she with dress red
"The woman who cooks fish is wearing a red dress"

b. mota mísi cine ɗù mɨ hɨɗɨka na naŋ gagaza
Car REL father my REL buy COMP she red
"The car that my father bought is red"

c. ngwas mísí ya má ɓa-ŋ ná í metir ngi mangal ɗù

Woman REL me REL speak-to-he COMP is teacher of son my
"The woman to whom I am talking is my son's teacher"
d. ngwas mísí mɨ kɨɗaka sukum naŋ ná á-rá- wudí
Woman REL REL kill sister her COMP SM-PROG-cry
"The woman whose sister was killed is crying"

In (60a), the subject position is relativized. In (60b), it is the direct object that is relativized. In (60c), the indirect object is relativized. In (60d), the possessor is relativized. On the basis of the above paradigm, all positions are relativizable in Giziga.

5.3. Relativization and Bounding theory

In this subsection, the Giziga data are checked against movement constraints such as the Complex Noun Phrase Constraint (CNPC). More importantly, it is important to see whether Giziga relativization is an instance of Move Alpha. If it is, it cannot violate Bounding Theory or Subjacency. Consider the following sentences:

(61) a. Mbur ya mɨ cina mísí Soma mí zuɓa zle'é ná á mú le
Man me REL hear that Soma REL marry PST COMP SM.$_{PST}$ die.$_{PST}$PERF.
"The man who I heard that Soma married died"
b.*Li mísí adigáya mɨ cina bí mísí Soma á- zuba
Place that where me REL hear story that Soma SM.PST marry
zil naŋá le ná naŋ kíléŋ
husband his PERF. COMP an away
"The place where I heard the story that Soma married her husband is far away"
c. Hana i zuŋ Nada má bi mísí Vagay mí
This is child Nada REL think that Vagay that
sina le gisiŋ cine naŋa a-sa-ɓula ti hayá
know PERF. Well father her SM-FUT-chase her house
"This is the girl whom Nada thinks that Vagay knows for sure that her father will kick her out of the house"
d.*Haná I típrík ti vuna Nada a-wa mísí Vagay á-
This is tomorrow when Nada SM-think REL Vagay SM
sina ɓí misi sojeheyé á-sa-jaka múhutoy

know story that policemen SM-FUT- arrest thieves
"This is tomorrow when Nada thinks that Vagay knows the story that the police will arrest the thieves"

In the first three sentences (cf. (61a) and (61b,c)), the relativized constituents have raised over several clauses, thereby apparently violating the Specified Subject Condition (SSC) and the Nominative Island Condition (NIC): these examples constitute prima facie evidence that relativization is an unbounded process. (61b) and (61d), however, are ungrammatical because the Complex Noun Phrase Constraint is transgressed: this shows that relative clauses in Giziga obey Subjacency.

5.4. The landing site of relativization

In this subsection, the issue of the landing site of relativization in Giziga is addressed. Bear in mind that there are no wh-relatives in this language. In other words, there are no relatives with one of the following wh-words:

(62) Giziga wh-words
a. Arguments
i. wá "who"
ii. mí "what"
b. Referential adjuncts
i. ti vuna "when"
ii. ama "where"
c. Non-referential adjuncts
i. ka wana "how"
ii. vúr mí "why"
Given that there are no wh-relatives in Giziga, one wonders how its relative clauses are derived.

Since Giziga is devoid of wh-relatives, it means that its relatives are derived by head raising. Given the above theoretical layout, how could the following Giziga sentences be derived?

(63) a. zuŋ du (mísí) ya má wuɗ ná
Child my REL I REL love COMP

"My child that I love"

b. Metir (mísí) mɨ́ túh ɗerewol ná v-ó á-rá-jaŋ

Teacher REL REL.PST write book COMP body SM-PROG-sick.him

"The teacher who wrote a book is sick"

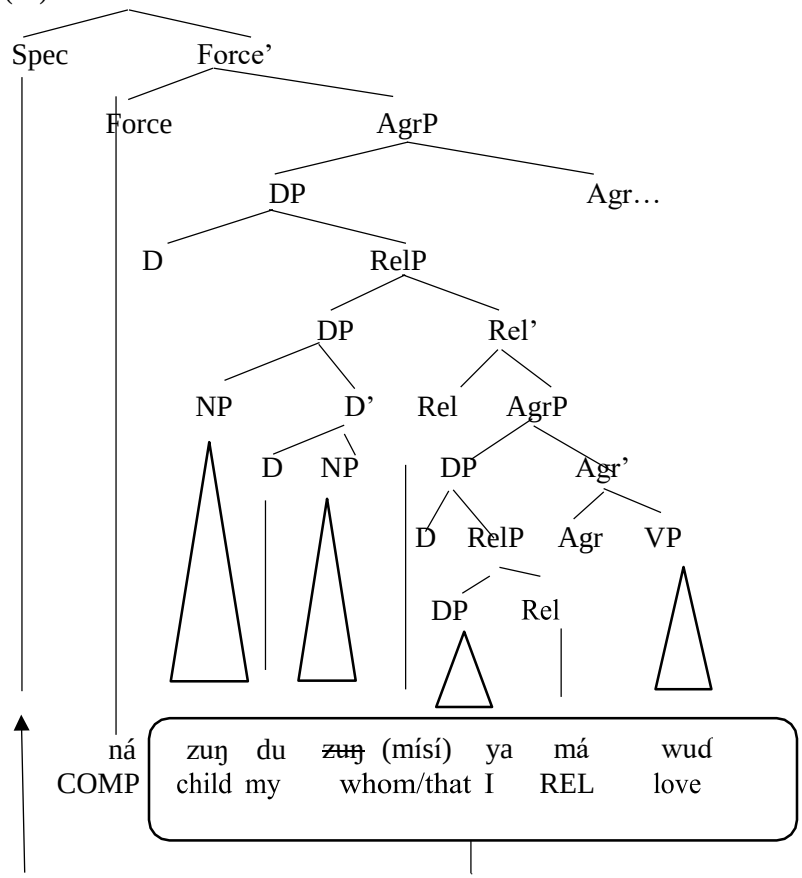
c.Metir (mísí) I kiri mɨ́ ja ná á-múc le

teacher REL FOC dog REL.PST bite COMP SM-die.PST PERF.

"The teacher whom it is the dog that bit (him) died"

Assuming the view defended by Bianchi (1999), Aoun and Li (2003) that wh-relatives and non-wh-relatives alike are projected as DPs, the Giziga construction in (63a) can be structured and derived as follows:

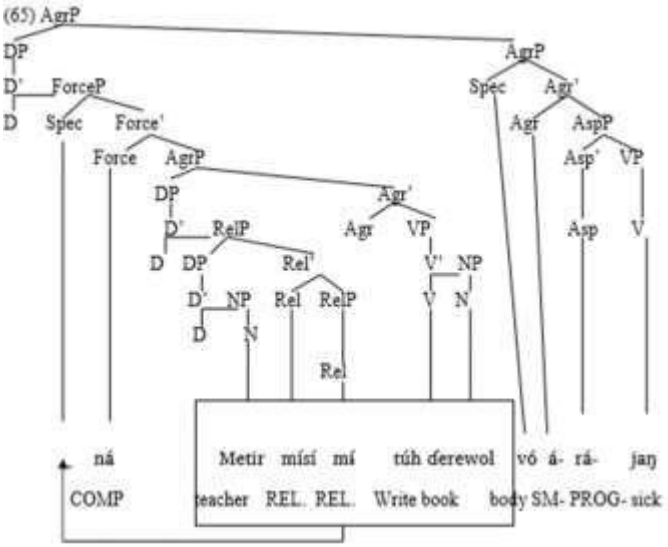
(64) ForceP



In (64), the relative clause is projected as DP and is hosted by RelP (Relative Phrase) as suggested by Biloa (2013) (see also Shlonsky and Soare 2011). In this frame, Spec, RelP hosts the head noun whereas Rel° (the head of RelP) accommodates the relativizer (the marker of relative clause formation). The head nominal and relative clause are heavily pied-piped to Spec, ForceP, which explains why the complementizer *ná* in Force° closes off the relative clause in (63a).

Consider in (65) below the tree representation and the derivation of (63b):

For reasons that are not, for the time being, accountable, there are two relativizers inside the subject position, although the first one is optional. The head noun and the relative clause are heavily pied-piped into the Spec, ForceP position, preceding thereby the complementizer *nà* in Force°, thereby accounting for the word order attested in (63b).
Next, attention is turned to the derivation of (63c). To this effect, consider the following phrase marker:



The derivation in (66) operates pretty much like the one in (65): the head noun and the relative clause that make up the grammatical subject position are heavily pied-piped into Spec, ForceP, the head of which, Force°, hosts the complementizer *ná* that closes off the relative clause (as is by now familiar).

6. Concluding remarks

This paper sketches out relativization in some Chadic languages spoken in Cameroon. The accessibility hierarchy devised by Keenan and Comrie (1977) is respected in the languages under study. Subject, direct object, indirect object as well as possessor are relativizable positions in these languages. Relative particles are attested in these languages. Unlike English that has wh-relatives, these languages are short of wh-relatives and relative clauses are derived by head raising. Being an instance of Molve alpha, relativization in these languages obeys the Subjacency Condition and the landing site of this operation is RelP the head of which, in the cartographic spirit, is filled by the so-called relativizer. Data from Giziga show something very interesting, two relativizers co-occur inside the subject position. This means that the RelP is recursive within the subject position in this language.

References

Aoun, J., & Li, A. (2003). *Essays on the Derivational and Representational Nature of Grammar. The Diversity of Wh-constructions.* Cambridge : MIT Press.

Baker, M. (1989). Object sharing and projection in serial verb constructions. *Linguistic Inquiry, 20*, 513–553.

Bassong, P. R. (2014). Information Structure and the Basa'a Left Peripheral Syntax. Ph.D. dissertation in linguistics, University of Yaounde I. .

Bebey, T. (2010). Le Mouvement des Syntagmes Qu en Muyang. Mémoire de Master, Université de Yaoundé 1. .

Bebey, T. (2015). The Cartographic syntax of Muyang: a Chadic language of Northern Cameroon. . Ph. D. dissertation. University of Yaounde .

Bianchi, V. (1999). *Consequences of Antisymmetry: Headed Relative Clauses.* Berlin: Mouton de Gruyter.

Bianchi, V. (2000a). The raising analysis of relative clauses: A reply to Borsley. *Linguistic Inquiry, 31(1)*, 123–140.

Bianchi, V. (2000b). Some issues in the syntax of relative determiners. In A. Alexiadou, P. Law, A. Meinunger, & C. Wilder (Eds.), *the Syntax of Relative Clauses* (pp. 53–82). Amsterdam: John Benjamins.

Biloa, E. (2013). *The Syntax of Tuki: A Cartographic Approach* . Amsterdam: John Benjamins.

Bresnan, J. (1970). On Complementizers: Toward a syntactic theory of complement types. *Foundations of Language, 6*, 297-321.

Bresnan, J. (1979). A Theory of Complementation in English Syntax. In J. Hankamer (Ed.), *Outstanding Dissertations in Linguistics.* Garland Press.

Browning, M. (1987). Null operator constructions. Doctoral dissertation, MIT.

Chomsky, N. (1986). *Barriers*. Cambridge: MIT Press.

Chomsky, N. (1977). On Wh- Movement. In P. Cullicover, T. Wasow, & A. Akmajian (Eds.), *Formal Syntax* (pp. 71-132). New York: Academic Press.

Chomsky, N. (1993). A minimalist program for linguistic theory. In K. Hale , & S. Keyser (Eds.), *The view from building 20'* (pp. 1–52). Cambridge: MIT Press.

Cinque, G., & Rizzi, L. (2008). The cartography of syntactic structures. *CISCL Working Papers on Language and Cognition, 2*, 43–59.

Craenenbroeck, J. v. (Ed.). (2009). *Alternatives to Cartography.* Berlin: Mouton de Gruyter.

Horvath, J. (1986). *Focus in the Theory of Grammar and the Syntax of Hungarian*. Dordrecht: Foris.

Kayne, R. (1994). *The Antisymmetry of Syntax.* Cambridge: MIT Press.

Keenan, E. (1985). Relative Clauses. In *Language Typology and Syntactic Description : Complex Constructions* (Vol. 2, pp. 141–170). Cambridge: Cambridge University Press.

Keenan, E., & Comrie, B. (1977). NP accessibility and Universal Grammar. *Linguistic Inquiry, 8*, 63–100.

Koopman, H. (1996). The spec head configuration. *UCLA Working Papers*, 37–64 .

Koopman, H. (2005). *Korean (and Japanese) morphology from a syntactic perspective*. New York: OUP.

Koopman, H., & Szabolcsi , A. (2000). *Verbal Complexes.* Cambridge: MIT press.

Radford, A. (2009). *Analysing English Sentences: A Minimalist Approach.* Cambridge: Cambridge University Press.

Rizzi, L. (1997). The Fine Structure of the Left Periphery. In L. Haegeman (Ed.), *Elements of Grammar* (pp. 281–337). Dordrecht: Kluwer.

Rizzi, L. (2004). *The Structure of CP and IP, The Cartography of Syntactic Structures* (Vol. 2). New York: Oxford University Press.

Rizzi, L. (2013a). Notes on cartography and further explanation. *Probus, 25(1)*, 197-226.

Rizzi, L. (2013b). Theoretical and Comparative Syntax: some current issues. In S. Anderson, J. Moeschler, & F. Reboul (Ed.), *L'Interface Langage-Cognition/The Language-Cognition Interface. Actes du 19e Congrès International des Linguistes*, (pp. 307-331). Génève.

Rizzi, L., & Salvi, G. (2001). On the position "Int(errogative)" in the left periphery of the clause. In G. Cinque (Ed.), *Current Studies in Italian Syntax. Essays offered to Lorenzo Renzi* (pp. 287-296). Amsterdam: Elsevier North-Holland.

Safir, K. (1986). Relative Clauses in a Theory of Binding and Levels. *Linguistic Inquiry, 17*, 663-690.

Vergnaud, J.-R. (1974). French Relative Clauses. Ph. D. dissertation, MIT.

Abbreviations and symbols

ACC: Accusative
CleftP: Cleft Phrase
COMPL: Completive
CP: Complementizer Phrase
DCleft: Declarative Cleft
DEF: Definiteness
DO: Direct Object Complement
DP: Determiner Phrase
Fem: Feminine
FM: Focus Marker
FOC-DEM: Focus-Demonstrative
FOC: Focus
FocP: Focus Phrase
ForceP: Force Phrase
FUT1: Future tense one
FV: Final Vowel
IMPERF: Imperfective
INF: Infinitive
INC: Incompletive aspect
IND: Indefinite

IP: Inflectional Phrase
IntP: Interrogative Phrase
Masc: Masculine
NP: Noun Phrase
OBL: Oblique
P0: Present tense
P1: Past tense one marker
PERF: Perfective
Pos-DEM : Possessive Demonstrative
PossP : Possibility phrase
PP : Prepositional Phrase
PROG : Progressive aspect
PRS : Present Tense
PST1 : Past tense 1
PST2: Past tense 2
Q: Question
QM: Question Morpheme/Question Marker
QP: Question Particle
REC.: Reciprocal marker
REL: Relativizer
Rel. pro: Relative Pronoun
Res. pro: Resumptive pronoun
SM: Subject Marker
TP: Tense Phrase
VP: Verb Phrase

PRS : Present Tense
PST1 : Past tense 1
PST2: Past tense 2
Q: Question
QM: Question Morpheme/Question Marker
QP: Question Particle
REC.: Reciprocal marker
REL: Relativizer
Rel. pro: Relative Pronoun
Res. pro: Resumptive pronoun
SM: Subject Marker
TP: Tense Phrase
VP: Verb Phrase

PLURILINGUISME ET LANGUE EN DANGER : POUR UNE EVALUATION DE LA VITALITE DU GUIDAR AU NORD-CAMEROUN

Amina GORON
Université de Maroua, Cameroun
aminagoron@gmail.com

Résumé

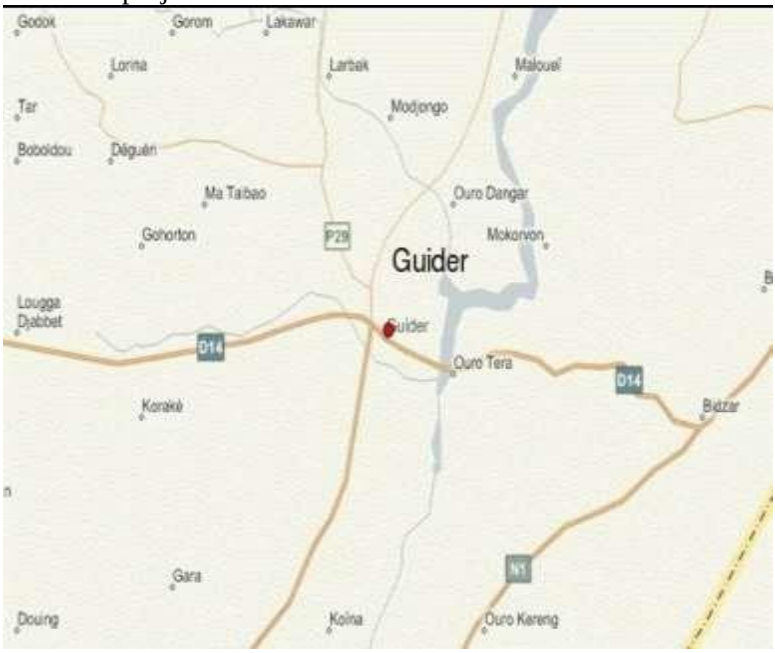
Cette étude s'inscrit dans le cadre de la diversité linguistique et des langues en danger. Il traite précisément de l'étiolement des langues africaines. Il s'agit d'une contribution à l'évaluation de la vitalité du guidar, langue tchadique parlée au Nord –Cameroun, et qui est en situation d'étiolement dans son aire sociolinguistique. À partir des méthodes quantitatives et qualitatives, il est question de mener une étude scientifique attestant l'érosion du guidar dans la ville de Guider, en utilisant des fondements épistémologiques basés sur les approches de Fischman (1991) et de l'UNESCO 2003. Ces dernières détermineront le degré de vitalité de la langue guidar en tenant compte de la tendance et des mouvements de perte de vitalité.
***Mots clés** : étiolement, évaluation, guidar, vitalité, tendance*

Abstract

This study falls within the framework of linguistic diversity and endangered languages. It deals specifically with the erosion of African languages. This is a contribution to the assessment of the vitality of Guidar, the Chadic language spoken in North Camer oon, which is in a state of erosion in its sociolinguistic area. From quantitative and qualitative methods, it is a question of carrying out a scientific study attesting to the erosion of guidar in the city of Guider, using epistemological foundations based on the approaches of Fischman (1991) and UNESCO 2003. These The latter will determine the degree of vitality of the guidar tongue, taking into account the tendency and movements of loss of vitality.
***Keywords:** etiolation, evaluation, guidar, vitality, tendency*

Introduction

Le guidar, langue tchadique parlée dans la ville cosmopolite et transfrontalière de Guider au Nord-Cameroun est en baisse de vitalité du fait de sa cohabitation avec plusieurs autres langues et principalement le fufuldé, principale koinès dans cette partie du pays. Son pouvoir d'expansion sur sa propre aire sociolinguistique est mise à mal également par le français, langue officielle qui a une hégémonie non négligeable sur les langues locales. Dernière multiplie ses locuteurs au jour le jour tandis que le guidar qui perd ses locuteurs de façon considérable. Dans un tel contexte, le guidar dans la ville Guider à besoin d'un secours linguistique sur toutes leurs formes. Dans l'optique de contribuer à la sauvegarde cette langue de sa situation linguistique, il est important, voir impérieux d'évaluer sa vitalité dans la ville de Guider afin d'évaluer son degré d'érosion et projeter des voies de remédiations



Carte géographique la commune de Guider (Source : PNDP 2012)

1. Présentation géosociolinguistique du guidar

Le guidar est une langue tchadique de la grande famille linguistique chamino-sémitique (afroasiatique). C'est également la langue parlée par le peuple Guidar géographiquement localisable dans la région du Mayo-Kebbi au Tchad où ils occupent le long et l'Ouest du Mayo Binder jusqu'à Léré et l'Ouest du Département de Mayo-Dallah. Au Cameroun, les Guidar se trouvent dans la région du Nord, plus principalement, dans le Département de Mayo-Louti et à l'Extrême-Nord. Les guidar, « Diy na kada » ou « Baïnawa» ont comme voisins : les Moundang à l'Est, les Fali et les Daba à l'Ouest, les Mambay au Sud et les Guiziga au Nord. Le nombre des guidar, aujourd'hui, est estimé à deux cent mille (200.000) environs. Cette étude se focalise sur ceux originaires du Cameroun, du Département du Mayo-Louti, de l'arrondissement de Guider et précisément du Canton nord de Figuil.

2. Cadre épistémologique et éthodologique

Le cadre épistémologique convoqué dans ce travail s'attèle sur les principes de deux approches complémentaires à savoir les GIDS (Graded Intergenerational Disruption Scale) ou echelle graduée de discontinuité intergénérationnelle d'une langue en difficulté de Fishman et du Groupe de l'UNESCO 3. Ces deux approches sont complémentaires.

2.1. Les principes de GIDS de Fishman et du groupe Unesco 3

Selon Lagarde (2007), le GIDS de Fishman est un schéma orienté comportant des strates pouvant conduire une langue menacée de substitution à sortir, par le haut, de cette mortelle spirale. Il s'agit d'une echelle « basée sur deux critères principaux : la transmission intergénérationnelle de de la langue maternelle et l'existence d'une norme diglossique réglementant l'usage des langues rivales selon les fonctions de bas ou de haut statut dans la société » Bourhis et Lepicq (2002 : 159). Pour lui, on devrait revitaliser les langues lorsqu'elles sont menacées à l'image des hommes qui ont besoin de se soigner lorsqu'ils sont malades. Ainsi, le GIDS consiste à évaluer la vitalité des langues en

danger. Si une langue est menacée, c'est le lieu pour elle de faire recours à RLS. Si elle n'est donc pas menacée, elle n'a plus besoin d'être revitalisée. Le GIDS proposé par fishman (1991) présente sous forme de huit 8 étapes graduées de rupture interventionnelle.

Stade 1 : Quelques emplois de la langue minoritaire sont disponibles dans l'enseignement supérieur, dans le travail, dans le gouvernement central et dans les medias

Stade 2 : Les services administratifs et les moyens de communication sont disponibles dans la langue minoritaire.

Stade3 : La langue minoritaire est utilisée dans certains domaines du travail moins spécialisés à l'extérieur de la communauté, ce qui implique l'interaction avec les locuteurs de la langue majoritaire

Stade 4 ; 4a Des cours sont dispensés dans la langue minoritaire au niveau de l'école de la base, dans les écoles publiques sous le contrôle du groupe minoritaire.
4b des écoles en langue minoritaire et sont sous le contrôle du groupe minoritaire.

Stade 5 : L'écrit (littératie) en langue locale minoritaire est utilisé à la maison, à l'école, dans la communauté. Il est nécessaire de soutenir les mouvements en faveur de la littératie dans la langue minoritaire, sans compter sur le soutien gouvernemental. C'est le stade qui, étant focalisé sur la littératie, à affaire, en partie, avec le domaine éducationnel, mais s'appuie uniquement sur les moyens et la volonté de la communauté linguistique.

Stade 6 : La langue minoritaire est transmise d'une génération à l'autre et est parlée dans une communauté démographique concentrée. Il est alors nécessaire de soutenir la langue d'un point de vue institutionnel pour assurer sa continuité entre les générations. C'est le stade où une langue est en attente d'une transmission interrelationnelle par les jeunes à l'intérieur de communautés suffisamment consistantes.

Stade 7 : La langue minoritaire est utilisée par la génération la plus ancienne, socialement intégrée et active au niveau ethnolinguistique mais n'est plus en âge d'avoir des enfants. Il est alors nécessaire de diffuser la langue à la génération la plus jeune. C'est le stade d'une langue parlée par des locuteurs âgés et en attente d'être reprise par les jeunes.
Stade 8 : La langue minoritaire n'est parlée que par les rares locuteurs âgés et socialement isolés. Il faut alors, récupérer la langue à travers leurs discours et leurs mémoires et l'enseigner à des adultes dispersés démographiquement. C'est le stade d'une langue en voie de disparition qui doit être reconstruite et réapprise.

L'UNESCO) a pour objectif la contribution à la lutte contre la pauvreté. Il contribue au développement durable et au dialogue interculturel par l'éducation, les sciences, la culture, la communication et l'information. Soucieuse de la disparition des langues minoritaires, elle forme une équipe dynamique oeuvrant en faveur de la revitalisation des langues locales. Cette équipe met un jalon permettant d'évaluer la vitalité d'une langue menacée en proposant quelques pistes de revitalisation de ces dernières. Elle estime à ce propos que,

> L'humanité est confrontée à des nouveaux défis pour préserver le dynamisme et le caractère identitaire de ses langues. Le temps est venu pour les peuples du monde d'unir leurs efforts pour tirer parti de la puissance de leur diversité culturelle et linguistique. Cela suppose le partage des ressources à tous les niveaux, des spécialistes des langues et des communautés de locuteurs aux ONG et aux organisations gouvernementales et institutionnelles UNESCO (2003 :3)

Pour cette organisation, les locuteurs, les linguistes, les ONG et les institutions doivent chercher les voies et moyens de revitalisation des langues menacées. Cette dernière propose des facteurs permettant d'évaluer le degré de vitalité d'une langue en danger. Au total, neuf

facteurs sont proposés par cette organisation permettant d'évaluer le degré de vitalité des langues en danger. Ces neuf facteurs présentent des niveaux allant de 5 à 0. Si l'échelle 5 représente le niveau le plus élevé sur lequel la langue est sûre, le niveau 0 quant à lui représente le niveau le plus bas de l'échelle donnant lieu à une langue moribonde. Les niveaux 4 et 3 sont les niveaux sur lesquels les langues en danger sont encore parlées, mais ayant quelques difficultés. Alors que les niveaux 2 et 1 sont des indicateurs des langues vulnérables.

Pour proposer quelques pistes de revitalisation de la langue guidar, il sera utile de prendre parmi les neuf facteurs ceux qui correspondent au contexte et les jumeler avec ceux de Fishman. UNESCO (2003 :17) affirme que « la vitalité des langues varie considérablement selon la situation des communautés de locuteurs». La revitalisation d'une langue ne nécessite pas tous les facteurs proposés par l'UNESCO, plutôt elle recommande de convoquer les facteurs importants pour permettre à une langue de se revitaliser.

2.2. Méthodologie

Les méthodes quantitative et méthode qualitative ont permis de mener à bien cette recherche. La recherche documentaire a permis d'entrer en possession de divers documents portants sur les travaux antérieurs en rapport avec ce sujet de recherche. Ensuite, l'observation participante a permis de découvrir la situation de la langue guidar dans la ville de Guider et enfin l'enquête a conduit à étendre davantage les connaissances déjà acquises sur la situation linguistique du guidar dans la ville de Guider. Cette étude a été réalisée sur un échantillonnage de deux cent (200) personnes dont cent cinquante deux (152) jeunes et quarante huit (48) moins jeunes (adultes).

3. Analyse et interprétation des données

L'analyse des données a tenu compte des paramètres sociolinguistiques tels que l'âge et le degré d'aisance linguistique en guidar. Les critères d'âge ont été répartis en deux catégories : les jeunes entre 10 et 40 ans et les moins jeunes entre 40 et 80 ans.

3.1. Analyse de la population jeune

Les enquêtes menées sur le terrain d'étude montrent que parmi les 152 jeunes interrogés, 41 jeunes seulement parlent le guidar. Alors que 111 ne le parlent pas. Dans la tranche d'âge allant de 10 à 20 ans, on a affaire à une population de 40 personnes enquêtées parmi lesquelles 8 parlent le guidar et 32 ne le parlent. Dans la tranche d'âge 20-30, sur 60 personnes enquêtées, 16 d'entre elles parlent le guidar. Tandis que que 44 ne le parlent. La dernière tranche quant à elle regorge 52 personnes enquêtées parmi lesquelles 17 parlent le guidar. Par contre 35 personnes ne s'expriment en leur langue. Le diagramme à bande ci-dessous représente cette évaluation en termes de pourcentages.

Tranches d'âge	Nombre	S'exprime	Ne s'exprime pas	Total S'exprimant	Total Ne s'exprimant pas	Total Général
10-20	40	8	32	41	111	152
20-30	60	16	44			
30-40	52	17	35			

Tableau 1 : Nombre des jeunes locuteurs guidar enquêtés ne parlant pas leur langue

Le diagramme ci-dessous en donne une idée un peu plus claire des taux ci-dessus évoqués ;

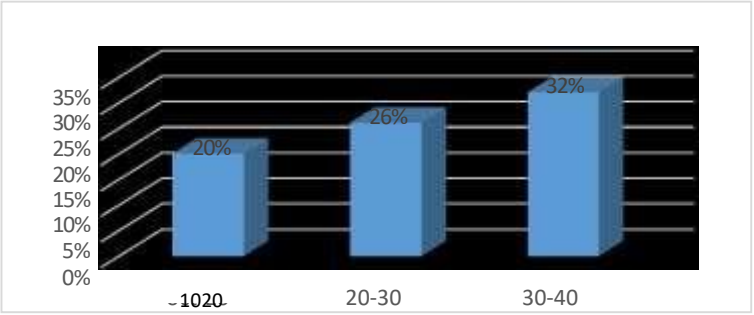


Figure 1 : Diagramme de jeunes locuteurs guidar parlant leur langue

Dans la tranche d'âge 10-20%, 20 de la population jeune s'exprime en guidar. Alors que dans la tranche d'âge 20-30, 26% de la population jeune enquêtée parle en leur langue. S'agissant la dernière portion d'âge des jeunes c'est-à-dire celle de 30-40, 32% de la population jeune enquêtée parle le guidar. On peut, au regard de ces chiffres conclure que, la courbe grimpe lorsque la tranche d'âge évolue.

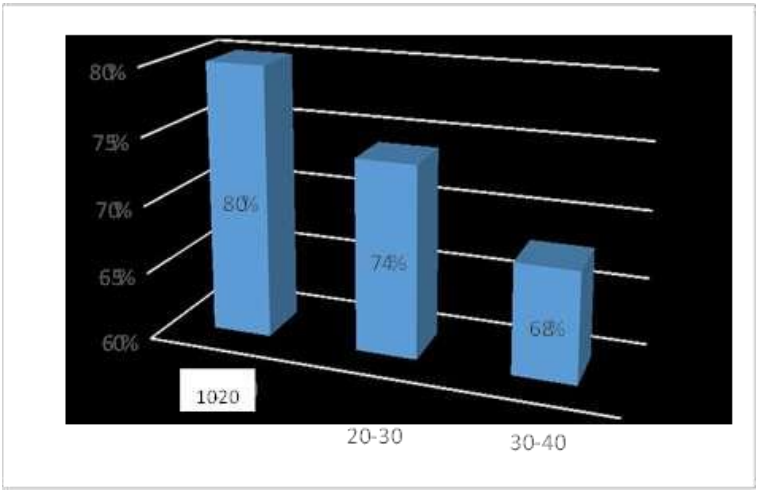


Figure 2: Diagramme des jeunes locuteurs guidar ne parlant pas leur langue

Ce diagramme donne le nombre des jeunes guidar enquêtés dans la ville de Guider ne parlant pas leur langue. D'après ce diagramme, 80% des jeunes de la tranche d'âge 10-20 ne s'expriment pas en guidar. Et dans la tranche d'âge 20 -30, 74% de cette population ne s'exprimant pas en guidar.
La dernière tranche d'âge quant à elle renferme un pourcentage 68% qui ne parlent pas leur langue. La courbe décroit au fur à mesure que l'âge diminue. Ce qui signifie que la population jeune s'exprime faiblement en langue guidar.

3.2. Analyse de la population adulte

Le tableau ci-dessous donne une évaluation chiffrée de la situation linguistique des personnes adultes.

Tableau 2 : Nombre des personnes adultes guidar enquêtées parlant leur langue

Tranches d'âge	Nombres	Parlant	Ne parlant pas	Total Parlant	Total Ne parlant pas	Total Général
40-50	28	10	18	23	25	48
50-60	10	3	7			
60-70	8	8	/			
70-80	2	2	/			

Parmi les 48 moins jeunes interrogés, 28 personnes sont dans la tranche d'âge 40-50, parmi ces personnes, 10 d'entre elle parlant le guider contre 18 personnes ne le parlant pas. Et dans la tranche d'âge 50-60, 10 adultes parmi lesquels 3 s'expriment en guidar et 7 ne s'expriment pas en cette langue. Dans l'avant dernière tranche, 8 personnes enquêtées parmi les lesquelles toutes parlent leur langue. La dernière tranche quant à elle renferme 2 personnes enquêtées et toutes s'expriment en leur langue. Pour évaluer la population parlante ou ne parlant pas le guidar, ces données seront représentées dans un diagramme à bande afin de donner les résultats en pourcentage.

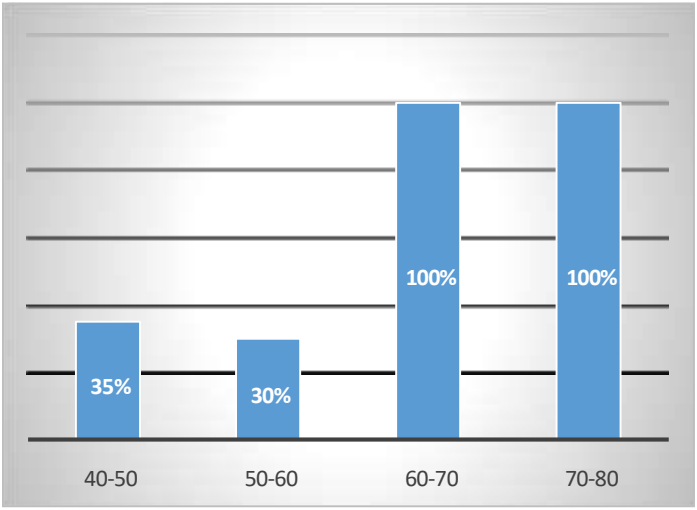


Figure 3 : Diagramme des personnes moins jeunes parlant le guidar

Le diagramme ci-dessus montre en pourcentage le nombre d'adultes parlant le guidar. Dans la tranche d'âge 40-50, 35% de la population enquêtée parle sa langue. Tandis que 30% de la tranche d'âge 50-60 s'expriment en guidar. Les deux dernières tranches d'âges ont 100% des locuteurs enquêtés parlant le guidar.

Pour conclure, la population moins jeune, surtout celle constituant les deux dernières tranches d'âge n'a aucun problème d'ordre linguistique. Alors que dans les deux premières tranches d'âge, les adultes ont des difficultés d'ordre linguistique, car il y a 35% et 30% respectivement de ces tranches d'âge qui parlent dans leur langue.

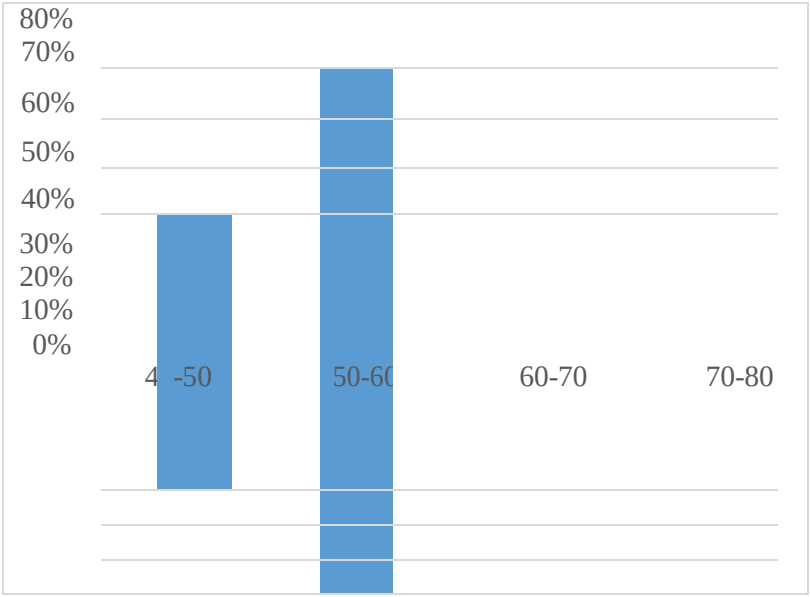


Figure 4 : Diagramme à bande des personnes âgées ne parlant pas la langue guidar

Analyser ce diagramme à bande, revient à donner en pourcentage le nombre des personnes adultes enquêtées ne parlant pas le guidar dans la ville de guider. Dans la tranche d'âge 40-50, 66 % de l'échantillon ne parle pas le guidar. Et la seconde tranche d'âge, 70 % qui ne s'expriment pas en guidar. Tandis que les deux dernières tranches d'âges n'ont aucune personne enquêtée ne parlant pas le guidar.

4- Evaluation selon le degré d'aisance linguistique

L'évaluation de la population enquêtée selon le critère d'aisance linguistique nous a permis de récapituler les données chiffrées dans le tableau ci-après :

Tableau 3 : le degré d'aisance linguistique des locuteurs guidar parlant le guidar enquêtés

Degré / Tranche	10-20	20-30	30-40	40-50	50-60	60-70	70-80
Superficiel	06	09	04	02	00	/	/
Courant	02	05	10	06	1	/	/
Parfait	00	02	03	02	2	8	2
Total	8	16	17	10	03	08	02
Total général	**64**						

Ce tableau permet de donner de la visibilité sur le degré d'aisance linguistique des locuteurs guidar s'exprimant en leur langue dans la ville de Guider. Ce degré d'aisance linguistique commence par le niveau superficiel et s'achève au niveau parfait en passant par le niveau courant. Il en ressort de ce tableau que la tranche d'âge 10-20 nous donne 6 locuteurs guidar qui s'expriment en guidar de façon superficielle. Dans la même tranche d'âge, seulement deux (2) personnes enquêtées parlent le guidar couramment. Alors que personne ne parle parfaitement le guidar dans la même tranche d'âge, au total il y a 8 personnes qui s'expriment en guidar dans cette tranche d'âge.

Dans la tranche d'âge 20-30, nous avons 9 personnes enquêtées qui parlent le guidar superficiellement. Alors que 5 personnes parlent couramment le guidar. Dans la même tranche d'âge 2 personnes enquêtées parlent parfaitement le guidar, cette tranche illustre 16 personnes au total parlant le guidar.
La tranche d'âge 30-40 enregistre 4 personnes enquêtées qui s'expriment superficiellement en guidar. Dans la même tranche d'âge, 10 personnes enquêtées s'expriment couramment en guidar. Alors que 3 personnes s'expriment parfaitement en guidar, nous avons au total 17 personnes enquetées parlant le guidar dans cette tranche d'âge.

La tranche d'âge 40-50 connaît 2 personnes qui s'expriment superficiellement en guidar. Et 6 parlent couramment. Alors que 2

parlent parfaitement en guidar. La tranche d'âge, au total, 8 personnes enquêtées qui parlent le guidar dans cette tranche d'âge. La tranche d'âge 50-60 quant à elle n'enregistre aucune personne parlant superficiellement le guidar. Alors qu'une personne parle le guidar couramment. Et 2 personnes parlent parfaitement le guidar, nous avons au total 3 enquêtés qui s'expriment en leur langue.

Les tranches d'âges 60-70 et 70-80, n'enregistrent aucune personne enquêtée parlant superficiellement le guidar et même couramment. Toutes les personnes enquêtées dans ces tranches s'expriment parfaitement en guidar. Au total 10 personnes de ces tranches s'expriment en leur langue.

Les données montrent que 64 personnes s'expriment le guidar avec un niveau d'aisance linguistique différent. Le diagramme circulaire ci-dessous donne une vision panoramique de la population jeune et adulte :

Figure 5 : Diagramme circulaire de répartition des jeunes enquêtés parlant le guidar en degré d'aisance linguistique

Nous avons précisé ci-haut que de 10-40, cette population est jeune. Alors parmi les 152 jeunes enquêtés, 41 personnes parlent le guidar avec un degré d'aisance linguistique diffèrent. 9 jeunes enquêtés parlant le guidar superficiellement soit un pourcentage de 46%. Parmi les 41 personnes enquêtées 17 parlant couramment le guidar, soit 42% de la

population parlant le guidar. En fin 12% de l'échantillon jeune parlant parfaitement le guidar, soit 5% des personnes enquêtées s'expriment parfaitement en guidar.

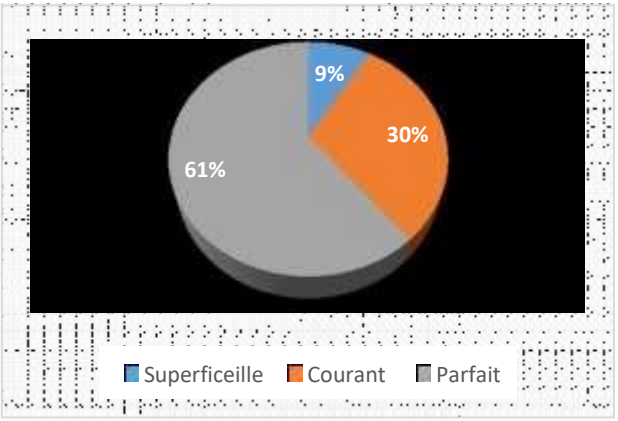


Figure 6: Diagramme circulaire de répartition des adultes enquêtés parlant le guidar en degrés d'aisance linguistique

Ce diagramme présente la répartition des adultes enquêtés en degré d'aisance linguistique. Deux adultes parlant superficiellement le guidar sont enregistrés, soit 9%. 30% de la population adulte parlant le couramment le guidar sont enregistrés. Concernant les adultes parlant parfaitement le guidar, il y a 14 personnes. Soit une population de 61%. C'est dire que les adultes font plus d'effort pour parler leur langue.

Conclusion

Cette étude était centrée sur l'évaluation de la vitalité de la langue guidar dans la ville de guider. Les études de terrain montrent une faible vitalité de cette langue surtout en milieu jeune et une vitalité moyenne chez les adultes. Toutefois, les adultes tout comme les jeunes doivent s'adonner afin de parler leur langue, et le déclic doit venir d'une prise de conscience générale de ce que représente la langue-culture guidar dans la société. Cette prise de conscience doit être insufflée par des personnes déjà

aguerries à l'exemple des patriarches, des chefs traditionnels, brefs des natifs de cette région à travers la transmission intergénérationnelle. Ensuite pourront être greffées l'action des promoteurs culturels, les ONG, des linguistes et dont l'implémentation sur le terrain sera faite de manière organisée et sera l'objet d'une prochaine recherche.

Bibliographie

Barreteau, D. 1984. *Essai de classification lexico-statique des langues de la famille tchadique au Cameroun*. Paris: ORSTOM colloque SILA Odéc. Crea et Alcam,.

Boukous, A. « *Le quetionnaire* », in, Calvet, Jean Luis, Dumont,(dir), L'Enquête sociolinguistique, Paris : L'Harmattan, 1999. PP. 15- 29.

Bourhis, R Y et Lepicq, D(2002) « Aménagement linguistique et vitalité des communautés francophones et anglophones du Québec » Lapurdum 7, 137-176

Cavalli, M. et al, « *L'Education Plurilingue et interculturelle comme projet* », Stasbourg, Conseil de l'Europe, division des politiques linguistiques, 2009b.pp. 8.

Dumont, P. *Le français langue africaine*. Paris : L'Harmattan, 1990.

Fishman, J. *Reversing linguage shift : theory and and pratice of Assistance.*

UNESCO. « Vitalité et disparition des langues nationales. Réunion des experts », Paris, 10-12 Mars 2003.

Le peuple guidar, ses origines, ses traditions et l….https://www.edu » le peuple- guidar Rapport annuel sur les langues officielles, Territoire du Nord-Ouest, 2015-2016.

Sondage dictionnaire numérique Larousse

ANNEXES

QUESTIONNAIRE (destiné aux locuteurs natifs guidar dans la ville de Guider)

Veillez répondre aux questions suivantes à l'espace correspondant. Vos réponses resteront confidentielles. Merci pour votre coopération.

Nom et prénom :

(facultatif)…….....

.....

Votre langue maternelle : (obligatoire)
……
…….....
Département d'origine.....Arrondissement d'origine……..…….....
.....…….....
Age : a. 10-20 ☐ b. 20-30 ☐ c. 30-40 ☐ d. 40-50 ☐ e. 50-60 ☐ f. 60-70 ☐ g. 70-80 ☐
Sexe : Masculin ☐ Féminin ☐

Parlez-vous votre langue maternelle ? Oui Non
Si oui avec les qui ? : Parents ☐ Amis ☐
Quel est votre niveau d'aisance linguistique en guidar : superficiel courant ☐ parfait ☐
Si non pourquoi ? .....
.....
.....
Où parlez-vous votre langue ? : A la maison Au marché A l'école ☐ A l'église ☐
Autre ☐ milieu à préciser : .....
.....
Quelle est votre appartenance religieuse ? Musulman chrétien catholique ☐ chrétien protestant ☐
Autres Églises ☐ Animiste
Voulez-vous apprendre votre langue ? : Oui ☐ Non ☐
Si oui pourquoi ? :.....
.....
Si non pourquoi ? :.....
.....
D'après vous, la langue guidar est-elle parlée dans la ville de Guider ? : Oui

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

Non ☐
Si oui qui sont ceux qui la parlent ? : Les natifs guidar ☐ Les non guidar
Les enfants ☐ Les jeunes ☐ Les adultes ☐
Si non pourquoi ? : .....
.....
.....
Cette langue vous êtes transmise par qui ? : Parents ☐ Amis
Société ☐ Ecole ☐ Eglise ☐ Autre à préciser :------
.....
.....
.....
Existe-t-il un centre de formation en guidar ? : Oui ☐ Non ☐
Si oui avez-vous assisté à cette formation ? :----------
.....
.....
Si non pourquoi ? : .....
.....
.....
En quelle période que cette formation a-t-elle eu lieu ? : Pendant les vacances
Tous les jours ☐
Où se déroule cet apprentissage ? : Centre de formation
Ecole
Eglise ☐
Existe-t-il des manuels en votre langue ? : Oui ☐ Non ☐
Si oui quels sont ces manuels ? : En grammaire ☐ En vocabulaire
En orthographe ☐ Autres ☐
Si non pourquoi ? :.....
.....
.....
Existe-t-il une bibliothèque guidar ? : Oui ☐ Non ☐
Si oui où se trouve-t-elle ? :.....
.....
.....

Si non pourquoi ? : .....

.....

.....

Quelles sont les techniques mises sur pieds pour que la langue gidar soit parlée d'une part par ses locuteurs natifs et d'autre part par tout le monde ? :

.....

.....

.....

.....

Proposez d'autres techniques pour que votre langue soit parlée dans toute la ville de Guider ? :

.....

.....

.....

.....

PROTOLE DE L'INTERVIEW REALISEE AVEC LES CHEFS DE MENAGES

Savez-vous que langue guidar est menacée dans la ville de Guider ?

Qu'est-ce qui peut être la cause de cette vitalité ?

Entant que chef de famille, comment faites-vous pour maintenir la transmission intergénérationnelle au sein de votre ménage ?

Vos enfants parlent-ils leur langue ?

Si oui, où est-ce ils ont appris cette langue ?

Si non pourquoi ?

D'après vous, les élites guidar participent- elles à l'émergence du guidar dans la ville de Guider ?

Si oui comment ?

Si non pourquoi ?

Existe-t-il un centre dans lequel le guidar est enseigné dans la ville de Guider ?

Si oui, où se trouve-t-il ?

Si non pourquoi ?

Les élites guidar sont-elles conscientes de la disparition de leur langue dans la ville de Guider ? Si oui justifiez-vous

Si non pourquoi ?
A votre connaissance, le guidar dispose-t-il des documents ?
Si oui lesquels ?
Si non pourquoi ?
Entant que chef de famille, pouvez-vous nous proposez quelques pistes contribuant à la revitalisation du guidar dans la ville de Guider ?

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

LA TOPICALISATION ET LE PRINCIPE DE PROJECTION ETENDUE EN FULFULDE

Olowa Jean de Dieu
Université de Ngaoundere /Cameroun
Olowajeandedieu@yahoo.fr

Résumé

Le topique suppose à la fois l'idée de la prééminence syntaxique et informationnelle. Cette prééminence peut être déduite par le fait d'un bouleversement de la structure primaire mais aussi même dans une structure non-transformée. Dans cet article, nous analysons le rapport pouvant exister entre un élément dit topical et la position du sujet dans la phrase. Notre étude se fonde sur les travaux antérieurs de Laenzlinger (2006) et Skopetas et Verhoeven (2009) pour démontrer qu'il peut y avoir coïncidence entre la position du sujet et le rôle du topique. Nous nous appuyons principalement sur les données du fulfulde.
***Mots-clés** : topique, sujet, structure, prééminence, fulfulde.*

Abstract

The topic assumes both the idea of syntactic and informational preeminence. This preeminence can be deduced by the fact of an upheaval of the primary structure but also even in an untransformed structure. In this article, we analyze the relationship that may exist between a so-called topical element and the position of the subject in the sentence. Our study builds on the previous work of Laenzlinger (2006) and Skopetas and Verhoeven (2009) to demonstrate that there may be a coincidence between the position of the subject and the role of the topic. We mainly rely on data from the fulfulde.
***Keywords:** topical, subject, structure, preeminence, fulfulde*

Introduction

Chomsky (1992:27) affirme: « Each linguistic expression is an *optimal* realization of interfaces conditions expressed in *elementary* terms». Par ce principe du minimalisme, il est entendu que tout constituant est soumis à l'exigence de satisfaire un critère précis pour justifier son positionnement dans la structure phrastique. Ceci suppose, comme le rappelle Collins (1993), que le placement d'un élément doit obéir au critère du Dernier Recours, en respectant le souci de l'économie. Ces règles fondamentales

de l'analyse générativiste permettent d'établir une interface entre la syntaxe et la transmission de l'information. En nous fondant sur les idées proposées par Brunetti (2009) sur l'interprétation de la notion du topique en rapport avec l'agentivité, il sera question d'analyser dans cet article le rapport pouvant exister entre le phénomène de la topicalisation et le Principe de Projection Étendue. Nous proposons que la position du sujet assumant le rôle thématique d'agent soit assimilable à une position topicale. Dans la même perspective, nous démontrerons que les propositions infinitives peuvent être soumises à un déplacement dans le cadre des verbes impersonnels pour atterrir dans un site les consacrants comme topique. Cette étude est basée sur l'analyse des données du fulfulde, une des langues véhiculaires du Cameroun. Selon la classification établie par Segerer et Pozdniakov (sous presse), c'est une langue de la famille atlantique, de la branche Nord. Quoiqu'il soit le seul représentant de cette famille de langues au Cameroun, le fulfulde est la langue africaine qui possède la plus grande extension géographique. Notre corpus est recueilli auprès des locuteurs-natifs vivants à Ngaoundéré. Notre propre intuition de cet idiome a également aidé dans la constitution du corpus.

2- Le sujet : topique ou simple sujet ?

Observons les phrases du paradigme ci-dessous :

(1) a. Debbo wad-i ko fottan-aa-y yam
Femme faire-ACC Rel. Plaire-NEG-ACC moi
« La femme a fait ce qui ne m'a pas plu »

Kuuje tati ngad-i pulaaku
Choses trois faire-ACC pulaaku
« Trois choses constituent le pulaaku »

Nayeejo nyaam-i gorooje
Vieux manger-ACC kolas
« Le vieillard a mangé des kolas »

Le Principe de Projection Étendue de Chomsky (1981) constitue une des grandes règles syntaxiques de la Grammaire Universelle (GU). Il postule que toute phrase doit avoir un sujet. Le fulfulde présente une

phrase neutre à tête initiale. Cela suppose simplement que le sujet occupe une position préverbale. C'est ce qui se vérifie en (1) avec les SNs *debbo*, *kuuje tati* et *nayeejo* respectivement sujet des verbes *wad-i*, *ngad-i* et *nyaam-i*. Le sujet représente l'argument externe du verbe et se distingue clairement d'autres éléments se positionnant autour du verbe. Sur l'ensemble des constituants qui construisent leur rôle syntaxique autour du SV, Skopetas et Verhoeven (2009) relèvent une hiérarchie définissant leur différente prééminence. Ainsi, le sujet représente la fonction grammaticale la plus accessible, donc la plus haute. Le Complément d'Objet, l'Oblique et les Adjoints sont, dans l'ordre et à la suite du sujet, les éléments les plus prééminents qui tournent autour du verbe comme l'illustre (2) :

(2) La hiérarchie des fonctions grammaticales

Sujet > Objet > Oblique > Adjoint

Le sujet est syntaxiquement prééminent tandis que le topique démontre une prééminence sur les plans sémantique et pragmatique. Ces deux notions de sujet et de topique évoquent dans tous les cas l'idée de l'accessibilité du constituant pour le sujet et de l'information pour le topique. Il demeure donc que la hiérarchie est une caractéristique intrinsèque du sujet et du topique. C'est à se demander donc s'il n'existe pas de rapport entre ces deux notions. En clair, le sujet ne peut-il pas être le topique ? Le topique ne correspond-t-il pas souvent au sujet grammatical ?

Dans ses travaux de 1995 et 1998, Kiss explique qu'un topique est prééminent s'il engage un déplacement vers la hauteur de la séquence, précédant ainsi le sujet. La définition que donne Rizzi (1997) du topique correspond aussi à cette conception. Rappelons que selon ce linguiste, un élément n'est considéré comme topique que s'il occupe une position dans le spécifieur du STop dans la périphérie gauche. Cette approche cartographique limite, selon Krifka (2006) et Erteschik-Shir et al. (2013), les possibilités d'interprétation du topique. D'où la différenciation qu'ils établissent entre la définition syntaxique et sémantique du topique. Ils proposent que, d'un point de vue sémantique, le topique correspond à une information ancrée dans un contexte et dont on parle. Se fondant sur cette prédiction, Waltraud (2016) avance que tout constituant XP de la phrase peut fonctionner comme le topique sans avoir à subir un

investissement computationnel. La prééminence syntaxique du sujet dans une phrase simple en fait le premier candidat au choix du topique. Laenzlinger (2006) parle de « topique-à-propos » le distinguant ainsi du « topique contrastif » situé en périphérie. Brunetti (2009) justifie que le sujet peut être le topique du fait que celui-ci est, autant que le topique, grandement lié à la notion d'agentivité. Les explications que fournit Vogels (2009) de cette idée de Brunetti relèvent que le rôle thématique d'agent coïncide souvent avec le sujet grammatical en même temps qu'être un agent constitue une des propriétés de l'élément topical.
Soit (3) :

(3) a. **rewɓe ɓe**$_{[+agent]\,[+topique]}$ nast-i juulirde
Femmes CL^{PL} entrer-ACC mosquée
« Ces femmes sont entrées dans la mosquée »

b. **rewɓe ɓe**$_{[+topique]\,[+agent]}$, ɓe nast-i juulirde
Femmes CL^{PL} elles entrer-ACC mosquée
« Ces femmes, elles sont entrées dans la mosquée »

Les phrases en (3) vérifient bien ce qu'affirme Brunetti (2009) et la définition que donnent Erteschik-Shir et al. (2013) du topique. Dans le cas de (3a), le SN *rewɓe ɓe* s'identifie comme étant le sujet faisant l'action d'entrer dans la mosquée (nast-i nder juulirde). À la question *moy nasti nder juulirde* ? (qui est entré dans la mosquée ?), l'on obtient bien pour réponse *rewɓe ɓe*. Le consensus de cette réponse entre les interlocuteurs est déduit de l'usage du classificateur *ɓe*. Ce dernier marque la définitude du SN *rewɓe*, le restreignant ainsi dans un contexte connu. *Rewɓe ɓe* intègre, de ce fait, la présupposition du discours en (3a). À partir de cette familiarité de données entre le locuteur et l'interlocuteur, l'on peut opérer le test d'à-propos suivant :

(4) **rewɓe ɓe** wad-i ɗume ? (Ces femmes ont fait quoi ?).

Nous obtenons une réponse heureuse consacrant la configuration de la phrase en topique-commentaire. L'information ancienne *rewɓe ɓe* partagée entre les interlocuteurs constitue le topique alors que ce qu'on en dit est le commentaire :

(5) ***rewɓe ɓe***$_{\textbf{topique}}$ *nast-i juulirde*$_{\text{commentaire}}$. (Ces femmes sont entrées dans la mosquée)

La structure donnée en (2), les exemples du paradigme en (3) et les explications y afférentes démontrent que la topicalité est liée à une condition de prééminence syntaxique et d'à-propos. Ces conditions sont remplies par les constituants assumant la fonction de sujet.

Dans son article intitulé « On some properties of subjects and topics », Rizzi relève justement que le sujet partage avec le topique la caractéristique de répondre à la question d'à-propos (*aboutness*). La différenciation que ce linguiste établit, toutefois, entre ces deux notions indique que l'interprétation du topique invoque qu'elle se fasse en tenant compte des conditions du discours (*Discourse-linking*). Il n'en est pas du tout de même avec le cas du sujet. Rizzi (idem : 212) schématise ces explications ainsi :

(6) **Top**:[+aboutness] Subj:[+aboutness]
[+ D-linking]

Si ces explications de Rizzi font ressortir une grande similitude du sujet avec le topique, il n'en demeure pas moins qu'elles laissent aussi paraître une différence de taille qui conduit à dire que la coïncidence du topique au sujet grammatical n'est pas déduite d'avance. Dans ce sens, nous pouvons évoquer un premier argument contenu dans Chomsky (1977). La distinction faite par Chomsky (1977) entre le sujet grammatical et le sujet logique laisse voir que tous les sujets ne sont pas forcément des topiques. Cette différenciation se fonde sur le rôle thématique assumé par le sujet. Lorsque le sujet prend en charge le rôle-ɵ d'agent, on dit qu'il est le sujet logique. Cette fonction peut aussi coïncider avec celui du sujet grammatical. Notons qu'il reste donc possible que le sujet grammatical ne corresponde pas au sujet logique créant de cette façon une distinction entre les structures actives et les formations passives.

Observons pour ce fait le paradigme suivant :

(7) a. Nayeejo dany-i **ɓiŋngel gorko**
Vieille accoucher-ACC enfant homme
« La vieille a accouché d'un garçon »

b. **ɓiŋngel gorko** dany-aa-ma
enfant homme accoucher-PASS-ACC
« Le garçon est né »

c. Binabita nyiiɓ-i **bukkaaji juur**
Binabita construire-ACC cases beaucoup
« Binabita a construit de nombreuses cases »
d. **Bukkaaji juur** nyiiɓ-aa-ma
Cases beaucoup construire-PASS-ACC
« De nombreuses cases ont été construites »

Dans les exemples en (7), nous avons deux paires (a, b) et (c, d). En (7a) et (7c), nous observons respectivement des structures où *ɓiŋngel gorko* et *bukkaaji juur* sont en position d'arguments internes. Ils subissent respectivement l'action des verbes *dany-i* et de *nyiiɓ-i*. Ils sont des patients. Dans ces séquences, le test d'à-propos *haala ɗume wolwot-o ?* (de quoi parle-t-on ?) consacre *nayeejo* et *Binabita* comme étant des topiques :ils sont les agents et les sujets (cela revient à dire qu'ils sont à la fois sujets logiques et sujets grammaticaux). La passivation des structures en(7a) et (7c) entraîne la réorganisation syntaxique des constituants tels qu'ils apparaissent dans (7a) et (7c). Les compléments *ɓiŋngel gorko* et *bukkaaji juur* se déplacent de leur position et subissent un investissement computationnel vers la position du sujet. En invoquant la condition de topicalité liée à la hauteur syntaxique, l'on peut déduire que le bouleversement des constituants causé par la passivation aboutit, par ricochet, à un changement de topique. Si *ɓiŋngel gorko* et *bukkaaji juur* deviennent des sujets grammaticaux, ils acquièrent par conséquent une certaine prééminence syntaxique. On remarque par là qu'ils satisfont la condition d'à-propos. Seulement, ils ne sont pas des expérimenteurs des actions des verbes *dany-i* et *nyiiɓ-i*. S'ils ne satisfont pas aussi la condition de l'agentivité, sont-ce toujours des topiques ?

Considérant le Principe de Projection Étendue de Chomsky (1981) qui postule que toute phrase doit avoir un sujet, Laenzlinger (2006) distingue un sujet « fonctionnel », mais également un sujet « informationnel ». Pour cet auteur, le passage de la forme active à la forme passive entraîne non-seulement un changement de sujet « fonctionnel » mais aussi un changement de sujet « informationnel ». Le sujet « fonctionnel » est synonymique du sujet logique. Selon Laenzlinger (2006), le sujet informationnel est rendu dans les structures passives. En d'autres termes, le complément monté dans Spéc-SI correspond à ce dont on parle. Cette

conception de Laenzlinger fait peu de cas de la condition d'agentivité. L'on peut reconnaître la pertinence d'une telle analyse par le fait qu'elle passe le test d'à –propos. En se demandant justement *de quoi parle-t-on ?* Les réponses consacrent les constituants passivisés comme étant les topiques comme l'illustre (8) se fondant sur les phrases en (7b et d) :

(8) . Haala ɗume wolwot-o ? histoire
quoi parler-INACC on
« De quoi parle-t-on ? »

Haala **ɓiŋngel gorko**[+topique]
Histoire enfant homme
« (Litt. Du petit garçon) Nous parlons du petit garçon »

Haala ɗume wolwot-o ?
Histoire quoi parler-INACC on
« De quoi parle-t-on ? »

Haala **bukkaaji juur**[+topique]
Histoire cases beaucoup
« (Litt. De beaucoup de cases) Nous parlons de nombreuses cases »

Si *ɓiŋngel gorko* et *bukkaaji juur* constituent respectivement ce dont on parle dans les phrases en (7b et d) comme le démontre le test opéré en (8), ils ne sont pas des agents. En posant les questions *ɓiŋngel gorko waɗ-i ɗume ?* et *bukkaaji juur waɗ-i ɗume ?* nous n'obtenons pas de réponses heureuses en (7b et d). Les phrases en (7b et d) consacrent donc *ɓiŋngel gorko* et *bukkaaji juur* comme passant le test d'à-propos même s'ils n'assument pas le rôle d'expérimenteurs des verbes *dany-aa-ma* et *nyiiɓ-aa- ma* :

(9) a. **ɓiŋngel gorko**[+topique] [- agent] dany-aa-ma
Enfant homme accoucher-PASS-ACC
« Le garçon est né »

Bukkaaji juur[+topique] [-agent] nyiiɓ-aa-ma
Cases beaucoup construire-PASS-ACC
« De nombreuses cases ont été construites »

La démonstration ci-dessus nous conduit à comprendre que l'agentivité, quoique permettant parfois d'appuyer la topicalité d'un constituant, n'incarne pas la condition *sine qua non* de cette topicalité. Ici, l'élément passivisé qui est le topique n'est pas considéré du point de vue de son

rôle grammatical ou syntaxique. Car, c'est le rôle grammatical et la position syntaxique qui motivent la théorie du Cas et la théorie-ɵ marquant la distinction entre un sujet-agent et un sujet-patient. En rappelant que le topique est une notion qui s'appuie d'abord sur les considérations informationnelles, nous concluons que les considérations discursives l'emportent ici sur le marquage syntaxique.

Il convient de relever qu'une grande marge de variation est donnée dans le cadre de la topicalité des éléments passivisés d'un point de vue translinguistique. Comme le défend Davison (1982), à partir desdonnées de l'anglais, il est possible que l'interversion de position entre le sujet-expérimenteur et le complément-patient ne corresponde pas toujours à un changement de topique. Il exprime cette variabilité sous la formulation suivante :

(9) The subject-topic relation[1]

a. If it is a normal conversational inference that the surface subject of a finite main clause is the topic of the sentence, then the inference is cancellable in unmarked sentence structure, and less easily cancelled in marked syntactic structures.

b. Syntactic markedness is determined by how directly the surface syntactic relations reflect underlying semantic relations of grammatical role or function/argument structure. Markedness might be measured inhow well simple equations of surface and underlying structures work.

D'autres arguments corroborant l'idée que le sujet grammatical n'est pas toujours le topique sont encore donnés par Rizzi (2005a). Cet auteur fonde son argumentation sur l'optionalité en surface d'une position de topique en périphérie et l'existence des sujets explétifs. La présence du sujet n'est pas, dit-il, strictement liée à l'organisation du discours quoique

[1] La relation sujet-topique

a. Si c'est une inférence conversationnelle normale dans laquelle le sujet de la proposition principale est le topique de la phrase, alors l'inférence peut être annulée dans la structure de la phrase non-marquée, et moins facilement annulée dans des structures syntaxiques marquées.

b. Le marquage syntaxique est déterminé par la façon dont les relations syntaxiques de surface reflètent directement les relations sémantiques sous-jacentes du rôle grammatical ou de la fonction / structure argumentale. Le marquage peut être mesuré dans la façon dont fonctionnent les équations simples de la surface et des structures sous-jacentes.

n'excluant pas que le sujet ait des propriétés interprétatives. Pour cela, ce linguiste postule un niveau Subj situé à l'intersection entre le niveau du SC et du SI. Du SC, le sujet partage les propriétés discursives (être le topique, par exemple) et du SI, il remplit les propriétés formelles obligeant la présence d'un sujet (sujet grammatical). Pour le cas des sujets explétifs, Rizzi explique que ceux-ci remplissent les conditions formelles du niveau Subj tout en précisant qu'ils n'assument pas un véritable rôle sur le plan discursif. La langue fulfulde ne comporte pas de sujets explétifs. On y compte tout de même des sujets nul *pro*. Selon l'analyse que fait Rizzi des données de l'italien, une langue *pro-drop*, le sujet *pro* satisfait le Critère Sujet (*Subject Criterion*). Mais, comporte-t-il pour autant une certaine valeur sur le plan pragmatique ? Les exemples ci-dessous démontrent que les sujets *pro* ont, en fulfulde, valeur de pronom neutre. Ce pronom n'acquiert une interprétation référentielle qu'en contexte. La référence ne peut renvoyer à un élément [+humain] dans tous les cas : soit ce pronom reste neutre, soit il coréfère à un élément [- humain].

(10) a. *pro*__ tamm-i hoynugo
(verbe modal) (aller mieux)
« Ça ira mieux »

b. *pro*__wood-i ceede
avoir-ACC argent
« Il y a de l'argent »

c. *pro*__ɗuuɗ-i
« Il y en a beaucoup/ c'est beaucoup »

Le paradigme en (10) illustre des verbes sélectionnant *pro* dans la position du sujet. Ces verbes fonctionnent comme des verbes défectifs n'ayant pas pour certains de forme pleine (pas d'infinitif pour *wood-i*) ou aidant à conjuguer d'autres verbes (*tamm-i*). Pour le cas de ces deux verbes, *pro* fonctionne comme un explétif. De ce point de vue, il ne peut être considéré comme étant le topique. Quant au *pro* sélectionné par *ɗuuɗ-i*, qui présente une forme infinitive en *ɗuuɗugo*, la seule interprétation possiblement déductible est celle qui le réfère anaphoriquement à quelque chose qui a déjà été mentionné et qui peut aussi être remplacé par *ɗum*.

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

Dans ce cas précis, il est pragmatiquement pertinent et constitue le topique de la séquence phrastique. C'est un topique nul. La section suivante en fera une analyse plus détaillée.

3- Le sujet *pro* et le topique nul

Dans le cadre de l'analyse du topique nul, la littérature relève la possibilité d'observer un topique nul qui est un sujet latent (Voir Huang et C.-Y Yang, 2013 pour le chinois et Bassong, 2014 pour l'ewondo). Globalement, cela est peu possible en fulfulde comme l'illustre (11) :

(11) a. Tuubu wadd-an ɗume ?
Pardon apporter.INACC quoi
« Que rapportera le pardon? »
b. Tuubu wadd-an kisdam. _*e*[2] *(ndu) kawt-an en
Pardon apporter-INACC rédemption (CL[SG]) rassembler INACC nous
« Le pardon nous rapportera la rédemption. *nous rassemblera »
*_*e* wall-an en nastugo laamu Allah
Aider-INACC nous entrer royaume Dieu
« *Nous aidera à entrer au royaume de Dieu »

Toutes les répliques proposées à la question en (11a) sont illicites du fait de l'effacement en surface du sujet *tuubu*. Le fulfulde n'autorise pas, très généralement, de telles constructions. Nous pouvons, cependant, observer des cas d'exception où le sujet latent passe. Nous exemplifions cela ainsi :

(12) a. Besdin-am haako$_i$ ceɗɗa
AjouterIMP2ps-moi légume peu
« Rajoute-moi un peu de soupe »
b. _*e*$_i$ timm-i
Finir-ACC
« (Litt. *fini) c'est fini »
c. nyamdu$_j$ ɗon naa ?
Nourriture être.Inch. NQ
« Il y a de la nourriture ? »
d. kay. _*e*$_i$ wood-aa

[2] Il indique qu'un élément a été effacé, élidé.

non avoir-NEG.ACC
« Non. Il y en a pas »

Les structures (12b et d) respectivement données en réplique à (12a et c) sont parfaitement acceptables. Comment peut-on alors expliquer que (11b et c) sont illicites ? La justification de la grammaticalité de (11d) se fonde sur la principale différenciation que l'on peut établir entre les verbes en (11) et ceux en (12d). Le verbe *wood-aa* en (12d) ne réalise pas de forme infinitive : c'est un verbe défectif à l'opposé de verbes tels que *kawt-an* et *wall-an* dont les infinitifs sont respectivement *kawtugo* (rassembler) et *wallugo* (aider). Les travaux de Noye (1973), sur le fulfulde, relèvent bien, dans les exemples que cet auteur utilise, que les verbes défectifs peuvent sélectionner des sujets visibles ou apparaître sans que le sujet ne soit phonétiquement réalisé. Ainsi, les verbes défectifs sont plus enclins à autoriser un topique nul qui est un sujet latent. Le cas de (12b), quant à lui, se justifie autrement. Dans la présupposition donnée en (12a) de l'élément *haako*, celui-ci fonctionne comme objet. De cette position, il est plus facilement repris par un sujet latent. Pourquoi ? Observons que (12a) traduit clairement deux référents : le sujet (traduit par la 2ème personne de l'impératif *besdin-am* et le COD *haako*). Si le complément d'objet en (12a) démontre une plus grande disposition que le sujet à être repris par un sujet latent dans la réplique de l'allocutaire en (12b), c'est parce que, des deux référents, il est celui qui reste ancré dans le mental de l'allocutaire. Dans le cadre d'une réplique, il serait agrammatical d'interpréter un sujet latent coréférentiellement au sujet du discours précédent qui comporte aussi un COD : le COD est l'élément le plus immédiatement présent dans la conscience des interlocuteurs du fait de sa position syntaxique (il est le dernier référent à être prononcé). Nous l'illustrons en (13) :

(13) a. Malama$_i$ besdin-aa-y mo maalori$_j$ naa ?
Malama ajouter-NEG-ACC lui riz NQ
« Malama ne lui a-t-elle pas ajouté du riz ? »
b. kay.* _e_i timm-in-i
non finir-CAUS.ACC
« Non. *(elle) avait fini »

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

Dans la langue fulfulde, lorsque le sujet côtoie, dans une même phrase, un COD, seul ce dernier peut être repris dans la position du sujet latent. S'il faut que le sujet soit anaphoriquement repris, il faut que ce soit avec un anaphorique visible en syntaxe. Dans le même temps, le COD apparaîtra aussi sous la forme d'un anaphorique visible. On devrait donc obtenir dans le cadre d'une réplique à (13a) la phrase suivante en lieu et place de (13b) :

(14) Kay. O_i timm-in-i-no ɗum$_j$
Non il finir.CAUS-ACC-ANT ça
« Non. Il l'avait achevé »

4- La syntaxe et la sémantique des propositions infinitives

C'est dans le cadre d'une analyse des infinitives comme étant des propositions que Chomsky (1982 :192), pour montrer l'indépendance d'une telle structure fondée sur un verbe non-fini, développe la théorie PRO. Dans le cadre global de la théorie du gouvernement et du liage, il établit que le sujet PRO qui accompagne le verbe non-fini se comporte comme un pronom. En d'autres termes, celui-ci n'a pas d'antécédent dans la proposition. Par conséquent, il ne peut y avoir de coréférence avec une expression-R.

PRO is a subject to both the binding conditions (A) and (B). Then PRO is bound and free in its governing category, a contradiction if PRO has a governing category. Therefore PRO has no governing category and is therefore ungoverned[3].

Si PRO n'est lié à aucun antécédent, alors on déduit que le verbe dont il est le sujet ne peut en aucun cas fonctionner comme un simple constituant SV. Ce bref rappel de la nature syntaxique des propositions infinitives nous permettra de montrer, dans la suite des analyses que nous mènerons dans cette section, que ces propositions sont assez libres

[3] PRO est soumis aux deux conditions de liaison (A) et (B). Alors PRO est lié et libre dans son domaine de gouvernement, une contradiction si PRO a un domaine de gouvernement. Par conséquent, PRO n'a pas de domaine de gouvernement et est donc non-gouvernée.

(elles ne fonctionnent pas strictement comme des arguments d'un autre verbe) et peuvent donc subir un investissement computationnel.

Nous pouvons ainsi observer qu'il existe des propositions qui peuvent occuper la position syntaxique dédiée aux topiques. La distribution de ce type particulier de topique a porté l'attention de plusieurs linguistes (Postal, 1998 ; Miladi, 2004 ; Takahashi, 2010, etc.). En se basant sur les exemples suivants empruntés à Huddleston (2002a :236), Terje Lohndal (2014) pose que les propositions subordonnées peuvent assumer la fonction de sujet :

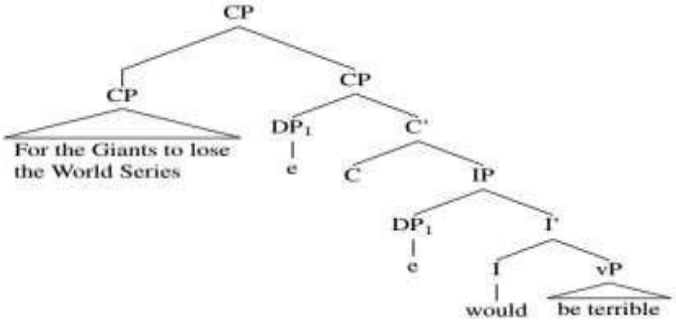
(16) a. It was obvious to everyone **that he was guilty** (c'était évident pour tout le monde qu'il était coupable)

b. **That he was guilty** was obvious to everyone (qu'il était coupable était évident pour tout le monde)

Ces propositions sont soumises, relève notre auteur, à de plus grandes restrictions syntaxiques même si elles apparaissent dans la position canonique du sujet comme en (16b). Sont-ce donc des topiques ?

Terje Lonhndal rapporte que, contrairement aux SNs sujets, les sujets propositionnels ne peuvent pas occurrer dans la périphérie de la phrase. C'est cette justification qui est invoquée par Koster (1978) pour assimiler les sujets propositionnels aux topiques. Selon les explications de Koster, ces propositions sont des « satellites » car elles n'intègrent pas le reste de la séquence (Lire Alrenga, 2005 pour plus de détails d'une analyse dans le même sens que Koster) de même qu'elles ne co-occurrent pas avec un autre élément assumant le rôle de topique. Il fournit l'arborescence suivante pour illustrer son idée :

(17)



Cette structure plaçant le sujet propositionnel sous SC lie celui-ci au reste de la prédication par un SD nul dans la position du sujet de SI. Cette analyse est reprise par Alrenga (2005) et Moulton (2013) dont Terje Lohndal rapporte ci-dessous les structures qu'ils proposent :

(18) a. [[That he is silly] OP [*IP* John knows t*OP*]].
(Qu'il est stupide John le sait)
b. [[That he is silly] OP [*IP* t*OP* is well known]].
(Qu'il est stupide c'est bien connu)

Dans Olowa (2014), nous avons observé la possibilité pour le fulfulde de topicaliser les propositions infinitives. Ces propositions infinitives semblent, au premier coup d'œil, fonctionner en surface comme des sujets. Il n'en est rien. Considérons les phrases suivantes :

(19) a. Fottinat-aa yam **fijjugo nder suudu**
Plaire-NEG.INACC moi jouer dans maison
« Ça ne plaît pas de jouer dans la maison »

b. **Fijjugo nder suudu** fottinat-aa yam
Jouer dans maison plaire-NEG.INACC moi
« Jouer dans la maison ne me plaît pas »

La séquence en (19a) représente la structure non-transformée alors que l'investissement computationnel intervient en (19b). Nous donnons la dérivation suivante pour (19a) permettant d'observer la présence de deux SAccs construits autour des verbes *fottinat-aa* et *fijjugo*.

(20) [$_{SAcc}$ PRO [$_{Acc}$ fottinat-aa yam [$_{SAcc}$ PRO [$_{Acc}$ fijjugo nder suudu]]]]

Le topique, comme le rappelle Liejiong Xu (2000) en analysant le paramètre de la prééminence du topique (*Topic-Proeminence Parameter*),

peut correspondre autant à l'idée d'une certaine prééminence informationnelle qu'à l'idée d'une certaine hauteur syntaxique. Son étude a pour point de départ la distinction établie par Li et Thompson (1976) entre les langues à topique prééminent (anglais et français, par exemple) et les langues à sujet prééminent (cas du chinois). S'attachant à l'étude des langues à topique prééminent, Xu en relève plusieurs caractéristiques. Nous reportons ci-dessous quelques-unes :

(21) a. Le topique est lié à un élément dans le commentaire ;

b. Des catégories syntaxiques autres que le nom peuvent constituer le topique ;

c.Etc.

Dans le cas de (21a), Xu précise que le topique est lié soit à un constituant particulier ou à un élément nul dans le commentaire. Dans la littérature, ces deux procédés sont connus comme étant la dislocation et l'antéposition. Xu (Idem. :24) formule alors cette condition sémantique sur le topique :

(22) A topic is semantically related to an expression, null or overt, in the comment or to the comment as a whole. The relation between them can be one of coreferentialy, inclusion, part-whole, etc[4].

(22) représente une condition permettant d'opérer un diagnostic des constructions topicales.

Les indications données en (21) nous permettent d'explorer la possibilité pour la proposition infinitive de se comporter comme le topique d'une séquence. De ce fait, pour considérer la proposition infinitive *fijjugo nder suudu* comme étant le topique, il est nécessaire qu'elle subisse un déplacement de sa position de base vers un site plus haut. Dans la phrase en (19a), cette proposition est subordonnée à la proposition principale *fottinat-aa yam*. En la déplaçant tel qu'en (19b), cette dépendance est brisée et *fijjugo nder suudu* devient syntaxiquement plus important. Toutefois, on pourrait être tenté de nous opposer au faitque *fijjugo nder suudu fottinat- aa yam* n'entérine aucun déplacement et que *fijjugo nder suudu* assure ici le Cas nominatif par rapport au verbe *fottinat-aa*. Un des arguments qu'on pourrait alors avancer consisterait à opérer un

[4] Un topique est sémantiquement lié à une expression, nulle ou manifeste, dans le commentaire ou dans le commentaire dans son ensemble. La relation entre eux peut être une relation de coréférentialité, d'inclusion, de partie-ensemble, etc.

test de pronominalisation pour démontrer la possibilité de remplacer *fijjugo nder suudu* par le pronom *ɗum*. Si le test de pronominalisation passe, cela fera, par ricochet, de *fijjugo nder suudu* un sujet.

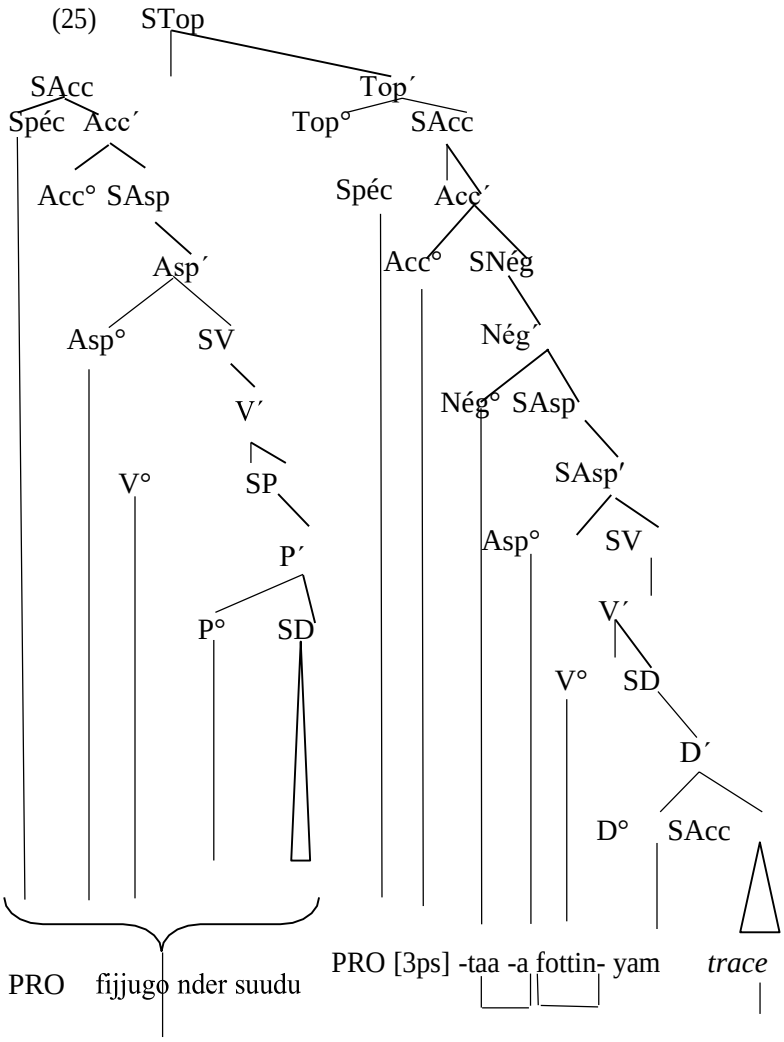
(23) a. **Fijjugo nder suudu**$_i$ fottinat-aa yam
Jouer dans maison plaire-NEG.INACC moi
« Jouer dans la maison ne me plaît pas »

b. **ɗum**$_i$ fottinat-aa yam
ça plaire-NEG.INACC moi
« Cela ne me plaît pas »

En observant le paradigme en (23), l'on pourrait être tenté de croire que le pronom *ɗum* reprend la proposition *fijjugo nder suudu*. Il n'en est rien. Nous avançons qu'il est impossible, d'un point de vue pragmatique, de considérer que *ɗum* soit anaphoriquement lié à *fijjugo nder suudu*. De fait, *ɗum* est un pronom personnel neutre. Pour qu'il remplace la proposition *fijjugo nder suudu*, il faut que cette dernière ait été antérieurement mentionnée dans un discours. Or, l'on peut bien observer que la dislocation de la proposition infinitive en (24) consacre une structure pragmatiquement déviante.

(24) ???**fijjugo nder suudu**$_i$, **ɗum**$_i$ fottinat-aa yam Jouer dans maison ça plaire-NEG.INACC moi
« Jouer dans la maison, ça ne me plaît »

L'impossibilité de (24) tient du fait que la proposition infinitive n'est pas une expression référentiellement autonome. De plus, il est bien difficile de postuler que la proposition infinitive soit ici dans une position argumentale (sujet ou complément) car *fottinat-aa* est un verbe impersonnel. Les verbes impersonnels en fulfulde sélectionnent un pronom nul comme le démontre la structure donnée en (20). Et si le verbe *fottinat-aa* possède déjà un sujet, le positionnement de la proposition infinitive dans la hauteur de la structure ne peut s'identifier qu'à un mouvement d'antéposition. Cet investissement computationnel aboutit, selon Laenzlinger (2002) à poser la proposition dans la position du STop laissant un *pro* dans le site du sujet explétif. C'est dans ce sens que nous fournissons l'arborescence ci-dessous pour la phrase en (19b) :


(25) STop
SAcc
Spéc Acc´
Acc° SAsp
Asp´
Asp° SV
V´
V° SP
P´
P° SD
Top´
Top° SAcc
Spéc Acc´
Acc° SNég
Nég´
Nég° SAsp
SAsp´
Asp° SV
V´
V° SD
D´
D° SAcc
PRO fijjugo nder suudu
PRO [3ps] -taa -a fottin- yam
trace

Conclusion

Notre étude portait sur l'analyse du positionnement du constituant topical dans le rôle du sujet. Nous avons démontré que le placement du topique peut souvent coïncider avec la fonction du sujet. Il est important dans ce cas de tenir compte des considérations à la fois syntaxiques et discursives. Dans certaines situations particulières, le sujet nul peut correspondre au topique nul non-réalisé en syntaxe. Nous avons, par ailleurs, montré que les propositions infinitives sont enclines à subir un déplacement qui les place dans une position de topique.

Bibliographie

Alrenga, P. (2005) A sentential subject asymmetry in English and its implications for complement selection, in *Syntax 8*.

Bassong, P. R. (2014) *Information structure and the Basa'a left peripheral syntax*, Ph. D. dissertation, University of Yaounde I-Cameroon.

Brunetti, L. (2009) On links and tails in Italian, *Lingua 119-5*.

Chomsky, N. (1977) On wh movement, in A. Akmajian, P. Culicover et T. Wasow (éds.), *Formal Syntax*, New York, Academic Press.

_____ (1981) *Lectures on government and binding*, Dordrecht : Foris.

_____(1992) A minimalist program for linguistic theory, *MIT occasional papers in Linguistics 1*.

Collins, C. T. (1993) *Topics in Ewe syntax*, Ph. D. dissertation, MIT.

Davison, A. (1982) A systematic definition of sentence topic, *Center for the study of Reading, Technical Report N° 264*, University of Illinois.

Erteschik-Shir, N. et al (2013) Missing objects as topic drop, *Lingua 136*.

Huang, C.-T. James and Barry, C.-Y Yang (2013) Topic drop and MCP, *The 87th Meeting of the Linguistic Society of America*.

Huddleston, R. (2002a) The clause: complements, in Huddleston, Rodney Geoffrey K. Pullum (éds.), *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge: Cambridge University Press.

Kiss, Katalin É. (1995) *Discourse configurational Languages*, Oxford University Press.

_____ (1998a) Identificational Focus vs. Informational Focus, in *Language 74 (2).*

Koster, J. (1978) Why subject sentences don't exist, in Keyser, Samuel Jay (éd*.), Recent transformational studies in European languages*, Cambridge, MA: MIT Press.

Krifka, M. (2006) Basic notions on information structure, in Féry, Fanselow et Krifka (éds.), *Interdisciplinary Studies on Information Structure 06*, Berlin.

Laenzlingler, C. (2002) *Initiation à la syntaxe formelle du français: le modèle des Principes et Paramètres*, manuscrit.

_____(2006) Le rôle de l'interface syntaxe-structure informationnelle dans la variation de l'ordre des constituants dans la phrase, *Nouveaux Cahiers de Linguistique française 27.*

Li, C. and Thompson, S. (1976) Subject and Topic : a New Typology of Language, in Charles Li (éd.), *Subject and Topic*, New-York, Academic Press.

Miladi, L. (2004) Etude transformationnelle des verbes à complétive du polonais : comparaison avec le français, Thèse de doctorat, Université de Grenoble 3.

Moulton, K. (2013) Not Moving Clauses: Connectivity in Clausal Arguments, *Syntax 16.*

Noye, D. (1973) *Cours pratique de langue peul : grammaire, vocabulaire et exercices*, Paris, P. Geuthner.

Olowa, J.D.D. (2014) *L'interface syntaxe-structure informationnelle en fulfulde : le modèle des Principes et Paramètres de la grammaire générative et transformationnelle*, mémoire de master II, Université de Ngaoundéré.

Postal, Paul M. (1998) *Three Investigations of Extraction*, Cambridge, MA: MIT Press.

Rizzi, L. (1997) The fine structure of the left periphery, in Liliane Haegeman (éd.), *Elements of Grammar*, Kluwer.

_____(2005b) On some properties of subjects and topics, in Brugé, L., Giusti, G., Munaro, N., Schweikert, W. and Turano, G. (eds.). *Proceedings of the XXX Incontro di Grammatica Generativa*, Venezia, Cafoscarina.

Segerer, G. et Pozdniakov, K. (sous presse) A Genealogical classification of Atlantic languages in Friedrike Luepke, *The Oxford guide to the Atlantic languages of West Africa*, Oxford University Press.

Takahashi, S. (2010) The Hidden Side of Clausal Complements, *Natural Language and Linguistic Theory 28.*

Lohndal, T. (2014) Sentential subjects: topics or real subjects? *Proceedings of the 31st West Coast Conference on Formal Linguistics*, éd. Robert E. Santana-LaBarge, 315-324. Somerville, MA: Cascadilla Proceedings Project.

Vogels, J. (2009) *Subject first or topic first: A corpus study of the position of bare and indefinite plural subjects in dutch*, Master's thesis, Radboud University Nijmegen.

Xu, L. (2000) The Topic-Prominence Parameter, *ZAS Papers in Linguistics 20*.

LA PHRASE PREDICATIVE DU GBAYA YAAYUWEE : DESCRIPTION ET ANALYSE

Génifer AIBA AIBA
Université de Ngaoundéré (Cameroun)
aibaaibagénifère@gmail.Com

Résumé

Cet article s'inscrit dans le sillage de l'approche descriptive, analytique et structurale dont le père fondateur est Ferdinand de SAUSSURE (1971). En utilisant ces approches (qui visent la description de la structure de la phrase prédicative, l'analyse de ses différents constituants suivant les fonctions qu'assume chaque constituant dans ladite phrase. Nous ferons une étude descriptive, analytique et structurale de la phrase prédicative de la variante gbaya yaayuwee du Cameroun. Cet état de chose permettra d'enrichir la perspective structurale.
Mots clés : *Phrase, Prédicative, description, analyse*

Abstract

This reseach is conducted in the frame work of descriptive and structural perspective. Using the descriptive and structural approaches which aims to describe the structure of the predictive sentence of gbaya yaayuwee and analyse of the different constituants according to the different functions of those constituants in that predicative sentence. We are going to make descrtive, analytic and structural study of the prdicative sentence of variant gbaya yaayuwee. predicative sentence of gbaya yaayuwee. This study of predicative sentence of gbaya yaayuwee will enrich the structural perspective.
Key words *: sentence, predicative, description, analysis*

Introduction

La phrase est constituée de plusieurs éléments dont Saussure (1971) s'est attelé à décrire et structurer. A cet effet, aborder la question de la phrase c'est faire une description et une analyse de ses différents constituants. Le prédicat du Latin praedicatus, de praedicare signifie proclamer. Nom parfois donné, en grammaire traditionnelle, à l'adjectif attribut dans une

phrase comportant la copule être. C'est ce qui est affirmé d'un sujet ou est dit lui appartenir. Le prédicat est l'élément central de la phrase, autour duquel s'organisent les autres éléments de l'énoncé. La phrase prédicative est celle-là qui comporte des constituants qui assument la fonction prédicative. Ça peut être le nom ou substantif, l'adjectif ou le verbe.

A la suite de Ferdinand de Saussure, les chercheurs camerounais se sont inspirés et ont effectué des recherches sur la description de certaines langues locales.

Biloa (de 2004 à 2014) a mené des études sur la langue tuki qui est parlée dans la région du centre au Cameroun.

Rhousgou (2012) présente son mémoire basé sur un essai sur la morphosyntaxe dans le domaine du substantif de langue toupouri parlée dans la région de l'extrême-nord Cameroun

Naboula (2013) effectue des recherches sur le syntagme verbal du gbaya yaayuwe, langue locale parlée dans la région de l'Adamoua et dans la localité de Bouli au Cameroun.

Aiba (2013) présente son mémoire sur le syntagme nominal en gbaya yaayuwee, langue locale parlée dans la région de l'Adamaou et dans la localité de Bouli au Cameroun.

Dans cet article, nous cherchons à ressortir tous les prédicats qui interviennent dans la structuration de la phrase prédicative de la langue gbaya le gbaya yaayuwee en particulier. Suivant l'approche structurale qui nous permet d'identifier les différentes composantes de ladite phrase, nous procédons à la description ensuite à l'analyse de tous les constituants de la phrase prédicative. Notre travail est structuré en trois parties. La première partie ressort la copule qui est l'élément de base de la phrase prédicative du gbaya yaayuwee. Dans la deuxième partie il est question de ressortir, de décrire et d'analyser tous les prédicats contenus dans la phrase prédicative du gbaya yaayuwee. Enfin dans la troisième partie, nous montrons que les prédicats tels le nom et l'adjectif prédicat peuvent occuper aussi bien la position initiale que finale dans la phrase. Ce qui n'est pas le cas du groupe verbal et du locatif prédicats qui ne peuvent être employés qu'en finale de phrase.

I. Les composantes essentielles de la phrase prédicative

I.1. La copule du gbaya yaayuwee

En syntaxe de la phrase simple une copule est un mot qui relie le sujet à une entité qui constitue son attribut. Dérivé du latin copulae « lien » est un mot ou une phrase qui lie le sujet à un complément de sujet. En gbaya yaayuwee il ressort trois formes de copule est utilisé à la place duverbe être.

I.1.1. La copule d'équivalence nɛ́ qui renvoi à l'auxiliaire « être existentielle »

Exemples :

(1) a. Ndanga nɛ́ wàn-yé

↓ ↓ ↓

NP Cop Préd-chef

« Ndanga est chef »

b. Bouko nɛ́ wíùsìmɔ̀

↓ ↓ ↓

NP Cop Préd-enseignante

Dans cet exemple la copule d'équivalence nɛ́ est accompagnée du prédicat wàn-yé « chef »

Ce prédicat informe à propos du sujet Ndanga.

I.1.2. La copule de description ɔ́ « être, paraître »

Cette copule décrit l'être ou la chose sur le plan de la forme, la quantité et la qualité de l'être ou de l'objet. Cette copule dit comment est le sujet.

Exemples:

(1) a. tè ɔ́ gásá

↓ ↓ ↓

Subst-arbre cop Préd-grand

« L'arbre est grand »

(2) b. kɔ̀nì ɔ́ gbɛ́à

↓ ↓ ↓

Subt-banane Cop Préd-mû re

« La banane est mûre »

Dans cet exemple ci-dessus, la copule de description ɔ́ toujours employé pour l'auxiliaire « être » est accompagné gàsá « grand » adjectif assumant la fonction prédicat.

Il faut noter à cet effet que l'expression prédicative accompagnant la copule, également connue sous le nom de complément de la copule, peut l'une de plusieurs formes possibles : il peut s'agir d'un nom ou d'une phrase nominale, d'une phrase adjectivale d'une phrase prépositionnelle.

I.1.3. La copule de détermination

Contrairement à la copule d'équivalence, la copule de détermination s'emploi dans le cas d'utilisation des verbes formés à partir des substantifs.

Exemples

(3) a. Bouko nyɔ́ŋ né kàm

↓ ↓ ↓ ↓

NP RV-manger Cop Obj-couscous

« Bouko mange le couscous »

(3) b. Mbélé mbɛ́r né òbê m

↓ ↓ ↓ ↓

NP RV-battre Cop SN-enfant

« Mbélé bat sur l'enfant »

Dans ces deux exemples ci-dessus, la copule n'introduit pas le prédicat, mais le complément.

I.1.4. La copule de localisation àá́ « être » dans un espace, un lieu »

Elle introduit toujours le marqueur de localisation, l'espace où se déroule l'action.

Exemples :

(3) a. òbê m àá sùkùl

↓ ↓ ↓

Subst-enfant Cop Loc-école

« L'enfant est à l'école »

(4) b. nàayè àá nú fɔ̀

↓ ↓ ↓

SN-mère Cop Loc-champ

« Mère est au champ »

3- La proposition nominale copulative

Dans les constructions nominales où le contenu sémantique de la prédication est exprimée par le SN, ce dernier peut assumer la fonction prédicative. En fait, il s'agit d'une proposition constitué de deux syntagmes nominaux (simple ou expansé) reliés par une copule. La copule d'équivalence nɛ́ est employée afin de préciser la relation entre les deux syntagmes. Cette copule est précédée du SN sujet, et suivi par le SN en fonction prédicative. Dans cette partie nous verrons comment cette possibilité s'applique dans les constructions dites copulatives et dans les cas du démonstratif prédicatif en gbaya yaayuwee.

En gbaya yaayuwee, on retrouve les cas où la proposition nominale copulative est une construction formées par deux nominaux lié par une copule, l'un des nominaux en position préverbale assume la fonction sujet et l'autre en position postverbale joue le rô le de la copule (prédicatif) donc une fonction prédicative.

Exemples:

(5) a. Bouba dùká só nɛ́ wí mísɔ̀n

↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓

PV-Bouba P2-être Aux.P3 Cop SN-personne SN-église

Prédicat

« Bouba était un croyant »

(5) b. tòm nɛ́ déémɔ̀

↓ ↓ ↓

SN-travail Cop Adj-bien

« Le travail est bien »

De ces deux exemples, il faut retenir que la construction copulative en gbaya yaayuwee regroupe un nominal préverbal, la copule d'équivalence nɛ́ et un nominal postverbal. De là ressort la règle suivante :

Règle : PC = SN + nɛ́ + SN

D'après E. PAYNE (1997 : 111-128) [5], on peut regrouper ces constructions en fonction du contenu sémantique de leur prédicat. Dans ce cas l'auteur distingue :

II- Le Prédicat

Le prédicat ce que la phrase dit du sujet. Il apporte une information sur le sujet. En français le prédicat est le plus souvent composé d'un verbe et de ses compléments essentiels s'il en a. Par contre dans la langue gbaya le syntagme verbal dont le verbe est la copule nɛ́

« etre, paraitre », on appelle prédicat l'adjectif, le nom, etc. qui font partie du syntagme verbal. Ou encore le syntagme nominal ainsi que le syntagme adjectival qui joue le rôle de prédicat introduite par la copule nɛ́ « être ».

Dans cette sous partie, il est question d'étudier ce que Wiesemann et al (1984 :64) appelle : « *proposition nominale* », qui sont des constructions dans lesquelles, le contenu sémantique du prédicat autrement rempli par un verbe copulatif, est exprimé par un syntagme nominal ou par le syntagme adjectival.

II-1- Le nom prédicatif

L'on entend par nom prédicatif, une construction nominale dans laquelle le contenu sémantique du prédicat est exprimé par le nom (substantif). Payne (1997 : 111-128), affirme que ce nominal peut exprimer une notion d'inclusion. L'inclusion implique qu'une entité particulière est reconnue comme appartenant à la classe des éléments spécifiés par le prédicat. Dans ce cas, le contenu sémantique du prédicat est exprimé par

[5] Thomas E, PAYNE, *Describing morphosyntax : a guide for field linguist*, London : cambridge University press ; 413 p ; 1997.

le nom (ou substantif). Ce type de construction peut exprimer compte tenu de la nature de la relation qui existe entre le SN sujet et le SN en fonction prédicative, différentes idées. Il peut exprimer une idée d'identification ou d'appartenance.

II.1.1.Le nom prédicatif exprimant une idée d'inclusion

Exemples:

(6) a. Annie né wíùsímɔ̀

↓ ↓ ↓

SN-Annie Prés-être SNP-enseignante

« Annie est une enseignante »

b. dáá kɔ'm né wàn-yé

↓ ↓ ↓ ↓

SN-père Poss-mon Prés-être SNP-chef

« Mon père est chef »

II.1.2.-Le nom prédicatif exprimant une idée d'identification, l'appartenance à une classe ou à une relation.

Exemples:

a. Ndinga né bêm kó wàn-yé

↓ ↓ ↓ ↓ ↓

SN-Ndinga Cop SN-enfant Poss-pour SN-chef

Prédicat

« Ndinga est l'enfant du chef »

Dans cet exemple ci-dessus, le prédicat est toute la phrase prépositionnelle bê m kó wàn-yè « l'enfant du chef » introduite par la copule né et exprime une appartenance à la relation de famille wàn-yè « chef ».

(7) b.Mbélé né wíùsìmɔ̀

↓ ↓ ↓

NP Cop SN-enseignante

« Mbélé est enseignant »

c. Bouko né kóò kó Ndinga

↓ ↓ ↓ ↓ ↓

SN-Bouko cop SN- épouse Prép- de SN

Prédicat

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

« Bouko est l'épouse de Ndinga ».

Il peut arriver que le prédicat exprime une propriété, une relation ou une position

Exemples :

a. ó fíà ɔ́ gbɛ́ǎ

↓ ↓ ↓ ↓

Spec-les Subst-avocat Cop Prédicat- mûrs

« Les avocats sont mûrs »

Dans cet exemple ci-dessus, le prédicat gbɛ́ǎ « mû rs» exprime la propriété, précédé par la copule nɛ́.

(8) b. Ndinga nɛ́ másà kó wí nɔ̀ɔ̀

↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓

NP Cop Adj- patron Prép-de Subst-personne Dém-ces

Prédicat

« Ndinga est le patron de ces gens »

Dans la phrase ci-dessus, la phrase prépositionnelle masà kó wí nɔ̀ɔ̀ « patron de ces gens », assume la fonction de prédicat de relation introduite par la copule nɛ́.

(8) c. òbê m àá cá tɛ̀ nàáyè

↓ ↓ ↓ ↓ ↓

Subst-enfant Cop Adv-près Subst- corps Subst-mère

Prédicat

« L'enfant est près de a mère »

Dans l'exemple ci-dessus, la proposition prépositionnelle ca tɛ́ nàáyè « près de la mère » assume la fonction de prédicat de position introduite par la copule nɛ́.

II.1.3- Le nom prédicatif exprimant une idée de classification

Exemples :

a. Bouko nɛ́ òkóò

↓ ↓ ↓

SN-Bouko Cop SNP-femme

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

« Bouko est une femme »

b. Ndinga nɛ́ wíwíì

↓ ↓ ↓

SN-Ndinga Prés-être SNP-homme

« Ndinga est un homme»

Dans les deux ci-dessus, les substantifs òkóò « femme » et wíwíì « homme » assument la fonction de prédicat de classification renvoyant à la catégorie mâle ou femelle.

II.1.4. Le nom prédicatif exprimant une idée de possession

Exemples:

a. Mbélé àá nɛ́ tùà

↓ ↓ ↓ ↓

SN Prés-avoir Cop SNP-maison

« Mbélé a une maison » (Mbélé possède une maison)

b. Mboutou àá nɛ́ kpànà

↓ ↓ ↓ ↓

SN Prés-avoir Cop SNP- marmite

« Mboutou a la marmite » (Mboutou possède une marmite)

Dans cet exemple ci- dessus, kpànà est prédicat introduit par la copule nɛ̀ qui à son tour est précédé par l'auxiliaire « avoir » àá. C'est cet auxiliaire qui exprime l'idée de possession dans la phrase.

II.2. L'adjectif prédicatif

Un adjectif prédicatif est un adjectif qui détient le contenu sémantique essentiel de la construction. Il s'agit par ailleurs d'une construction nominale dans laquelle le contenu semantique essentiel est exprimé par l'adjectif. De ce fait, compte tenu du sens de l'adjectif prédicatif, la construction peut exprimer différentes idées.

II.2.1. L'adjectif prédicatif exprimant une idée de comparaison

Exemples:

(10) a. Bouba ín Mbélé nɛ́ ndáŋmɔ̀

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

↓ ↓ ↓
↓ ↓ SN Coord-
et SN Cop Préd-
même
« Bouba et Mbélé sont pareils ».

(11) b. Mboutou ín Doko né ndáŋmɔ

↓ ↓ ↓ ↓ ↓
SN Coord-et SN Cop Préd-mê me
Dans ces deux exemples ci-dessus, l'idée de comparaison est exprimée par l'adjectif prédicatif ndáŋmɔ̀ « pareils » introduit par la copule d'équivalence nɛ́.

II.2.2. L'adjectif prédicatif exprimant une idée d'appréciation

Exemples :

(12) a. Souman nɛ́ ɗáŋ wí

↓ ↓ ↓
NP Cop SNP-mauvaise personne
« Souman est méchant ».

Dans cet exemple ci-dessus, le rôle de prédicat d'appréciation est joué par l'adjectif ɗáŋwí « mauvaise personne » introduit par la copule d'équivalence nɛ́ « ê tre ».

(12) b. Bouko nɛ́ dé-wí

↓ ↓ ↓
SN Cop SNP-bonne personne
« Bouko est une bonne personne »
Dans cet exemple ci-dessus, la fonction de prédicat d'appréciation est assumé par l'adjectif qualificatif dé-wí « bonne personne ».

II.2.3. L'adjectif prédicatif exprimant une idée de position

Exemples:

(13) a. Bella dúk nɛ́ nù

↓ ↓ ↓ ↓
SN Prés-rester Cop SN-terre
« Bella est assise »

Dans cet exemple ci-dessus, le role de prédicat est joué par la locution copulative dúk nɛ́ nù « être assise » qui suit directement le sujet Bella.

(13) b. Adamou ɔ́ nɛ́ nù

↓ ↓ ↓ ↓
NP RV-coucher Cop SN-terre
« Adamou est couché »

Dans cette phrase ci-dessus la fonction prédicative est assumée par la locution copulative ɔ́ nɛ́ nù « est couché » qui suit directement le nom propre Adamou qui est sujet.

II.2.4. L'adjectif exprimant une idée de qualification Exemples :

(14) a. yí à àá nɛ̀ gbɛ́á́

↓ ↓ ↓ ↓ ↓
SN-yeux 3sg-il Prés-être Cop Préd-rouge
« Ses yeux sont rouges ».

Dans cette phrase ci-dessus, gbɛ́à est l'adjectif qui assume la fonction de prédicat de qualification introduite par la copule nɛ̀.

(14) b. nú mɛ́ àá nɛ̀ tú́ á́

↓ ↓ ↓ ↓ ↓
SN-bouche 2sg-tu Prés-être Cop Préd- noire
« Sa bouche est noire »

II.3. Le locatif prédicat

En linguistique, le locatif est un cas grammatical exprimant la localisation dans l'espace (sans mouvement). C'est le lieu où se déroule l'action exprimée par le verbe.

En gbaya yaayuwee, le marqueur de localisation seul ne constitue pas le prédicat. Il forme un groupe avec la copule de localisation àá « être » pour exprimer le prédicat.

Exemples:

(15) a. ó bêm àá hɛ́ɛ́

↓ ↓ ↓ ↓

Spéc-les SN-enfant cop Loc-ici

Prédicat

« Les enfants sont ici »

(15) b. bêm kɔ́ o̩ àá híí

↓ ↓ ↓ ↓

SN-enfant Poss-son Cop Loc-ici

Prédicat

« Son enfant est là-bas »

Dans ces deux exemples ci-dessus, la fonction de prédicat est assumée par les locatifs hɛ̀ɛ́ « sont ici » et àá híí « sont là-bas » à l'aide de la copule de description àá « être ».

copule de description àá « être ».

II.4. Le groupe verbal prédicat

Le prédicat est la fonction du groupe verbal et est un constituant obligatoire de la phrase de base.

Exemples :

(16) a. MBoutou bíí nɛ́ gìmà

↓ ↓ ↓ ↓

NP RV-chanter Cop Subst-chant

Prédicat

«Mboutou chante»

Dans cet exemple ci-dessus, le prédicat est l'ensemble contitué du radical verbal bíí « chanter » de la copule de détermination nɛ́ et le substantif gìmà « chant ».

(16) b. ó bêm dé nɛ́ sàà

↓ ↓ ↓ ↓ ↓

Spéc-les SN-enfant RV-faire Cop SN-jeu

« Les enfants jouent»

Dans cet exemple ci-dessus, le rôle de prédicat est joué par le groupe verbal constitué du radical dé « faire », de la copule de détermination nɛ́ et du substantif sàà « jeu ».

4. Le noyau prédicatif

D'après MOUNIN (1974), l'expression noyau prédicatif s'emploi bien à propos du monème prédicatif que du syntagme prédicatif pour en souligner le caractère central.

Exemples:

(17) a. Jeanne ɔ́ dè

↓ ↓ ↓

NP Cop Préd-belle

« Jeanne est belle »

Dans cet exemple ci-dessus le noyau prédicatif est l'adjectif qualificatif dè « belle » précédé par la copule de description ɔ « est »

(17) b. Jeanne àá kútùà

↓ ↓ ↓

NP Cop Loc-maison

Prédicat

« Jeanne est à la maison »

Dans ce deuxième exemple ci-dessus c'est le groupe verbal assumant la fonction de prédicat qui est le noyau prédicatif, car c'est lui qui détient l'information sur le sujet.

Prédicatif ne s'emploi que pour les monèmes et les syntagmes qui ne peuvent disparaitre de l'énoncé sans détruire le sens de cet énoncé.

IV- La position du prédicat dans une phrase prédicative du gbaya yaayuwee

IV.1. La position post copulative

Dans la phrase prédicative du gbaya yaayuwee, le prédicat nominal et le prédicat adjectival vient toujours après la copule.

Exemples :

(18) a. Ndanga nɛ́ wàn-yé

↓ ↓ ↓

NP Cop Préd-chef « Ndanga est chef ».

b. Bouko né wíùsìmɔ̀

↓ ↓ ↓

NP Cop Préd-enseignante

« Bouko est enseignante »

Dans ces deux exemples ci-dessus, les prédicats wàn-yé «chef» et wíùsìmɔ̀ « enseignante » suivent directement la copule d'équivalence né « être ».

Dans la phrase ci-dessous, le groupe verbal qui assume la fonction de prédicat, suit directement le sujet.

Exemples :

(18) a. Ndanga àá kútùà

↓ ↓ ↓

NP Cop Loc-maison

Prédicat

« Ndanga est à la maison »

(19) b. òbê m àá sùkùl

↓ ↓ ↓

Subst-enfant Cop Loc-école

Prédicat

« L'enfant est à l'école »

Dans ces deux exemples ci-dessus, les deux groupes verbaux qui assument la fonction de prédicat suivent directement le sujet qu'ils localisent.

Dans le cas de l'adjectif prédicatif, ce dernier est toujours placé après la copule de description.

Exemples :

(20) a. fíà ɔ́ mɔ́ká

↓ ↓ ↓

Subst-avocat Cop Préd-tendre

« L'avocat est tendre »

(20) b. tè ɔ́ gàsá

↓ ↓ ↓

Subst-arbre Cop Préd-grand

« L'arbre est grand »

Dans ces deux exemples ci-dessus, les adjectifs mɔ́ká « tendre » et gàsá « gros, grand » assumant la fonction de prédicat suivent directement la copule de description ɔ́ «être, paraître ».

IV.2. La position initiale

Il peut arriver que le prédicat précède la copule. Dans ce cas, le prédicat occupe la position initiale dans la phrase prédicative.

Exemples :

(21) a. wàn-yé nɛ́ Ndinga

↓ ↓ ↓

Préd-chef Cop NP

« Le chef est Ndinga »

(21) b. gbɛ́à nɛ́ kɔ̀nì

↓ ↓ ↓

Préd-mû r Cop Subst-banane

« Mûre est la banane »

Dans ces deux exemples ci-dessus, les prédicats adjectivaux occupent la position initiale dans la phrase prédicative du gbaya yaayuwee.

NB : le groupe verbal assumant la fonction prédicative ne peut changer de position dans la phrase prédicative en gbaya yaayuwee. C'est uniquement le nom prédicatif ou l'adjectif prédicatif qui le font.

Conclusion

Dans cet article qui a pour sujet « La phrase prédicative du gbaya yaayuwe », il était question de décrire et d'analyser les différentes composantes de la phrase prédicative du gbaya yaayuwee. Pour le faire nous avons subdivisé le travail en troix parties. Dans la première partie nous avons ressorti la copule qui est l'élément de base de la phrase prédicative du gbaya yaayuwee. Dans la deuxième partie du travail, nous

avons décrit et analysé tous les prédicats employés dans la phrase prédicative du gbaya yaayuwee. Dans la troisième partie, nous avons montré les différentes positions que peuvent occuper le prédicat dans la phrase prédicative du gbaya yaayuwee. Il ressort de notre travail que la phrase prédicative du gbaya yaayuwee emploi quatre formes de copules à savoir la copule d'équivalence nέ « être » , la copule de description ɔ́ « être, paraitre », la copule de localisation àá « être » et la copule de détermination nὲ qui introduit toujours l'objet de la phrase. La phrase prédicative du gbaya yaayuwee comporte quatre prédicats à savoir le nom prédicat, l'adjectif prédicat, le locatif prédicat et le groupe verbal prédicat. Le nom et l'adjectif prédicat occupent la position initiale aussi bien que la position finale. Le groupe verbal et le locatif prédicat ne peuvent pas changer de position ils sont toujours employés en final de phrase prédicative.

Références bibloigraphiques

BILOA E. :

2004, *Cours de linguistique contemporaine,* 8editions lincom coursebooks in linguistics.

2013, *The syntaxe of Tuki :a cartographic approche*, Librairie worldwide.

BOONE A., 1988, *Les constructions « il est linguistique / « c'est un linguiste », langue française*, vol. 75, Paris, Larousse, p94-106.

STRICK R., 2020 *SYNTAGME*, Encyclopaedia Universlis.

E KISS K., 2002, *The synstax of hungarian*, cambridge, cambridge university press.

MIKKELSEN L., 2005, *Copular clauses : specificantion, predication and equation*, John Benjamin company.

MONINO Y., 2005, *Citation, métalangage et autonomie en gbaya Bodoé de Centrafrique* LLACAN (CNRS).

POLLOCK J. Y., 1983, *Sur quelques propriétés de la phrase copulative en français*, langue française, vol. 58/1, Paris, Larousse, p. 89-125.

ROULON-DOKO, P., 2008, *Les marqueurs de discours en gbaya.*

RUWET N., 1982, *Les phrases copulatives*, i*n: Ruwet, N : Grammaire des insultes et autres études*, Paris, Editions du Seuil, p207-208

SAUSSURE F., 1971, *Cours de linguistique générale*, édition Bally et Sechehaye.

Zsuzanna GECSEG *La structure informationnelle des phrases copulatives* , revue d'Etudes française n°17 (2012), Université de Szeged.

Liste des abréviations
Adj :Adjectif
Cop : Copule
GV : Groupe Verbal
Loc : Locatif
NP : Nom Propre
Préd : Prédicat
Subst : Substantif

DYNAMIQUE DU GBAYA PARLE DANS LA REGION EST DU CAMEROUN : VARIATIONS ET CREATIVITE

Dieudonné BAGO KAPTEL
Université de Ngaoundéré
Kapteldieudonne@gmail.com

Résumé

Le Cameroun présente une forte hétérogénéité linguistique caractérisé par un profil sociolinguistique complexe du fait de ses 247 unités langues, au lendemain des indépendances, l'état Camerounais met sur pied une politique linguistique qui tient compte des langues identitaires en plus des deux langues officielles que sont le français et l'anglais. Le gbaya en ce qui le concerne se retrouve dans une région où les diversités ethniques et culturelles détermineront ses modalités d'appropriation et d'expansion mais aussi les variations sociolinguistiques auxquelles il est soumis. De ce fait, l'on se pose la question du devenir de cette langue du fait de sa cohabitation avec les langues autochtones. Le présent travail apporte des éclaircissements à ce sujet. Aussi, le travail analysera à partir de l'approche variationniste, les usages du gbaya qui évolue et s'enrichit d'emprunts.

***Mots-clés** : hétérogénéité linguistique, langues identitaires, le gbaya, appropriation, variation.*

Abstract

Cameroon provide the strong linguistic heterogeneity with complex linguistic profile due to its 247 language units, the Cameroon government after independence applys for a linguistic policy which provide identity languages furthermore both official languages are french and english and french. Gbaya is in region that linguistic and cultural diversities determine its terms of appropriation and expension also, sociolinguistics variations to which is subjected. This raises the question of the future of this language dues fact of his cohabitation with identity languages. This paper aswers to this. The variationnist approach is the framework through the gbaya, that evolves and enrich loans.

***Keywords:** linguistic heterogeneity, identity languages, gbaya, approprietion, variation*

Introduction

Après les indépendances, l'Etat du Cameroun a hérité d'un passé colonial qui lui a laissé le français et l'anglais en plus de 247 langues identitaires (Sadembouo, 1999). À l'adoption de sa constitution après son indépendance, le français et l'anglais jouissent d'une base légale juridique en plus de la pratique de la constitution de 1961. Suite aux départs des puissances ayant reçu le mandat de la gestion du Cameroun par l'ONU, la gouvernance du pays est revenue aux locaux. Des cités voient le jour et les flux migratoires ont conduit à une forte déconcentration des zones rurales et un développement des villes. Cette situation nous a conduit à nous interroger sur la cohabitation des langues locales dans les villes. Les investigations menées par les linguistes, semblent à priori présenter une forte différenciation ethnico-linguistique au Cameroun caractérisé par un profil sociolinguistique complexe, du fait de son hétérogénéité linguistique. Le gbaya se trouve ainsi sur un territoire dont les diversités ethniques, géographiques et culturelles détermineront ses modalités d'appropriation et d'expansion et surtout ses variations sociolinguistiques auxquelles il sera soumis. D'abord perçu dans la région de l'Est comme langue véhiculaire, le gbaya acquiert progressivement un statut d'interlecte dont le principal facteur d'évolution est la variabilité. Dans l'optique de cerner ce dynamisme, le présent article définira un cadre théorique à partir de l'approche variationniste, qui permettra d'analyser l'usage du gbaya parlé dans la région de l'Est au Cameroun.

1. La méthode

Notre travail s'appuie sur deux techniques d'enquête sociolinguistique, notamment l'observation directe et l'observation interactive.

- L'observation directe consistait à enregistrer la pratique de l'alternance des variantes du gbaya d'une part et les variantes du gbaya et le français d'autre part auprès des sujets en conversation sans les avoir informés de notre objectif au préalable. Des données ont été recueillis dans moult contextes de communication et auprès des jeunes locuteurs natifs du gbaya ayant la tranche d'âge de 15 à 25ans.

- L'observation interactive a permis d'espionner les répondants qui ont accepté de se conformer à la situation de communication de leur choix. Il s'agissait à ce niveau de l'entretien indirect qui stipule la distanciation de l'enquêteur et la liberté d'expression des sujets.

2. Présentation géolinguistique

Cette présentation du gbaya est liée à la classification génétique et la fonction que cette langue assume au Cameroun.

2.1. Situation géolinguistique

Le gbaya est une langue véhiculaire parlée essentiellement dans les régions de l'Adamaoua et de l'Est. Il faut souligner que ces régions sont purement francophones. Cependant, du fait de la migration interne, des populations camerounaises, les locuteurs natifs du gbaya se sont disséminés à travers le pays pour des raisons administratives et aussi pour des raisons de sécurité. Le schéma ci-dessous illustre l'arbre généalogique de cette langue.

Phylum	Congo-kordofan
Sous-phylum	Niger-congo
Famille	Adamaoua-oubangui
Branche	Adamaoua

Le gbaya selon Bago (2014), est constitué de deux dialectes standards : le gbaya de l'Adamaoua (yaayuwee) et le gbaya de l'Est (dɔɔka). Vu son aire linguistique, le gbaya couvre les deux régions les plus vaste du Cameroun. Une telle expansion a la possibilité d'impliquer des fonctions essentielles à cette langue.

2.2. La situation sociolinguistique

Le gbaya est une langue transfrontalière, répandu dans le pays sahélien du Soudan et au niveau de trois pays de l'Afrique centrale (Cameroun, RCA et le Congo). Il assume les fonctions de langue nationales, de langue de médias et de la réligion chrétienne de l'EELC/R (Eglise Evangélique Luthérienne du Cameroun/République Centrafricaine). En République Centrafricaine, au Congo Brazaville et au Soudan en passant par le Cameroun on parle le gbaya.

Au Cameroun, le gbaya est la langue première d'un peuple et cohabite avec le français dans son aire linguistique. De cette cohabitation de deux langues est né le frangbaya qui est un parler hybride et aussi la cohabitation du yaayuwee et dɔɔka en usage au sein des jeunes locuteurs gbaya des milieux urbains. Il assure la véhicularité entre les groupes de différentes variétés du gbaya dans la région de l'Est où on rencontre un taux élevé des locuteurs seconds de cette langue. Aussi, il sert d'outil de communication dans les marchés.

3. Le cadre théorique

La variation est définie comme un phénomène selon lequel une langue déterminée, de manière pratique, n'est jamais identique à ce qu'elle est dans un lieu donné ou à une époque précise. À cet effet, le variationnisme conçoit la langue non comme un système homogène et unique, mais comme un ensemble complexe de systèmes soumis à des changements, selon des paramètres susceptibles de les faire varier à savoir le contexte et la relation d'interlocution.

Le sociolinguiste Laks. B (1992 : 35), énumère quelques concepts qui constituent la base théorique de la sociolinguistique variationniste. Il s'agit du changement linguistique et l'hétérogénéité des pratiques linguistiques. À partir de ces concepts, l'on peut parvenir à une caractérisation théorique de la langue.

4. Les usages du gbaya dans la région de l'Est

L'usage désigne l'ensemble des règles ou paradigmes utilisées par un nombre de locuteurs important à un moment donné et dans un milieu donné. Les usages du gbaya comprennent des occurrences idiolectales attestées chez les locuteurs natifs.

La variété majoritairement parlée dans la région de l'Est est le dɔ̀ɔ̀ka qui est généralement envahi par le yaayuwee (variété du gbaya parlé dans la région de l'Adamaoua). Observons les exemples suivants :

1- a. ám kám-á ɓúri boŋ
je arréter.Acc enfant ton

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

« J'ai arrêté ton enfant »

b. ám lɔ̀t-á dia gàrá
je manger.Acc coucous pistache
« J'ai mangé le couscous au pistache »

2- a. mi kám-á bêm kɔmɛ
moi arrêter.Acc enfant ton
« J'ai arrêté ton enfant »

b. mi nyɔŋ-á kam gàlá
moi manger.Acc couscous pistache
« J'ai mangé le couscous de pistache »

L'exemple (2a) est envahi par le yaayuwee car seul le verbe *kám-á* « arrêter » est propre au dɔ̀ɔ̀ka. Il en est de même pour l'exemple (2b) où le Syntagme Nominal *dia gàrá* « couscous au pistache » est aussi propre au dɔ̀ɔ̀ka. Il arrive parfois que pour des raisons d'efficacité communicationnelle, les locuteurs d'autres variétés comme le laï, le mbodɔmɔ.etc, bien que ne disposant pas d'une compétence sans faille, se livrent à des alternances codiques aux fins de s'assurer qu'ils sont bien compris comme le démontre les phrases ci-dessous :

3- a. mi tá hée dúk possible nɛ yák zán fɔ̀ moi
penser que c'est possible de aller au champ
« Je pense que c'est possible d'aller au champ »

b. ó bii de-á manifestasion sɛn vil
les gens faire.Acc manifestation en ville
« Les gens ont manifesté en ville »

Nous réalisons qu'il y a emprunt du français dans l'exemple (3). En réalité, ces occurrences illustrent le phénomène du frangbaya, mélange des mots français et gbaya. Aussi dɔ̀ɔ̀ka/yaayuwee, mélange des mots yaayuwee et des mots dɔ̀ɔ̀ka. De ce fait, il peut s'agir de l'invasion du yaayuwee par les mots dɔ̀ɔ̀ka, comme l'on observe dans les exemples ci-dessus. En (3) le locuteur a recours aux expressions françaises lorsqu'il ne peut pas se rappeler des équivalents en gbaya dans une conversation

rapide. Le yaayuwee qui est la seule variété du gbaya normalisé au Cameroun, a probablement un terme technique dans le milieu tout comme l'item français utilisé. Le mot yaayuwee et le mot français ont un tel degré d'occurrence que l'usage de l'équivalent du dɔ̀ɔ̀ka qui pourrait paraître ésotérique.

Le locuteur du yaayuwee voudrait montrer qu'il a une bonne maîtrise du dɔ̀ɔ̀ka qui apparait dans la région de l'Est comme langue supérieure parmi les langues naturelles se trouvant dans ladite région.

Cependant ces interférences ne sont que des phénomènes inconscients constituant des usages inévitables d'éléments d'une langue dans une situation de diglossie. Cela s'explique aussi par l'acquisition imparfaite d'une variété et langue entrant en jeu.

Par ailleurs, l'aspect le plus dynamique de la variation socio-culturelle du gbaya, en terme de créativité linguistique dans la région de l'Est au Cameroun, est sans doute le parler des jeunes. On y retrouve les expressions telles que :

- mi kámá gú : J'ai échoué
- mi zɔ̀ká zúka mɛ́ : J'ai vu ton cul
- ɛ̀ɛ̀ yák ndamba *:* on va au terrain de football
- mi fɔ̀rá be-ɓuri *:* J'ai insulte le garçon
- ám sɔ̣ dɔ̃r ɓúti nɛ rii *:* J'ai gâché la situation

Cette remarque peut se justifier dans la mesure où un bon nombre de jeune gbaya s'approprie ces expressions dans la rue pour évoquer le devoir de solidarité et d'appartenance.

Nous réalisons aussi que la variété du gbaya parlé dans la région de l'Est est influencée par le français et le yaayuwee contrairement au gbaya parlé dans l'Adamaoua qui est généralement influencé par le fulfulde.

5. La créativité néologique interlectale

Le gbaya se caractérise par des emprunts qui peuvent renvoyer au basilecte. Le gbaya parlé à l'Est du Cameroun est un gbaya régional dont la zone d'existence se situe entre le français standard, la variété yaayuwee et le dɔ̀ɔ̀ka dont l'interlecte est proche. L'influence du français sur le gbaya peut s'expliquer du fait que l'Est est une zone essentiellement francophone et aussi le brassage culturel entre le peuple du grand Sud

(bulu, ewondo, bassa, mbo.etc) qui s'exprime généralement en français et le peuple de l'Est (maka, paule, kakɔ, gbaya. Etc.) qui se sent chez lui et s'exprime dans sa langue identitaire a été à l'origine du contact entre ces deux langues.

Dans les occurrences interlectales, l'on prendra en compte, un certain nombre de traits qui démontrent la spécificité du gbaya parlé dans la région de l'Est du Cameroun. C'est le cas des voyelles épenthétiques « á » et « i » suffixées aux mots français qui sont perçus par les jeunes de l'Est comme un néologisme gbaya :

- *ạ pɛrd-**á** perd-**i*** : il a perdu ;
- *mi avanç-**á** avanc-**i*** **:** J'ai avancé ;
- *ɛnɛ fɔnç-**á** fonç-**i*** : vous avez foncé ;
- *wa kre-**á** kre-**i*** : ils ont créé.

La créativité interlectale ne se limite pas seulement aux mots français, le gbaya présente également des traits d'autonomisation.

6. La dialectalisation interlectale

La dialectalisation interlectale est définie comme étant des particularismes morphosyntaxiques attestés dans une langue donnée. L'emploi de certains morphèmes qui connaissent des emplois interférentiels comme le gbaya parlé à l'Est par exemple, certains mots n'auront pas leur sens courant. Ces mots permettront de mettre en évidence les phrases où ils sont insérés :

4- a. Baba zɔ̀k-á tóyó ɓɛ pɔi Papa
voir.Acc chien puis fuir
« Papa a vu le chien puis a fui »

b. Gbane tok-á skuÎ
Gbane fuir.Acc école
« Gbane a fui l'école »

c. ạ ɗɔŋ nɛ ŋga mɔ
il aspirer Prog dur chose
« Il sniffe »

Pour ce qui est des morphèmes *pɔi* et *tok-á* (cf 4a, 4b) ils demeurent un élément facultatif en gbaya, ils ont à la base pour signification « défricher » et « piquer » respectivement alors que dans le

contexte présent ils sont utilisés pour désigner le degré de peur, l'action de fuir, contrairement à son statut verbal. Le Syntagme Adverbial *ŋga mɔ* (cf 4c) signifie « chose dure » mais est utilisé par des jeunes gbaya de la rue pour désigner la drogue, le chanvre, la solution. L'adaptation de cesitems en contexte jeune est une distinction de marque qui relève d'un langage propre aux locuteurs qui aimeraient exhiber sa maitrise parfaitede la langue gbaya.

7. Impact du parler hybride sur la culture gbaya

Que ça soit le frangbaya ou le yaayuwee/dɔɔka, sont tous des parlers hybrides utilisés par les jeunes plus ou moins scolarisés pour résister aux risques d'assimilation des locuteurs natifs ne maitrisant pas les paradigmes inhérents à la langue. À la base, ce parler reflète la non maitrise du gbaya par les jeunes et ceux vivant hors de la zone géographique du gbaya. En outre, ces alternances codiques participent à l'élaboration d'une identité générationnelle. Elles constituent une distinction de marque, l'innovation et la volonté de marquer les frontières. Pour les locuteurs de ce parler hybride, l'utiliser, c'est se démarquer du parler des vieux jugé trivial et inaccessible à la compréhension du jeune locuteur. Le parler hybride devient alors un signe d'abandon progressif de la langue gbaya par ses locuteurs natifs. Cet abandon se manifeste par la création des dialectes secondaires et évolutifs, le refus d'utilisation des items et expressions originels du gbaya, à l'instar de *ɓaŋge* « la drogue », *nyunâ* « perdre », *deâ* « créer », *yuumɔ* « fuir », *sadiŋ* « savon », *kalata* « livre » etc.

En ce qui concerne les jeunes citadins, l'usage du frangbaya est une manifestation émancipatrice qui les distingue des populations rurales non scolarisées. Car les membres qui s'expriment essentiellement en gbaya sont considérés comme ceux-là qui vivent en autarcie, sont des villageois. Il est considéré comme symbole de modernisme et d'ouverture au monde extérieur. Si l'usage de ce parler nécessite un minimum de connaissance de la langue française, alors il commence à infiltrer le domaine des non scolarisés. Ce parler participe à l'enrichissement du patrimoine linguistique même s'il est à l'origine de la disparitionprogressive du gbaya pur.

Conclusion

Notre étude a permis de définir les bases théoriques d'une analyse de la créativité linguistique du gbaya parlé dans la région de l'Est du Cameroun.

Il s'agit du variationnisme, qui conçoit la langue comme un ensemble complexe de systèmes dont le fonctionnement dépend de plusieurs variables conditionnant les performances linguistiques des locuteurs. Au cours de nos analyses, nous avons pu constater que le gbaya parlé en majorité à l'Est est la variété dɔ̀ɔ̀ka qui emprunte les mots yaayuwee perçu comme variété référentielle au Cameroun. Les alternances des items lexicaux notamment le gbaya et le français ont abouti à ce que l'on a appelé frangbaya. De plus, les adaptations de certains mots gbaya par les jeunes dans un contexte propre à leur milieu, démontrent une fois de plus la spécificité du gbaya parlé à l'Est. Ce parler composite est en train de gagner du terrain tout en prônant l'abandon progressif du gbaya pur et originel. Vu sous cet angle, nous disons que les parlers hybrides constituent un enrichissement de notre patrimoine linguistique. En outre, le gbaya étant une langue à morphologie faible, ces alternances et gallicismes pourraient renforcer le matériel morphologique.

Bibliographie

AIBA AIBA, G. (2013). *Essai d'analyse morphosyntaxique du substantif en gbaya-yaayuwee : (morphologie, genre, nombre, fonction)*, Mémoire de Master, Université de Ngaoundéré.

BAGO KAPTEL, D. (2014). *Étude de quelques aspects de la syntaxe du gbaya-yaayuwee : la formation des questions et la relativation*. Mémoire de Master. Université de Ngaoundéré.

BIJAA KODY, D. (2000). *Impact des politiques linguistiques au Cameroun*, In la coexistence des langues dans l'espace francophone. Approche macro-socio-linguistique, Paris : AUPELF-Edicef PP. 105-115.

BILOA, Edmond (2003). *L'influence du français sur l'anglais camerounais*, Sudlangues, 2, http : // www. Refer. Sn/Sudlangues.

BOYD, V. (2000). *Exposé de L'alphabet et de l'orthographe proposés pour le gbaya Mbodomo* SIL. BP1299, Yaoundé République du Cameroun.

BOYER, H. (ed) (1996). *Sociolinguistique : territoire et objets*, Paris, Delachaux et Niestlé.

DAFF, M. (1989). *Interférences, régionalisme et description des français d'Afrique*, Espace Francophone, 2, PP. 209-223.

DUBOIS et AL (2001). Dictionnaire de linguistique, Paris, Larousse.

DUMONT, P. (1998). *Le français d'Afrique est-il une interlangue ?*, Lengas, 23, PP. 37-49.

LAKS, B. (1992). *La linguistique variationniste comme méthode*, Langages 108, PP. 34-50.

MENDO ZE, G. (1999). *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie, Paris*, Publisud.

NABOULA, L. (2013). *Le système verbal du gbaya-yaayuwee*, Mémoire de Master, Université de Ngaoundéré.

PRUDENT, L. (1981). *Diglossie et interlecte*, Langages, 61 pp.13-38.

ZONGO, B. (1996). *Alternance des langues et stratégies langagières en milieu d'hétérogénéité culturelle*, in Juillard, C. et Calvet L-J. (éds), Les politiques linguistiques, mythes et réalités, Beyrouth, FMA-AUPELF-UREF, pp. 341-349.

L'ORGANISATION SPATIO-TEMPORELLE DANS LES CONTES TPURI

Gisèle KOBADA
Université de Ngaoundéré
Kobadagisele55@gmail.com

Résumé

Dans l'analyse de l'acte d'énonciation dans les contes, plusieurs instances se trouvent impliquées. Outre l'instance de production et de réception, le cadre spatial et temporel s'y inscrit également. Essentielle la plupart du temps dans toute narration, la construction temporelle et spatiale détermine le propre de chaque histoire. En effet, il ne semble pas possible de parler de l'émetteur et du récepteur dans un discours oral comme le conte en dehors du temps et de l'espace. Cette organisation spatio-temporelle peut porter sur d'autres formes de la langue désignées explicitement ou implicitement. Ainsi, dans cet article portant sur l'expression de la temporalité et de l'espace dans les contes tpuri, nous nous interrogeons sur les nombreuses expressions qui composent le temps et l'espace. Par temporalité, nous entendons : l'organisation du temps ou moment du déroulement de l'action d'un point de vue narratif. Cette temporalité renvoie aussi à son expression et à sa réception d'un point de vue linguistique. Il s'agit alors d'étudier premièrement, la temporalité interne du conte. Ceci revient à analyser l'agencement temporel du récit avec ses multiples occurrences. Dans un deuxième temps, une attention particulière sera aussi accordée à la notion d'espace. Elle apparaît comme le lieu où la scène se déroule. Ce terme encadre alors l'espace interne dans les contes. L'identification de l'espace s'effectuera par un ensemble d'indices tant au niveau lexical que déictiques.

Mots-clés : conte, temporalité, espace, déictiques.

Abstract

In the analysis of the act of enunciation in the tales, several instances are involved. In addition to the production and the reception framework is also part of it. Essential most of the time in any narration, the temporal and spatial construction determines the specificity of each story. Indeed, it does not seem possible to speak of the sender and the receiver in an oral discourse like the tale apart from time and space. This spatial and temporal organization in tupuri tales can relate to other forms of language designated explicitly or implicitly. Thus, in this article dealing with the expression of temporality and space in tupuri tales, we question the many expressions that make up time and space. By temporality, we mean: the organization of time or moment of the course of the action from a narration point of view. This

temporality also refers to its expression and reception from a linguistic point of view. This temporality also refers to its expression and reception from a linguistic point of view. It is then a question of studying first, the internal temporality of the tale. This amounts to analyzing the temporal arrangement of the story with its multiple occurrences. In a second step, particular attention will also be paid to the notion of space. It appears as the place where the scene takes place. This term then frames the internal space in the tales. The identification of the space will be carried out by a set of indices at both lexical and deictic levels.
Keywords: tale, temporality, space, deictics.

1. Le Cadre Spatial

Abordant la problématique de la référentialisation spatiale en littérature orale, Ursula Baumgardt et Mélanie Bourlet (2009 : 263) écrivent :

> L'identification de l'espace référentiel s'effectue par un ensemble d'indices tant au niveau lexical – termes d'ordre spatial ou non – que déictique, qui renvoient de manière plus ou moins précise à un espace géographique spécifique dans lequel s'inscrit l'énonciation du texte.

Chez les Tpuri en général, le conte se dit le soir. Cependant, à partir du corpus d'analyse, il convient de préciser que les contes recueillis ont été dits à la Radio-Danay qui est l'espace de production des dits contes. Dans cette analyse, l'observation des indices de l'espace se dégage à deux niveaux à savoir :

-espace textuel (déictiques) ;

-espace hors-texte.

1.1. Les déictiques spatiaux textuels

Déterminer le cadre spatial dans les contes tpuri revient tout simplement à dire où a lieu la scène dans les contes. Le tableau ci-dessous présente les différents indices pouvant se référer au lieu dans les contes.

Tableau 1 : marques textuels des lieux dans les contes.

Déictiques	traduction	Occurrences	Cas d'emploi

spatiaux			illustratif (numéro de contes référentiels et ligne)
líŋ	À la maison	62	Conte 19, L.202 ; Conte 5,L.1
ɓil tíŋ; fàalè tíŋ	Maison, dans la case, derrière la case	37 ; 01	Conte 19, L131, L.195-196 ; Conte 1,L.18
làmno	Ici	02	Conte 9, L.19
tíŋmä	intérieur de la maison	12	Conte 3, L.5 ; Conte 13, L.168
kóoré	Brousse	06	Conte 10, L.3
tí kòo	sur l'arbre	01	Conte 3, L. 26-27
ɓiléegé	place publique, quartier	16	Conte 13, L.136, 139
tí fáagé ; *jɛŋ fáagé*	Sur la route, au bord de la route	04, 01	Conte 14, L. 15, L.66
yöo gàra	Dans le champde mil	01	Conte 5, L.33
yöo sowày, yöo wày, nën sowày, yöo kóoré	En brousse, dansla forêt.	02, 01, 01	Conte 7, L.13, L.29 Conte 6, L.49 ; conte 2, L.1
ŋgèl	Place	47	Conte 9, L. 23
siigi	Dehors	04	Conte 19, L.180, Conte 7, L.47
(*ɓil) túu*	Dans le trou	02	Conte 19, L.179, conte 15,

			L.59
là	Ici	222	Conte12, L.11 *wɛr*
sous *báarè*	le 02 tamarinier		Conte 9, L. 64
gisiŋ	sur terre	07	Conte 11, L. 8
sír	Terre	05	Conte 11, L.1-3
nën bii	Sous l'eau	06	Conte 20, L.87 ; conte 11, L.50

Il ressort à l'issu de ce tableau que, l'un des caractéristiques des contes tpuri est l'indétermination du lieu de l'action. Il y a des forêts (brousses), des maisons, des champs de mil et des lieux dont il serait difficile de retrouver où les situer sur des cartes. Le déictique le plus représenté est « là » (ici) avec 222 occurrences. Ce dernier est dans certains cas employé pour représenter un lieu précédemment cité.

1.2-Les termes non spatiaux

Bien que ces indices appelés « termes non spatiaux » n'identifient pas clairement un espace régional spécifique au sein de l'aire tpuri, ils permettent toutes fois de circonscrire de vastes ensembles géographiques. On trouve ainsi des indices non spatiaux, c'est-à-dire des termes dont la fonction première n'est pas de désigner un type de milieu fixe, mais d'y participer tout de même à faire une estimation (Baumgardt Ursula et Bourlet Mélanie, 2009). C'est le cas par exemple de la présence de certains végétaux dans les contes tpuri. Ainsi, lorsque dans les contes, les personnages nomment des éléments de récolte comme « *cooré* » (mil, conte 9 L. 39), « *mograŋ »* (pois de terre, conte 9, L.38), « *née-siŋ* » (Oseille de Guinée, conte 16 L.15) ou encore « *mantibaygne* » (melon, conte 5, L.60), on pourra situer la scène dans une aire géographique plus ou moins large. On situera par exemple la scène en Afrique, savane, zone tropicale. Aussi, des termes comme « *waŋ »* (chef, 61 occ.) et « *nayré »* (animaux, 07 occ.) dont les occurrences sont très fréquentes dans les contes, peuvent renvoyer à un espace. La simple mention du titre *waŋ* (chef,) dans les contes, situe l'action dans un village, un royaume. Il en est de même pour l'hyperonyme *nąïrë* (animaux) qui tend à situer l'action en brousse ou en forêt. On peut également trouver dans les contes, certains noms de personnages

historiques tels *Waŋ-Kapraw* (nom des chefs dans les contes tpuri, 18 occ.) qui représente le personnage-type du roi, la puissance. La mention de ce personnage suffit aussi pour situer le conte dans l'aire géographique tpuri car seul un Tpuri est susceptible de savoir qu'il s'agit d'un nom en pays tpuri. Les occurrences très fréquentes de ce nom dans les contes 7, 15, 18 et 20 du corpus en marquent la preuve.

La fonction référentielle de ce nom devient plus forte dans la mesure où le conteur introduit un nom connu seulement localement. On a également certains indices non spatiaux comme les ethnonymes. En effet, les Tpuri sont souvent catégorisés selon leur appartenance à tel ou tel clan. Ce type de catégorisation distinguant les Tpuri entre eux apparaît clairement dans le conte 12. La catégorie clanique des « *muŋguurí* » apparaît alors comme un indice non spatial mais inscrit dans les contes, il traduit un espace spécifique à l'aire tpuri. L'extrait suivant matérialise son emploi dans le conte 12 :

20. wɔɔ gà ʔá dɛ̌n gà Mąymuŋguurí.
Marque du pluriel que on appelle que Mąymuŋguurí.

Traduction: on nommait cette fille Maykarlaw mais d'aucuns disent qu'on la nommait Maymuŋguurí, du clan muŋguurí.

Dans certains contes encore, la langue se trouve mentionnée. Cette simple mention de la langue circonscrit déjà d'une certaine façon l'espace référentiel du conte. Ce critère linguistique est relevé dans le conte 6 :

43. jag ***dpuri*** *gà : ʔa gɔ də càa…*
bouche tupuri que : il marque l'inversion avec coupé
Traduction : cela se traduit en tpuri par : il faut prendre fuite et ne plus revenir.

Dans ce précédent extrait du conte 7, le chat sauvage utilise un langage codé devant signifier au chien de prendre fuite. Cette expression est complexe et n'est pas comprise par le chien. Finalement, le narrateur le traduit en tpuri. Ainsi, pour les lecteurs, la connaissance de la langue

tpuri suffira pour situer le conte dans une aire géographique précise : conte d'Afrique soit du Tchad ou Cameroun.

De cette partie consacrée au cadre spatial, il est à noter que nous avons pu, à partir des procédés de référentialisation spatial, relever « plusieurs niveaux d'indices révélant différents degrés de référentialisation » dans le conte selon qu'ils permettent l'identification d'un hors-texte précis ou non au sein de l'aire tpuri (Baumgardt Ursula et Bourlet Mélanie, 2009).

2. Le Cadre Temporel

La temporalité est un concept plus large qui révèle de l'expression du temps. Elle peut être abordée selon différents angles d'approches, à savoir philosophique, sociologique, historique ou linguistique. Ici, l'on s'intéressera essentiellement à l'expression du temps dans les contes selon une approche littéraire et linguistique. En linguistique, l'étude de temporalité consiste à déceler les traces liées à l'expression du temps et, mieux encore, à relever les différentes façons dont ces indices se manifestent. En clair, la temporalité en linguistique correspond à la représentation du temps dans la langue et dans le discours. À ce sujet, une représentation linguistique du temps est bien écrite par Gustave Guillaume (1965 :7-8). Ainsi, le temps est le produit de la pensée humaine, il est :

> […] une chose en soi difficilement représentable, qui n'acquiert une existence propre (distincte de l'ensemble de la réalité) qu'en vertu d'une abstraction, la plus importante sans doute qu'ait jamais produite l'esprit humain. Mais pour le linguiste, et les fins qu'il poursuit, cette image optima du temps est un instrument insuffisant. Son défaut vient précisément de sa « perfection ». Ce qu'elle offre au regard, c'est du temps déjà construit en pensée, si l'on peut s'exprimer ainsi, alors que l'analyse demanderait qu'on vît du temps en train de se construire dans la pensée.

Pour ainsi dire, en linguistique, l'étude de la temporalité s'attache à déceler les opérations de pensée liées à l'expression du temps et, plus

encore, les traces de ces opérations dans la langue et le discours, les différentes façons dont ces opérations se manifestent. En étudiant l'expression de la temporalité, l'étude ne sera pas entièrement figée sur les temps verbaux mais aussi à l'expression linguistique du temps dans son ensemble ainsi que l'organisation et le développement temporel du récit. Jean Pierre Desclés (1994 : 1-2), distingue deux catégories du temps notamment le « temps de l'univers ou temps externe » et le « temps linguistique ». Il écrit à ce propos :

> Une différence doit être clairement établie entre les référentiels temporels organisés par l'énonciateur qui constituent une modélisation du ''temps linguistique'' et les référentiels chronologiques organisés à partir d'une cosmologie externe (le temps des étoiles et des planètes) à la fois linéaire et cyclique. […] Il faut distinguer le temps externe ou temps de l'univers du temps linguistique. Le temps externe est un temps des chroniques, un temps des calendriers, un temps cosmique (appréhendé par le mouvement des astres). Une conceptualisation du temps externe a conduit à un temps mathématique newtonien, idéalisé et représentable par une ligne droite continue. Le temps linguistique est conceptualisé à partir des marqueurs linguistiques des langues […].

À partir de cette distinction faite, c'est cette terminologie que nous suivrons dans cette analyse. On relèvera alors dans le corpus, le temps de l''univers ou temps cosmique qui fait référence à une temporalité de la nature, du temps des chroniques ou temps des calendriers, qui se trouve à un niveau plus élevé de conceptualisation et permet des datations.

2.1. Le temps externe

Desclés (1994) dans sa terminologie départage le « temps linguistique » du « temps externe » à partir de quelques éléments. Le « temps externe » est une forme de conceptualisation ou représentation du temps à l'intérieur de laquelle le temps de l'univers ou temps cosmique, fait référence à une temporalité de la nature, temps des

chroniques ou temps des calendriers permettant la datation. Le « temps des calendriers » pour Émile Benveniste (1969 : 6) est un « temps socialisé » qui sert à « objectiver le temps chronique », en proposant une division.

2.1.1. Le temps des calendriers

La représentation du temps dans une approche linguistique de la temporalité a été faite par certains auteurs. Benveniste (1969 : 6) présente le « temps des calendriers » comme un « temps socialisé » qui sert à « objectiver le temps chronique », en en proposant une division. Dans notre corpus, le temps des calendriers est illustré à la fin des contes avec une datation précise. Ce temps est marqué par des repères lexicaux renvoyant aux douze mois de l'année. Les références de la datation des contes sont représentées dans le tableau ci-dessous.

Tableau 2 : datation des contes

Numéro du conte	Datation
Conte 1	12 Octobre 2017
Conte 4	08 Juin 2017
Conte 7	28 Septembre 2017
Conte 9	07 décembre 2017
Conte 10	29 Juin 2017
Conte 11	27 Juillet 2017

Il est cependant à noter que cette datation ne fait aucunement référence à un événement marquant de l'Histoire du monde réel. En revanche, l'utilisation des repères temporels des jours, mois et année donne aussi à la temporalité du conte une dimension universelle puisque c'est cette datation qui régit le monde entier. Ce type de datation situe les contes dans un intervalle de temps précis. Ce type de temps nommé par « temps des calendriers » est considéré comme un élément du paratexte car il n'est pas identifié à l'intérieur du conte mais autour du conte écrit. Cette datation apporte une précision temporelle sur le moment où ces contes ont été dits. Étant donné que les contes analysés ne s'appuient pas véritablement sur le temps des calendriers, le temps cosmique qui donne l'alternance des jours, des nuits et des saisons y occupe une place importante. À cet effet, il en existe d'autres repères temporels en plus de

ces repères temporels datés dans ce corpus. C'est ce que l'on qualifie de « temps de la nature ».

2.1.2. La temporalité de la nature

Bien que les repères temporels datés soient inexistants dans le corpus à proprement parlé, il y existe tout de même certains repères renvoyant à la nature. Abordant la question de la temporalité de la nature, Perbet Héloïse (2017 : 175) écrit : « aujourd'hui, le temps est peut-être davantage pensé en termes de dates que de saisons. Dans le passé, le lien entre l'homme et la nature était plus important qu'aujourd'hui ». Cette assertion vient renforcer celle de Benveniste (1974 : 71) lorsqu'il précise que :

> Toutes les sociétés humaines ont institué […] une division du temps chronique fondé sur la récurrence de phénomènes naturels : alternance du jour et de la nuit, trajet visible du soleil, phases de la lune, mouvements des marées, saisons du climat et de la végétation, etc.

Dans les contes analysés, cette référence à une temporalité de la nature est bien marquée. Ces syntagmes (proposition à part entière) tels « *wúr lɛ' go gisiŋ* » (le soleil se couche) et « *ŋgèl wo lɛ go maŋgè* » (le jour se lève) expriment une temporalité marquée par un champ lexical de la nature. Ceci pourrait situer les événements de l'histoire en donnant l'impression que ces derniers auraient pu se dérouler n'importe où et à n'importe quelle époque.

Dans certains contes tpuri, le temps est parfois représenté en termes de saison. C'est le cas avec ces expressions respectives des contes 9 et 11 : « *wúr wéegè*» (temps ou saison de récolte) et « *jag-tòp áa gisiŋ* » (les premières pluies venues).

Cette temporalité de la nature ainsi matérialisée montre que l'histoire dans les contes tpuri est marquée par l'usage des repères temporels faisant plus clairement référence à la nature à travers des saisons : « *wúr wéegè*» (temps ou saison de récolte) et « *jag-tòp áa gisiŋ* » (les premières pluies venues). Faire référence aux saisons dans les contes

présente certainement une connotation symbolique marquant le renouvellement.

La question du temps dans les contes tpuri est aussi caractérisée par une formule particulière, celle-ci pouvant indiquée la veille d'un évènement devant se produire le lendemain. C'est le cas par exemple de la cérémonie de funérailles dans le conte 10. Étant le plus souvent organisée dans l'esprit de festivités, les femmes préparent pour la circonstance de la bière locale appelée *bil-bil*. Ainsi, la veille de la cérémonie est traduite par l'expression :

6.	*Daì*	*wúr*	*bùr*	*ɓɛn*
	Arrivée	jour, soleil	non fermenté	à lui, tien

Traduction : à la veille de…

En clair, il ressort que d'une certaine façon, cette référence à une temporalité de la nature ancre le conte tpuri dans une temporalité ancienne nous renvoyant au temps naturel. Ces différentes interprétations mettent l'accent sur l'importance des repères temporels dans le conte.

2.2. Le temps linguistique

Les contes étudiés ici font apparaître de nombreux « shifters temporels » qui correspondent aux « expressions dont la référence temporelle n'est pas donnée en soi mais doit être déterminée par rapport à un repère énonciatif » (Danon Boileau, 1982 :69). Ainsi, dans le corpus, on constate que le repère spatial est constitué de plusieurs déictiques temporels présenté dans le tableau ci-dessous.

2.2.1. Déictiques temporels

Ceux-ci portent sur des indices qui marquent le temps. Le tableau suivant en est représentatifTableau 3 : indices de temps

Déictiques temporels	Traduction	Occurrences	Cas d'emploi illustratif (numéro de contes référentiels et ligne)

Toŋ	demain	11	Conte 1, L.5 ; Conte 17, L.49
Mätala ; Pätala(11)	maintenant	24	Conte 1, L.16 ; Conte 16, L.105
Tí wúr pö ; wúr mäa pö	un jour, un autre jour, le jour…	43	Conte 14, L.1, Conte 16, L. 37
Wàra	aujourd'hui	17	Conte 15, L.18
Pélnẹo	lendemain	01	Conte 1, L.52
Naw	Le(s) jour (s)	10	Conte 13, L.225
Súu	hier	06	Conte 5, L.51
Jag-toŋ	matin	02	Conte 16, L.7 ; conte 10
kùɓaa	Bien plus tôt, Bien avant		Conte 9, L.43
Tum	Chaque jour, quotidiennement	13	Conte 16, L.28

Si l'on considère les occurrences de « *Mätala* » (maintenant), « *Tí wúr pö* » (un jour), « *toŋ* » (demain), « *wàra* » (aujourd'hui) adverbes spatiaux, on s'aperçoit que le narrateur manifeste là une volonté de rendre plus direct les évènements tout en se rapprochant physiquement du monde réel. « *Mätala* » (maintenant) vient donc pointer un moment précis de l'histoire. Ces adverbes marquent d'une certaine façon un rapprochement temporel. Ces déictiques correspondent par la même occasion au cadre temporel des situations qui constituent l'histoire dans laquelle les personnages évoluent dans les contes tpuri. Ainsi, à chaque nouvelle indication temporelle, comme «*Tí wúr pö*» (un jour), « *jag-toŋ* » (le matin), « *wúr mäa pö* » (un autre jour), « *Naw* » (le jour), « *súu* » (hier) ou «*pélnẹo*» (le lendemain), un nouvel espace mental est créé.

2.2.2. Les temps verbaux

Le temps, lorsqu'il est verbalisé c'est-à-dire exprimé par des mots dans le récit devient une entité narrative qui participe au développement de l'histoire et à la construction du récit. Gustave Guillaume (1965a :7)

est donc celui qui vient remettre en question la représentation traditionnelle du temps en linguistique. Il fait donc correspondre le temps aux trois temps français : « la grammaire traditionnelle, lorsqu'elle traite du temps […], le considère invariablement comme une ligne infinie, recomposée de deux segments dans le prolongement l'un de l'autre, le passé et le futur, que distingue la coupure, insérée entre eux, du présent. » Les temps verbaux sont à cet effet des indices importants à prendre en compte pour définir le cadre temporelle: est-ce un récit au présent ? Ou au passé ? Le récit est-il ancré dans une situation d'énonciation précise, comme dans une lettre, avec un lieu et une date d'émission ? Ou le récit est-il coupé de toute situation d'énonciation précise, comme dans un conte, avec « Il était une fois... »?

Dans les contes analysés, récit et discours altèrent. Ainsi, plusieurs temps verbaux apparaissent. Ceux-ci peuvent avoir plusieurs valeurs en même temps qu'ils expriment l'aspect de l'action (achevée ou inachevée) :

Le temps présent : Un verbe appartient au présent, lorsque le déroulement de l'action a lieu au moment où l'énoncé est produit. Parler du temps présent en tupuri, c'est se référer au présent simple (Pr1) et au présent actuel.

-Le présent simple ou Pr1 : il s'agit ici du temps présent proprement dit (c'est-à dire tout ce qui se produit maintenant). Le verbe conjugué (qui est la base verbal ou BV) se représente de la manière la plus simple. Plusieurs exemples inondent le corpus mais nous ne présentons que quelques exemples avec les verbes « *sɛɗ-gè » (lécher),* « *wąą-gè »* (parler, dire), « taa-gè » (prêter) et **«** *woo-gè »* (aller) :

A- *Ndi sɛɗ mbi*… (Conte 19, L.22)
Je + BV du verbe lécher + moi-même
« Je lèche moi-même... »

B- ndɔ wąą gà… (Conte 1, L.8) Tu
+ BV du verbe dire +que
« Tu dis que… »

C- ʔa tāa fen ɓɔ… (Conte 1, L.3)
Il / Elle+ BV du verbe prêter +chose+ toi, ton, ta
« Il / Elle prête ta chose… »

D- Wùr woo kiɗ wɛrpiiri. (Conte 20, L.40)
Nous (inclusif) + BV du verbe aller+ cherché + les hommes

« Nous allons chercher les hommes… »

Ces verbes conjugués au présent simple (Pr1) actualisent les faits en les présentant comme vécus au moment où l'action se passe.

- Le présent actuel (Pr2): il correspond au présent continu en anglais (l'action est en train de se dérouler au même moment où l'on parle. Celui-ci se distingue du Pr1 par la présence du morphème « *də »* (qui se traduit par : être en train de) rattaché directement au sujet phrastique. Dans le corpus, certains exemples illustrent bien ce présentactuel. Il s'agit notamment des verbes « *də dĩigi* **»** (en train de monter), « *də biŋgi* **»** (en train d'accoucher), « *də seegè* » (en train de marcher), « *də dagè* » (en train d'épouser) et « *də rawgè* » (en train de partir) :

A- *Tágtɑɑre-mäa-nën-bɔŋ yaŋ də dĩigi nə sɛ sug...* (conte 19, L.57-58)

Fourmi borgne+ existe+ être en train de+ verbe monter + à +sur lui + oreille

« La fourmi borgne est en train de monter sur son oreille… ».

B- Blɔɔ pö yaŋ wɔɔ biŋgi də wɑy ɓɛ, də biŋgi... (conte 13, L.1-3)

Homme + quelconque + existe + morphème pluriel + accoucher + avec + femme + sa+ être en train de+ verbe accoucher…

« Il y'avait un homme et sa femme, ils étaient en train d'accoucher… »

C- sàarà də seegè, seegè… (Conte 6, L.24)

Ils + être en train de+ verbe marcher + marcher…

« Ils étaient en train de marcher… »

D- blɔɔ pír mäa ni pan sɛ də dagè ɓɛ. (Conte 7, L.6-7)

Homme + cheval + pour + chez + père + son + être en train de+ verbe épouser + lui.

« Le cheval de mon père est en train de t'épouser. »

E- … Kurkudu də rawgè lay sɔ … (Conte 3, L.33)

…Pigeon +être en train de+ verbe partir + aussi…

« Le pigeon est en train de partir aussi… »

Il ressort que ces différents temps présents dans les contes tpuri permettent aux auditeurs et aux lecteurs potentiels de vivre certaines actions au moment où ils sont en train de se dérouler. Ainsi, le présent marque l'inachevé du déroulement de l'action, soulignant de manière forte qu'une réalité est en train de prendre place sous nos yeux. Ceci

souligne le caractère immédiat, contemporain de l'action et de la parole. L'emploi de ce temps crée donc un effet de rupture et donne une apparence d'actualité aux faits racontés. Ainsi, dans la narration, l'utilisation du présent permet au narrateur de s'inclure dans l'histoire racontée. Les lecteurs ou les auditeurs ont l'impression de vivre ces faits en direct.

Le passé : Un verbe est conjugué au passé lorsque l'action de celui-ci précède ou a déjà eu lieu au moment où l'on parle. Deux sortes de passés se distinguent en tupuri : le passé composé (P1) et l'imparfait (P2).

-Le passé ou P1 : Il n'est marqué par aucun morphème et ne se distingue du présent que par le ton bas. Il s'agit en l'occurrence des verbes « *wii-gi* **»** (demander, dire)**, «** *sa* **»** (envier), « *hoo-gè* **»** (replier, ramasser), « *jɔŋ-gè* **»** (faire) et « *raw-gè* **»** (partir) :

A- Man-huúlí wìi jár ni ɓɛ wɔɔ gà... (Conte 13, L.68-69)

Mère-mort + BV du verbe dire + gens + chez + morphème pluriel + que

« Le démon a dit aux gens de chez lui que… ».

B - ndi na də sa mąy mäa də wɔɔrɛ... (Conte 18, L.7-8)

Je + aussi + avec + BV du verbe envier + fille + avec + belle

« J'ai aussi envie d'une belle fille… »

C - Ɗaŋ hòo nën fɛrgè... (conte 18, L.182-183)

Lapin + BV du verbe replier + yeux + rentrer

« Le lapin a pris fuite… »

D - ɓlaggè mäa gà nay mäa kóoré là jɔŋ ɓuy… (Conte 2, L.16-18)

Mal+ pour+que + animal + pour + brousse + ici+ BV du verbe faire + tout

« Tout le mal que les animaux de la brousse ont fait… »

E - sàarà ràw raŋgè. (Conte 4, L.2)

Ils + BV du verbe partir+ se promener

« Ils sont partis se promener.»

-Le passé ou P2 : Il se perçoit en faisant précéder le verbe de « ***hay*** **»**. Il correspond le plus souvent au plus-que-parfait. Il s'agit notamment des cas de certains verbes dans le corpus:

A - ʔa ***hay rìŋ*** *gà sɛ kap ni diŋ…* (Conte 9, L.37)

Il, elle + aux. + BV du verbe dire + que +il, lui+ sème +chez+ est…

« Il avait dit qu'il y sèmerait… ».

B - Sɛ gà sɛ hay wii mò go gà… (Conte 10, L.37-38)

Lui, il + dit, que+ il, lui+ aux. + BV du verbe dire + toi + déjà + que

« Je t'avais déjà dit que… »

C - Sɛ hay jąą lɛ là… (Conte 6, L.45-46)

Lui, il+ aux. + BV du verbe attirer + marque la direction + ici

« Je l'avait attiré ici… »

D - dɔɔ sɛ hay ráw gɔ nə henə... (Conte 15, L.16

Main + il, lui + aux. + BV du verbe partir + marque l'inversion+ à+ lui

« Il l'avait tué par inadvertance… »

E - jé ni WaŋKaɓraw mäa-gà hay yée gɔ wúr pö... (Conte 15, L.13-15)

Personne + chez + Waŋkaɓraw + pour-que + aux. + BV du verbe perdre + marque l'inversion + jour + quelconque…

« L'enfant de Waŋkaɓraw qui était perdu...»

Il est à remarquer que les temps passés employés ici permettent de faire avancer le récit en présentant les faits antérieurs. À travers ces temps passés, l'on comprend qu'il est dans les contes que le narrateur ou conteur s'en tienne à une progression chronologique stricte. Il peut donc introduire, dans la narration des événements, des retours arrière marqués par l'emploi du plus-que-parfait. Ceci lui permet d'apporter des informations nécessaires à la compréhension de l'histoire notamment sur le passé d'un personnage, sur un événement dont le fait raconté est la conséquence, etc.

Le futur : exprime une action qui va se produire dans l'avenir. En langue tupuri, le futur se construit de deux manières : soit avec le morphème « *yaŋ* **»,** soit avec le morphème **«** *ge* **»**. Ainsi, **le futur1 (F1)** est perçu par la présence du morphème « *yaŋ* **»** et certains extraits du corpus illustrent bien cela :

*A- Sɛ **yaŋ** lɛ coo'gè…* (Conte 1, L.51)

Il, lui+ morphème du futur + marque la direction+ verbe revenir…

« Il reviendra…»

*B- Tikǫǫ́ g è gà sɛ woo **yaŋ**, sɛ maŋ **yaŋ** lɛ...* (Conte 20, L.100-101)

Rapace + que + il, lui +BV du verbe aller +morphème du futur+ il, lui +BV du verbe apporter +morphème du futur+ marque la direction…
« Le rapace dit qu'il ira, il l'apportera… »
*C - sɛ cóo' **yaŋ**… (Conte 3, L.14)*
Lui, il+ BV du verbe atterrir + morphème du futur +
« Il atterrira … »

-Le futur2 (F2) se construit à l'aide de « *ge* **».** Il s'agit des exemples tels que :
*A- ŋgèl mäa gà ʔa raw **ge** ni ɓuy* (conte 1, L.54)
Place + pour + que + il+ BV du verbe partir +morphème du futur+ chez + tout, tous…
« Partout où il ira … »
B- *ʔa jɔŋ **ge** wɔɔ ɓuy ga sɔ lay.* (Conte 3, L.58-59)
Ils, elles + BV du verbe faire + morphème du futur + marque du pluriel + tous + négation + alors+ aussi.
« Ils ne seront plus tous exact…»
Ainsi, ce temps futur indique la réalisation à venir d'une action présentée comme certaine. Cet emploi dans les contes tpuri suggère un renforcement de la certitude des actions évoquées par le narrateur. Ce temps futur permet donc d'anticiper (ce qui permet au narrateur d'entretenir le suspens, de mettre le lecteur en situation d'attente).

Conclusion

Nous avons ainsi montré dans cet article, l'organisation spatio-temporelle dans les contes tpuri. Cette analyse éclaire sur le rôle de chaque notion liée à l'expression de l'espace et du temps. À ce sujet, nous pouvons, comme Ricœur (1991a : 283), « répéter après Kant que toute expérience se produit dans le temps, même celle qui se produit aussi dans l'espace ». En effet, « pour être, il faut être quelque part » (Ricœur, 1991a : 30), et « être quelque part », c'est occuper une position dans l'espace et dans le temps. L'espace et le moment de l'énonciation s'inscrivent dans d'autres formes de la langue qui ne peuvent pas elles aussi, s'élucider qu'à partir de la situation d'énonciation. Selon Émile Benveniste (1966 : 262) : « ce sont les indicateurs de la deixis, adverbes, adjectifs, qui organisent les relations spatiales et temporelles autour du

sujet pris comme repère : ici, maintenant et leurs nombreuses corrélations : hier, l'an dernière, demain, etc. ». Ils ont en commun ce trait de se définir seulement par rapport à l'instance, *demain* où ils sont produits, c'est-à-dire sans la dépendance du *je* qui s'énonce. Ces marques spatio-temporelles de l'énonciation sont tous les mots ou groupes de mots qui situent le message dans le temps et l'espace par rapport à l'émetteur, à la situation d'énonciation. Ces indices spatio-temporels sont tout simplement des marques sur le cadre de l'échange, c'est à dire ***où*** et *quand* a lieu l'énoncé. La construction spatiale détermine alors le propre de l'environnement dans lequel vivent les Tpuri. L'espace à travers l'environnement a une influence sur ce peuple. Pour ce qui est du temps, nous constatons que certains éléments constituent de véritables repères temporels. Cependant, d'autres repères et indications temporels à l'*incipit* constituent une imprécision pour délimiter le moment de l'énonciation. Ceux-ci donnent aux contes un caractère fictionnel. L'ancrage temporel dans les contes tpuri est principalement occupé par des repères naturels comme les jours, les nuits ou les saisons.

Bibliographie

- GUILLAUME G. (1965), *Temps et verbe : théorie des aspects, des modes et des temps* (a) ; suivi de *L'Architectonique du temps dans les langues classiques* (b). Paris : Champion.

- BAUMGARDT U. et BOURLET M. (2009), *De la référentialisation spatiale en littérature orale. L'exemple des contes peuls du Cameroun et du Sénégal.* Journal des africanistes, Open Edition journals.

- DESCLÉS J. P. (1994), « Quelques concepts relatifs au temps et à l'aspect. » *Studia Kognitywne, Semantika Kategorii Aspektu i czasu,* n°1, pp.57- 88.

- PERBET H. (2017), L'expression de la temporalité dans les contes de Joseph Jacobs. Thèse pour obtenir le grade de Docteur de l'Université de Strasbourg, Université de Strasbourg.

- BENVENISTE E. (1966), *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Paris, Gallimard.

-(1969), Le vocabulaire des institutions indo-européennes, tome 1 : Pouvoir, droit, religion. Éd Minuit.

- (1974) *Problèmes de linguistique générale*, tome 2, Paris, Gallimard.

- RICŒUR P. (1991a) *Temps et récit - tome III : le temps raconté* ; Paris, le seuil, rééd. Coll. « Points Essais », n°229, 1985.

- DANON-BOILEAU L. (1982), *Produire le fictif : linguistique et écriture romanesque*, Paris : Klincksieck.

LA TRANSMISSION INTERGENERATIONNELLE D'UNE LANGUE IDENTITAIRE : LE CAS DU *TUPURI* LANGUE ADAMAWA-OUBANGUIENNE, DU SOUS-PHYLUM NIGER-CONGO, GROUPE 6 MBUM

Jacqueline Maïkake
Université de Ngaoundéré, Cameroun
maikakejacqueline@gmail.com

Résumé

L'analyse quantitative des usages déclarés porte sur trois générations natives de la communauté tupuri du département du Mayo-Danay à l'extrême-Nord du Cameroun. Il ressort de cette analyse que, quelque soit le contexte multilingue, toutes les générations sont favorables à la pratique du tupuri. Cette langue joue un rôle indéniable dans la vie quotidienne de ses locuteurs. Ainsi, les facteurs incitatifs qui favorisent les seuils statistiques de la transmission de la langue tupuri des générations en génération sont multiples : la famille (grands-parents G+2, parents G+1 et enfants G0), la communauté linguistique, les séjours au village d'origine. Toutefois, les Tupuri mettent en jeux des moyens pour assurer la dynamique de cette langue. Il s'agit d'une part des jeux (ngãy, põo, bawge ŋgu, tum-tum, contes et proverbe) qui sont le soubassement même de transmission linguistique. Ces divers jeux ont un intérêt linguistique, communicatif et culturel. À travers les jeux, le dialogue se développe donnant lieu à des pratiques linguistiques où surgissent la nomination et le langage. Et d'autre part, Les moyens institutionnels comme l'initiation, le gùrna, le waywa, le léelè, l'Église et même les émissions à la radio œuvrent aussi à la vulgarisation de cette langue. Toutes ses institutions permettent de maintenir la cohésion de l'ethnie, évoquent la tradition tupuri, marquent l'identité et aussi font prendre conscience d'appartenir à un groupe qui a ses valeurs.
Mots clés: *intergénérationnel, transmission, tupuri, usage, Mayo-Danay.*

Summary

The quantitative analysis of the declared uses covers three native generations of the tupuri community in the Mayo-Danay department in the far north of Cameroon. It emerges from this analysis that, whatever the multilingual context, all generations are favorable to the practice of tupuri. This language plays an undeniable role in the daily life of its speakers. Thus, the incentive factors which favor the statistical thresholds for the transmission of the tupuri language from generation to generation are multiple: the family (grandparents G+2, parents G+1 and children G0), the linguistic community, stays to the village

of origin. However, the tupuri bring into play means to ensure the dynamics of this language. These are on the one hand the games (ngãy, põo, bawge ŋgu, tum-tum, tales and proverb) which are the very foundation of linguistic transmission. These various games have a linguistic, communicative and cultural interest. Through games, dialogue develops giving rise to linguistic practices in which nomination and language emerge. And on the other hand, institutional means such as initiation, gùrna, waywa, léelè, the Church and even radio broadcasts also work to the popularization of this language. All its institutions help maintain ethnic cohesion, evoke the tupuri tradition, mark the identity and also make people aware of belonging to a group that has its values.
Key Words: *intergenerational, transmission, tupuri, use, Mayo-Danay*

Introduction

Cette contribution s'appuie sur une recherche doctorale en cours dans le champ de la sociolinguistique, portant sur la transmission intergénérationnel du *tupuri* dans le département du Mayo-Danay à l'Extrême-Nord du Cameroun. La question que nous essayions de répondre est celle de savoir le processus de la transmission du *tupuri* des générations en génération. La notion de la transmission intergénérationnelle implique une pratique linguistique entre les grands-parents (G+2) et les parents (G+1), les parents eux-mêmes (G+1 et G+1), entre parents et leurs enfants (G+1 et G0), entre frères et sœurs (G0 et G0) et entre grands-parents (G+2) et petits-enfants. De ce fait notre analyse se base sur les usages déclarés des pratiques linguistiques des locuteurs natifs *tupuri* et les moyens mis en jeu par cette communauté pour assurer la dynamique intergénérationnelle de cette langue.

1. Définition du concept de la transmission intergénérationnelle

1.1. La transmission

Le concept de transmission vient du lui du latin « transmittere » qui signifie envoyer, mettre au-delà. Il sous-entend l'existence d'un partage plus ou moins volontaire avec autrui. Transmettre quelque chose, c'est ne plus être le seul maître de cette chose (langue). Transmettre, C'est aussi reconnaître et renforcer la nature du lien de dépendance à l'autre et son patrimoine. C'est, en quelque sorte, travailler à la survie de la famille et des modes de fonctionnements qui sont

propres. Cette notion renvoie ainsi à des acceptions différentes suivant les disciplines qui l'abordent : la mécanique, le droit, la médecine, la religion, la linguistique, la sociologie, l'informatique, la musique. Pour mieux comprendre ce concept, il revient pour nous de donner quelques définitions.

Étymologiquement, le préfixe (trans), en latin exprime l'idée de changement, de traversée, d'après *Le Petit Larousse*. Et le mot (mission) signifie une (charge donnée à quelqu'un pour accomplir une tâche définie). Cela signifie que la transmission est une charge portée à travers les générations.

Bitjaa Kody (2004 :184) considère la transmission d'une langue comme un « processus à travers lequel une personne dépositaire d'un savoir oud'un savoir-faire fait acquérir inconsciemment ce dernier à une autre personne qui ne possédait pas la moindre compétence dans ce domaine ».

Par ailleurs, nous pouvons dire que la transmission est la passation d'un savoir qui peut se faire de manière inconsciente, volontaire, réciproque à une personne qui ne possédait pas de compétences ainsi que le résultat de cette action . La transmission intergénérationnelle est donc un processus dynamique. À l'instar du processus de communication, la transmission intergénérationnelle est un processus bilatéral ou multilatéral, c'est-à-dire qui nécessite au moins deux acteurs: un acteur qui émet la transmission (l'acteur-transmetteur) et un autre qui reçoit celle-ci (l'acteur-récepteur).

Pour mieux comprendre ce concept, il faut connaître les enjeux au tour de la transmission :

- Qui transmet (émetteur) et qui reçoit la transmission (récepteur) ?
- Que transmettre ? (langue)
- Comment transmettre ? Avec quels moyens, quels outils, quelles méthodes ?
- Quels sont les échecs et les dysfonctionnements de la transmission ? Comment les interpréter ?
- Quels sont les indicateurs d'une transmission réussie ?

1.2. L'intergénérationnel

L'intergénérationnel est un adjectif qui permet de décrire les usages ou échange, positif ou négatif qui peuvent se dérouler entre les individus qui appartiennent à des générations différentes. C'est donc les relations entre les générations.

La génération, quant à elle, est définie par Galland (2007 :107), comme « un ensemble de grands esprits qui ont marqué leur époque. Elle se limite à un cercle étroit d'individus, une minorité qui se fait le porte-drapeau d'une classe d'âge, d'évènements ou d'une époque ». C'est aussi un ensemble d'individus de même niveau généalogique, c'est-à-dire placés à une même distance d'un ancêtre commun.

Les sociologues à l'instar de Mead Margaret définissent ce concept à partir de trois effets : effet d'âge, effet de contexte et effet d'héritage.

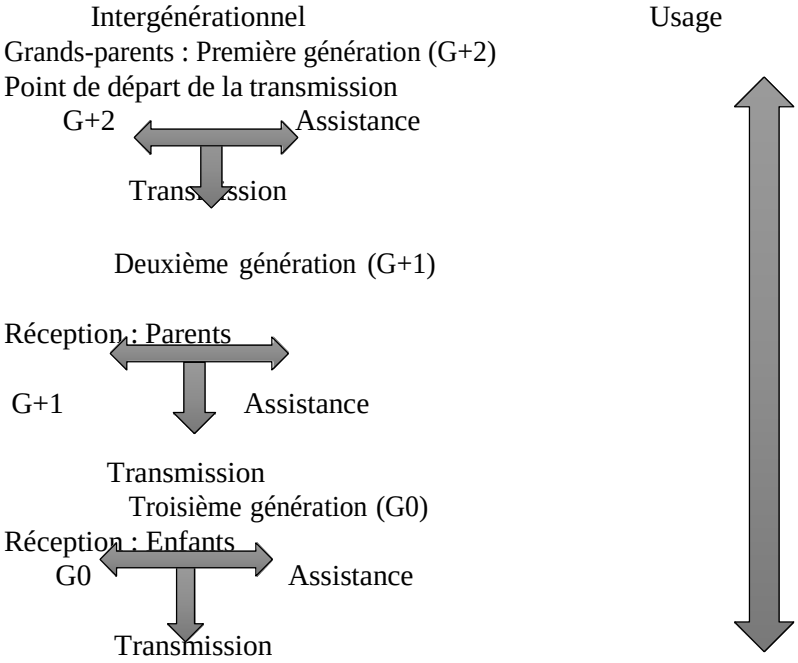
- En ce qui concerne l'effet d'âge, une génération correspond avant tout à une étape du

cycle de vie, à un groupe d'âge particulier, à un instant T.

- L'effet de contexte renvoie à une génération qui s'inscrit dans une période. C'est ainsi que Mead Margaret (1979 :78) déclaraitque « Vous n'avez jamais été jeune dans le monde où, moi, je suis jeune, et vous ne le serez jamais ». L'auteur dans cette citation nous fait comprendre que la jeunesse n'est pas une donnée atemporelle.
- L'effet d'héritage c'est ce qu'on peut laisser à la progéniture.

Le schéma ci-dessous récapitule le processus de la transmission intergénérationnelle :

Schéma 1: *Représentation intergénérationnelle de la trajectoire de la transmission*



La transmission est un processus bilatéral ou multilatéral (la grande flèche à l'extrême droite) indique que chaque génération participe de manière active à la dynamique de la transmission. Cette dernière s'opère sur deux axes : vertical et horizontal.

La transmission sur l'axe vertical est celle qui prend en compte la dynamique intra-familiale, c'est-à-dire la famille nucléaire (G+2 = grands-parents, G+1= parents et les enfants=G0).

Tant dis que la transmission sur l'axe horizontal est celle qui tient compte des usages entre la génération cible et les acteurs extra-familiaux, c'est-à-dire l'assistance qui peut être la famille élargie, la communauté linguistique, les amis, les voisins…bref la société.

La transmission intergénérationnelle prend en compte d'une part, la dimension de filiation qui un processus d'engendrement

biologique et d'autre part, celui d'affiliation qui est un processus d'intégration, d'appartenance à la communauté ou au groupe. Gayon et Wunenburger (1995 :141), caractérisent l'affiliation comme « tout à la fois une communauté et le mode de transmission qui permet à un nouveau membre d'être adopté par elle, reconnu comme membre légitime et autorisé à participer à la négociation ».
La transmission est donc un processus de filiation et d'affiliation qui se fait de manière verticale et horizontale.

2. Le processus de la transmission du tupuri

L'Homme *tupuri* est attaché à sa langue et transmet également cet attachement à ses progénitures. Il considère sa langue comme meilleure et n'éprouve aucune honte à la pratiquer avec les siens que se soit en milieu formel ou informel. Il est rare de voir les *Tupuri* parler une langue autre que la leur entre eux. Pour ces peuples, parler la langue des autres qu'ils appellent *jag dehãy* (langue inconnue), c'est être aliéné. C'est pourquoi l'amour de cette langue par ses locuteurs natifs permet à cette langue de gagner en puissance au sein d'autres groupes ethniques. C'est dans ce sillage que Jonny Guillard (1965 :66) renchérit qu' « on trouve cependant d'autres populations étroitement mélangées et complètement assimilées. Parlant toupouri, suivant les mœurs et coutumes toupouri, n'ayant qu'un très vague souvenir de leur origine ». Le *tupuri* est une langue qui gagne en puissance à travers des considérations positives que ses locuteurs natifs ont de cette langue. Raison pour laquelle lorsqu'un non locuteur côtoie les *Tupuri*, il apprend facilement cette langue.

2.1. Les usages linguistiques familiaux

La famille constitue un milieu favorable à la transmission des langues identitaires. C'est un milieu d'usage fréquent des langues identitaires. Dans le cas spécifique du *tupuri* qui est une langue identitaire à quatre hauteurs tonales, il s'agit de savoir comment se fait la transmission de cette langue des générations en génération ?

La transmission du *tupuri* commence dès le bas âge à travers la pratique de cette langue avec les parents et toute la communauté linguistique. L'homme *tupuri* appelle la langue des autres ethnies *jag dehãy*

(langue inconnue) et ne l'utilise guère avec les siens. La transmission du *tupuri* des générations en génération s'effectue par imitation. Les grands-parents (G+2), les parents (G+1) et les enfants (G0) vivant dans la famille utilisent cette langue dans toutes les situations de communication. Il se noue une grande familiarité entre les générations. Ainsi, les enfants imitent les pratiques linguistiques de leurs parents et grands-parents. La transmission du *tupuri* ne requiert pas une école de formation, tout se passe dans la régularité de la pratique orale avec la communauté linguistique. C'est ainsi que Jonny Guillard (1965 :150) dans son œuvre *Golonpoui : Analyse des conditions de modernisation d'un village du Nord-Cameroun* stipule que

> « l'éducation traditionnelle du jeune toupouri s'effectue essentiellement par imitation progressive des gestes et comportements des parents. Pas de leçons, pas d'explication, pas de contraintes mais une imprégnation lente et diffuse à partir d'un milieu très homogène ; l'exemple permanent d'une conduite en apparence inéluctable par suite des facteurs matériels et des conventions sociales inculque peu à peu au jeune enfant les règles de la vie comme les méthodes de travail. Alors que le bébé voyait tous ses caprices, sinon totalement satisfait, du moins immédiatement écoutés, qu'il se forgeait sur le dos de sa mère l'image d'un monde peut-être hostile mais toujours à ses ordres, le jeune enfant voit ses parents modeler sans cesse leur comportement sur les normes matérielles et sociales en apparence rigide et les adopte à son tour »

Les résultats de l'analyse des données sur la fréquence d'usages des langues menées à Doukoula et Yagua prouvent à suffisance la pratique du *tupuri* par les différentes générations. Dans le but de recueillir des données autour du thème central de notre recherche sur la transmission intergénérationnelle du *tupuri*, nous avons mené des enquêtes dans la ville de Yagoua et Doukoula. Ce choix répond au critère suivant :

Critère d'hétérogénéité linguistique. Yagoua est le chef lieu du département du Mayo-Danay. C'est un environnement cosmopolite qui

regorge une grande majorité de l'activité politico-économique et linguistique et demeure de ce fait, une sphère d'attraction et de contacts de langues susceptible de fournir des discours sur les pratiques linguistiques riches. Cet environnement hétérogène nous a permis d'évaluer les répercussions des diverses langues du terroir sur la transmission du *tupuri*.

Critère d'homogénéité linguistique. Doukoula est le vief des *Tupuri*. Les locuteurs *tupuri* de Doukoula ont la réputation d'être très attachés à leur langue et font figure de modèle en termes de gardiens de la langue.

L'échantillon final est constitué de 1200 enquêtés repartis de la manière suivante :

- 600 échantillons d'enquêtés à Yagoua dont 200 échantillons constitués des grands-parents (G+2), 200 échantillons constitués des parents (G+1) et 200 échantillons constitués des enfants ou progénitures (G0).
- 600 échantillons d'enquêtés à Doukoula dont 200 échantillons constitués des grands-parents (G+2), 200 échantillons constitués des parents (G+1) et 200 échantillons constitués des enfants ou progénitures (G0).

Il faut noter que les G0 sont les enfants des G+1 et les petits-enfants des G+2. Le questionnaire a été administré à l'un de G+2(grands-parents), à l'un de G+1(parents), et à l'un de G0 (enfants) sans distinction de sexe. Cette répartition équitable permet d'explique notre volonté d'obtenir des résultants fiables afin d'évaluer la dynamique de la transmission du *tupuri*.

2.1.1. Résultats de la fréquence d'usage du tupuri à Doukoula

Tableau 1 : *Langue(s) utilisée(s) entre les grands-parents et parents Doukoula*

		Fréquence	Pourcentage	Pourcentage valide	Pourcentage cumulé
Valide	G+2 *tupuri*	200	100,0	100,0	100,0
	G+1	200	100,0	100,0	100,0
	Total	400	100,0	100,0	

Dans ce tableau, les G+2 et les G+1 pratiquent unanimement le *tupuri* en famille. De ce fait, il y a donc une continuité dans les pratiques linguistiques entre les G+2 et les G+1. D'ailleurs, pour plusieurs d'entre eux, notre question paraissait inutile. Pour eux la pratique du *tupuri* est une évidence. Quelle autre langue auraient-ils pu parler ci c'est ne le *tupuri* ? Leur attitude démontre que les choses ne pouvaient pas aller autrement: ils sont d'origine *tupuri*, par conséquent parler *tupuri* relève d'un processus naturel.

Tableau 2 : *Langue(s) utilisée(s) entre les grands-parents et les petits- enfants à Doukoula*

		Fréquence	Pourcentage	Pourcentage valide	Pourcentage cumulé
Valide	G+2 *tupuri*	200	100,0	100,0	100,0
	G0	200	100,0	100,0	100,0
	Total	400	100,0	100,0	

Tout comme les G+2 et les G+1 déclarent unanimement pratiquer le *tupuri* ; les G+2 et les G0 c'est-à-dire les grands-parents et leurs petits-fils déclarent aussi à 100% pratiquer le *tupuri*. Les G0 rappellent que les grands-parents et les parents sont les pionniers de la transmission du *tupuri*. Ils s'expriment tous en *tupuri*. Il est inadmissible

qu'un enfant s'adresse à ses parents dans une autre langue. C'est la langue de la famille et tout le monde en parle.

Tableau croisé 3: *Première langue parlée * Langue(s) parlée(s) entre époux et épouse(s) à Doukoula*

Effectif

		Langue(s) parlée(s) entre époux et épouse(s) tupuri	Total
Première langue parlée G+1	*Tupuri*	200	200
Total		200	200

On observe dans ce tableau que les parents ont tous pour première langue le *tupuri* et l'utilisent unanimement dans leurs interactions. La transmission est assurée par les parents qui y attachent une importance indéniable.

Tableau croisé 4: *Première langue apprise * Langue(s) de communication entre frères et sœurs à la maison à Doukoula*

		Langue(s) de communication entre frères et sœurs à la maison Tupuri	Total
Première langue apprise G0	*tupuri*	200	200
Total		200	200

À la lumière de ce tableau, les enfants ont tous pour première langue le *tupuri* et s'expriment à 100% entre eux en *tupuri*. Ceci prouve que les enfants imitent de même leurs parents dans leurs pratiques linguistiques.

À la question de savoir les langues utilisées par les enfants pour s'adresser à leurs parents, ces derniers ont confirmés l'usage à 100% du *tupuri* dans la famille. Ils témoignent qu'utiliser une autre langue pour s'adresser à un parent est un signe de manque du respect.

Figure 1: *Avis des enfants (G0) par rapport à l'usage de langue(s) avec les parents (G+1) à la maison à Doukoula*

Les enfants (G0) déclarent unanimement parler la même langue que leurs parents (G+1). Ils y a donc continuité dans la pratique entre G+1 et G0.

Les parents encouragent aussi le rôle actif de leurs enfants à pratiquer la langue en prenant en considération leurs opinions, particulièrement lorsque ces derniers deviennent de jeunes adultes. On remarque effectivement que les fréquences d'usage du *tupuri* entre les parents (G+1) et leurs enfants (G0) se font d'égal à égal puisque les enfants deviennent la fierté de leurs parents.

2.1.2. Résultats de la fréquence d'usage du tupuri à Yagoua

Tableau 5: *fréquence d'usage familial à Yagoua*

Usage entre les différentes générations	Langue							
	Tupuri	français	*Fulfulde*	*tupuri - français*	*tupuri - fulfulde*	*tupuri - massa*	*tupuri-fulfulde - français*
G+2	97%			3%			

avec G+1							
G+1 avec G+2	96%	1%		3%			
G+2 avec G0	97%			3%			
G0 avec G+2	92,5 %	3%		4,5%			
G+1 avec G+1	94,5	2%	10%	4,5%			
G0 avec G0	55%			3,5%	6,5%		
G+1 avec G0	94,5	1%		4,5%			
G0 avec G+1	89,5	3%		4,5%		1%	2%

Selon le résultat de la fréquence d'usage linguistique entre les générations, il transparaît que le *tupuri* est majoritairement utilisé pour la communication entre grands-parents, parents et enfants au foyer dans la ville de Yagoua bien que cette langue subit l'influence de plusieurs langues qui se côtoient. Ce qui confirme le propos de Jonny Guillard (1965 :149) : « pratiquement, le Toupouri semble toujours être dans le même état de culture qu'il y a soixante ans avant l'arrivée des Européens ; le français n'est parlé que très rarement ».

2.2. Les moyens ludiques

Les moyens ludiques sont des activités qui relèvent du jeu. Ainsi, comment se fait la transmission d'une langue à travers les moyens ludiques?

2.2.1. Les jeux

Le jeu est une activité indispensable pour l'enfant, c'est un élément nécessaire à son équilibre et à son développement global c'est-à-

dire psychologique, linguistique, cognitif, affectif et social. C'est en jouant que l'enfant apprend à explorer son univers. Quand il joue, il le fait avec sérieux. Aussi il décide et s'exerce sans avoir des contraintes d'échec à cause de l'effet de la détente et de la liberté qui sont des constituants fondamentaux dans le jeu.

Le jeu apparaît comme une invite à une prise de conscience de l'importance de notre patrimoine culturel; car à travers le jeu, l'enfant acquiert des compétences linguistiques à travers la pratique langagière, la compétence musicale à travers son sens d'écoute et d'imitation, la compétence interpersonnelle qui entre en jeu lors de sa pratique langagière avec les siens et la compétence logique qui permet de développer sa capacité de résolution d'un problème et son raisonnement. Roger Caillois (1967 : 42-43) est de cet avis lorsqu'il dit que le jeu a pour but de transformer de sociabiliser, de donner une dimension culturelle à notre instinct naturel. C'est à juste titre que Jonny Guillard (1965 :132) stipule que : « vers l'âge de 3 ou 4 ans, les enfants cherchent àimiter dans leurs jeux les adultes puis vers 7 ou 8 ans, ils prennent une part directe à la vie et aux travaux de la famille (garde de chèvres, surtout pour les garçons, balayage du tin, puisage de l'eau, etc. pour les filles) ».

Il existe des jeux dans toutes les cultures et il semble que c'est le propre de l'homme. Chez les *Tupuri*, comme dans plusieurs sociétés africaines, les jeux couvrent tous les domaines de la vie, embrassent tous les âges. On joue avec les enfants (G0) tout comme on joue avec les grands-parents (G+2) et les parents (G+1).

Le jeu peut regrouper plusieurs personnes qui jouent les uns contre les autres pour atteindre un objectif fixé, propre au système de jeu ou fixé de commun accord. Lors des ce jeu, les enfants transcendent leurs différences pour le bonheur collectif, l'esprit communautaire et l'appartenance à une communauté. Ces jeux sont : le *ngãy* sous toutes ses formes, le *sakorr*, le *põo*, le *bawge ŋgu,* le *tum-tum*… Ainsi, le *ngãy* est un jeu qui développe une compétence langagière ; car il réunit toute la famille (G+2, G+1 et G0) ainsi que l'entourage qui se taquine pour se comprendre, pour communiquer à travers son lexique approprié. Pour Kolyang Dina Taïwe (2004 :19), le *ngãy* « reste un mortier culturel qui lie les membres de la société » Les *ngãy* est donc un moyen qui développe la compétence langagière en plus de son aspect ludique.

2.2.2. Les contes et proverbes

L'homme *tupuri* pour parler de son monde et de lui-même fait usage d'un langage voilé. Il se sert des contes. Il ne nomme pas de façon directe le sujet auquel se rapporte son discours. Ses personnages peuvent être des hommes, des animaux ou des objets remplissant tous des fonctions humaines. À travers eux transparaît la vie de l'homme *tupuri* dans son milieu. Il permet dont à l'enfant d'établir des parallèle entre ce qui se passe dans l'histoire racontée et ce qui lui arrivera pour de vrai. Les contes ont pour but de dicter les règles de la vie adopté pour son propre épanouissement et pour celui de la société. À travers ces récits, l'enfant apprend à résoudre ses problèmes tout seul, à parler le langage soutenu. En général, le conte est caractérisé par son aspect divertissant et pédagogique. Tout le monde peut narrer le conte. La norme voudrait qu'on ne raconte qu'après le coucher du soleil et à la fin du repas c'est-à-dire la nuit.

Finalement, nous pouvons dire que les contes sont plusieurs choses à la fois : un jeu, une école d'éducation et de formation, un centre d'apprentissage de l'art de la parole. Ils enrichissent donc la langue et la pensée, stimulent la créativité et développent l'éloquence de la communication. Grace aux contes, les conteurs familiarisent les enfants avec un vocabulaire et des tournures grammaticales. Les enfants comprennent mieux cette sorte de morale pratique illustrée par les contes. C'est pourquoi dans la ville de Yagoua, la CRTV Danay FM 98.8 diffuse tous les jeudis de 21h à 22h une émission sur la culture *tupuri* dont le présentateur est Sylvain Tourna. Cette émission a pour but la valorisation du patrimoine culturel à travers les contes, les chants, la sensibilisation à l'acquisition de la langue aux enfants et le vivre ensemble…

Dans les contées *tupuri*, les paroles des vieux sont voilées dans les contes et les proverbes. On ne parle jamais d'une façon dénudée que ce soit dans les échanges, la parole est toujours proverbiale. C'est grâce à ces proverbes que se transmet la variété acrolectale, car le message n'est pas à la portée de tous. Les proverbes ont leurs racines dans la tradition qui observe, explique et interprète les faits, les règles de la nature, les comportements humains pour exprimer les relations sociales. Ils connotent l'éloquence et la sagesse.

2.3. Le moyen institutionnel

Dans la communauté *tupuri*, nous avons plusieurs institutions traditionnelles qui favorisent l'ancrage dans la culture.

2.3.1. L'initiation

L'initiation est une institution traditionnelle d'une société. Elle fonctionne avec un but précis, celui de faire passer des enfants à un statut d'homme, de la sphère féminisme à la sphère masculine. Tout enfant ayant assisté à l'initiation est considéré comme mature et comme tel doit désormais s'appeler autrement. Le nouveau nom que l'enfant reçoit lors de son initiation est formé à base du radical verbal ou nominal de son nom de naissance auquel est postposé un suffixe. Ces suffixes sont les suivants : -bele, -dandi ou andi, -gamla, -kagu, -kamla, -kissam-krew, -sala, -sandu, tuwãy. Suzanne Ruelland (1992 :128) souligne l'importance et la valeur éthique de cette initiation en disant : « l'initiation marquée par le changement de nom du garçon va modifier les comportements appellatifs tant du garçon envers son entourage que celui de ses familles envers lui ». C'est ainsi que Jonny Guillard (1965 :139) décrit les épreuves endurer par les enfants lors de leur initiation :

> « toute une série d'épreuves nocturnes et diurnes destinées à les épouvanter et à les affermir a lieu. En même temps, ils apprennent le langage secret et exécutent des danses et des chants particuliers à cette période de leur vie. Ayant une connaissance suffisante de la langue et des techniques du gounougay, ils prennent ce titre et deviennent ainsi initiés »

L'initiation ou le « *goni* » constitue un moyen crucial, car il contribue au maintien de la cohésion de l'ethnie, à faire prendre conscience d'appartenir à un groupe qui a ses valeurs, à se défaire de cette personnalité enfantine pour entrer dans le cercle des adultes. Suzanne Ruelland (1992 :130) l'a bien remarqué : « La société exige de l'initié l'abandon de ses habitudes langagières infantiles et l'adoption d'une attitude équivalente à celle d'un homme adulte ».

2.3.2. Le gùrna

Le *gùrna* ne se réduit pas seulement à la danse. C'est une institution qui est au cœur de la vie associative *tupuri*. Jonny Guillard (1965 :141) déclare que

> « dans la brousse, les gourna composent et apprennent les chants qui accompagneront les danses et porteront les nouvelles aux quatre coins du pays. Le chant est en général à voix alternées, chacune ajoutant son couplet en brodant sur le précédent, avec un rythme bien marqué et des phrases assez longues ».

Le *gùrna* est d'origine massa et assume les mêmes fonctions chez les *Tupuri*. C'est une institution animée par des jeunes et adultes groupés dans un enclos avec des vaches laitiers sous un grand arbre en retrait du village. Les jeunes femmes et la fille y participent également. Dans cette organisation, les valeurs culturelles, morales, spirituelles chez les *Tupuri* sont y enseignées et scrupuleusement respectées. La moralisation de la vie s'enseigne à travers les chants *gùrna* (*siŋri gùrna*). Le *gùrna* est le reflet de la vie communautaire. On y enseigne le savoir-faire et le savoir-être. Même les personnes du troisième âge s'y réfèrent pour se ressourcer. C'est pour cette raison que Kolyang Dina Taïwe (2010 :85) affirme que « le gurna est indubitablement la danse la plus populaire chez les Tpuri. On pratique cette danse à l'occasion des funérailles et autres cérémonies ». Le *gùrna* est le fondement des valeurs morales et c'est pourquoi chaque village a une association de *gùrna*. Ce dernier constitue une résistance aux assauts des cultures extérieurs sources d'acculturation.

L'écrivain chevronné Kolyang (2012 :24) précise que

> là se définit la vie culturelle de la région, se bâtit le cœur et grandit l'âme du village. Le sol est asphalté à la bouse de vache. Dans cet état règlementé par des séculaires lois ancestrales, les adultes transmettent des préceptes aux générations futures, à travers l'école des traditions. Aussi, les jeunes l'exercent-ils dans le gourna fiiri, le gourna aux chèvres et les plus

petits au gourna-kagre, le gourna aux poules. Toutes ces institutions sont des instances de l'enseignement de la vie publique.

2.3.3. Le waywa

La danse de waywa est l'expression de la défense d'un patrimoine culturel dans le souci de pérenniser l'intergénérationnel. Cette danse est le lieu où les jeunes trouvent leurs futures époux (ses), c'est également le lieu de conservatisme salutaire pour la tradition c'est-à-dire, les vieilles générations se reconnaissent dans la continuité. Les chants de waywa constituent un pouvoir de maintien de la langue dans sa communauté.

Et comme la danse est un art, les jeunes ses parent des accessoires les plus beaux. Après leurs ornements, les jeunes s'élancent dans la danse. C'est ainsi que l'on peut entendre les parents s'exclamer « weere maa de balan maŋ wɔɔ ɗuu paarè ɓaara ciŋ so » qui signifie « les enfants d'aujourd'hui ont donc honoré le nom de leurs parents »

2.3.4. Le léele

Pour Kolyang Dina Taiwe (2010 :76)

> « Les lele sont des ballets chantés et animés par les femmes lors des funérailles. Le lele est constitué uniquement des femmes. La danse de lele est dirigée par une cheftaine, qui est une poétesse sans pareil, témoignant d'une intelligence et d'une créativité qui cherchent leur semblable ».

C'est la cheftaine qui dirige le chant. Ce dernier est composé d'un refrain que les danseuses reprennent à chaque couplet de la cheftaine. Les femmes danses en cercle formant une file indienne. C'est pour cette raison qu'un proverbe dit : « ce que nous sommes et ce que nous avons, nous le devons une fois à notre père et deux fois à notre mère ».

Le léele est ce que Leonie Tatou 2020 :135 appelle « chants dialogués ». Pour elle, les chants dialogués « sont exécutés par les femmes lors de rassemblements heureux ou malheureux. Ce sont en réalité des

dialogues entre une soliste qui les entonne et en conduit l'exécution et toutes les autres participantes ». Elle l'explique davantage à la page 136 :

> « pendant l'exécution du chant, le dialogue évolue sur une base convenue en ce qui concerne tant les interpellations de la soliste que les répons de l'assistance. La soliste dispose toutefois d'une marge de manœuvre pour improviser, en tenant compte des circonstances, variables, de la session. Elle est investie d'un réel pouvoir symbolique qui l'autorise à informer, à exhorter, voire à railler ou dénoncer, pouvoir qui la prémunit de toutes représailles ultérieures ».

Nous convenons avec Métangmo-Tatou Léonie que le *léelè* autrement appelé chant dialogué est une stratégie efficace qui permet de véhiculer une information, d'exhorter, de dénoncer à travers une prosodie rythmée renforçant le processus de la transmission de la culture.

Chanter véhicule un message. Les chants n'a jamais été dans les sociétés à traditions orales, un simple agencement sans signification de mots et de strophes, car la femme sur sa meule (*siŋ níini*) ou sur sa cuisse (*siŋ dundulun*), le bouvier sur sa flute (*síili*), les enfants dans les boues, sable ou dans la cour de jeu (*siŋ hrage*), ne composent pas les chants pour des syntagmes quelconques. C'est un facilitateur de parole.Dans l'art de chanter, les enfants imitent les parents. Ils apprennent parcette activité à construire les sons de manière agréable. Les chants occupent donc une place importante dans la transmission de la langue.

Par ailleurs, surtout au sein des sociétés traditionnelles, la musique se trouve être au centre du patrimoine culturel. C'est ainsi que dans les cabarets, les bars, lors des cérémonies, à la radio etc. des musiques *tupuri* animent le public. C'est ce qui fait dire à Kolyang Dina Taïwe (2010 : 80) que « pour connaître les hommes et pénétrer leur cœur, il faut aimer leur musique, car elle est l'essence même de ce qui fait la vie d'un peuple. La musique partout dans le monde, exprime les profondeurs et les aspirations les plus viscérales de l'être humain ». De ce fait, la musique *tupuri* est un élément important pour la vulgarisation de cette langue. C'est ainsi que plusieurs musiciens *tupuri* œuvrent pour la dynamique de

cette langue. En mettant en scène des pratiques langagières sur des usages quotidiens, ces musiciens contribuent à légitimer cette langue.

2.3.5. L'Église

L'Église est une institution qui œuvre pour assurer la vitalité des langues. La première forme de politique d'alphabétisation au Cameroun a été mise sur pied par l'Église pour une stratégie d'évangélisation. Cette stratégie pour l'expansion de la parole de Dieu à favoriser l'alphabétisation en langues identitaires. De ce fait, il fallait que les missionnaires et ceux qui devaient assurer l'enseignement religieux sachent communiquer oralement et écrire à fin de transmettre aux croyants la parole de Dieu. C'est ainsi que naquit l'écriture de plusieurs langues parmi lesquelles, l'écriture du *tupuri*. Grace à cette institution, la langue *tupuri* est enseignée aux fidèles pour la connaissance de la parole de Dieu. Dans le département de Mayo-Danay en particulier et dans le septentrion en général, la langue *tupuri* est utilisée dans presque toutes les Églises. C'est à juste titre que la Bible fut traduite en *tupuri* pour permettre aux fidèles des connaître la parole de Dieu et de l'appliquer dans leur vie quotidienne. Plus qu'un composant liturgique, l'usage de la langue *tupuri* se présente comme un marqueur identitaire le plus important au sein de sa communauté. C'est pourquoi dans un environnement *tupuri* les cultes se font en *tupuri*. Dans la ville de Yagoua, le culte de 6h se fait en français, massa, *tupuri*. Alors qu'à Doukoula et ses environs le culte se fait majoritairement en *tupuri*. Que ce soient les chants de louange ou de l'adoration, le message ou les témoignages et les annonces, tous se passent dans cette langue. Par contre lorsque la langue d'enseignement est différente du *tupuri*, les croyants ont tendance à manifester une attitude de rejet. C'est pourquoi Kolyang Dina Taïwe (2012 :46) déclare : « L'école de dimanche est devenue une composante intégrale du village. Les mères et les enfants endurent aux côtés de leurs maris et pères pour apprendre d'abord à lire et à écrire ensuite ». Pendant cette période, le fidèles apprennent à lire, suivent les mots à la lettre et l'homme de Dieu suit les fidèles avec beaucoup de rigueur. Pour justifier de plus le rôle de l'Église, l'écrivain *tupuri* Kolyang Dina Taïwe (2012 :109) renchérit davantage :

> « pour la préparation de Noel, les séances d'apprentissage de chansons ont été initiées. Chaque soir après les repas, au clair de lune ou à la lumière de bois, les jeunes et les moins jeunes se rencontrent pour apprendre des cantiques. Depuis que ces séances ont été instaurées, l'école du dimanche a revêtu une autre fonction, celle d'un répétitorat qui aide à se rappeler des strophes de la veille. Des psaumes sont appris par cœur, des chants composés et des sketches proposés ».

Lors de nos enquêtes sur le terrain, tous les locuteurs maîtrisant l'écriture du *tupuri*, déclaraient l'avoir appris à l'Église.

De ce qui précède, l'Église est une institution qui favorise la transmission non seulement sur le plan salutaire mais aussi sur le plan linguistique. Allant dans le même sens Bitjaa Kody (2004 :345) déclare que

> « l'usage des langues locales dans les églises varie considérablement en volume d'offices selon qu'on se trouve en ville ou dans les campagnes. Alors que dans les villages il n'existe qu'une session dominicale entièrement dans la langue locale dominante, sauf en cas d'événement important qui rassemble des fidèles venant d'autres contrées, dans les villes, les paroisses s'adaptent au plurilinguisme urbain en instituant des sessions particulières entièrement en langues officielles ou entièrement en langues locales. En termes de pourcentages d'usage, les langues officielles seraient utilisées à 25% dans les églises en milieu rural, mais encore faudrait-il que l'occasion se présente ».

Bref, l'Église est une institution qui œuvre pour l'expansion de nos langues en mettant l'accent sur l'usage des langues identitaires dans la transmission du message religieux tant écrites qu'orales.

2.3.6. La formation professionnelle

L'usage des langues identitaires jouent un rôle important dans la formation professionnelle en milieu rural.

À cet effet, nous avons une première école de formation initiée depuis 2011 par le Professeur Kolyang Dina Taïwe appelée C3K qui signifie Complexe Culturel Communautaire de Kolara. Ce centre de formation a pour objet de favoriser le processus de l'alphabétisation en *tupuri* et le développement socio-économique des jeunes filles et femmes sans discrimination d'âge et d'ethnie avec ou sans éducation formelle au préalable. Ces dernières ayant quitté de manière précoce l'école ou celles dites analphabètes ont besoin d'être soutenues, encouragées et orientées vers une nouvelle vie. C'est pourquoi la mise en œuvre de la formation BROCONU (Broderie, Couture et Nutrition) est une opportunité pour les jeunes filles et femmes *tupuri* en particulier et les autres communautés en général; car son programme est riche et diversifié. La formation pratique est de 80% et celle théorique est estimée à 20% à consulter sur le site www.cde.saare.de.

Conclusion

En somme, nous pouvons dire que dans toute communauté à tradition orale comme celle des *Tupuri*, la langue est un moyen qui véhicule la totalité des informations culturelles. Elle est porteuse des informations et des connaissances propres à cette communauté. Le processus de la transmission des connaissances en général et de l'identité culturelle d'un peuple (*Tupuri*) en particulier implique une préservation et une réactualisation du passé à travers l'usage de la parole. Cette dernière comporte l'ensemble des messages que le groupe social considère comme significatif pour leur propre continuité dans le temps. L'examen des résultats révèle que le contexte familial favorise les seuils statistiques de la transmission de la langue *tupuri* aux enfants, car langue est le premier héritage qu'un parent peut léguer à sa progéniture. Toutefois, les *Tupuri* mettent en jeux des moyens pour assurer la dynamique de cette langue. D'une part, les jeux (*ngãy, põo, bawge ŋgu, tum-tum*, contes et proverbe) sont le soubassement même de la transmission. Ces divers jeux ont un intérêt linguistique, communicatif et culturel. Ces sont des moyens d'aborder le monde et d'affronter la réalité. À travers les jeux, le dialogue se développe donnant lieu à des pratiques linguistiques où surgissent la nomination et le langage. Et d'autre part, les moyens

institutionnels à travers les institutions comme l'initiation, le *gùrna*, le *waywa, le léelè*, et l'Église. Toutes ses institutions permettent de maintenir la cohésion de l'ethnie, évoquent la tradition *tupuri*, marquent l'identité et aussi font prendre conscience d'appartenir à un groupe qui a ses valeurs. À cela s'ajoute des moyens modernes comme la formation professionnelle et les émissions en langues identitaires à la radio qui permettent de promouvoir les cultures du milieu et de rendre le message accessible à un large public.

Reference bibliographique

BITJAA KODY, Z. D., 2004, *La dynamique des langues camerounaises en contact avec le français : approche macrosociologique*, thèse de Doctorat d'État en sociolinguistique, Département des Langues Africaines, Université de Yaoundé I, P.184, 345.

CAILLOIS, R., 1967, *Les jeux et les hommes*, Paris : Gallimard, P. 42-43.

GALLAND, O., 2007, Sociologie de la jeunesse, Paris : Armand colin, P.107.

GAYON, J., ET WUNENBURGER, J-J., 1995, *Le paradigme de la filiation*, Paris : L'Harmattan, P.141.

GUILLARD, J., 1965, *Golonpoui : Analyse des conditions de modernisation d'un village du Nord-Cameroun*, Paris : Mouton et Co La Haye, P. 66, 132,139, 141, 140, 150.

KOLYANG, D. T., et DADAÏ KOLYANG 2004, *Na joŋ hrage* (Les jeux *Tpuri*), Ka'arang : Éditions et Média, Ngaoundéré, P.19.

KOLYANG, D. T., 2010, *Parlons Tpuri*, Paris : L'Harmatan, P.76, 80, 85.

KOLYANG, D. T., 2012, *La rupture ou les déboires d'une conversion*, Paris : Édition l'Harmattan, P.24, 46, 109.

MEAD, M., (1971), « Le fossé des Générations : Les Nouvelles relations entre les Générations dans les années 1970 », Denoël-Gonthier, P.78.

MÉTANGMO-TATOU, L., 2020, *Dschang Paris Garoua. Missive à mon père, François Tatou. Essai d'anthropographie du quotidien*, Québec et Yaoundé : Éditions science et bien commun, P.135.

RUELLAND, S., 1992, *Description du parler tupuri de Mindaorén Mayo-Kebbi (Tchad), Phonologie, Morphologie, syntaxe,* thèse pour le Doctorat d'État ès-Lettres, Université de Lille III, Paris, P.128, 130.

Complexe Culturel Communautaire de Kolara (C3K) à consulter sur le site www.cde.saare.de.

LA POLYFONCTIONNALITE DU MARQUEUR *MA* EN KWANJA

Ngaouri Landri
Université de Ngaoundéré, Cameroun

Résumé

Dans le fonctionnement de certaines langues africaines, il existe certains marqueurs qui fonctionnent en synchronie comme des marqueurs polyfonctionnels. Ils sont dits polyfonctionnels parce qu'ils possèdent une polysémie importante et apparaissent à différentes échelles syntaxiques dans la phrase. Utilisé en fonction de la position qu'il occupe dans la phrase, le marqueur polyfonctionnel est comme le souligne S. Robert (2003 : 98) « un moyen d'optimisation des systèmes linguistiques, permettant à un minimum de formes d'avoir un maximum de fonctions ». Le kwanja ne fait pas exception, le marqueur má est un marqueur polyfonctionnel. Du point de vue de son sens et de sa position dans la chaine parlée, má, peut être le verbe, má peut également être le marqueur du focus, má peut être une copule, má peut fonctionner comme l'auxiliaire du verbe et comme marqueur aspectuel. L'objectif de ce présent travail qui s'appuie sur l'approche fonctionnelle d'A. Martinet (1985) est de parvenir à démontrer qu'en langue kwanja, le phénomène de polyfonctionnalité est attesté par le marqueur má qui peut occuper plusieurs fonctions dans la phrase selon sa position.

Mots clés *: marqueur, polyfonctionnel, focus, copule, kwanja*

Abstract

In the functioning of certain African languages, there are certain markers which function in synchrony as polyfunctional markers. They are said to be polyfunctional because they have significant polysemy and appear on different syntactic scales in the sentence. Used according to the position it occupies in the sentence, the polyfunctional marker is, as S. Robert (2003: 98) points out, "a means of optimizing linguistic systems, allowing a minimum of forms to have a maximum of functions ". The kwanja is no exception, the má marker is a polyfunctional marker. From the point of view of its meaning and its position in the spoken chain, má, can be the verb, má can also be the marker of focus, má can be a copula, má can function as the auxiliary of the verb and as an aspect marker. The objective of this present work which is based on the functional approach of A. Martinet (1985) is able to demonstrate that in the Kwanja language, the phenomenon of polyfunctionality is attested by the marker má which can occupy several functions in the sentence according to its position.

Keywords: *marker, polyfunctional, focus, copula, kwanja*

Introduction

Cet article a pour but de mettre en lumière l'existence d'une catégorie particulière de marqueurs que l'on a appelé marqueur polyfonctionnel, et d'en décrire le fonctionnement. Par définition, le marqueur polyfonctionnel est un morphème qui fonctionne en synchronie dans différentes catégories syntaxiques et qui possède plusieurs fonctions dans la phrase. Les études de S. Robert (2003) démontrent que pour satisfaire les besoins communicatifs et limiter l'effort, les langues doivent être dotées de mots polyfonctionnels et transcatégoriels. De ce constat, le marqueur *má* en langue kwanja possède une polysémie importante dans son fonctionnement. En effet, dans son emploi quotidien, le marqueur *má* peut fonctionner à la fois comme le verbe, comme le marqueur du focus, comme l'auxiliaire du verbe, comme une copule et comme le marqueur aspectuel. C'est cette très grande diversité de fonctions qui fait de lui un marqueur polyfonctionnel incontournable dans la structure phrastique du kwanja. Notre analyse visera à démontrer à la suite de S. Robert (2003), Diki-Kidiri (2003), Roulon-Doko (2003), Osu (2003), Vanhove (1997) et Danh Thành (2013) qu'il existe également un marqueur en langue kwanja qui fonctionne en synchronie comme un marqueur polyfontionnel : c'est le marqueur *má*. Pour ce travail, plusieurs interrogations guideront nos analyses : En quoi le marqueur má est-il considéré comme un marqueur transcatégoriel en kwanja ? La position du marqueur *má* dans la structure phrastique détermine-t-elle ses fonctions ? L'approche fonctionnaliste de Martinet (1985) servira de base théorique pour une analyse minutieuse de notre corpus. Les données de notre analyse se sont focalisées essentiellement sur le nouveau testament en langue kwanja (*njánɨ fă à*) et sur les contes (*màànì*). Cet article qui vise à décrire et à analyser le fonctionnement de *má* en kwanja s'attèle non seulement à démontrer la polysémie et la flexibilité syntaxique que possède ce marqueur, mais aussi à montrer la richesse des langues africaines longtemps considérées comme « home languages » La première partie de notre travail aborderala situation de la langue, ensuite dans la deuxième partie, nous présenterons les différentes fonctions du marqueur *má* tout en tenant compte de sa position dans la phrase.

1. Situation de la langue

1.1 Situation géographique

La langue kwanja est une langue parlée au Cameroun dans la région de l'Adamaoua plus précisément dans le département du Mayo-Banyo. Dans ce département, on localise les kwanja dans les arrondissements de Banyo et de Bankim. Ils occupent les villages suivants : Nyawa, Mayo-Djinga, Mayo-Séni, Pangari, Yimbéré et Nyamboya. Il faut dire que les lieux par excellence où les kwanja sont majoritaires sont : Yimbéré et Nyamboya.

1.2 Situation linguistique

La classification linguistique des langues africaines en général et des langues camerounaises en particulier laisse entrevoir le fait que ces langues sont classées en familles, en sous-familles, en branches et en sous-branches.

Il faut noter que la classification des langues africaines tire son origine des travaux du linguiste J. Greenberg (1963) dont la classification des langues repose sur quatre grandes familles : Afro-asiatique, Congo-kordofanienne, Nilo-saharienne et Khoïsanne.

La classification de la langue kwanja tire son origine de la classification des langues d'Afrique de l'ouest, Richardson (1956 : p 77.79). C'est ALAC (Atlas Linguistique d'Afrique Centrale) qui donne la classification suivante de la langue kwanja :

Phylum	⟹	Niger-kordofan
Sous -phylum	⟹	Niger-congo
Famille	⟹	Benoué-congo
Sous-famille	⟹	Bantoïde
Branche	⟹	Mambiloïde
Langue	⟹	Kwanja

Source : ALAC (1983)

2 . Les différentes fonctions de *má* en langue kwanja

La langue kwanja confère au morphème má une kyrielle de fonctions.

2.1. má comme le verbe

La description de la catégorie verbale dans les langues bantoues montre que le verbe est une catégorie flexionnelle. Cette flexion du verbe se matérialise par le fait qu'il a la capacité de fonctionner différemment tout en exprimant le temps. En kwanja, le morphème transcatégoriel *má* fonctionne comme un verbe-auxiliaire qui ne change pas de forme.

(1)

tàtá má mɔɔ̀**.**
Père être prs maison
« le père est à la maison »

mɨ́ má mɔɔ̀.
1sg être prs maison
« Je suis à la maison »

bí má mɔɔ̀.
1pl être prs maison
« Nous sommes à la maison »

mɨ́ má mɨ̀ bàlɔ̂ ŋ
1sg avoir prs Dét ballon
« J'ai le ballon »

mɨ́̀ má mɨ̀ bɔ́ɔ́rɨ̀ mɔɔ̀.
1sg avoir prs Dét machette maison
« J'ai la machette à la maison »

Nous remarquons des exemples supra que le morphème *má* est un verbe-auxiliaire. Il faut noter que l'identification de l'auxiliaire dans les langues bantoues pose un ensemble de problèmes liés à son fonctionnement. Si nous considérons la traduction de *má* dans les exemples supra, on se rend compte qu'il renvoie à l'auxiliaire être et avoir en langue française. Cependant, partant du constat selon lequel dans

toutes les langues, les auxiliaires sont ou ont été des verbes, *má* dans cette section est un verbe-auxiliaire. Guérin M (2016 : 300) précise que :

> Les verbes auxiliaires ne présentent pas toutes les propriétés morphosyntaxiques d'un verbe. Ils sont défectifs et présentent des idiosyncrasies morphologiques ou combinatoires. Ils doivent prendre un complément phrastique spécifique. Ils ont une fonction essentiellement grammaticale. Enfin, ils sont intégrés au paradigme de conjugaison.

En nous appuyant sur cette définition des verbes auxiliaires, force est de constater que *má,* ne présente pas les caractéristiques morphosyntaxiques des verbes en kwanja. Nous s'y reviendrons sur cet aspect lorsque nous présenterons le morphème *má* comme l'auxiliaire des verbes en kwanja pour montrer qu'il n'est pas un verbe mais, un verbe auxiliaire.

2.2. má comme auxiliaire du verbe

En linguistique descriptive la définition de l'auxiliaire repose sur un ensemble de critères définitoires liés à son fonctionnement. Guérin M. (2016 : 265) ressort les critères suivants :

- Définition(s) catégorielle(s). Les auxiliaires constituent une sous-classe de verbes, ou forment une classe lexicale à part entière.
- Définition fonctionnelle. Un auxiliaire est un élément prédicatif dont la fonction est d'exprimer une ou plusieurs catégories liées au verbe (temps, aspect, mode, etc.).
- Définition panchronique**.** Un auxiliaire est une entité linguistique occupant une position intermédiaire dans la chaîne de grammaticalisation Verbe- (temps aspect mode).

Parmi les critères de définitions de l'auxiliaire dans les langues bantoues nous allons dans le cadre de notre analyse nous focaliser sur le critère catégoriel et fonctionnel. Le critère catégoriel permet de situer l'auxiliaire dans la phrase, le critère fonctionnel vise à donner les valeurs de l'auxiliaire et le critère panchronique vise à rechercher l'origine de l'auxiliaire.

Bien plus, Creissels (2006a : 161) précise que, « ce qui justifie de reconnaître qu'on a affaire à une combinaison auxiliaire + auxilié plutôt que simplement à deux verbes dans une relation de dépendance, c'est que l'auxiliaire ne manifeste aucune propriété prédicative d'assignation de rôles sémantiques à des arguments, seul intervenant à ce niveau l'auxilié ».

(2)

Ngnibi má karáni̵ fìrì.
Ngnibi Aux cueillir arachides
« Ngnibi est en train de cueillir les arachides »

mă má búŋgíni̵ moni̵.
mère Aux attendre l'enfant
« La mère est en train d'attendre l'enfant »

Wawa má ywàni̵ bìì cl 5.
Wawa Aux laisser main
« Wawa est en en train de laisser la main »

wu má jɨ́ni̵ ŋvwàrkà.
3sg Aux partir champ
« Il est en train de partir au champ »

wu má mànŋgáni̵ tɛndí.
3sg Aux entasser cailloux
« IL est en train d'entasser les cailloux »

Nous remarquons que le fonctionnement de *má* dans les exemples supra est un verbe adjuvant (helping verbs) dénué de sens, qui ne participe pas à l'expression du temps. Dans nos exemples, supra les verbes (jɨ́ni̵, mànŋgáni̵, ywàni̵, búŋgíni̵ et karáni̵) ont le sens « en train de…… ». On remarque donc qu'avec la présence de *má* comme auxiliaire, ces verbes prennent le sens « est en train de….. ».

(3)

má jɨ́ni̵ « est en train de partir »
má mànŋgáni̵ « est en train d'entasser »
má ywàni̵ « est en train de laisser

má búŋgíni « est en train d'attendre »má
karáni « est en train de cueillir »
Bien plus, on remarque aussi que la présence de *má* dans la phrase implique la flexion verbale en *ni.* Ce constat général lié au fonctionnement du morphème polyfonctionnel est un cas de dislocation ou de périphrase verbale et un cas d'aspect progressif que nous verrons dans la section qui va suivre. Considérons le fonctionnement des verbes dans les exemples ci-dessous sans la présence de l'auxiliaire *má*.
(4)
(4)
Ngnibi kar fìrì.
Ngnibi cueillir prs arachides
« Ngnibi cueille les arachides »

Mă búŋ moni.
Mère attendre prs l'enfant
« La mère attend l'enfant »

Wawa ywà bii cl 5
Wawa laisser prs main
« Wawa laisse la main »

wu jí ŋvwàrkà.
3sg partir prs champ
« Il part au champ »

On remarque qu'en l'absence de l'auxiliaire, le verbe ne fléchi pas et ne change pas de forme. La présence de l'auxiliaire déclenche le mécanisme de flexion, synonyme de marqueur aspectuel et de périphrase flexionnelle.

On comprend donc au finish que l'auxiliaire *má* dans la phrase déclenche le mécanisme de périphrase flexionnelle du verbe en *ni.* Cette périphrase flexionnelle fonctionne en kwanja comme un tiroir verbal qui se construit avec un auxiliaire, marqueur aspectuel.
(5)
wu má jí -ni ŋvwàrkà.
3sg Aux partir en train de champ

« Il est en train de partir au champ »

Wawa má ywà -nɨ biì cl 5.
Wawa Aux laisser en train de main
« Wawa est en en train de laisser la main »

NB : le fonctionnement du morphème *má* en langue kwanja laisse entrevoir l'idée que ce marqueur fonctionne aussi comme une copule. La copule est un mot dont la fonction est de lier l'attribut du sujet à une proposition. De façon précise, la copule est le verbe être qui relie le sujet et le prédicat d'une proposition.

(6)

Wawa má nànà
Wawa Cop bébé
« Wawa est un enfant »

wu má wɨ̀rà dəŋndɨ́nɨ
3sg Cop personne enseigne
« il est enseignant »

wu má macàm mí
3sg Cop tante Poss
« elle est ma tante »

2.3 má comme marqueur aspectuel

De manière générale, le terme aspect s'applique à la manière dont quelqu'un ou quelque chose se présente à la vue. C'est dans ce sens que l'on peut parler de l'aspect d'une personne, d'un arbre ou d'une maison. Dans le domaine qui nous intéresse, l'aspect est la manière dont une situation exprimée par le verbe est saisie dans son accomplissement par le locuteur. C'est-à-dire l'aspect grammatical.

Dubois. J (2007 : 53) présente l'aspect comme « une catégorie grammaticale qui exprime la représentation que se fait le sujet parlant du procès exprimé par le verbe (ou par le mode d'action), c'est-à-dire la représentation de la durée, de son déroulement ou de son

achèvement… ». Cela veut donc dire en clair que l'aspect est une catégorie verbale qui exprime le déroulement ou l'accomplissement du procès. Le fonctionnement de *má* imposant la flexion du verbe en *nɨ* prend le sens de « est en train de…. » qui marque l'aspect progressif.

Pour Essono J.M (2000 : 474), « le progressif ou aspect non-ponctuel exprime le procès en cours de réalisation. Il fait ressortir le déroulement de l'action exprimée par le verbe sans tenir compte ni de son début, ni de sa fin ». Il marque des situations dont le déroulement de l'action est en cours de réalisation. Il marque des actions qui se déroulent au moment où le locuteur parle. En kwanja, il est marqué par le morphème */nɨ/*, qui fonctionne toujours comme le suffixe du verbe.

(7)

Nyafama má ká **- nɨ** bɨnmbà cl10
Nyafama Aux chercher P enfants
« Nyafama est en train de chercher les enfants »

Nyàdon má hɔ́ɔ́ **- nɨ** fɨ̀rɨ̀.
Nyàdon Aux préparer P arachides
« Nyàdon est en train de préparer les arachides »

bɨ mà -á búrɨ́ -nɨ
3pl Cop P sortir P
« nous sommes en train de sortir »

Nkoundja mà -á kfwɛ́ri -nɨ dɨ́mɨ̀
Nkoundja Cop P crier P fort
« Nkoundja est entrain de crier fort »

On se rend compte que c'est l'action du morphème *má* sur le verbe qui marque l'aspect progressif. Ce morphème peut varier de « *má* » à « *mà-á* » selon le choix du locuteur. Lorsque *má* varie en *mà-á* le progressif est doublement exprimé par le morphème à ton haut /á/ et le suffixe verbal *nɨ*. Cette réduplication du progressif laisse entrevoir l'idée d'une insistance du point de vue sémantique en kwanja.

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

2.4 má comme marqueur du focus

Dans son sens large, le focus représente cette partie de l'énoncé qui porte une nouvelle information.

Le focus présenté ainsi, est une notion universelle et les langues ne diffèrent que par la manière dont elles expriment ce phénomène. B. Caron (2000 : 7), « La focalisation est l'imbrication dans un même énoncé de deux propositions : une relation prédicative et l'identification d'un terme de cette relation prédicative. Ce qui est asserté est l'identification du même terme focalisé, la relation prédicative étant préconstruite ». S. Robert (2000 : 234) affirme « Qu'il y'a focalisation lorsque l'un des constituants phrastiques assure une double fonction, à la fois syntaxique et rhématique. L'énoncé focalisé constitue donc une forme particulière d'assertion que l'on peut dire dédoublée ».

L'étude de ce phénomène montre que dans les langues africaines en générale et le kwanja en particulier, la focalisation est présente et est attestée. Elle utilise les moyens très variés parmi lesquels ceux cités par S. Robert (1993 : 25) : l'intonation, extraposition par antéposition ou par postposition, le dédoublement du terme focalisé, le morphème spécifique et les tournures périphrastiques avec un marqueur d'identification.

En kwanja, la focalisation est marquée par un morphème spécifique qui met en relief l'élément du procès concerné, il s'agit du focalisateur *má* qui, en français est l'équivalent de « c'est ».

Soient les exemples suivants :

(8)

Madem ywaki̶ bi̶nmbà cl10.
Madem, laisser Ac, enfants,
« Madem a laissé les enfants »

Má Madem lée ywaki̶ bi̶nmbà cl10.
Foc, Madem, qui laisser Ac, enfants,
« C'est Madem qui a laissé les enfants ».

nan-ndé má yíni̶ ?
qui, Aux manger,
« Qui est en train de manger » ?

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

má mɨ́ lée má yíni̱.
Foc, 1sg, qui Aux manger,
« C'est moi qui suis en train de manger ».

mɨ́ dóki̱ bàtúŋgù.
1sg, vouloir Ac, couteau,
« J'ai besoin du couteau »

má bàtúŋgù lée mɨ́ dó.
Foc, couteau, que, 1sg, vouloir prs,
« C'est du couteau dont j'ai besoin

La remarque qui ressort de l'ensemble de nos illustrations en ce qui concerne la focalisation en kwanja marquée par *má*, est l'emploi du lexème *léé* comme pronom relatif. Ce lexème a subit une transcatégorisation, car il est un adverbe qui marque le lieu à la base Ngaouri L (2018 : 127). Dans le cadre de notre analyse nous observons que la focalisation marquée par l'emploi du morphème *má* implique la présence du pronom focus *léé.* On remarque aussi que le marqueur du focus en kwanja est toujours antéposé c'est-à-dire qu'il occupe la position initiale. Cette position qu'il occupe permet d'en déduire que la focalisation est in situ en langue kwanja.

NB : on rencontre en kwanja un autre mécanisme de focalisation qui, est exprimé sans le marqueur de focus. C'est la focalisation du verbe à l'infinitif. La focalisation du verbe à l'infinitif manifeste le caractère facultatif du focus. Le locuteur peut ou non employer le marqueur du focus. En kwanja, l'antéposition des verbes à l'infinitif marque la focalisation, sans marqueur de focus.

(9)

guɨ́ lée wù dó ?
Int que 2sg vouloir prs
« que veux-tu » ?

gwàrán lée mɨ́ dó.
dormir inf que 1sg vouloir prs
« c'est dormir que je veux »

má gwàránɨ lée mɨ́ dó.
Foc dormir inf que 1sg vouloir prs
« c'est dormir que je veux »

Conclusion

Le fonctionnement du marqueur polyfonctionnel *má* en langue kwanja laisse entrevoir l'idée selon laquelle, ce marqueur est incontournable dans le fonctionnement de la phrase kwanja. On se rend compte qu'au-delà d'être le verbe, le marqueur du focus, l'auxiliaire du verbe, la copule et le marqueur aspectuel, la position du marqueur polyfonctionnel *má* est capitale pour déterminer sa fonction dans la phrase. Comme verbe, má est le noyau de la phrase et ne varie pas. Comme auxiliaire, il secourt le verbe et est un élément prédicatif autonome. Comme marqueur du focus, il est un morphème spécifique qu'on antépose pour exprimer la focalisation. Comme marqueur aspectuel il varie de *má* à *mà-á* pour exprimer une action progressive. Notre étude portant sur le marqueur polyfonctionnel nous a permis de constater que le marqueur *má* n'apparait pas en position finale dans la phrase kwanja. Cette configuration de *má* en kwanja fait de lui le patron flexionnel et incontournable des verbes en kwanja.

Références bibliographiques

Bonami, O. & Pollet S. (2015). The diversity of inflectional periphrasis in Persian. *Journal of Linguistics* 51(2). 327-382.

Dunstan, B. et Chumakina, M. et alii ? (2012). Defining 'periphrasis': key notions. *Morphology* 22. 233-275.

Caron, B. (2000), « Topicalisation et focalisation dans les langues africaines », *Afrique et Langage 1,* séries SELAF (Société d'Etude Linguistique et Anthropologiques de France) 422, pp. 7- 42.

Creissels, D, (2006), *Syntaxe générale, une introduction typologique, catégories et constructions,* Paris : Hermes Sciences, 334p.

Thanh Do-h, D. (2013), « La polyfonctionnalité et la transcatégorialité : exemple du marqueur mà en Vietnamien », Arman Colin p 101-118.

Diki-Kidiri, M. (2003), « Le déictique sô du sango », Afrique et Langage 5 189-202.

Dubois J., 2007, *Classification des verbes français*, Armand Colin.

Essono, J.-M., (2000) *l'Ewondo : langue bantu du Cameroun : phonologie, morphologie, syntaxe*. Presses de l'Université Catholique d'Afrique Centrale, Yaoundé.

Guerin, M. (2016), Les constructions verbales en wolof : vers une typologie de la prédication, de l'auxiliation et des périphrases. Thèse en Linguistique. Université Sorbonne Paris.

Haspelmath, M. (2000). *Periphrasis.* In Geert Booij, Christian Lehmann & Joachim Mugdan (éds.), *Morphology: An International Handbook on Inflection and Word-Formation*, Vol. 1, 654664. Berlin : Walter de Gruyter.

Joan et Weber, (2009) : *Manuel à lire et à écrire en langue kwanja* (Lə̀m fùùrá tâŋndá mɨ nyàŋndá tɔ̀ɔ́ kwànjâ (Súndàní) Yaoundé SIL p 16-20.

Martinet A. (1960), *Éléments de linguistique générale*, Paris : Armand Colin.

Martinet, A, 1985, *Elément de syntaxe générale*, Paris, Armand Colin, 222p.

Ngoba J, 1975, *Proverbes, Riddles and Folkables among the Kondja people,* Yaoundé SIL.

Ngaouri L. ,(2018), Esquisse grammaticale du kwanja, mémoire de master, Université de Ngaoundéré, Département de français.

Nougayrol P. (2003), « Note sur un cas de polyfonctionalité : le pronom associatif *N*a du gula », *Afrique et Langage* 5, 231-238.

Nougayrol P. (2003), « Note sur un cas de polyfonctionalité : le pronom associatif *N*a du gula », *Afrique et Langage* 5, 231-238.

Osu S. (2003), « Le morphème *Nu* en ikwere », *Afrique et Langage* 5, 203-215.

Robert S. (2003), « Introduction : de la grammaticalisation à la transcatégorialité », *in* S.

Robert, S. (2000) Le verbe wolof ou la grammaticalisation du focus. In Bernard Caron (éd.), *Topicalisation et focalisation dans les langues africaines*, 229-267. Louvain : Peeters.

Roulon-Doko P. (2003), « La polysémie du terme *nè* en gbaya 'bodoe », *Afrique et Langage* 5, 217-229.

Sib S. J. (2013), « la polyfonctionnalité de l'item sɛ̀ en téén » Université Félix HouphouetBoigny de Cocody-Abidjan.

Simeone-Senelle, M. C. (2003), « De quelques fonctions de *d* dans les langues sudarabiques modernes », *Afrique et Langage* 5, 239-252.

Vanhove, M. (1997), « Un marqueur polysémique en maltais : ghad ». Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, XCII, pp.269-293.

FILIATION ET EVOLUTION LINGUISTIQUE DANS LES LANGUES TCHADIQUES: ANALYSE LEXICOSTATISTIQUE ENTRE LE MAFA, LE MOFU ET LE GUIZIGA

VEVED David
Université de Maroua - Cameroun
davidveved@yahoo.fr

Résumé

Cet article étudie l'apparenté linguistique dans les langues tchadiques notamment le mafa, le mofu et le guiziga. Il met l'accent sur la filiation linguistique d'une part et d'autre part sur l'évolution linguistique de ces langues. La loi phonétique dont nous avons fait usage dans ce travail nous a permis de faire ressortir les différences et les similitudes entre les langues pour une reconstruction historique. Les études lexicostatistique appliquées aux vocabulaires de base de ces langues, pour une dénotation du lien génétique aboutit à un constat : les trois langues fonctionnent selon le même code sémantique et lexical. Après analyse, nous en sommes arrivés à une observation qui dénoterait le lien génétique entre le mafa, le mofu et le guiziga que nous considérons comme des lectes, allant du groupe le plus ancien au groupe le plus jeune ; ceci grâce à une estimation stochastique. Le mafa, le mofu et le guiziga se sont donc côtoyés jusqu'au XVIème siècle d'où le taux de perte de 10% du vocabulaire quotidienne. Nous remarquons que les mots qui se ressemblent se rapportent au domaine des activités quotidiennes de la vie et aux différentes parties du corps humain.

***Mots clés** : filiation, lexicostatistique, mafa, guiziga et mofu.*

Abstract

This article studies the linguistic cognate in Chadic languages including Mafa, Mofu and Guiziga. It emphasizes linguistic descent on the one hand and the linguistic development of these languages on the other. The phonetic law that we have made use of in this work has allowed us to bring out the differences and similarities between languages for historical reconstruction. Lexicostatistical studies applied to the basic vocabularies of these languages, for a denotation of the genetic link, leads to a finding: the three languages operate according to the same semantic and lexical code. After analysis, we arrived at an observation which would denote the genetic link between mafa, mofu and guiziga which we consider to be lectes, going from the oldest group to the youngest group; this thanks to a stochastic estimate. The mafa, mofu and guiziga therefore existed side by side until the 16th century, where the daily vocabulary loss rate

of 10%. We notice that words that sound alike relate to the area of daily life activities and to different parts of the human body.
Keywords: *filiation, lexicostatistics, mafa, guiziga and mofu.*

Introduction

Les distances entre les langues ont fait et font toujours l'objet de recherches par un grand nombre de linguistes qui s'intéressent aux apparentements entre les langues qui existent aujourd'hui. Ces recherches permettent de remonter dans le temps vers les langues qui ont engendré celles qui existent, et de dater les moments de leurs séparations. De ce fait, depuis longtemps, linguistes généticiens et archéologues font œuvre commune dans les recherches sur nos ancêtres. Au fur et à mesure que l'on évolue, la langue, elle évolue aussi. À cet effet, F de SAUSSURE (1995 :193) mentionne le fait que « le *fleuve de la langue coule sans interruption* ». C'est dire que la langue évolue du point de vue phonétique, phonologique, orthographique, lexicologique, sémantique et morphosyntaxique. Ainsi donc, les communautés linguistiques oublient petit à petit l'origine de leurs langues.

Pour avoir donc une connaissance sur l'origine lointaine des langues, la linguistique historique s'avère une branche linguistique appropriée à ce domaine de la recherche sur la question de l'origine et de l'évolution des langues. La linguistique historique et la grammaire historique vise le même objectif : celui de trouver comme le dit McMahon, « *un ancêtre commun, et à suivre sa descendance à travers le temps, tout en admettant une divergence graduelle de la source commune* » (2005 : 3). Cet auteur continue en disant qu'elle vise aussi à démontrer l'existence de relations entre des langues et la reconstruction hypothétique d'un ancêtre commun en utilisant des ressemblances morphologiques, les lexiques ou vocabulaires des langues, la syntaxe et les correspondances de sons, et identifie des groupes et des sous-groupes de langues suivant leur similitude. Pour montrer le chemin parcouru par nos différentes langues, nous allons, dans les lignes qui suivent, présenter leurs situations géographiques

I- Situation géographique du mafa, mofu et guiziga

Les langues tchadiques dont il est question dans notre travail se retrouvent dans la région de l'Extrême-Nord, plus précisément dans le département du Mayo-Tsanaga avec le mafa et le mofu. Dans le département du Mayo-Kani nous retrouvons le guiziga. Notre souci dans cette partie est de situer ces langues du point de géographique dans leurs aires de diffusion.

I.1. Le Mafa

Les peuples Mafa ou Matakam habitent le Département du Mayo-Tsanaga dans Région de l'Extrême-Nord. Ils sont répartis dans les quatre (04) arrondissements sur les six que compte le Département. Ils occupent l'arrondissement de Mokolo, Koza, Mayo Moskota et Souledé-Roua. Il convient de préciser qu'à la faveur des mouvements migratoires volontaires qui se sont opérés ces deux dernières décennies, surtout avec l'exécution du projet Nord-Est Bénoué, les Mafa se sont également, et de manière définitive, installés dans la cuvette de la Bénoué. On note également une forte colonie mafa dans l'État voisin du Nigeria, notamment dans les localités de Madagali, Mubi, Bama, Banki, Assigachia. Séparés de leurs frères à la suite du partage franco-britanique de 1916 et surtout du référendum de 1961 au cours duquel une partie du Cameroun septentrional choisit son attachement au Nigeria. Selon P. Zacharie (2008), on ne peut non plus ignorer l'importante diaspora mafa vivant dans d'autres villes et villages du Cameroun.

I.2. Le Mofu

Le mofu présente deux facettes à savoir : le mofu-sud et le mofu-nord. Les Mofu-Gudur résident principalement dans le département du Mayo Tsanaga, plus précisément dans les cantons Mofu-Nord ou Mokong et Mofu-Sud, avec quelques avancées dans les cantons Matakam-Sud, Zamai, Hina, Boula et Gazawa. Administrativement et aussi dans la plupart des ouvrages les mentionnant, on les désigne sous l'appellation de « Mofu », les regroupant ainsi avec leurs voisins septentrionaux, les Mofu du Diamaré (Mofu de Duvangar, Durum, Wazang, Mofu de Méri, Zulgo et Gemjek, Mbuko, Dugwor, Mikiri)

auxquels il conviendrait de ne pas les assimiler tant pour des raisons ethnographiques que linguistiques.

Vincent, après les avoir appelés « Gour » (1972 : 309), il les désigne comme « Mofu-Gour » et les distingue très nettement des autres groupes mofu du nord de la Tsanaga ou « mofu du Diamaré »:

Progressivement aux deux extrémités de ce terroir, des « descentes en plaine » assez importantes se sont produites, spontanément dans le sud (canton de Mofu Sud et canton de Gawar sur les rives du Mayo Louti), et parfois sollicitées dans le Nord (cantons de Tchéré et de Godola). Malgré ces départs, les densités de populations demeurent très élevées sur les principaux massifs, ce qui est tout à fait à l'image de ce qui s'observe en pays Matakam, voisin.

I.3 Le Guiziga

Tout comme le mofu, le guziga présente deux facettes : le guiziga nord ou guiziga marva et le guiziga sud. Établis presque exclusivement dans la partie occidentale du département du Diamaré, leur habitat peut se scinder en deux grandes zones. Les guiziga sont subdivisés en deux grandes zones. Le premier groupe appelé guiziga-sud regroupe les localités Muturua, Lulu et Midjivin et le guiziga-nord regroupant les guiziga Marva ou Guiziga de Maroua.

II. Méthodologie

Notre étude repose sur une analyse lexicostatistique et glottochronologique. Pour la réalisation de ce travail, nous avons adopté deux méthodes à savoir :

-la méthode sociolinguistique qui est celle d'aller recueillir auprès des locuteurs natifs des informations fiables sur l'origine et l'évolution des langues en question.

-la méthode lexicostatistique et glottochronologie réservée au dépouillement et à l'analyse des données recueillies et à l'interprétation.

II.1. Critères de constitution de la liste de 100 mots

La constitution de notre corpus n'a pas été faite au hasard. Afin de prouver la cognation génétique et linguistique des langues,

SWADESH nous recommande de prendre en compte certains critères. De ce fait, pour créer sa liste, il a choisi un vocabulaire de base que l'on retrouve dans le plus de langues possibles, étant le plus indépendant possible de l'environnement naturel et de la culture. Ce sont en quelque sorte des universaux linguistiques ; c'est-à-dire les éléments qui sont supposés exister dans toutes les langues du monde et qui régissent le fonctionnement de ces langues naturelles. Bien que la langue est en perpétuelle évolution, certaines parties du vocabulaire dit « vocabulaire fondamental » sont moins exposées au changement contrairement au vocabulaire culturel et spécialisé. C'est pourquoi on peut définir le vocabulaire de base, comme étant la partie du lexique la plus résistante au changement. Il dénomme des notions véhiculées dans toutes les langues. Les pronoms « je », « tu », les adjectifs numéros cardinaux « un », « deux », « trois » certains adjectifs qualificatifs « petit » « grand », « rouge », « vert » ; certains termes désignant des degrés de parenté, « mère », « père » ; des parties du corps, « yeux », « bouche », « oreil », « nez », « cœur » des événements ou des objets naturels, « saison de pluie », « pluie », « terre », « soleil » des états et des actions élémentaires « manger », « mourir », « dormir » sont peu sujets au remplacement par des emprunts. Nous appuyant donc sur cette démarche, nous avons- nous même sélectionné ces différents mots en restant dans la logique swadeshienne. Nous voulons signaler ici qu'il y a deux façons de constituer le corpus. Premièrement, il s'agit de le constituer ensemble avec l'enquêté et deuxièmement, il s'agit de formuler un corpus soi-même puis de le soumettre à un locuteur et suivre de près la prononciation des mots à traduire. Pour ce qui nous concerne, nous avons porté notre choix sur la seconde méthode parce que celle-ci nous permet d'éliminer les emprunts. Une fois que nous avons constitué le corpus, nous l'avons accompagné de questionnaire pour mieux guider notre analyse

III. Les différentes étapes de calcul de distances

Voici les étapes qui nous ont conduits aux calculs des distances entre les langues sur la base d'une liste de significations :

- première étape : nous avons cherché la signification et l'équivalence des mots utilisés dans chacune des langues à étudier ;
- deuxième étape : nous avons établi pour chaque paire de langues la parenté des deux mots de chaque signification (oui, non, indécidable) ;
- troisième étape : nous avons calculé pour chaque paire de langues le rapport « mots non-apparentés » sur « mots apparentés plus mots non-apparentés » (les indécidables sont éliminés) ; un rapport élevé (faible) indique que la distance (comprise entre 0 et 1) est importante (ou faible) ;
-quatrième étape enfin nous avons utilisé un algorithme d'analyse des données (du type clustering) pour partitionner les données.

Nous rappelons que les distances lexicales sont ici construites à partir de mots apparentés, ignorant non seulement les similarités accidentelles et les mots empruntés, mais également la grammaire, la syntaxe et les autres subtilités d'une langue. Nous nous inspirons de la méthode des analyses lexicostatistiques effectuées par des auteurs tels que Barreteau Et Prinz Et al (1991), Thomas Et Bärbel Blecke (1996). Il faut noter que dans ce travail, l'aspect tonique n'est pas pris en considération à ce niveau.

III.1. Jugements de ressemblance entre les langues

Pour donner une estimation sur les « distances linguistiques » entre les langues : mafa, mofu et guiziga, nous avons tout d'abord effectué une comparaison en nous servant de notre liste de 100 mots. Les mots sont souvent transcrits sous forme phonétique de façon à reproduire la prononciation de chaque consonne, voyelle ou phonème qui change très souvent d'une langue à l'autre. Ceci pour nous permettre de relever les différences et les ressemblances perceptibles qu'on retrouve aux niveaux phonétique, phonologique et même lexical. Mais comment catégoriser ces différences et ressemblances ? D. BARRETEAU, (1984 : 44) en reprenant la méthode utilisée par M. SWADEH démontre qu'il y a six coefficients ou degrés à prendre en compte lorsqu'il s'agit de faire une analyse lexicostatistique. Ainsi, il mentionne : nous choisissons, dans une échelle à six degrés (5, 4,3, 2, 1,0) l'un ou l'autre coefficient selon le degré de ressemblance, 5 étant lemaximum et 0 le minimum. En prenant appui sur cette démarche, nousavons poursuivi la comparaison en attribuant des coefficients de

ressemblance : 5, 4, 3, 2,1, 0, selon les différents degrés de ressemblance entre les termes. Nous avons comparé les mots dans chaque langue par paire, c'est-à-dire comparer le mafa avec le mofu puis avec le guiziga. Ceci nous a permis de déterminer le degré de similitude au niveau lexical pour chaque cas donné. Sur la liste de 100 mots, chaque item a été affecté dans une catégorie de degré et chaque forme a été affectée d'un chiffre correspondant à une racine. Ces degrés sont utilisés de façon hiérarchique en tenant compte de racines de ressemblance entre les langues comparées par paire.

III.2. Les différents degrés de ressemblance

Nous n'affectons pas les chiffres correspondant à chaque degré n'importe comment. Ainsi chaque niveau a ses caractéristiques.

Le degré 5

Dans le degré 5(D 5), il y a une identité totale, aucune différence ou seulement une différence phonétique minime comme par exemple une différence de degré d'aperture dans les voyelles (opposition non-pertinente dans certaines langues et certains contextes) : ainsi, une différence entre i/e, a/æ ou u/o, est généralement considérée comme nulle à ce niveau.

-les voyelles

(1) mafa →guiziga

a- [i] →[e] : [jike] →[jek] (long); b- [e] →[i] : [kilef] → [kilif] (poisson)

(2) mofu→mafa

a- [u] → [o]: [gula] → [gola] (jeune homme)

(3) guiziga→mafa

a- [u] → [o]: [durum] → [durom] (corne)

Ces exemples nous permettent de constater que les termes qui se rapportent à la vie quotidienne se ressemblent parfaitement. Cependant, nous notons que les différences vocaliques sont considérées comme négligeables dans la catégorie du verbe où le statut des voyelles est difficile à cerner.

-les consonnes

Les différences conditionnées par le contexte se situent également dans ce degré 5 : ainsi, les différences entre les consonnes alvéolaires (ts,

dz, s, z) et les consonnes palato-alvéolaires (c, j, sh, zh) sont considérées comme nulles si elles apparaissent conditionnées par l'environnement vocalique ; des séquences avec consonne postérieure labialisée suivie d'une voyelle non-arrondie sont équivalentes à des séquences avec postérieure non-labialisée suivie de voyelle arrondie. À ce niveau, les mots se ressemblent phonétiquement.

(4) mafa→mofu

a- [nene] →[nene] (langue (organe))

(5) mofu→guiziga

a-[pas] →[pas] ; b-[mevel] →[mevel] (foie) ; c-[ɮara] → [ɮara] (plume)

Le degré 4

Dans le degré 4 (D 4) : une différence phonétique entre des phonèmes assez proches, c'est-à-dire des phonèmes qui présentent un ou deux traits de différence comme par exemple une différence dans le mode d'articulation (occlusive / affriquée / fricative, occlusive dentale /latérale /vibrante, nasale / orale) ou une différence quant au trait de voisement (sourde / sonore). L'opposition sourde/sonore (en particulier s/z et sl/zl)

(6) mafa→guiziga

a-[ts]→ [tʃ] : [metsaj] → [mutʃ] (mourir)

(7) mafa→ guiziga

a-[ts]→ [s] : [pats] → [pas]

Nous rangeons également dans cette catégorie des différences d'étouffement simple des radicaux : segment initial (voyelle initiale / voyelle ø) ou final (consonne finale « faible »), considérée comme un suffixe / consonne ø, ou des différences de prosodie (palatalisation, labialisation).

Degré 3

Dans le degré 3(D 3), l'apparentée entre les mots est plus perceptible et que l'écart et la différence entre ces mots réside au niveau d'un seul ou de deux phonèmes (en position initiale, médiane, ou finale).

(8) mafa→guiziga

a-[pambaz] →[pumbuz] (sang)

b-[fad̕] →[wifad̕] (quatre)

c-[nene]→[irne] (langue (organe))

Dans ce degré nous situons également les cas de métathèse facilement perceptibles : inversion de deux éléments sans autre modification majeure

Degré 2

Dans le degré 2 (D 2), nous rangeons le trait commun entre les mots en nous appuyant sur la racine commune de ces éléments. Dans ce degré, nous classons les différences morphologiques évidentes (suffixe ou préfixe) où il n'y a aucune modification interne des
(9) mafa→guiziga

a- [baj] → [ta] (ne…pas)

b-[waf] → [widis] (arbre)

c-[hətsen] → [hutuŋ] (nez)

Degré 1

Pour ce qui est de degré 1(D 1), nous notons qu'il y a une différenciation accentuée des items bien qu'ils restent comparables. Il peut avoir dans cette catégorie, des changements sur plusieurs phonèmes ou le cas de différenciation morphologique prononcée. Nous classons tous les mots dont la ressemblance est peu perceptible. Cette ressemblance peut porter sur un ou deux phonèmes.

(10) mafa→guiziga

a-[di] → [hiri] (œil)
En (10a), la ressemblance est très minime et porte sur la voyelle /i/.

Degré 0

Dans le degré zéro 0(D 0) en fin, il n'y a aucune ressemblance entre les éléments.
(11) mafa → guiziga
a-[tsər] → [ziŋga] (graine)
b-[ńdwá] → [məɮə] (homme)

Le degré zéro montre aucun trait de ressemblance, il s'agit faut-il le noter de la différence totale entre les items. En (11a) par exemple, en comparant les phonèmes initiaux, on se rend compte que [t] est une consonne occlusive dentale sourde tandis que [z] est constrictive alvéolaire sonore. Du point de vue phonétique ces deux phonèmes sont loin de se ressembler.

IV.1. Comparaison de ressemblances entre le mafa le guiziga

« Décider sans preuves, dans le domaine de la recherche scientifique, est une grave escroquerie intellectuelle » nous dit Théophile OMÉGA (1993 : 372) ; le tout est de s'entendre sur ce qui constitue des preuves. Ce qui est certain, c'est que la volonté acharnée de vouloir justifier une thèse est généralement le chemin le moins assuré pour y parvenir. Ainsi, après avoir transcrit notre corpus, nous avons procédé au dépouillement. En effet, Chaque item a été regroupé dans une catégorie en fonction du degré qui lui correspond. Cela dit tous les mots étaient regroupés en fonction du degré de leur ressemblance. Nous avons trouvé des réponses plus ou moins proche dans nos langues d'étude. Pour être plus pratique, nous présentons les mots suivants les statistiques dans les tableaux. Ainsi, le tableau ci-dessous présente la comparaison lexicale de mafa avec le guiziga. La première colonne contient des coefficients numérotés de 1 à 5. Dans la deuxième colonne, nous affectons les nombres des racines communes entrant dans chaque degré après jugement de ressemblance. Nous rappelons que le jugement

porte sur tous les mots du corpus. La troisième colonne en fin énumère les items entrant dans chaque degré.

Degré 5

En effet, le degré 5 est constitué de 7 paires de racines communes. Ainsi, nous avons : *tu, femme, saison de pluie, lune, eau, sauterelle, fille*.

(12)

a) « tu », [ka] →[ka] ; b) « femme », [ŋgwaz] →[ŋgwaz]

c) « saison de pluie », [vɨja] →[vɨja] ; d) « lune », [kija] →[kija]

e) « eau », [jam] →[jam] ; f) « sauterelle », [ʒaraj] →[ʒaraj]

g) « fille », [dem] →[dem]

Les mots qui se ressemblent parfaitement sont au nombre de 7 sur 100. Ces mots se rapportent aux éléments de la nature, aux termes de parenté. Nous nous rendons compte que ces éléments sont universels, c'est-à-dire des éléments qui sont présents dans toutes les langues du monde.

Degré 4

Pour ce qui est du degré 4, nous avons 22 paires de racines communes. Ce sont les mots suivants *je, deux, trois, long, lapin, poisson, écorce, corne, oreille, bouche, dent, pied, boire*, etc.

(13)

a) [e] → [a] : « je », [je] → [ja], b) [e] → [u] : « deux » [tʃew] →[tʃuw]

c)[a] → [i] : « trois » [makar] → [makir]; d)[a] → [i] : « poisson » [kilef] →[kilif]

e) [k] →[r] : « pied » [sak] → [sar]

Dans le degré 4, la différence se trouve au niveau d'un phonème. Nous avons dénombré 22 paires d'items où la différence se trouve au niveau d'un seul phonème.

Degré 3

S'agissant du degré 3, la différence peut se située au niveau de deux ou trois phonème. Elle peut également porter sur une syllabe. Ainsi nous avons répertorié 18 paires d'items entrant dans ce degré. Nous prenons pour exemple les items suivants :

(14)

a) « nous » [ŋga] →[ndra]
b) « qui » [wa] →[waha]
c) « oiseau » [ɗijak] → [ɗijiw]
d) « sang » [pambaz] → [pumbuz]

Degré 2

Au niveau du degré 2, nous avons regroupé les mots donc la différence porte sur deux ou trois syllabes. Ainsi, nous avons les mots suivants.

(15)
a) [mama]→ [mumuŋ] (mère)
b) [wãdav] →[mãdaf] (lapin)
c) [daja]→ [aj] (cou)

Les différences portent sur les traits de sonorisations. Ainsi, en position finale [v] → [f],

Degré 1

Dans le degré 1 qui 20 paires de racines communes donnent à des mots dont la ressemblance est très minime. Cette ressemblance porte sur un seul phonème. Les différences peuvent se situées à l'initiale, médiane et finale. Ainsi nous avons les mots suivants : *tout, beaucoup, grand, petit, court, homme, pou, racine, plume (d'un oiseau)*

(16)
a) [hərkda] →[hirwuz] (terre)
b) [nduza]→[gagaza] (rouge)

Dans le degré zéro, il y a aucun trait de ressemblance. Nous avons au total 14 mots dont la ressemblance est nulle.

(17)
a) [baba]→[tsine] (père); b) [huteɗ] →[garak] (peau)
c) [ʒewed] →[ise] (viande); d) [fetor] →[daŋgwal] (queue)

Nous constatons que la ressemblance parfaite se situe uniquement dans le (D5), les autres degrés portent sur les différences qui peuvent se situer au niveau du voisement, d'un, de deux, de trois phonèmes, de deux ou plusieurs syllabes ou d'aucun trait de ressemblance. Voici le tableau qui nous a permis de ressortir ces différences et ressemblances perceptible sur le plan phonologique.

Tableau 01 : statistique de ressemblances entre le mafa et le guiziga

Degrés	Effectif des racines communes	Items comparatifs
5	7	2, 18, 60, 75, 77, 84,100,
4	22	1, 12, 13, 15, 19, 21, 31, 38, 43, 46, 47, 50, 58, 66, 68, 74, 85, 86, 90, 93, 94, 96,
3	18	5, 6, 7, 11, 22, 23, 34, 35, 41, 48, 52, 53, 57, 70, 82, 83, 91, 92,
2	19	3, 4, 8, 25, 27, 28, 29, 37, 45, 54, 63, 65, 69, 71, 72, 81, 89, 95, 98,
1	20	9, 10, 14, 16, 17, 20, 24, 30, 40, 44, 55, 56, 64, 73, 76, 78, 79, 80, 88, 97,
0	14	26, 32, 33, 36, 39, 42, 49, 51, 59, 61, 62, 67, 87, 99

Au vue de ce tableau, nous nous rendons compte que les degrés 5 a un faible nombre de racine. Ceci pourrait être dû au fait qu'une langue n'est jamais homogène. Il existe toujours de différences. Il a été souvent démontré que même au niveau des dialectes, il n'y a pas intercompréhension complète. Les voyelles, les consonnes évoluent, par conséquent elles entrainent des modifications. D'une part, nous remarquons les changements aux niveaux interne, externe et d'autres part, les phénomènes de sonorisation, de métathèse etc. Pour établir les distances entre ces deux langues, nous avons procédé par des calculs statistiques.

Une fois effectué tous les jugements de ressemblance en totalisant le nombre de paires ou de jugements entrant dans chaque degré, nous avons multiplié le nombre de paires entrant dans chaque degré par son coefficient. Après avoir effectué ces calculs, nous faisons la somme de

deux premiers degrés ; c'est-à-dire le degré 5 et 4 pour ressortir le « taux minimal de ressemblance » ou « taux maximal manifeste ».

Ensuite, nous regroupons les degrés : 5, 4, 3, 2 et 1 pour obtenir le taux maximal de ressemblance. Le degré zéro ici n'est pas considéré justement parce qu'il regroupe des items ayant aucun trait de ressemblance d'où la divergence totale entre les mots comparatifs. Ce sont donc ce taux(maximal) de ressemblance qui définit le nombre de racines supposées communes et qui devrait être employé dans des calculs glottochronologies (D. Barreteau 1984). En fin, nous avons le « taux pondéré de ressemblance » que nous obtenons en appliquant les divers coefficients et en réduisant en pourcentage. Ce dernier taux répond précisément à la méthode d'affinement des jugements de ressemblance que nous préconisons. Ainsi, par exemple, entre le mafa et guiziga, comme mentionner dans le tableau 01 ci-dessus, nous avons dénombré :

-degré 5 : 19 paires d'items (ressemblance identique et totale entre les mots de deux langues)

-degré 4 : 14 paires d'items (différence d'un seul phonème au niveau du point et mode d'articulation

-degré 3 : 21 paires d'items (différence de deux phonèmes)

-degré 2 : 15 paires d'items (différence de plus de deux phonèmes, métathèse)

-degré 1 : 20 paires d'items (ressemblance d'un seul phonème)

-degré 0 : 11 paires d'items (aucune ressemblance phonétique entre les pairs des mots)

Ainsi, nous obtenons les pourcentages des mots entrant dans chaque degré en les évaluant en taux minimal, taux maximal et taux pondéré. Pour calculer le taux minimal de ressemblance par exemple, nous avons additionné les racines communes du deux premier degré, c'est-à-dire le (D5) et le (D4). Comme nous l'avons signalé haut, ce taux sera utilisé dans les calculs de distances entre les langues.

- Taux minimal de ressemblance entre mafa et guiziga :
  7% + 22% : 29%

Pour calculer le taux minimal de ressemblance par exemple, nous avons additionné les racines communes de 4 premiers degrés, c'est-à-dire D5+ D4 +D3+D2+D1. Comme nous l'avons signalé haut, ce taux sera utilisé dans les calculs de distances entre les langues. Exemple

- Taux maximal de ressemblance ou « taux de ressemblance profonde »

07% + 22% + 18% + 19% + 20% : 86%.

Le taux pondéré s'obtient en multipliant tous de degrés par l'effectif de paires de racines communes respectivement puis après avoir fait la somme de tout ceci, on le divise par 5.

- Un « taux pondéré de ressemblance »

$\frac{(07x5)+(22x4)+(18x3)+(19x2)+(20x1)}{5} = 43\%$

L'analyse comparative des items de la langue mafa avec le guiziga, nous donne les pourcentages du degré de ressemblance comme suit : le pourcentage des mots qui n'ont aucun changement phonétique et lexical est de 07%. Ces mots sont phonétiquement et sémantiquement identiques dans l'une et l'autre langue. Ce sont d'ailleurs des phonèmes parfaitement semblables. Les mots ayant une légère différence au niveau d'un ou de deux phonèmes nous donne un taux de 22%. Ces différences peuvent se situer au niveau d'un ou deux phonèmes (mode d'articulation, point d'articulation etc.). S'agissant des mots dont la différence se situe au niveau de deux ou plusieurs phonèmes, nous obtenons un taux de 18%. Quant aux éléments dont la ressemblance est perceptible aussi bien au niveau des racines qu'au niveau des affixes, nous trouvons un taux de 19%. Ensuite les mots qui ont un seul trait de ressemblance accentué sont de 20% et en fin les items qui n'ont aucun point de ressemblance nous donnent un taux 14%. Cette analyse montre un faible taux minimal de ressemblance. Ceci se justifie par le fait que les langues évoluent avec l'horizon du temps. Cette évolution entraine de pertes et de disparitions de mots. Même si nous pourrions penser que ces langues ont une origine lointaine commune, il est sans doute que l'éloignement géographique et le contact de langue accélèrent le changement linguistique. Nous reviendrons dans nos analyses sur cet aspect. Comparons cette fois ci le mafa avec une autre langue qui lui est proche du point de vue géographique et même génétique. Si le mafa et le guiziga sont plus moins proche qu'en est-il de la comparaison de mafa avec le mofu ?

IV.2. Comparaison de ressemblance entre le mafa et le mofu

Le mafa et le mofu sont deux langues tchadique du groupe combiné wandala-mafa, sous-groupe mafa. Les linguistes ont démontré que ces deux langues ont beaucoup de point de convergents. Ainsi, nous les comparons pour établir ces ressemblances. Nous procédons toujours par faire apparaitre les ressemblances et les différences en nous appuyant sur les données phonétique et phonologique. Nous énumérons à chaque degré quelques exemples.

Degré 5

Nous obtenons dans le degré 5 au total 22 mots dont ils se ressemblent à tous les niveaux (phonétique, phonologique, sémantique etc.). Ainsi, nous avons :

(18)

a) « je » [ja]→ [ja] ; b) « qui » [wa]→ [wa]

c) « ne… pas » [baj]→[baj] ; d) « deux » [tʃew] →[tʃew]

e) « trois » [makar]→ [makar] ; f) « femme » [ŋgwaz]→[ŋgwaz]

Degré 4

Nous avons au degré 4 eu 11 paires de racines

(19)

a) [e] → [a] : « je » [je] → [ja] ; b) [a] →[i] : « Poisson » [kilaf] →[kɨlɨf]

c) [k] → [ŋ] : « oiseau » [ɗijak]→[ɗiyaŋ] ; d) « mère » [mama] →[mamaj]

e) [p] → [m] « sang » [pambaz]→[mambaz] ; f) « oreille » [ɮemad]→[ɬemid]

Degré 3

Dans le degré 3, nous avons 14 racines communes.

(20)

a) « nez » [hetsen] → [heter] ; b) [kw]→[gw](métathèse) « pierre » [kwa] → [aŋgwa]

c) [r] → [l] « jalousie » [sirak]→[silã]

Degré 2

Nous avons répertorié au deuxième degré, 22 racines communes. Ainsi nous avons (21)

a) « tout » [tele]→[tsəpa] ; b) [ke] →[ge] ;« chien » [keda]→ [gedej]
c) [mbe] [me] « graisse » [mbeza] →[mekal]

Degré 1

Le degré 1 compte 16 paires de racines communes (22)
a) [vah] →[gwalaf], b) [deɓa] →[łałapaj]
c) [ŋvia] →[mevəlej]

Degré 0

Le degré zéro compte 10 paires de racines communes. Ces mots sont les suivants :
(23)
a) [jeke] → [mazəma]; (long) b) [tsər]→ [wulfaɗ] (graine)
c) [fetor] → [deŋgwel]; queue d) [wujak] → [mahurbaj] (sable)

Les exemples énumérés ci-dessus nous a permis de faire un constat selon lequel le degré 5 a plus de racines communes que les autres. Ceci montre déjà à première vue que le mafa partage plus de mots avec le mofu. Les consonnes sourdes se transforment en consonnes sonores et vice versa. Tout comme les consonnes, les voyelles passent tantôt du premier au deuxième, du deuxième au troisième, du troisième au quatrième degré d'aperture, tantôt du quatrième au premier, du troisième au deuxième et du quatrième au troisième degré d'aperture. Démontronsles ressemblances à partie des calculs statistiques.

Tableau 02 : statistique de ressemblances entre le mafa et le mofu

Degrés	**Paires des racines communes**	**Items comparatifs**
5	27	2, 6, 7, 8, 12, 13, 18, 19, 20, 24, 32, 44, 46, 48, 53, 60, 68, 70, 75, 77, 83, 84, 85, 90, 91, 92, 100.
4	11	1, 21, 22, 26, 27, 34, 37, 43, 54, 93, 96
3	14	3, 4, 11, 35, 38, 41, 45, 47, 69, 78, 82, 89, 98,
2	22	5, 9, 17, 23, 25, 30, 33, 36, 40, 50, 51, 52, 55, 57, 58, 62, 65, 66, 71, 74, 80, 94, 97,

1	16	10, 16, 29, 31, 56, 59, 61, 63, 64, 72, 73, 76, 81, 87, 88, 95,
0	10	15, 14, 28, 39, 42, 49, 67, 79, 86, 99

Le tableau nous présente une comparaison lexicale entre le mafa et mofu. Sur la base de 100 mots, les taux de ressemblance sont les suivants :

-degré 5 : 27 paires d'items
-degré 4 : 11 paires d'items
-degré 3 : 14 paires d'items
-degré 2 : 22 paires d'items
-degré 1 : 16 paires d'items
-degré 0 : 10 paires d'items

La comparaison des items lexicaux en termes de taux de ressemblance minimal, maximal et pondéré se présente de la manière suivante :

- Taux minimal de ressemblance entre mafa et mofu :
  27% + 11% : 38%
- Taux maximal de ressemblance ou « taux de ressemblance profonde »
  27% + 11% + 14% + 22% + 16% : 90 %
- Un « taux pondéré de ressemblance »

$$\frac{(27x5) + (11x4) + (14x3) + (22x2) + (16x1)}{5} = 56\%$$

Le pourcentage de ressemblance semble important à ce niveau. Le résultat montre un taux maximal élevé (90%). À partir de ce pourcentage, nous pouvons dire que le mofu est plus proche de mafa que le guiziga. Dans la classification des langues tchadique, de débats se soulèvent souvent entre les linguistes. Des recherches sont en cours pour une reclassification des langues qui présentent parfois une certaine divergence.

IV.3. Comparaison de ressemblances entre le guiziga et le mofu

Le mofu et le guiziga ont une certaine caractéristique qui leur est commune. En effet, ces deux langues ont deux facettes. Ainsi, montrons le degré de ressemblances et de différences de ces paires de langues à travers une étude phonologique.

Degré 5

Le degré 5 compte 19 paires de racines communes. Nous avons entre autres les mots suivants : *je, tu, un, femme, lapin, poisson, plume (d'un oiseau), bouche, ongle, foie, saison de pluie, venir, soleil, lune, eau, nuage, sauterelle, mouton, fille*. Ces mots sont identiques dans ces deux. Ils sont constitués de partie du corps humain, des phénomènes naturels, des animaux, des pronoms personnels. Phonétiquement, nous les présentons comme suit : (24)

a) « je » : [ja] →[ja] ; b) « tu » : [ka] →[ka]
c) « un » : [pal] → [pal] ; d) « femme » : [ŋgwaz] → [ŋgwaz]
e) « lune » : [kija] → [kija] ; f) « nuage » : [gaɮavaj] →[gaɮavaj]

Nous remarquons à ce niveau qu'il y a ressemblance identique du point de vue sémantique et phonologique.

Degré 4

Le degré 2 est constitué de 14 paires d'items communs. Ainsi nous avons : *deux, trois, homme, queue (d'un animal), coup, poitrine, jeune homme, étoile, boule, rouge, mil, froid, nouveau.* Par exemple, nous avons : (25)

a) [e] →[u] : « deux » [tʃuw] →[tʃew] ; b) [a] →[i] : « trois » [makar] →[makir]
c) [e]→ [a] : « jeune-homme » [gwəla] →[gwala] ; d) [i] →[a] : « poitrine » [ndav] →[ndav]
e) [g] →[m]: « rouge » [gagaza] →[magaza]; f) [nd] →[d]: « mil » [ndaw] →[daw]
g) [n] → [m] : « nouveau » [nawaja] → [mawaja]

Nous passons ici du phonème nasale /n/ au bilabiale/m/ ; le vélaire /g/ se transforme en bilabiale [m].

Le degré 3

Nous avons 21 paires de racines communes. Nous avons *: qui, quoi, petit, oiseau, chien, arbre, os, corne, quatre, tête, dent, langue,* etc. (26)

a) « qui » : [waha] → [wa] ; b) « quoi » : [mike] → [me]

c) « os » : [tesl]→[teteɬ] ; d) [w] → [ŋ] : « oiseau » [ɗijiw] [ɗijaŋ]

e) [s] → [z]: « arbre » [widis]→[wedez]; f) [wi] → [mu] « quatre » [wifaɗ] →[mufaɗ]

Le guiziga se différencie du mofu par l'ajout d'une syllabe il s'agit ici des marques interrogatives telles que *qui* et *quoi*. Nous remarquons aussi là l'effet de surdité et de sonorisation des phonèmes.

Degré 2

Pour ce qui du degré 2, nous avons totalisé 15 mots communs. Ce sont : *grand, mère, sang, oreille, œil, pied, ventre, boire, cœur, tuer, donner, nuit, haricot* etc. Nous constatons ici que les mots entrant dans cette catégorie sont en majorité constitués des parties du corps humain. (27)

a) « grand » : [madiɗa] →[mahura] ; b) « mère » : [mumuŋ]→[mamaj]

c) « sang » : [pumbuz] → [mambaz] ; d) « œil » : [hiri] →[di]

e) « nuit » : [duvuɗ] →[avuɗ]

Le degré 1

Le degré 2 compte 20 paires de racines communes. Ainsi nous avons : *celui-ci, celui-là, nous, tout, beaucoup, court, pou, graine, racine, écorce, graisse, œuf, tête, dormir, pierre* etc. (28)

a) « nous » : [ndra]→[ala] ; b) « tout » : [gar]→[tsepa]

c) « tête » : [hirŋa]→[raj] ; d) « dormir » : [hinje]→[menej]

e) « pierre » [ɗùgur]→[angwa]

Le degré 0

Le degré 0 compte seulement 12 racines communes. Il y a 12 mots dont la renté est nulle. Ces mots sont constitués de : *ne…pas, grand, long, père, peau, viande, genoux, voir, savoir, nager, se lever, dire*. Les verbes sont nombreux dans cette catégorie. Ceci pourrait nous amener à dire que fonder la parente génétique sur les verbes est douteuse parce ceux-ci expriment l'action exercée par l'homme. Nous présentons dans le tableau ci-dessous les statistiques de la comparaison entre guiziga et mofu. (29)

« peau » : [garak] → [huteɗ]

Tableau 1: statistique de ressemblance entre le guiziga et le mofu

Degrés	**Paires des racines communes**	**Items comparatives**
5	19	1, 2, 11, 18, 19, 21, 40, 46, 49, 57, 60, 69, 74, 75, 77, 81, 84, 98, 100,
4	13	12, 13, 20, 39, 54, 55, 68, 76, 85, 88, 90, 95, 97,
3	21	6, 7, 16, 22, 23, 25, 35, 38, 41, 43, 47, 48, 65, 82, 65, 70, 86, 87, 89, 92, 99,
2	15	14, 27, 34, 44, 45, 50, 53, 56, 58, 59, 62, 66, 72, 93, 94,
1	20	3, 4, 5, 9, 10, 17, 24, 28, 29, 30, 31, 36, 37, 42, 64,78, 79, 80, 83, 91,
0	12	8, 14,15, 26, 32, 33, 51, 61, 63, 67, 71, 73,

En comparant le taux de ressemblance entre le guiziga et le mofou, nous obtenons les résultats suivants :

-degré 5 : 19 paires d'items (ressemblance identique et totale entre les mots de deux langues)

-degré 4 : 14 paires d'items (différence d'un seul phonème au niveau du point et mode d'articulation

-degré 3 : 21 paires d'items (différence de deux phonèmes)

-degré 2 : 15 paires d'items (différence de plus de deux phonèmes, métathèse)

-degré 1 : 20 paires d'items (ressemblance d'un seul phonème)

-degré 0 : 12 paires d'items (aucune ressemblance phonétique entre les paires des mots)

Ainsi, nous obtenons les pourcentages suivant évalué en taux minimal, maximal et pondéré :

- Taux minimal de ressemblance entre guiziga et mofo :
  19% + 14% : 33%
- Taux maximal de ressemblance ou « taux de ressemblance profonde »
  19% + 14% + 21% + 15% + 20% : 89 %
- Un « taux pondéré de ressemblance »

$$\frac{(19 \times 5) + (14 \times 4) + (21 \times 3) + (15 \times 2) + (20 \times 1)}{5} = 52{,}8\%$$

Le guiziga et le mofu partagent un taux minimal de ressemblance de 33% ; un taux maximal de ressemblance de 89% et un taux pondéré de ressemblance de 52%. Nous constatons que le mofu est plus proche de mafa que le guiziga. Alors que le mafa et le mofu partagent 90% de taux maximal de ressemblance ; le mafa et le guiziga n'en partagent que 86%. Nous pourrions dire à cet effet que ces trois langues auraient une origine commune, comme pour dire seraient descendues d'une langue mère pour le moment inconnu.

Au vue de tout ce qui vient d'être dit, nous remarquons que plus le pourcentage de mots communs de paires de langue n'est élevé, plus les langues sont proches. Au cours de l'évolution des langues, plusieurs phénomènes linguistiques se présentent. Ainsi, nous avons le phénomène de syncope, d'apocope, d'aphérèse, d'assimilation, de sonorisation, de nasalisation, de palatalisation, de labialisation, etc. qui se transforment sans cesse. Le taux de ressemblance maximal nous a permis de retracer l'évolution linguistique de nos langues d'études. Ainsi, les différentes comparaisons que nous avons faites nous donnent les résultats suivants :

-le mafa et le guiziga partagent 86% des mots du vocabulaire ;
-le mafa et le mofu partagent 90% des mots du vocabulaire ;
-le guiziga et le mofu partagent 89% des mots du vocabulaire ;

Le regroupement des langues sur la base de l'analyse lexicostatistique s'avère un outil important et utilisable dans la reconstruction et l'évolution des langues.

Ainsi présenter les différents calculs de la méthode lexicostatistique, nous pouvons alors fournir trois matrices de ressemblance lexical avec taux minimal, taux pondéré, taux maximal, nous obtenons les résultats suivants.

Tableau 04 : taux minimal de ressemblance

Taux minimal	Mafa	Guiziga	mofu
Mafa	-	29	38
Guiziga	29	-	33
Mofu	38	33	-

Tableau 05 : taux pondéré de ressemblance

Taux pondéré	mafa	guiziga	mofu
Mafa	-	43	56,2
Guiziga	43	-	52,8
Mofu	56,2	52,8	-

Tableau 06 : taux maximal de ressemblance

Taux maximal	Mafa	guiziga	mofu
Mafa	-	86	90
Guiziga	86	-	89
Mofu	90	89	-

Pour conclure cette partie, nous disons que le mofu est plus rapproché de mafa que le guiziga. Ainsi, le mafa, partage un taux maximal de 90% et 86% respectivement avec le mofu et le guiziga. Ainsi présenter les analyses sur la statistique lexicale, abordons cette fois-ci la glottochronologie pour dater les moments de séparation des langues et chuter sur la l'interprétation lexicostatistique.

V. Interprétation

Dans cette partir, nous interprétons les résultats de nos analyses lexicostatistiques. Nos interprétations sont d'ordre linguistique et statistique. Que ce soit avec le mafa, le guiziga, le mofu, nous constatons que le pourcentage des mots du vocabulaire est faible. Comme nous

l'avons signalé ci-dessus de notre liste de 100 mot, force est de constater que c'est le guiziga qui a perdu plus de mots. Il aurait rencontré beaucoup d'autres langues, et en plus la séparation aurait été lointaine. Pour n'est pas anticiper les preuves, nous procédons cependant à la méthode qu'utilise la glottochronologie ou lexicostatistique.

Nous appliquons la formule qu'utilise LEHMAN pour déterminer la hiérarchie chronologique, et en même temps, le nombre d'année probable de séparation. La formule est la suivante :

$$t = \frac{\log c}{2 \log r} \quad \text{avec}$$

c = le taux de partage de mots du vocabulaire par deux langues déterminées ; (vocabulaire commun)

r = le taux de rétention des mots dans deux langues avec l'érosion du temps ;

t = étant le nombre d'année à déterminer

Les propositions de retentions données par le lexico-statisticiens varient entre 80 et 85% après 1000 ans.

Le taux estimé pour la proportion de rétention étant situé entre 80 et 85% par 1000 ans, nous supposons un r = 80% ; ceci en raison du fait que les langues africaines, au contraire des langues germaniques et romanes par exemple ont eu trop d'interférence linguistique. Nous retenons donc le taux minimal de rétention dans le vocabulaire quotidien par 1000 ans.

Ceci voudrait dire que pour trouver le « t » entre le mafa et le guiziga, nous aurons :

$$t1\ \frac{\log 86\%}{2 \log 80\%} = \frac{0{,}150}{0{,}446} = 0{,}337 \times 1000 = 337\ ans$$

Avec c = 86%

r = 80%

-Il s'ensuit pour l[illegible]

$$t2\ \frac{\log 90\%}{2 \log 80\%} = \frac{0{,}105}{0{,}446} = 0{,}236 \times 1000 = 236 ans$$

Avec c = 90%

r = 80%

-le guiziga /le mofu

$$t3\frac{\log 89\%}{2\log 80\%} = \frac{0{,}16}{0{,}446} = 0{,}261 \times 1000 = 261\ ans$$

Avec c = 89%
r = 80%

Nous sommes arrivés à ces résultats, en tenant compte du tableau du logarithme emprunté à Gudschinsky (1956).

Dès lors, il ressort que la séparation entre le mafa et le mofu daterait d'au moins de 236 ans, c'est vers le XVII et XVIII siècle qu'il avait eu séparation après plusieurs années de cohabitation sans influence notoire des autres communautés. Le mafa et le mofu se reconnaissent mutuellement une parenté. Leur grand centre de dispersion est comme celui des mafa, gudur. Aux XVII, il eut de grandes migrations vers l'ouest. Les mofu se mêlèrent alors au mafa au nord comme nous l'avons dit mais à d'autres populations autochtones au sud. Nous pourrions donc dire que l'influence aurait commencée vers le XVIIIème siècle. Tout comme le mafa, le mofu s'est séparé du guiziga, il y a 261 ans. Cette période pourrait se situer vers le XVIIIème siècle et la séparation daterait depuis ce siècle. La séparation entre le mafa et le guiziga aboutit approximativement au même résultat du mafa/mofu. En fait, il y a 261 ans qu'il y a eu scission, ceci toujours vers le XVIIIème siècle après J. C. Au vue de ces résultats statistiques, nous nous rendons à l'évidence que le mafa, le guiziga et le mofu ont commencé à se disloquer ou se scinder à partir du XVII et XVIIIème siècle.

Si l'on suit l'hypothèse selon laquelle la langue perd 15 à 20% de ses mots en 1000 ans, on devrait considérer que le mafa, le guiziga et mofu n'ont perdu que 10% de mots, c'est que ces langues se côtoient encore, et ne se sont séparées que très tardivement. Les trois lectes à savoir le mafa, le guiziga et mofu se sont séparés à partir du gudur.

Nous notons que les mots les plus rapprochés phonologiquement et sémantiquement sont les choses qui se rapportent à la culture des peuples. On a, à tire d'exemple, les mots « mil », « mouche », « ventre », « saison de pluie », « jeune homme », « quatre » etc. ; et beaucoup d'autres qui sont des preuves patentes que ces communautés ont une histoire socioculturelle liée. De nos jours, on se rend compte que tous ces peuples célèbrent la fête de taureaux. Après tous ces calculs sur les comparaisons du lexique des langues qui ont constituées notre point

d'investigation, nous pourrions chuter sur un pseudo reclassification de ces dernières en nous basant sur les résultats que nous donnent la lexicostatistique et glottochronologie.

VI. La classification lexicostatistique de nos langues d'étude

La classification lexicostatistique est un fait reconnu par tous que certaines langues se ressemblent plus que d'autres. Dans une famille de langues, certaines langues se révèlent plus proches que d'autres. La tâche des linguistes aujourd'hui ne se limite non pas à l'énumération des langues, mais aussi et surtout au rapprochement de ces dernières les unes par rapport aux autres dans le réseau de différences et de ressemblances linguistiques qu'elles présentent entre elles en fonction de leur proximité relative. Ainsi, après une analyse lexicostatistique comparative de nos langues d'étude, nous sommes parvenus à un pseudo classification en termes de langues plus proches et plus éloignées. Nous notons donc ceci : le mofu est plus proche de mafa que de guiziga. À l'origine on a une langue inconnue, de cette langue sont nées le mafa, le mofu et le guiziga. Celles-ci ont évolué et puis elles se sont séparé les unes des autres. La séparation de mafa avec le mofu est récente par rapport à la séparation de mafa avec le guiziga. Ce qui semble justifier ces différentes séparations sont de plusieurs ordres. D'abord le phénomène de contactde langues qui engendre des emprunts, des calques ainsi que desinterférences. Ceci a pour conséquence la perte importante de vocabulaire de base ou fondamental. L'expansion liée au fulfuldé et à l'islam, amène la disparition, faute de locuteur, d'un certain nombre de langues se produisent sous nos yeux dans la zone étudiée et dans tout leNord du Cameroun. Ensuite, l'influence des langues officielle et véhiculaire accélère le processus de changement linguistique. Pour notre cas actuel nous avons le fulfuldé et le français qui constituent des obstacles et qui appauvrissent le lexique de base des langues que nous étudions. En effet, ces groupes dominants (fulfuldé, français) imposentleur langue aux groupes dominés (mafa, mofu et guiziga), et ces groupeslinguistiques minorés et minoritaires, adoptent la langue des majorités.En fin nous évoquons l'attitude volontaires de certains locuteurs de

dénigrer leurs langues et cultures qui demeurent par ailleurs un patrimoine national qu'il faut préserver.

Nous rappelons que cette étude est préliminaire, et que nous envisageons dans nos prochaines recherches étudier les différents dialectes de ces langues.

Le vocabulaire fondamental semble régir toutes les langues. Toute langue dispose des mots plus résistibles au changement linguistique. Toutefois, La stock lexical est menacé d'emprunt. Au cours de l'évolution de langues, nous observons des transformations sur plusieurs plans.

VI.1. Changement sur le plan phonologique

Du point de vue phonologique, d'une langue à l'autre, il y a phénomène d'affectation des sons dans les mots. Ces changements de sons sont les conséquences, selon A. Kemp pallesen (1985) de trois facteurs :

$$t1\,\frac{\log 86\%}{2\log 80\%} = \frac{0{,}150}{0{,}446} = 0{,}337 \times 1000 = 337 \text{ ans}$$

Avec c = 86%
r = 80%
-Il s'ensuit pour le mafa /le mofu:

$$t2\,\frac{\log 90\%}{2\log 80\%} = \frac{0{,}105}{0{,}446} = 0{,}236 \times 1000 = 236 \text{ ans}$$

Avec c = 90%
r = 80%
-le guiziga /le mofu

$$t3 = \frac{\log 89\%}{2\log 80\%} = \frac{0{,}16}{0{,}446} = 0{,}261 \times 1000 = 261 \text{ ans}$$

Avec c = 89%
r = 80%

On note même le changement total d'une voyelle en une autre, comme tel est le cas de plusieurs mots de notre liste. Ce phénomène se présente à plus de 60 % des mots du vocabulaire, et serait favorisé par la situation d'interférence linguistique qui s'opère à l'intérieur des mots en contacts avec d'autres langues. La situation géographique devrait

également jouer un rôle, car en rapport avec les cas de contact et un développement nouveau et indépendant de la langue de base.

VI.3. Changement sur le plan lexical

Au niveau lexical, on constate également des emprunts à d'autres langues. Le mofu et le guiziga empruntent beaucoup aux autres langues qui leur sont voisines. Ce phénomène d'emprunt enrichit leur langue, tout en réduisant le vocabulaire fondamental d'où l'appauvrissement du lexique de base. C'est le cas de « dala », « sadaka », « sarla » « lawane », « jawro » etc. ; qui sont des emprunts au fulfulde et que ces ethnies utilisent couramment dans leurs langages de tous les jours ou du moins leurs vocabulaires quotidiens. Ainsi présenter l'analyse lexicostatistique appliquée au vocabulaire fondamental de nos trois langues.

Conclusion

Au terme de cette étude, nous avons abordée l'analyse linguistique des langues mafa, mofu et guiziga. Après une analyse lexicostatistique, il ressort que le mafa, le guiziga et le mofu présentent certaines caractéristiques communes. Les résultats de l'analyse lexicostatistique nous ont permis de constater que ces langues auraient une origine commune. Les voyelles et les consonnes ont subi des transformations au cours de leurs évolutions. On peut déjà à ce stade retenir, qu'il ne se fait plus de doute que le mafa, le guiziga et le mofu sont des langues génétiquement liées. Même si les contacts avec d'autres langues ont altéré beaucoup de possibilité de rapprochement ou d'intercompréhension des langues, il n'en demeure pas moins vrai que ces langues ont une origine lointaine commune. Entre des langues théoriquement apparentées, les différenciations dans de vocabulaire de base seraient le résultat de l'évolution naturelle des langues, chaque langue étant supposée se développer indépendamment les unes des autres et par conséquent entrainent d'autres phénomènes linguistique d'où le contact de langue.

Bibliographie

BARRETEAU, D. 1984, *Essai de classification lexicostatistique des languesde la famille Tchadique au Cameroun*, ORSTOM, Colloque SLAO dec CREA.

BARRETEAU, D. 1980, *Comparaison dans le groupe mafa des langues tchadiques*, Paris, ORSTOM.

BARRETEAU, D., BRETON, R., DIEU M., 1978, *Les langues : Définitions et préalables méthodologiques, phylums et familles de langue, inventaire et classification des langues, les langues véhiculaires et le multilinguisme*, Paris, ORSTOM.

OMÉGA T. 1993, *Origine commune de l'égyptien ancien, du copte et des langues négro-africaines modernes. Introduction* à *la linguistique historique africaine*, Paris, L'Harmattan.

SWADESH, M. 1971, *The origin and diversification of language*, Chicago, Aldine

VINCENT J.-F. 1972 - données sur le mariage et la situation de la femme mofu (massifs de Duvangar et Wazan, Cameroun du Nord), Cah. ORSTOM, sér. Sci. hum., vol. 91 n03, pp.309-323.

SAUSSURE, F; BALLY, C ; SECHAHAYE, A ; REDLINGER, A. 1991, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris.

Perevet, Zacharie (2008). *Les Mafa : un peuple, une culture*, Yaoundé : Éditions CLÉ.

Sources électronique

LECLERC J, 2014 « *L'origine des langues* », en ligne sur le site Internet : http://www.axl.cefan.ulaval.ca/monde/famil

Annexes

0. 1. Corpus

langues / Items	Mafa	Guiziga	Mofu
1-je	/je/	/ja/	/ja/
2-tu	/ká/	/ka/	/kà/
3-celui-ci	/ndwaŋtata/	/mburhana/	/ndùkədɛ́/

4-celui-là	/ndwanasa/	/manahana/	/ndùkatay/
5-nous	/ŋgá/	/ndra/	/alaˊ
6-qui	/wá/	/waha/	/wà/
7-quoi	/me/	/mikə/	/mɛ/
8-ne…pas	/ɓaj/	/ta/	/ɓaj/
9-tout	/tele/	/gar/	/tsəpa/
10-beaucoup	/kumba/	/hadaƙ/	/ga/
11-un	/stádˀ/	/pal/	/pal/
12-deux	/tʃew/	/tʃuw/	/tʃew/
13-trois	/màkár/	/makir/	/mákár/
14-grand	/bija/	/madida/	/máhurà/
15-long	/jike/	/jek/	/mázəma/
16-petit	/kwœte/	/metʃidek/	/metʃəhe/
17-court	/defə'eˊ	/dugulé/	/degwəleˊ
18-femme	/ŋgwaz/	/ŋgwaz/	/ngwaz/
19-lapin	/wãdav/	/mãdaf/	/wãdav/
20-homme	/ńdwá/	/məƙə /	/ndù/
21-poisson	/kilaf/	/kɨlɨfʸ /	/kɨlɨf/
22-oiseau	/ˊdəjak/	dijiwˊ	/ˊdəjáŋˊ
23-chien	/kəda/	/kərəʸ/	/gədej/
24-pou	/teŋde/	/metʃetʃedˀ/	/teŋdə/
25-arbre	/wáf/	/widis/	/wədéz/
26-père	/bábá/	/tsine/	/papaj/
27-mère	/mámá/	/mumuŋ/	/mamaj/
28-graine	/tsər/	/ziŋga/	/wulfadˀ/
29-feuille (d'un végétal)	/váh/	/kalafˊ	/gwałaf/
30-racine	/ƙóƙur/	/dimbaƙ/	/ˊłałalajˊ
31-écorce	/dəɓa/	/diɓa/	/łałapaj/
32-peau	/hutedˀ/	/garak/	/hutedˀ/
33-viande	/ƙɛwɛdˀ/	/ise/	/aław/
34-sang	/pambaz/	/pumbuz/	/màmbàz/
35-os	/vatał/	/teł/	/teteł/
36-graisse	/mbəza/	/muŋul/	/mekal/
37-œuf	/łałaj/	/tał/	/ləłədˀ/

38-corne	/dúróm/	/durum/	/dərám/
39-queue (d'un animal)	/fətɔr/	/daŋgwal/	/deŋgwel/
40-plume (d'un oiseau)	/gwats/	/ɣara/	/ɣara/
41-quatre	/faɗ/	/wɨfaɗ/	/mufaɗ/
42-tête	/geɗ/	/hirŋa/	/raj/
43-oreille	/ɣəmáɗ/	/ɬimiɗ/	/ɬəmaj/
44-œil	/di/	/hiri/	/dì/
45-nez	/hətsən/	/hutuŋ/	/heter/
46-bouche	/mà/	/me/	/me/
47-dent	/ɣene/	/ɬiŋ/	/ɬer/
48-langue (organe)	/nene/	/irne/	/nene/
49-ongle	/ŋdzihén/	/ɣenek/	/ɣelek/
50-pied	/sak/	/sar/	/sahaj/
51-genou	/gurmbɛʒ/	/poprok/	/mereŋgweʒ/
52-main	/raj/	/haŋ/	/har/
53-ventre	/hwáɗ/	/hwatʃaj/	/hwaɗ/
54-cou	/dajə/	/aj/	/daj/
55-poitrine	/ndav/	/didak/	/dadak/
56-cœur (organe)	/ŋtœtœkul/	/didwa/	/mewel/
57-foie	/mənaɗ/	/mevel/	/mevel/
58-boire	/ŋsi/	/si/	/mesej/
59-manger	/ńda/	/zuma/	/mezə̀mej/
60-saison de pluie	/vɨjə/	/vɨjə/	/vɨjə/
61-voir	/ŋrəkde/	/pra/	/mehetar/
62-entendre	/ŋtsəná/	/tʃina/	/metʃənej/
63-savoir	/ʃiná/	/sina/	/meserej/
64-dormir	/ŋdjuwəné/	/hinje/	/menej/
65-mourir	/mətsaj/	/muts/	/mət/
66-tuer	/kə̀ɗé/	/kiɗa /	/mekəɗej/
67-nager	/ńɮóɮov/	/Ki/	/medevej/

68-jeune-homme	/gwala/	/gəwla/	/gwala/
69-venir	/waʃké/	/sawa/	/sawa/
70-chef	/baj/	/bi/	/bàj/
71-se lever, se tenir debout	/ɮatsa/	/ɬikiɗ/	/meletʃej/
72-donner	/ŋvia/	/vula/	/mevəlej/
73-dire	/ŋgəɗe/	/ɓiɓi/	/meseŋgərej/
74-soleil	/pats/	/pas/	/pas/
75-lune	/kija/	/kija/	/kija/
76-étoile	/bantaj/	/wurɮaŋ/	/wurɮa/
77-eau	/jám/	/jam/	/jam/
78-pierre	/kwa/	/ɗugur/	/aŋgwa/
79-sable	/wúják/	/mizaw/	/mahurbaj/
80-terre (sol)	hərkda	/hirwuz/	/hwájak/
81-nuage	/vanaj/	/gaɮavaj/	/gaɮavaj/
82-se laver	/pana/	/buna/	/bara/
83-feu	/vogwa/	/vu/	/áwaw/
84-souterelle	/ʒaraj/	/ʒaraj/	/ʒaraj/
85-boule	/ɗaf/	/ɗafa/	/ɗaf/
86-route	/tʃəveɗ/	/dʒiviɗ/	/tʃəveɗ/
87-montagne	/dzá/	/muŋgwa/	/aŋgwa/
88-rouge	/nduza/	/gagaʒa/	/magaza/
89-jalousie	/sirak/	/silik/	/silã/
90-mil	/daw/	/ndaw/	/daw/
91-crocodile	/kədam/	/hɨrɨm/	/kədam/
92-mouche	/ʒuwaj/	/ʒidziwit/	/ʒuwaj/
93-nuit	/vaɗ/	/duvuɗ/	/avaɗ/
94-haricot	/ɗija/	/aɗijo/	/hádɗjar/
95-froid (température)	/mətáɬ/	/hɨmɨɗ/	/nimeɗ/
96-maison	/gaj/	/haj/	/waj/
97-nouveau	/mɓwa/	/nawaja/	/mawája/
98-mouton	/tamak/	/tɨma/	/tɨma/
99-pluie	/jamziklə/	/vuŋ/	/vár/
100-fille	/dam/	/dəm/	/dam/

0. 2.Questionnaire

III-2-6-1. Questionnaire d'identification sur la langue

1-Quelle est la langue maternelle de votre père ?

2-Quelle est la langue maternelle de votre mère ?

3- Quelle langue parlent/parlaient vos parents entre eux ?

4-Quel est votre niveau d'étude ?

5-Parmi les dialectes que compte votre langue, lequel est désigné comme dialecte de référence ?

6-Quelle est votre langue de base si vous êtes de parents de communautés linguistiques différents ?

7-À votre avis, les langues (mafa, guiziga, kapsiki et mofu) sont-elles issues d'une même langue mère ?

8-Est-ce qu'il existe une littérature en votre langue ? (par exemple des chants, des prières, des portions des livres ou des saintes écritures, documents scientifiques)

III-2-6-2. Usage de langues / multilinguisme

9-Dans quelle mesure d'autres personnes utilisent-elles la langue locale ?

10-Comment ces personnes appellent-elles votre langue ?

a-Quand font-elles usage d'autres langues ?

b-Pour besoin de communication interethnique, les locuteurs utilisent quelle(s) langue ?

11-Pensez-vous qu'il y a intercompréhension entre le mafa, le guiziga, le kapsiki et le mofu ?

a-est-ce qu'un locuteur mafa peut comprendre le guiziga ? ou i/ non

b- un locuteur guiziga peut comprendre le kapsiki ? oui / non

c- un locuteur mafa peut comprendre le kapsiki ?oui / non

d- un locuteur mofu peut comprendre le kapsiki ?oui / non

e- un locuteur mofu peut comprendre le mafa ? oui / non

f- un locuteur guiziga peut comprendre le mofu ? oui / non

III-2-6-3. Étendue de l'ethnie

12- Comment désignez-vous votre propre ethnie (groupe ethnique, clan, tribu ?

13- Comment les communautés linguistiques voisines appellent-elles votre langue?

14-Que pensez-vous de ce nom ?

15- Comment les voisins appellent-ils ces gens ?
16- Quels noms se donnent-ils eux-mêmes ?
17- Y a-t-il d'autres régions au Cameroun habitées par votre ethnie ? Lesquelles ?
18- Y a-t-il encore de communautés linguistiques qui parlent votre langue dans les pays avoisinants (Soudan, République Centrafricaine, Cameroun, Nigeria, Niger)? Où ?
19-Quels autres groupes (ethnies, régions) considérez-vous comme des frères (ancêtres communs)? Pourquoi ?
20- Y a-t-il des conflits, des querelles ou des disputes entre certains groupes et vous ?
Oui / non
21-Les langues se ressemblent-elles ?
Oui / non
a- Si oui, à quels points se ressemblent-elles ?
b- À quels points diffèrent-elles ?
c- Si non, pourquoi ?
d- Si oui lesquelles présume- vous ?
e- Si non pourquoi pensez-vous ainsi ?
22-Du point de vue culturel, constatez-vous quelques divergences entre ces communautés linguistiques du même groupe ethnique ?
Oui non
Si oui à quels niveaux ?
23-Ces divergences infirment confirment-elles l'appartenance de ces groupes à un autre ?
Oui / non
Pourquoi ?
24-Pour vous qui êtes Mafa, que représentent les autres ethnies (Guiziga, Kapsiki, Mofu) par rapport à la vôtre ?

III-2-6-4. Migration

25- Qui est votre ancêtre ?
26-D'où est venu le fondateur de ce village ?
27- En venant ici, y a-t-il d'autres parties de votre groupe qui se sont déplacées ailleurs? Lesquelles?
28- Y a-t-il des parties de votre groupe qui ont quitté ce lieu pour aller s'installer ailleurs? Où ? lesquelles?

b-Pourquoi?
c-Si oui, y a-t-il des contacts réguliers entre vous et eux ?
29- Est-ce que les jeunes restent au village pour gagner leur vie ou bien vont-ils en ville
30- Y a-t-il des étrangers qui viennent ici régulièrement? Lesquels? Pourquoi?
31- Vous déplacez-vous ailleurs (hors du canton) régulièrement? Où? Pourquoi?
32- Y a-t-il des étrangers qui habitent ? Lesquels

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

ANALYSE SOCIOLINGUISTIQUE DE LA COMMUNICATION ORALE DANS L'ARRONDISSEMENT DE MOGODE : CAS DU KAPSIKI

KWOVE Florence
Université de Maroua, Cameroun
kwoveflorence@gmail.com

Résumé

La communication sociale est un concept clé dans les domaines d'étude et de recherche en sociolinguistique[1]. En tant qu'élément de la linguistique, elle constitue donc un pilier fondamental à la base de la motivation du processus de la pratique et de la transmission intergénérationnelle d'une langue[2]. Se basant sur ce rôle, déjà reconnu par des auteurs tels que Henri Boyer[3]. La présente communication se donne pour objectif de décrire la vitalité de cette langue dans cette localité, en analysant et explorant le processus de la transmission ; d'encourager la transmission intergénérationnelle chez les locuteurs du Kapsiki de Mogodé. Cette communication a comme intérêts au niveau politique, d'enrichir la base des données sur la transmission intergénérationnelle des langues ; sur le plan scientifique, d'aider les parents à mieux transmettre cette langue à leurs progénitures et sur le plan social, de faire connaitre davantage le kapsiki. En prenant appui sur la sociolinguistique ethnographique liée à la compétence de la communication, théorisée par D. H. Hymes et J. J. Gumperz[4] et l'observation participative, nous comptons décrire la communication familiale, et les usages linguistiques hors du cadre familial. Comme méthodologie nous avons adopté la démarche épistémologique pour atteindre les objectifs généraux et spécifiques formulés. Nous avons opté pour une méthode qualitative. Les informations collectées à l'aide des questionnaires et des observations directs ont été ensuite dépouillées, analysées et interprétées. Cet article s'est attelé à étudier les langues employées à l'intérieur des foyers, faisant l'auto-évaluation des compétences communicatives. Il s'agissait plus spécifiquement de savoir quelles langues les kapsiki utilisent dans la vie courante avec leur entourage.

Mots-clés *: communication sociale, transmission intergénérationnelle, kapsiki, locuteurs, compétences communicatives.*

Abstract

Social communication is a key concept in the fields of study and research in sociolinguistics1. As an element of linguistics, it therefore constitutes a fundamental pillar underlying the motivation of the practice process and the intergenerational transmission of a language2. Based on this role, already recognized by

authors such as Henri Boyer3, the purpose of this communication is to prove the vitality of this language in this locality, by analyzing and exploring the process of transmission; to encourage intergenerational transmission among Kapsiki speakers of Mogodé. This communication has political interests as an enrichment of the database on the intergenerational transmission of languages; it scientifically helps parents to better transmit this language to their offspring's; it makes the kapsiki be socially known. Byrelying on ethnographic sociolinguistics linked to the competence of communication, that is to say the quality of use that a speaker makes of the language theorized by D. H. Hymes and J. J. Gumperz4 and participatory observation, we intend to describe family communication and linguistic uses outside the family framework. This communication will therefore focus on showing the languages used inside households by making a self-assessment of communicative skills; more specifically, it will be a question of knowing which languages kapsiki use in everyday life with those around them.
Key words: *social communication, intergenerational transmission, kapsiki, speakers, communicative skills.*

Introduction

La communication étant définie comme un « échange verbal entre un sujet parlant qui produit un énoncé destiné à un autre sujet parlant et/ou une réponse explicite (selon le type d'énoncé) ». La langue en tant que composante principale de la culture, et de l'identité de l'être humain a toujours suscité des débats houleux et passionnés dans toute la société. Ces langues identitaires sont des instruments privilégiés d'expression de la pensée de la culture et de la réalité du milieu. C'est ce qui nous amène à orienter notre article sur la transmission intergénérationnelle du *Kapsiki* dans l'Arrondissement de *Mogodé*. Notre objectif est donc de décrire la vitalité de cette langue dans cette localité en analysant et explorant le processus de la transmission intergénérationnelle des langues chez les locuteurs du *Kapsiki* à *Mogodé*. Cette communication s'intéressera donc à l'étude des langues employées à l'intérieur des foyers, et leurs usages hors du cadre familial dans l'Arrondissement de *Mogodé*, en faisant l'auto évaluation des compétences communicatives.

1- Langues d'usages en famille

Une langue est un système ou un code d'expression et de communication propre à un groupe social qui constitue son groupement

linguistique. Ce dernier peut-être la famille. Le dictionnaire Le Grand Robert de la langue française la définie comme :
« L'ensemble des personnes liées entre elles par le mariage (alliance ; conjoint, époux, allié), par la filiation (généalogie, parenté, lignée, ascendant, parent, père, mère, aïeul, ancêtre, et l'élément arrière, arrière grand, descendant, fille, fils, et l'élément arrière-petit, collatéral, frère, sœur, oncle, tante, neveu, nièce, cousin) ou exceptionnellement, par l'adoption »

1.1- Usage des langues entre parents

L'usage des langues entre les parents renvoie à la conversation qu'ils peuvent établir entre eux. (Labov et Fanshel 1977 : 54) conçoivent la conversation comme « une action qui affecte les relations de soi et d'autrui dans la communication ». Dans cette perspective, il s'agit de décrire les relations qui s'établissent non plus entre les différents constituants du texte conversationnel, mais celle qui se construisent, par le biais de l'échange verbal, entre les inter-actants eux-mêmes.
Dans L'arrondissement de *Mogodé*, plusieurs langues sont en cohabitation dans les familles. Mais dans les familles locutrices, surtout natives du *Kapsiki*, les parents déclarent majoritairement causer le *Kapsiki* entre eux au foyer. Soit 75% de temps de communication en *Kapsiki*. Ils se servent de cette langue pour donner des repères et des liens d'appartenance afin d'adopter des points d'ancrage et un soutien inconditionnel à leurs enfants. Ils estiment que le *Kapsiki* est une langue sacrée.
L'attachement des parents à la langue maternelle dans un milieu plurilingue comme *Mogodé*, trouve ses explications dans l'histoire de la religion Musulmane.
Certains de nos informateurs au nom de Zra Kodji (54 ans) et d'autres déclarent que la majorité des *Kapsiki* ont résistés farouchement à l'invasion islamique au 19ème siècle. Dès lors il s'était établit un conflit entre *Kapsiki* et musulman donc les premiers se recrutent parmi les peuls dans la région. Ceux-ci ont pour langue L1 fulfulde, principal véhiculaire régional qui se révèle être la langue de son ennemi peul. Ainsi, le *Kapsiki* traduisait son indépendance linguistique vis-à-vis du fulfulde quand il s'exprime en sa langue maternelle. C'est ce qui explique l'attachement des parents à s'exprimer en *Kapsiki* malgré la véhicularité du *fulfulde* dans

cette partie du département de Mayo-Tsanaga. Ils veulent manifester une valeur socio-affective (solidarité, douceur, chaleur humaine, fraternité, sincérité…) (Wald 1997 :74) explique cet état d'esprit en ces termes :
« Vu sous cet angle, le choix de code reflète une prise de position du locuteur par le rapport aux locuteurs de l'interaction. Ce par ces prises de position qu'on voit apparaitre, concrètement, dans le cadre de l'interaction, les effets de la diversité linguistique de la société. Outre le jeu local des rapports interpersonnels, la définition de la situation par le choix de code permet aussi l'actualisation des conflits identitaires majeurs. Le choix peut constituer une expression politique dans l'environnement plurilingue, et marquer la mise en jeu, dans l'acte, de la compétition et du conflit des identités liées à des langues et variétés coexistantes. En effet, le choix de code apparait dans cette perspective comme une ressource propre à mettre en jeu, au niveau interpersonnel, les solidarités et les oppositions entre les groupes sociaux ont modulé la manifestation des oppositions individuelles dans les rapports macrosociologiques et politiques qui peuvent s'actualiser dans l'interaction »

1.2- Usages entre Progéniture

Hormis les parents, la cellule familiale se compose généralement des enfants qui doivent également être identifiés par rapport à l'usage de la langue maternelle. Nous avons enquêté sur 100 descendances (jeunes + enfants). Le tableau qui suit permet de savoir la statistique d'usage des langues entre les progénitures.

***Tableau 1** : langues utilisées entre les enfants à la maison.*

Réponse	Nombre	Pourcentage
Kapsiki	10	10%
Fulfulde	50	50%
Kapsiki/français	10	10%
Kapsiki/fulfulde	30	30%
Total	100	100%

Dans les familles, la majorité des descendants s'expriment entre eux en *fulfulde* pendant que les autres s'attachent à leur langue qui est le *Kapsiki* (10%). Le *fulfulde* gagne du terrain jusqu'au sein des foyers, et est fortement parlé entre les descendants parce qu'il est la langue véhiculaire du grand-Nord en général. (Métangmo-Tatoul 2014 : 123) cite les raisons de son expansion :

- Le morcellement linguistique de cette zone initialement sans langue dominante la prédisposait à l'émergence d'une langue véhiculaire ;
- L'islamisation : l'expansion de la région musulmane entraina l'accroissement de l'audience de la langue des conquérants du djihad ;
- L'urbanisation en tant qu'elle instaure des lieux de brassage et d'hétérogénéité linguistique, a favorisé l'avènement d'une langue de contact, le fulfulde qui avait commencé son expansion avec l'islamisation s'avérait le candidat le mieux placé ;
- La colonisation vient encore améliorer sa position en instaurant un nouvel ordre linguistique : le français langue du colonisateur ;
- L'émergence d'un leadership d'obédience peule à l'indépendance avec l'arrivée au pouvoir d'Amadou Ahidjo contribue à renforcer et à stabiliser une situation sociolinguistique régionale déjà dominée par le fulfulde ;
- Les progrès de la scolarisation contribuent paradoxalement à modifier l'équilibre sociolinguistique au profit du Fulfulde ;
- Tout aussi paradoxalement et pour les mêmes raisons d'évangélisation favorise aussi l'installation ainsi que le maintien du fulfulde est donc pour certains vernaculaires et véhiculaires. Vernaculaire parce qu'il est utilisé dans le foyer pour la conversation.

C'est ce que confirme (Dumont 1990 : 21).

« On s'aperçoit, à ce propos, que toutes les langues africaines n'ont pas la même vitalité, c'est une loi naturelle, et n'y a pas lieu de s'en désoler et de le déplorer. Certaines d'entre elles, à l'évidence, s'essoufflent, d'autres

connaissent une expansion tout à fait remarquable. Les facteurs sociolinguistiques de ce type de développement sont bien connus. Ces facteurs ont été mis en relief un peu partout : développement urbain au Sénégal, qui a facilité l'expansion du Wolof, activités mercantiles des Dioulas au Burkina Faso, et hors de ces pays en Côte d'Ivoire en particulier, rôle véhiculaire de ces deux langues dans le domaine religieux (Islamisation). Cette politique d'aménagement linguistique au Zaïre facilite l'expansion des quatre langues dites nationales : Cibula ; Kikongo ; Lingala et Kiswahili, développement des économies de marché et … »

Par ailleurs, les autres enfants mélangent les codes (*Kapsiki*/français ; *Kapsiki/Fulfuldé*) Pour une raison d'expansion fluide.

D'après (Ndiassé Thiam 1997 : 32) la notion « d'alternance codique » (Code switching) ou alternance de langues, est issue des études sur le bilinguisme et le contact de langues. Elle est selon (Balga 2010 : 284) « La juxtaposition à l'intérieur d'un même échange verbal, comme nous le disions dans les parties précédentes, de passages où le discours appartient à deux système grammaticaux différents ». C'est pourquoi (Calaina 2009 : 41) propose que « le phénomène de l'alternance codique doit s'inscrire dans le cadre des études portant sur la gestion des productions discursives chez le locuteur bilingue (…) Il s'agit de mettre en relief, lacompétence au bilingue dans sa capacité à utiliser les codes des deux langues dans un même énoncé.

Les causes qui poussent les enfants à utiliser le *fulfulde* ou à alterner les codes sont :

- L'environnement hétérogène (environ 18 langues ethniques sont parlées dans le Mayo-Tsanaga) ;
- La distance avec le village d'origine et la rupture avec les grands-parents ;
- L'école qui prône l'enseignement des langues étrangères et à laquelle vient s'ajouter le fulfulde qui est la langue véhiculaire ;
- Malaise, hostilité, indifférence et démotivations des jeunes.

1.3- Usage du Kapsiki entre parents/enfants

La relation parents-enfants joue un rôle clé dans le processus de transmission. La Communication est le point de contact privilégié entre les membres de la famille qui, ont tout à prendre les uns des autres, guidé par la force de leur relation.

Tableau 2 : Usage du Kapsiki en Famille

	Nombre	Pourcentage
Avec ma femme	25	16,7%
Avec mon mari	25	16,7%
Avec mes enfants	25	16,7%
Avec mon père	20	13,3%
Avec ma mère	20	13,3%
Avec mes sœurs	25	16,7%
Avec mes frères	10	6,7%
Total	150	100%

D'après les réponses des enquêtés dans le tableau ci-dessus, il ressort que le *Kapsiki* est quand-même utilisé pour la communication en famille. Ces résultats laissent entrevoir que ce sont les conjoints qui communiquent plus en *Kapsiki (*16,7%) tandis que 6,7% des descendants utilisent cette langue entre eux. Ces derniers font largement l'usage du *Kapsiki* quand ils s'adressent aux parents 13,3% mais en parlent très peu 6,7% quand ils communiquent entre eux. Ces statistiques confirment la crise linguistique qu'on vit aujourd'hui au sein de la communauté linguistique *Kapsiki* ; l'avenir est inquiétant : les progénitures dans leurs immenses majorités délaissent la langue de leurs parents au profit des langues officielles et véhiculaires. (Baguouendi 2007 : 2), étudiant le cas du Gabon fait un constat de cette crise linguistique sur le sol africain.

« L'étude des usages déclarés révèle que la pratique de la langue ethnique est recul chez les jeunes. Près de la moitié de notre population d'enquête a une pratique insuffisante où on ne parle pas de langue ethnique. Les occasions de pratiques concernent essentiellement le milieu familial, et à ce titre, la langue sert de lien entre les grands-parents, les parents et les petits enfants. Parallèlement, la langue ethnique occupe une part réduite dans la scolarisation au sein des pratiques fraternelles des groupes de paires etc… ainsi, la transmission des langues locales provoque des

inquiétudes puisse que les jeunes déclarent les difficultés réelles de pratique. Un examen plus approfondi de réponse montre certaines variables se révèlent plus significatives dans le recul des langues ethniques, dans leur maintien et dans leur maîtrise »

La pratique de la langue ethnique est donc nettement en recul chez les jeunes mêmes en milieu familial : ceux-ci utilisent le *Kapsiki* quand ils sont en conversation avec certaines (minorités) parents ou pour la plupart avec des grands parents. La majorité des descendants interrogés disent que les parents occupent une fonction prééminente au sein de leur famille. Les parents influencent fortement l'esprit de la famille et le sentiment d'appartenance de chacun envers celle-ci. Ils sont donc des agents de cohésion familiale qui invitent les membres du clan familiale à cultiver un sentiment d'appartenance ; une solidarité et à s'identifier à des valeurs communes. Ce rôle d'agents de cohésion non seulement favorise l'homogénéisation des valeurs transmises dans le circuit familial mais aussi et surtout place les parents au centre de ce circuit de transmission.

Au-delà de leur rôle d'agent transmetteur de la langue, il donne une éducation particulière à leur descendance en entretenant des types de relations.

Relation horizontale : les parents entretiennent des relations égalitaires entre les générations. Il se tisse un lien mutuel de confiance et de confidence avec leur progéniture s'exprimant sans crainte.

Ils peuvent également entretenir une relation de distance, car vu leur statuts, leur âges, et les expériences vécues, ils ont le droit d'autorité sur leur descendance. Cette autorité des acteurs de la transmission (acteurs-transmetteur) et acteur récepteur de la transmission est un rapport vertical. Les parents qui sont les acteurs de la transmission intergénérationnelle possèdent un haut degré d'autorité, car ils ne sont pas des acteurs passifs. Ceux qui transmettent jouent un rôle actif par l'entreprise de leur aspiration tandis que ceux qui reçoivent agissent par un processus de soumission à la transmission.

2- Usages linguistiques hors du cadre familial dans l'arrondissement de Mogodé

La vie courante est le cadre par excellence de la rencontre de toutes les langues en présence dans la communauté sociale. Toutes les langues s'y côtoient. Nous postulons que le locuteur est conscient de la langue de prise de parole dans chaque situation de Communication.

2.1- Usages des langues avec amis et proches de même groupe ethnique dans la rue

Dans le Mayo-Tsanaga, les *Kapsiki* sont majoritairement dans les arrondissements suivants : *Mogodé*, Bourha, Mokolo. Ils entretiennent des relations avec leurs semblables.

Tableau 3 : Langues utilisées par les jeunes avec amis et proches du même groupe ethnique à Mogodé.

Réponse	Nombre	Pourcentage
Kapsiki	20	40%
Kapsiki/Haoussa/français	15	30%
Kapsiki/fulfulde	15	30%
Total	50	100%

Les statistiques donnent clairement une idée de la pratique de *Kapsiki* au sein des jeunes dans l'arrondissement de *Mogodé* plus précisément quand ils sont avec les amis et proches du même groupe ethnique. Plusieurs jeunes reconnaissent l'appartenance à cette ethnie et pensent que le *Kapsiki* est avant tout la langue de leurs parents et de leur origine, voici quelques réponses données.

- Nous sommes Kapsiki et nous devons parler en Kapsiki ;
- Pour garder nos cultures, nous devons communiquer en Kapsiki ;
- Pour prouver notre fierté de l'être ;
- Pour ne pas abandonner notre langue ;
- C'est notre première langue de socialisation et c'est celle que nos parents parlent à la maison ;
- Pour braver le mythe de l'assimilation linguistique ;

- Pour manifester notre amour envers cette langue ;
- Pour renforcer le lien de parenté ;
- Pour nous identifier par rapports aux autres ;
- Le Kapsiki nous permet d'exprimer spontanément nos pensées ;
- Il permet une causerie intime secrète ;
- Pour être autonome et respecter.

Dans cet arrondissement, bien que les jeunes soient influencés par le milieu plurilingue, ils ont de l'estime pour cette langue et l'utilisent quand ils sont entre amis et proches du même groupe ethnique. Ils veulent appartenir sans différence à la société majoritaire mais aussi ils veulent être particuliers. Le sentiment d'appartenance identitaire n'est pas seulement une source de fierté et de joie mais aussi de force et de confiance en soi. Ce sentiment, doit être un sentiment pour et non contre un groupe. Dans ce cas, la langue serait un facteur identificateurautour duquel un groupe peut se former pour s'échanger certaines expériences, fortifier leur personnalité et leur amour propre.
Observons à cet effet le tableau ci-après de l'usage fait par les enfants :

Tableau 5 : Langues utilisées par les enfants avec amis et proches du même groupe ethnique

Réponse	Nombre	Pourcentage
Kapsiki	27	54%
Kapsiki/français/ Haoussa	3	6%
Kapsiki/fulfulde	20	40%
Total	50	100%

Sur 50 enfants, 27 utilisent le *Kapsiki* dans leur conversation, et les autres enfants utilisent ou même combinent soit le *Kapsiki*, soit le *fulfulde* 20 et 3 du *Kapsiki* au français ou à *l'Haoussa*. Il faut mentionner que ces enfants sont en âge préscolaire, et sont en contact permanent avec leurs parents et proches.
De ce qui précède, nous pouvons dire que dans les trois catégories des enquêtés (parents, jeunes et enfants), le *Kapsiki* est majoritairement utilisé avec des personnes d'autres groupes ethniques dans la rue de l'arrondissement de *Mogodé*.

Tableau 6 : Langue d'usage pour la communication avec des personnes d'autres groupes ethniques

Répondant	Kapsiki	Fulfulde	Français	Pourcentage
Parent	10	25	15	50%
Jeune	6	27	17	50%
Enfant	9	36	5	50%
Total	25	88	37	150%

La rue est le lieu privilégié de l'utilisation de la langue véhiculaire entre enfants de différentes langues maternelles qui jouent sur le terrain vague du quartier 36/50, entre jeunes qui discutent de leurs diverses activités 27/50, entre parents de différentes origines qui commentent l'actualité dans un cabaret, au bord de la route 25/50. On note un fort nombre d'usage de *fulfulde* en général 88/150%, contre une moindre utilisation du *Kapsiki* 25/150. Le fulfulde est donc considéré dans sa fonction véhiculaire comme langue d'usage avec des personnages de différentes ethnies. Les locuteurs *Kapsiki* ont le respect d'autrui. Pour assurer l'interprétation il faut utiliser une langue accessible à tout le monde afin d'éviter le tribalisme et de l'idiomatologie (étude de l'attitude d'un groupe linguistique vis-à-vis d'un autre) pour mettre hors d'état de nuire les préjugés. (Wald 1997 : 73)

« On peut envisager le choix de code non seulement comme une simple mise en œuvre de normes communes, mais aussi comme, un moyen pour organiser l'environnement de l'interaction. Pour Scotton, qui s'inspire du principe de coopération conversationnelle de Grice, le choix de code résulte d'une négociation implicite entre les partenaires de l'interaction. Cette négociation implicite porte sur l'actualisation des dire sur les ensembles de droits et obligations mutuels des participants symbolisés par les choix. Par ailleurs choix de code, les locuteurs valident, ajustent, au transforment radicalement ces ensembles de droits et d'obligations dans l'échange, conformément aux connotations sociales, des codes dans la culture de la communauté ».

2.2- Langue d'usage au marché

Le marché est le lieu de convergence de presque toutes les ethnies d'un pays. Il est le point de rencontre informelle quotidienne de toutes les langues en présence dans une localité. Chaque individu y vient avec son bagage linguistique et la nécessité de communication entre toutes les personnes en présence impose le choix d'une seule ou de plusieurs langues dans lesquels vendeurs et acheteurs peuvent discuter pour l'achat des marchandises. Bref, la pratique commerciale nécessite la communication, le marché est un révélateur de l'émergence des langues véhiculaires. (Louis-Jean Calvet, 1994 : 144) Observons ce tableau.

Tableau 7 : langues utilisées par les locuteurs Kapsiki au marché

Répondant	Kapsiki	Fulfulde	Français	Total
Parents	20	22	8	50%
Jeunes	15	25	10	50%
Total	35	47	18	100%

Ainsi, il ressort dans les réponses que les adultes ou parents utilisent le *fulfulde* dans leurs interactions 22/50 de même que les jeunes. La superposition des usages déclarés des parents et jeunes aux marchés dans le Mayo-Tsanaga place le *fulfulde* au-dessus avec 47/50%, car la quasi-totalité des commerçants sont des musulmans qui pratiquent plus cette langue ou même ce sont les peuls. *Le Kapsiki*, langue identitaire vient ensuite avec 35/50%. Cette langue est validée comme langue des marchés dans la mesure où des non-natifs la citent comme l'une des langues véhiculaires qu'ils utilisent au marché. Et enfin, le français langue de prestige est moins utilisée aux marchés dans le Mayo-Tsanaga, 18/50%.

L'usage des langues aux marchés de *Mogodé* contraste avec celui de langues utilisées à Yaoundé où le français occupe une place de choix. (Bitjaa Kody 2004 : 6).

« Usages déclarés des parents et des enfants francophones dans les marchés de la ville de Yaoundé place le français en tête des usages avec 61,64% des sélections. Les langues véhiculaires locales confondues viennent ensuite dans les usages avec 17,81% de sélections, contre 10,8% pour les langues identitaires de chacun, 8,23% pour le pidgin-English et

1,54% pour l'anglais, la seconde langue officielle du pays qui assume ici une petite fonction véhiculaire à Yaoundé ».
Cette suprématie du *fulfulde* comme une des langues des marchés dans ce département est une preuve supplémentaire du caractère véhiculaire de cette langue et de son positionnement comme langue d'intégration dans cette zone.

2.3- Usage des langues dans le lieu de service

2.3.1- Usage des langues avec des connaissances du même groupe ethnique.

Le tableau suivant présente les usages déduits des locuteurs natifs *Kapsiki* dans les lieux de service par les adultes, et dans les cours de récréation pour les jeunes. Malgré la réglementation qui impose l'utilisation des langues officielles dans les bureaux et les cours d'école, il est fréquent d'entendre des *Kapsiki* s'exprimer en ces lieux dans leur langue surtout avec leurs connaissances, à cause de la liberté qu'ont les hommes d'utiliser une langue de leur choix lorsque cela est possible, et ceci est nettement remarquable dans l'arrondissement de *Mogodé*.

Tableau 8 : Usage des langues déclarées au lieu de service/cour de l'école avec les personnes de même groupe ethnique

Répondant	Kapsiki	Fulfulde	Français	Pourcentage
Parents	45	0	5	50%
Jeunes	25	5	20	50%
Total	70	5	25	100%

Le *Kapsiki* est majoritairement sélectionné dans les communications extra familiales 70/100 contre 25/100 en français. Le *fulfulde* est utilisé à 5/100 uniquement par les jeunes. Ce constat témoigne de la vitalité du *Kapsiki* jusqu'au lieu de service, dans l'arrondissement de *Mogodé*.

2.3.2- Usage des langues avec des personnes d'autres groupes ethniques

Le lieu de service représente la frange des contextes dans lesquels les langues officielles sont employées en exclusivité. Wald (1997 : 72) reconnait cette fonction linguistique : c'est ainsi que dans un environnement multilingue où l'on choisirait sans doute la langue maternelle comme code d'un échange informel entre interlocuteurs de même origine, une langue de communication différente pourrait dans des situations plus formelles ou en contact avec les locuteurs d'autres langues maternelles.

Conclusion

En somme, par rapport à la communication orale dans l'arrondissement de *Mogodé* : cas du kapsiki, nous notons d'abord qu'il ressort dans le milieu rural aussi bien dans le milieu urbain, les langues maternelles qui se maintiennent cependant tant bien que mal dans l'usage en zone rurale scolarisée. Dans cette zone d'étude, les compétences communicatives des locuteurs natifs sont tant pour les parents kapsiki que pour les progénitures. Ce pendant l'usage du *kapsiki* dans la famille est à son comble entre parents, parents enfants, mais en rupture entre progéniture, car c'est le *fulfuldé* qui a pris le dessus parmi eux, surtout dans cet arrondissement du *kapsiki*. Nous nous rendons compte que c'est le voisinage (quartier, école, rue…) qui a une grande emprise sur les progénitures, car l'usage est en baisse parmi eux est fortement remarquable. D'un point de vue de la communication hors cadre familial, la transmission par les parents déborde le cadre de la famille et traverse dans la sphère sociale par les initiations et/ou intégrations à des espaces publics qui peuvent même devenir dans certains cas, des lieux de socialisation importants pour les descendants.

Bibliographie Harmoniser

Benazouz N., « Sociolinguistique », Université M. Kheider. Biskra, consulté sur http://fll.univ-

biskra.dz/images/benazzouz_hamel/Sociolinguistique%20%202me%20LMd.pdf.

Vendryes Joseph (1921). *Le langage. Introduction linguistique à l`histoire*, Paris.

Henri Boyer, 2017, *La sociolinguistique*, Paris, Dunod,

WALD D., 1997, « choix du code », in Marie-Louise Moreau et al inventaire des usages de la francophonie : nomenclatures et méthodologies actes des 1ères journées scientifique du réseau thématique de recherche « Etude du français en francophonie » de L'UREF tenues du 18 au 21 septembre 1991 à l'université de Nice, France, P. 71-76.

CALVET L. J., 1997, « Glottophagie » in Moreau, M-L., (éd.), Sociolinguistique : concepts de base, Liège : Mardaga, P.154-156.

1997, « vernaculaire », in Moreau, M. L., (éd), Sociolinguistique : concepts de base, liège : Mardaga, P 291-292.

2002, le marché aux langues : les effets linguistiques de la mondialisation, Paris : Plan, 25 P.

BITJAA KODY Z. D., 2004, Les dynamique des langues Camerounaises en contact avec le français : approche macrosociologique, thèse de Doctorat et d'Etat en sociolinguistiques, département des langes Africaines, Université de Yaoundé I.

LABOV W., 1972 a, sociolinguistic patterns, University of Pennsylvania press.

ELUNDOU ELOUNDOU V. et NGO NGOK-GRAUX E., 2009, « langues privilégiées en de Yaoundé du cycle d'orientation », in Revue international des arts lettres et sciences sociales (RIALSS), vol. No 3 Yaoundé, Africana Publications, P. 169-183.

METANGMO-TATOU L., 1999 « Linguistique et développement un défi à relever », conférence internationale « l'université et son environnement- Dialogue entre deux périphéries » Université de Ngaoundéré/Université de Tromso, Ngaoundéré, 26-27 Novembre.

DUMONT F. (1995) Raisons communes, collection papier collés, Montréal : Bored, 255p

NDIASSE T., 1997, « Alternance codique » in Moreau, M-L. (éd), sociolinguistique : concepts de base, liège, Pierre Mardager, P. 32-35.

BALGA J. P., 2010, le français en contact avec le tupuri à Maroua (Cameroun) : phonologie, morphosyntaxe et imaginaire linguistique, thèse de Doctorat PhD, Université de Ngaoundéré.

CALAINA T., 2009, « Transfert syntaxique et mélange de code : cas du français régionale partie au Nord-Cameroun » in Revue internationale des arts lettres et sciences sociales (RIALSS) vol. No 3, Yaoundé, Africaner Publications, P.23-54.

BITJAA KODY Z. D., 2000, « vitalité des langues à Yaoundé le choix conscient », in Louis Jean Calvet et Auguste Moussirou mouyama (eds.) le plurilinguisme urbain, Actes du colloque de Libreville « les villes plurilinguistique » (25-29 septembre 2000), Paris : AIF Institut de la Francophonie, collection Langue et Développement, P.163-182.

2000, « Attitudes linguistiques et intégration socio-économique des Africains francophones à Montréal », in African Journal of Applied Linguistics(AJAL), No 1, Yaoundé, NACALCO, Center for Applied Linguistics, P.58-82.

BAGOUENDI B. B. D., 2007, le français au Gabon : représentations et usages thèse de Doctorat, Université de Provence (résumé de la thèse : 7).

LA FORMATION DES QUESTIONS EN *MUSGUM* : L'INTERROGATION TOTALE, LES SYNTAGMES INTERROGATEURS IN-SITU ET EX-SITU, ET LA PARTICULE *ƉÓ*

Brahim Adam
Université de Maroua, Cameroun

Résumé

Cet article s'intéresse à la formation des questions en musgum, une langue tchadique parlée au Cameroun et au Tchad. Il s'inscrit dans le domaine de la grammaire générative. Dans l'interrogation totale, des marqueurs (slá, típ, záw, dǐ et ká) concluent la phrase interrogative ; ils sont générés à la tête d'un Syntagme d'Interrogation dont le spécifieur est occupé par le Syntagme de l'Accord. Puis, les adjoints référentiels et non-référentiels sont toujours in-situ. Quant aux arguments objets directs et sujets, ils sont toujours ex-situ focalisés à l'exception de la question écho ; ils occupent le spécifieur du Syntagme du Focus dont la tête comporte des traits implicites [+Foc, +PPE] alors que le marqueur du focus est généré à la tête du Syntagme de la Clivée dont le spécifieur reçoit le Syntagme de l'Accord à l'issue d'un naufrage massif. Une particule de question (dő) ferme parfois les adjoints et les arguments ; elle est générée à la tête d'un Syntagme de l'Interrogation.

Mots clés : *interrogation totale, adjoints référentiels, argument, syntagme de l'interrogation.*

Abstract

This article is interested in questions formation in musgum, a chadic language spoken in Cameroon and Chad. It joins the domain of generative grammar. In yes⁄no questions, some markers (slá, típ, záw, dǐ and ká) conclude the question clause; they are generated at the head of Interrogation Phrase whose specifier is occupied by Agreement Phrase. Then, referential and non-referential adjuncts are always in- situ. As for direct object and subject arguments, they are always ex-situ focalized, except echo question; they occupied the specifier of Focus Phrase whose head has implicit features [+Foc, +EPP] whereas the focus marker is generated at the head of Cleft Phrase whose specifier receives Agreement Phrase at the conclusion of heavy pied-piping. A question particle (dő) sometimes closes adjuncts and arguments; it is generated at the head of Interrogation Phrase.

Keywords: *yes⁄no question, referential adjunct, non-referential adjunct, arguments, interrogation phrase.*

Introduction

Faisant partie des universaux linguistiques, la formation des questions est un processus syntaxico-pragmatique qui consiste à formuler une interrogation à propos d'une chose, d'une personne, etc. Elle est considérée comme une transformation qui fait aussi déplacer des constituants de phrases pour une position supérieure située à la gauche du Syntagme de l'Inflexion. Les travaux antérieurs distinguent les langues de type anglais qui observent le déplacement du syntagme interrogateur et celles de type sino-japonais qui n'en observent pas. Rizzi (2001b), après qu'il a éclaté le Syntagme du Complémenteur (SC) en 1997, recommande une projection maximale qui est le Syntagme de l'Interrogation (SInt), censé être logé au Syntagme de la Force (la projection supérieure de son schéma): SForce…STop*…SFoc…STop*…SFin. Mais des travaux comme ceux de Biloa (2013) sur le *tuki* (langue bantoue du Cameroun), par exemple, montrent que le site d'atterrissage du Syntagme de l'Interrogation est le Syntagme du Focus. Un peu plus tôt, Takizala (1972) en arrivait déjà à estimer que le focus et l'interrogation ont le même présupposé, d'où leur similarité. Ici, nous nous posons la question de savoir ce que les données du *musgum* (langue tchadique à l'ordre de mots SVO) présentent comme caractéristiques. Ce travail s'articule autour de quatre points respectifs : l'interrogation totale, les syntagmes interrogateurs in-situ et ex-situ focalisés, et la particule de question *dǒ*.

1. L'interrogation totale

C'est une question à laquelle on répond par oui ou non. Le *musgum* y utilise plusieurs marqueurs selon l'intention : *slá* (comme-cela ?) suivi parfois de *típ* (sûrement ?), *záw* (ou bien ?), *dǐ* (peut-être ?), *ká* (n'est-ce pas ?). L'intonation y intervient aussi.
Observons les exemples suivants :

(1) a. *á* *ná* *slá ?*
3sg.m être + prés. Q
« Est-ce comme-cela ? »
b. à *hàlà* *slá* *típ ?*

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

3sg.m aller + P. comme-cela Q
« Est-il sûrement allé comme-cela ? »

c. Kú zá: lókór záw ?
2sg faire + prés. école Q
« Veux-tu faire l'école ou bien ? »

d. á táwál kú dĩ ?
c'est frère / sœur poss. Q
« Serait-ce peut-être ton frère ? »

e. á tálá ká ?
3sg.m voir + prés. Q
« Il voit, n'est-ce pas ? »

f. Kù nàvà gíy Aicha ?
2sg trouver + P. avec Aicha
« As-tu rencontré Aicha ? »

En 1a, nous avons respectivement le sujet *á* (il), le verbe *ná* (est) et le marqueur de question *slá* (comme-cela). Le marqueur *slá* (comme-cela ?) est parfois suivi d'un élément qui apporte davantage une précision dans l'intention de la question. C'est exactement ce qu'on observe en 1b où l'élément *típ* (sûrement ?) ferme la phrase après respectivement le sujet *à* (il), le verbe *hàlà* (est allé) et l'élément *slá* (comme-cela ?). Le marqueur *típ* (sûrement ?) fait comprendre que l'auteur s'attend à la confirmation d'un fait qui est censé avoir lieu.

En 1c, nous avons respectivement le sujet *kú* (tu), le verbe *zá* (veut faire), l'objet direct *lókór* (école) et l'élément *záw* (ou bien ?). En effet, l'usage de *záw* (ou bien ?) interroge sur la volonté et le choix d'un individu à qui on pose une question. Dans la question 1c, on a à choisir entre faire l'école et ne pas faire l'école. Ce choix est un sous-entendu. Seule notre compétence de la langue nous permet de comprendre la question avec son sous-entendu.

La phrase 1d est constituée du présentatif *á* (c'est), du nom *táwál* (frère/soeur), de l'adjectif possessif *kú* (ton/ta) et de l'élément *dí* (peut-être ?). En effet, lorsqu'on utilise le morphème « dì » (peut-être ?), on montre qu'on est conscient d'un fait dont on n'a pas la satisfaction complète en termes de détail, de précision et même de réponse. Dans la question précédente, l'émetteur sait que son interlocuteur a un frère, mais il ne le connaît pas. Il pose la question pour en être sûr. Par ailleurs,

le marqueur *dĩ* (peut-être ?) peut être utilisé en corrélation avec celui « zàw » (ou bien ?) pour poser une question précise dont la réponse constitue un choix. Cet emploi corrélatif est exclusif à l'interrogation :

(2) *Kú fúryá súgáy záw yém dĩ ?*
2sg vouloir + prés. sauce ou eau Q
« Veux-tu de la sauce ou bien de l'eau ? »

Nous précisons que « zàw » (ou bien ?) ne constitue pas une conjonction de coordination comme celle « ou » en français. Ce morphème n'est utilisé que dans l'interrogation alors que celui du français apparaît aussi dans la phrase affirmative.

En 1e, nous avons respectivement le sujet *á* (il), le verbe *tálá* (a vu) et l'élément *ká* (n'est-ce pas ?). Ici, l'on utilise le morphème « kà » (n'est-ce pas ?) pour poser une question dont la réponse est le plus souvent affirmative.

La phrase 1f est composée respectivement du sujet *kù* (tu), du verbe *nàvà* (as rencontré), de la préposition *gíy* (avec) et le nom *Aicha*. L'intonation est montante au niveau du dernier constituant. C'est elle qui marque l'interrogation. En effet, l'intonation est assimilée à ce que l'on nomme mélodie. La mélodie de la phrase désigne les variations musicales de la parole (Mounin et al., 1974 : 211).

Les marqueurs de l'interrogation totale évoqués ci-dessus peuvent occuper la tête d'un Syntagme de l'interrogation. Observons la représentation de 1a :

(3) [SInt [Spéc [Int *slá* [SAcc [Spéc *á* [SV *ná*]]]]]]

Le schéma indique que le marqueur est généré à la tête du Syntagme de l'Interrogation. Puis, le Syntagme de l'Accord se déplace pour occuper le spécifieur de celui-ci. Ce déplacement peut être expliqué par la Condition d'Extension de Chomsky (1986) qui pose que lorsqu'une tête est fusionnée, le mouvement en son spécifieur est obligatoire[6]. On peut y ajouter aussi l'Axiome de Correspondance Linéaire de Kayne (1994) qui

[6] En anglais, "when a head is merged, movement into its specifier is obligatory" Chomsky (1986).

stipule qu'une tête doit être précédée de son spécifieur et suivie de son complément[7].

2. Le syntagme interrogateur in-situ

Dans la langue *musgum*, les adjoints référentiels ou non-référentiels sont toujours in-situ. Il y en a quatre au total :

- deux adjoints référentiels : *wátá* (où) et *kázwá* (quand) ;
- deux adjoints non-référentiels : *brí:má* (pourquoi) et *máslá* (comment).

Observons les phrases suivantes :

(4) a. *à hàlà* ***wátá***?
3sg.m aller + P. où
« Où est-il allé? »

b. ****wátá*** *à hàlà* ?
où 3sg.m aller + P.
« Où est-il allé? »

(5) a. *Tí túwá* ***brí:má***?
3sg.f pleurer + prés. pourquoi
« Pourquoi pleure-t-elle ? »

b. ****brí:má*** *tí túwá* ?
pourquoi 3sg.f pleurer + prés.
« Pourquoi pleure-t-elle ? »

En (4), la première structure (a) est correcte. On y a respectivement le sujet « à » (il), le verbe « hàlà » (est allé) et l'adjoint référentiel « wátá » (où). En (b), la phrase devient agrammaticale parce que l'adjoint référentiel « wátá » (où) est en début, suivi respectivement de « à » (il), « hàlà » (est allé). En (5), la première phrase (a) est constituée respectivement du sujet « tí » (elle), du verbe « túwá » (pleure) et de l'adjoint non-référentiel « brí:má » (pourquoi). En (b), la phrase est agrammaticale parce que l'adjoint non-référentiel est en tête.

Les données précédentes nous amènent à dire que la formation des questions en *musgum* ressemble d'abord au type des langues chinoise et japonaise qui gardent leurs syntagmes interrogateurs seulement à la base

(Huang, 1982b). Dans toutes les langues naturelles, même celles dont les syntagmes interrogateurs peuvent se placer en tête de phrase, cette réalité est présente. Aussi Chomsky (1986), Lasnik et Uriagereka (1988) disent-ils que toutes les langues sont supposées avoir le syntagme interrogateur à la base. Le *musgum* ressemble ensuite à certaines langues dont les syntagmes interrogateurs sont focalisés.

3. Le syntagme interrogateur ex situ focalisé

En *musgum*, les arguments objets directs sont focalisés à la *clause final comp*. Ils quittent donc la base pour se retrouver dans une position supérieure. Au total, il y en a deux : *síyá* (qui) et *má* (quoi, que).
Observons les phrases suivantes :

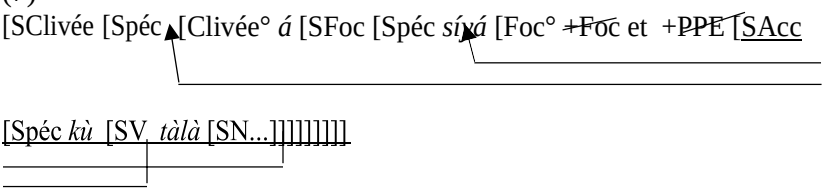
a. *Kù tàlà á **síyá*** ?
2sg voir + P. Foc qui
« C'est qui que tu as vu ? » / « Qui as-tu vu ? »
b. *á páyá á **má*** ?
3sg.m chercher + prés. Foc quoi
« C'est quoi qu'il cherche ? » / « Qu'est-ce qu'il cherche ? »

En (6a), nous avons respectivement le sujet « kù » (tu), le verbe « tàlà » (as vu), le focalisateur « á » (c'est) et le syntagme interrogateur « síyá » (qui). En (6b) aussi, nous avons respectivement le sujet « á » (il), le verbe « páyá » (cherche), le focalisateur « á » (c'est) et le syntagme interrogateur « má » (quoi, que). Les arguments sont naturellement focalisés. Cette propriété de la focalisation des arguments permet de distinguer une question de celle écho[8]. Elle confirme l'avis selon lequel les syntagmes interrogateurs dans la formation des questions sont naturellement focalisés dans les langues (Myers, 1971 ; Heny, 1971 ; Schachter, 1971 ; Takizala, 1972 ; Horvarth, 1986 ; Rochement, 1986 ; Rochemont et Culicover, 1990 ; Biloa, 1995 et 2013).
En forme phonétique, les arguments « síyá » (qui) et « má » (quoi) sont ex-situ focalisés à la *clause final comp*. En structure sous-jacente, ils

[8] Une question écho consiste à insister sur une déclaration qui serait sa propre réponse, souvent dans le propos d'exprimer un refus ou un mépris sous-entendu

occupent le spécifieur du Syntagme du Focus. En guise d'illustration, nous prenons l'arbre de (6a) :

(7)



La représentation (7) montre que l'argument « síyá » (qui) occupe le spécifieur du Syntagme du Focus. Puisque le focalisateur « á » précède l'argument « síyá » (qui), il occupe une position supérieure : la tête du Syntagme de la Clivée. Le reste de la phrase subit un naufrage massif (pour lequel il faut voir Nkemnji (1995)), pour se retrouver au spécifieur du Syntagme de la Clivée, confirmant ainsi l'avis de Chomsky (1986), selon lequel lorsqu'une tête est fusionnée, le mouvement en son spécifieur est obligatoire.

Tout comme les arguments objets directs, les arguments sujets sont obligatoirement ex situ focalisés à la *clause final comp* :

(8) a. *á* *páyá* *yém á síyá* ?MS
chercher + prés. eau Foc qui
« Qui cherche de l'eau ? »
b. *á* *zú* *kú á má* ?MS
faire + prés. PRN Foc quoi
« Qu'est-ce qui t'arrive ? »

En (8a), nous avons respectivement la marque de la troisième personne du singulier « á » (il), le verbe « páyá » (cherche), le complément d'objet direct « yém) (eau), le focalisateur « á » et l'argument « síyá » (qui). En (8b) aussi, nous avons respectivement la marque de la troisième personne du singulier « á », le verbe « zú » (fait, arrive), l'objet direct « -kú » (te), le focalisateur « á » et l'argument « má » (quoi). Les arguments sujets « síyá » (qui) et « má » (quoi) sont ex situ focalisés.

L'ossature de la relation sujet-verbe en *musgum* est inébranlable. Sous aucun prétexte, l'ordre sujet-verbe doit être inversé. Le sujet ne doit non plus être occulté. Si cette situation arrive, la fonction de sujet doit être assurée par la marque de personne dont dispose la langue *musgum*. Dans

les phrases précédentes (8a et b), la marque d'accord « á » s'érige en sujet parce qu'elle porte les informations concernant le sujet. Cette érection vient résoudre le principe rigoureux lié à la structure de base de la relation sujet-verbe.

Lorsque nous observons de plus belle les phrases (8a et b), nous nous disons que le refus de l'emplacement des arguments « síyá » (qui) et « má » (quoi) à la base atteste l'exclusion totale de la présence d'un syntagme interrogateur en position de sujet d'une phrase. De ce point de vue, la focalisation à la *clause final comp* de l'argument sujet intervient comme un palliatif.

La propriété de focalisation obligatoire de l'argument sujet n'est pas restreinte au *musgum*. Elle existe, par exemple, en zulu (Sabel & Zeller, 2006) qui diffère tant soit peu du *musgum* par la position de l'argument sujet focalisé en tête de phrase :

(9) *Ng- ubani o-banga lowo msindo?*
Cop who 1a Rc-cause Dem3 noise
« Who is it that is making that noise? »[9]
(Sabel & Zeller, 2006 : 2(4a))

Dans cette phrase zulu, l'argument sujet « ubani » (qui) focalisé se place en tête de la phrase. Cette focalisation de l'argument sujet est aussi obligatoire en zulu. Si on occulte l'élément *ng*, la phrase devient agrammaticale :

(10) **Ubani u-banga lowo msindo*?
Who 1a Sp1a- cause Dem 3 noise
« Who is making that noise? »
(Sabel & Zeller, 2006 : 2(3a))

En plus du *musgum* et du zulu, d'autres langues ne consentent pas à l'interrogation de l'argument sujet in situ. Nous pouvons évoquer le dzamba (Bokamba, 1976), le kinyarwanda (Maxwell, 1981) et le kitharaka (Muriungi, 2003) qui sont toutes des langues bantoues. Nous y additionnons les langues austronésiennes comme le malgache, le javanais et le tagalog.

Le *musgum* s'accommode à la propriété énoncée par Sabel et Zeller (2006) concernant le zulu :

[9] « Qui est celui qui fait ce bruit ? »

(11) *Wh-in-Spéc TP

À la question de savoir pourquoi des syntagmes interrogateurs sont focalisés, des réponses ont été proposées précédemment. Elles ont été toujours basées sur l'aspect sémantique. En effet, la relation sémantique entre les syntagmes interrogateurs et les constructions de focalisation a été discutée dans la littérature (cf. Myers (1971) et Rochemont (1986)). Celle-ci a tenté de nous donner une idée claire en se basant sur l'implicite (présupposé) de deux stratégies linguistiques. Takizala (1972), par exemple, affirme qu'une interrogation avec argument ou adjoint implique la même structure présupposée qu'une focalisation.

Comparons les phrases suivantes :

(12) It was/wasn't Kipese that bought a chair (C'est / ce n'est pas Kipese qui a acheté une chaise) =

Présupposé : "someone bought a chair" (quelqu'un a acheté une chaise)

Assertion : "that person is Kipese" (cette personne est Kipese).

(Takizala, 1972 :79)

(13) Who bought a chair (qui a acheté une chaise ?) =

Présupposé : "someone bought a chair" (quelqu'un a acheté une chaise)

Interrogation: "that person is who ?" (cette personne est qui ?).

(Takizala, 1972 :80)

La structure sémantique semble être la même dans les deux phrases alors que l'acte performatif impliqué est différent. Nous avons la déclaration pour le focus et la question pour le syntagme interrogateur. Si nous nous en tenons à la ressemblance sémantique, nous ferons comprendre la phrase (6a) comme suit :

(6a)' *Kù tàlà á siyá*? 2sg
voir + P. Foc qui
« Qui as-tu vu ? »

Présupposé : *kù tàlà á dĩf*
2sg voir + P. Foc homme
« Tu as vu quelqu'un. »

Interrogation : *á síyá* ?
Foc qui

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

« C'est qui ? »

Cette phrase interrogative équivaut à celle au focus suivante :

(14) *Kù tàlà á Musa*
2sg voir + P. Foc Moussa
« C'est Moussa que tu as vu. »

Présupposé : *kù tàlà á dĩf*
2sg voir+ P. Foc homme
« Tu as vu quelqu'un. »

Assertion : *á Musa*
Foc Moussa
« C'est Moussa. »

Nous comprenons que la formation des questions en *musgum*, en ce qui concerne les arguments (objets directs et sujets), peut être considérée comme une focalisation.

Lorsque Rizzi (1997) éclate le Syntagme du Complémenteur, il en vient au schéma des projections suivantes :

(15) SForce…STop*…SFoc…STop*…SFin

Rizzi (2001b) propose une autre projection maximale qui est le Syntagme de l'Interrogation (SInt). Celui-ci a pour site le Syntagme de la Force. Mais, la langue *musgum* ne s'accommode pas à ce point de vue. Le *musgum* ne permet pas le mouvement ou l'extraction des adjoints référentiels et non-référentiels. Les arguments objets directs et sujets sont naturellement focalisés. Ils occupent la position de Spéc-SFoc. Le fait n'est pas surprenant. En *tuki*, par exemple, les syntagmes interrogateurs sont tenus par Spéc-SFoc :

(16) *áné ódzú Mbárá a dingám.*
Qui Foc Mbara MS aime
« Qui Mbara aime-t-il ? »
(Biloa, 2013 :12 (29))

Dans cette phrase *tuki*, le syntagme interrogateur est naturellement focalisé. Il est suivi du marqueur de focus qui lui convient. Puisque celui-ci le suit, il occupe le spécifieur du Syntagme du Focus :

(17) [SFoc [Spéc *áné* [Foc ódzú [SAcc [Spéc *Mbárá* [Acc' [Acc a [SV *dingám*…]]]]]]]]

Contrairement au *tuki*, dont la focalisation du *syntagme Qu* respecte de façon apparente la condition de gauche, le *musgum* connaît une

focalisation à la *clause final comp*, dont le mouvement ascendant est latent. Cette forme de focalisation à la *clause final comp*, inhérente au *musgum*, est retrouvée dans le *masa*, une autre langue tchadique parlée au Tchad et au Cameroun :

(18) *tú'* *hây* *sinē* *-n* *kāy-ń* *gi-gé*
marcher+imperf. Adposs champ déf. Foc qui-Q
« Qui marche dans le champ ? »
(Biloa (à paraître))

Il faut noter par ailleurs que les arguments aussi bien que les adjoints référentiels et non-référentiels en *musgum* peuvent être fermés par une particule de question : *ɗő*.

4. La particule de question *ɗő*

En *musgum*, tous les syntagmes interrogateurs peuvent être suivis de la particule de question *ɗő*. Considérons les phrases suivantes :

(19) a. *à* *hàlà* *wátá* *ɗő* ?
3sg.m aller + P. où PQ
« Où est-il allé ? »
b. *tí* *túwá* *brí:má* *ɗő* ?
3sg.f pleurer + prés. pourquoi PQ
« Pourquoi pleure-t-elle ? »

Dans les structures précédentes (19a et b), nous avons les adjoints « wátá » (où) et « brí:má » (pourquoi) qui sont suivis de la particule de question *ɗő*. Celle-ci peut aussi fermer les arguments ex-situ focalisés. Notons les exemples suivants :

(20) a. *kù* *tàlà* *á* *síyá* *ɗő* ? 2sg
voir + P. Foc qui PQ
« Qui as-tu vu ? »
b. *á* *páyá* *á* *má* *ɗő* ?
3sg.m chercher + prés. Foc quoi PQ
« Qui cherche-t-il ? »

On y a les arguments « síyá » (qui) et « má » (quoi), suivis de la particule des questions *ɗő*. Dans des structures comme 19a et b, 20a et b, la particule de question *ɗő* est générée à la tête du Syntagme de

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

l'Interrogation. En guise d'illustration, prenons la représentation de la phrase (19a) :

(21) [SInt [Spéc_ [Int°*dǒ* [SAcc *à hàlà wátá*]]]]]]].

Quand nous avons affaire à des arguments ex-situ focalisés, la particule de question *dǒ* occupe toujours la tête du SInt, supérieur aux SClivée et SFoc. Nous pouvons l'illustrer avec la représentation de (20a) suivante :

(22)[SInt [Spéc_[Int° *dǒ* [SClivée *á* [Spéc_[SFoc [Spéc *síyá* [SAcc *à*

hàlà « wátá »]]]]]]

Nous avons plusieurs mouvements pendant l'opération conduisant à la phrase 20a. Le premier mouvement est celui de l'argument « síyá » (qui) pour occuper Spéc-SFoc. Puis, le Syntagme de l'Accord subit un naufrage massif pour occuper Spéc-SClivée. La particule *dǒ* générée à la tête du Syntagme de l'Interrogation, l'ensemble SClivée-SAcc s'en va occuper le Spécifieur du Syntagme de l'Interrogation dont le statut mérite d'être analysé.

En effet, il est question de savoir si la particule *dǒ* générée à la tête du Syntagme de l'Interrogation a pour site le Syntagme de le Force. Pour répondre à la question, observons la phrase suivante :

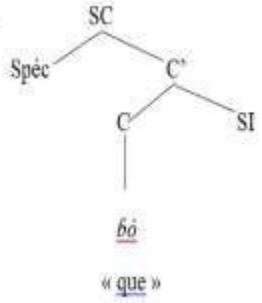
(23) á múdǎ bó á wáyá- sí[10] *kázwá dǒ.*
3sg.m dire + P. que 3sg.m revenir + prés. cent. quand PQ
« Il a dit qu'il revient quand. »

Nous avons affaire à une interrogation indirecte dont on peut dégager deux domaines : une matrice (*á múdǎ*) et une subordonnée complétive (*bó á wáyásí kázwá dǒ*). Le morphème *bó* est un complémenteur lexical assimilable à ceux « that » de l'anglais et « que » du français. Considéré

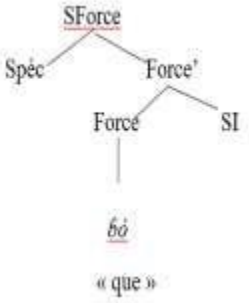
[10] C'est un centripète qui indique un mouvement vers le locuteur.

ainsi, il peut être à la tête du Syntagme du Complémenteur (Chomsky, 1986) ou du Syntagme de la Force (Rizzi, 1997) :

(24) a.



b.



Si c'en est le cas, on peut aisément observer que la particule *dǒ* est générée à une position inférieure par rapport au Syntagme de la Force, occupé par le complémenteur lexical *bó* (que). La phrase (23) peut être représentée comme suit :

(25) [SAcc *à mùdā* [SForce [Force *bó* [SInt [Spéc [Int *dǒ* [SAcc *á wáyási kázwá*]]]]]]]

En *musgum*, l'interrogation totale est marquée par plusieurs morphèmes générés à la tête d'un Syntagme de l'Interrogation. Les adjoints référentiels et non-référentiels restent à la base alors que les arguments objets directs et sujets sont ex-situ focalisés. Tous ces syntagmes interrogateurs peuvent être fermés par la particule de question *dǒ* qui est générée à la tête d'un Syntagme de l'Interrogation, inférieur au Syntagme de la Force. Les faits récusent donc le point de vue de Rizzi (2001b), selon lequel le Syntagme d'interrogation à pour site le Syntagme de la Force.

Conclusion

L'interrogation totale en *musgum* est marquée par plusieurs morphèmes : *slá*, *tí*, *záw*, *dǐ* et *ká*. Ces morphèmes occupent la tête du Syntagme de l'Interrogation et le Syntagme de l'Accord subit un naufrage pour s'installer au spécifieur de celui-ci. Les adjoints référentiels et non-référentiels occupent toujours la base. Par contre, les arguments objets

directs et sujets sont ex-situ focalisés : ils occupent le spécifieur du Syntagme du Focus alors que le Syntagme de l'Accord subit un naufrage massif pour s'installer au spécifieur du Syntagme de la Clivée. Par ailleurs, la particule de question *ɗǒ* ferme facultativement les adjoints et les arguments pendant la formation des questions. Elle est générée à la tête du Syntagme de l'Interrogation alors que le Syntagme de l'Accord subit un naufrage pour rejoindre le spécifieur de celui-ci. Elle apparaît après le complémenteur lexical ɓó qui occupe la tête du Syntagme de la Force.

On peut retenir deux choses précises. Primo, en *musgum*, le Syntagme de l'Interrogation n'a pas pour site d'atterrissage le Syntagme de la Force. Secundo, par rapport aux langues de types anglais et sino-japonais, le *musgum* se distingue un brin. Il est à cheval, avec la spécificité que les adjoints référentiels et non-référentiels restent à la base et les arguments objets directs et sujets sont ex-situ focalisés à la *clause final comp*.

L'étude de la formation des questions en *musgum* (langue tchadique) peut amorcer une analyse étendue du même phénomène syntaxico-pragmatique dans les langues tchadiques, en vue de dégager leurs spécificités.

Bibliographie

Biloa, E. (1995), *Functional categories and syntax of focus in tuki*, Munschen, Lincom Europa.

Biloa, E. (2013), *The Syntax of Tuki: A Cartographic Approach*, John Benjamins, Amsterdam.

Biloa, E. (à paraître), « Focalization and Wh-movement in Masa: Cartography and derivation ».

Bokamba Eyamba, G. (1976), *Question formation in Some Bantu Languages*, Ph. D.-thesis. Indiana University.

Brahim, Adam (2018), *La syntaxe générative du musgum*, Thèse de doctorat (Ph. D.), Université de Ngaoundéré.

Chomsky, N.(1986), *Barriers*, Cambridge, MIT Press.

Horvath, J. (1986), *Focus in the theory of grammar and the syntax of Hungarian*, Dordrecht, Foris.

Huang, J. (1982b), « Move Wh in a language without Wh Movement », *The Linguistic Review* 1, pp. 369-416.

Kayne, R. (1994), *The Antisymmetry of Syntax*. Cambridge/Mass.: MIT Press.

Lasnik, Howard et Uriagereka Juan (1988), *A Course in GB Syntax: Lectures on Binding and Empty Categories*, Cambridge, MIT Press.

Maxwell, E. (1981), « Question Strategies and Hierarchies of Grammatical Relations in Kinyarwanda », In *Proceedings of the 7th Annual Meeting of the Berkley Linguistics Society*, Berkley, California, University of California.

Mounin, G. et al. (1974), *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, PUF.

Muriungi, P. (2003), *Wh-questions in Kitharaka*, Unpublished MA-thesis, The University of the Witwatersrand, Johannesburg.

Myers, A. (1971). « Emphatics and questions in Kikuyu », In *Proceedings of the Second Conference on African Linguistics*, Supplement 2: pp. 11-18.

Nkemnji, M. (1995), *Heavy pied-piping in Nweh*, Ph. D. dissertation, UCLA.

Rizzi, L. (1997), « The fine structure of the left periphery », Haegeman L. (ed.), *Elements of Grammar*, Handbook of Generative Syntax, Dordrecht, Kluwer, pp. 281-337.

Rizzi, L. (2001b), « On the position "Int(errogative)" in the left periphery of the clause », In Cinque, G. et Salvi, G. (eds) *Current issues in Italian Syntax*, Elsevier, Amsterdam, pp. 287-296.

Schachter, P. (1971), « Focus and relativization », *Language* 49, pp. 19-46.

Takizala A. (1972), « Focus and relativization: the case of Kihung'an », *Studies in African Linguistics* 3, pp. 259-286.

Rochemont, M. (1986), *Focus in Generative Grammar*, Amsterdam, John Benjamins Publishing, Company.

Rochemont, M. et Culicover P. (1990), *English focus constructions and the theory of Grammar*, Cambridge University Press, Cambridge.

Sabel, Joachim & Zeller Jochen (2006), « wh-Question Formation in Nguni », In *Selected proceedings of the 35th Annual Conference on African Linguistics*, ed. John Mugane et al., pp. 287-283, Somer Ville, MA: Cascadilla Proceedings Project.

A SEMANTIC ANALYSIS OF SERIAL CONSTRUCTIONS IN NORTH MOFOU LANGUAGE

MBU MARTHA NJUI
University of Maroua-Cameroon
Mbumatha80@yahoo.fr

Abstract

This paper describes the structure of this phenomenon of serial constructions in Mofou an Afro-Asiantic language, spoken in the Far-North Region of Cameroon. The structuralise approach will be used. The data for this descriptive work was collected from relevant literature in the language and from interviews and conversations with the native speakers. Serial verb constructions (SVCs) are widely attested syntactic phenomenon in the languages of West Africa , Creole languages, Languages of South East Asia , Amazonia, Oceania and New Guinea. Serial Constructions (SVCs) are not restricting to languages of a typological profile. They are widespread clearly recognizable robust grammatical constructions found in nearly one-third of the Languages of the world. A series of two or more verbs enter into grammatical relations with each other and with other constituents of the sentence in particular ways. What we need to know is the range of variation of the construction in the Language under study, to enable us construct useful Cross-linguistic generalisations. In this study, we pursue this cross-linguistic research agenda with data from an African language. Mofou like many other African Languages has what is call serial verb constructions and they can be found in both simple and complex sentences. It is also important to note that the language in question makes use of five types of serial constructions, and has a particular structure that it follows. Lastly, that serial constructions in the ***language function according to the tense sequence.***

Key words *:Serial verbs, Tense sequence, consecutive series, cumulative series,*

1. Introduction

The serial verb Construction, also known as (verb) serialization or verb stacking is a syntactic phenomenon where by two or more verb phrases are strung together in a single Clause. It is a Common feature of many African, Asia, and New Guinea languages. Serial verb constructions are often described as coding a single event. They are complex verbal constructions in which two or more constructions of the same type occur in a series. They are also constructions in which events

occur in a series. A Historical account of the Studies on SVC would reveal a period of 136 years of Continuous relevance and sustained Interest. The question is why this sustained Interest? *Interest on serial verbConstructions (SVC) persist because of the Intricacies and multi-dimensional nature of the Issues surrounding the phenomenon in languages. And the Cross-linguistic Variations such that the properties of SVC on languages may not map whole sale onto those of another language* Lord1993 Ameka 2005)

There are three major phases in the history of Serial verb Constructions on languages Although instances of SVCs (a *sequence of verbs which appear in what seems to be a single clause*) had been reported by Christaller (1975) and Westermann (1907, 1930) in Twi and Ewa, Niger-Congo). For Languages in West Africa; the term "Serial verb Constructions" was first introduced by Balmer &Grant (1929) and then reintroduced by Stewart (1963). Even though a few alternative names for the phenomenon in the literature, "Serial verb constructions" and "Serial verbs" have gained more general acceptance. The description of SVC in many Instances had appeared not quite adequate either because of the Intricate of the Contractions or the tendency on the part of the researcher to address or concentrate on only one particular problem or afew of such problems in a language or across languages. Hence the question concerning the nature of verb serialization in languages arisesagain and again.

There are three major phases of the Investigations on S VCs In languages from 1875 to early1960s. Apart of the pedagogical issues on the grammatical and Initial descriptions of some languages (Christaller 1975, Balms and Grants 1929; Westermann 1907, 1930; Word 1952, Westerman and Bryan 1952 :I, Steward 1963 and others. *Theorizing on the defining features, syntactic sources of SVC and application of relevant theories to the syntactic representations of SVCs* (Boadi 1968, 2000, Bambose 1973, the three major phases of research in SVC sustained Interest in SVC⁄ 2. ⁄ *From the mid 1990 to present day semantics of SVC demarcations between SVC and other verb sequence constructions comparative studies typological and cross-linguistic Investigation of the SVC* (Schiller 1990, Lord 1993 Bearth 1999, Baker 2002, Ameka 2005, 2006, Bisang 2009 and very many others. Some of the features@ include :

- First and foremost, they devote something that is conceptualised as a single event. From this fact, follows that they can often be translated by a single mono verbal clause.
- Serial constructions also share tense, aspects, modality, and polarity and have a single morphological realisation of these operators, attached to the last verb.
- They "share" also at least one and possibly more arguments. One verb cannot be said to be embedded in the other or be a complement of it.
- They take only one subject. Many serial languages have a structure where the object of the first verb is also the subject of the second verb.
- They have a strong tendency to lexicalise the meaning of the complex, so that the whole lexicalised complex becomes a lexicalised item.

Like many African languages, Mofou has what is often called serial constructions. One of the earliest definition of this grammatical construction is provided by Westmann 1930.126 as follows a roll of verbs one after the other …in which the verbs stand next to each other without being connected. Thus the goal of the present Study is to give a more comprehensive description of SVC in the Mofou language both in scope and depth of analysis. To do this, we have divided this article into five sections. The first section, is talking about the structure of serial constructions, the second section treats the basics of the verb phrase in Mofou, the third section is focused on the types of serial constructions in relation to Mofou , while section fourth is cantered on the tense sequence. Section five presents the conclusion

1.1 Presentation of North Mofou

North-Mofou also call Mofou-Diamare, 0r Mofou-Douvangar, is spoken in Cameroon precisely in the Diamare division, far North region. It has the S.V.O. structure and it is a tone language. According to Ethloloque it is classified under Afro-Asiantic Chadic biu Mandara language group. The code is ISO 639-3. The orthography used in the data presentation, is based on the General linguistic alphabets of Cameroon languages. For our analysis we are simply going to use Mofou for North-Mofou.

2. Structure of serial constructions in relation to Mofou

1- Ngá má vláya déréwél pál
He/she s.m me give book
"He/she gave me a book"

2- Ngá má howá ká sléná koúmá zégá nslédá ádaw
He/she s.m here and took the knife from me
"He ran here ,and took the knife from me"

3- Ngá má dékáw á kolabá pál má yám mĕ séy
He/she s.m bought s.m bottle of s.m water to drink
"He bought a bottle of water to drink"

4- Yáh má ʒáhár wák á déréwél mássá ngá ná
I s.m card draw s.m give him to giff
"I draw a card and gave him as a gift"

From our data above, it can be seen that the language under study follows the SVO structure. As our working definition we consider SVCs as complex predicates comprising a sequence of lexical main and independent verbs within one clause responding to various semantic, syntactic, morphological, and phonological constrains. Consider the examples below:

V1 V2
Ngá má dáwáy á bérne koú ngá má dekáwá bértété/gábál
She s.m go s.m town and she s.m buy bag
"She went to town and bought a bag"

V1 V2
5- Ngá má dá dáwáy á lúmá má á dékáwá slaw He
s.m TNS go to market s.m to buy meat "He
will go to the market to buy meat"

V1 V2
6- Péy má zéná má prey á be kwétéy

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

You s.m put s.m cloths to wash bucket
"You put cloths to wash in the bucket"

Since serial constructions are used to describe what is conceptualised as a single event, it contains different pieces of information lexicalised in different verbs. Here, we have noticed that the examples above present the same situation. We also realise that the subordinate clause follows the main clause and it has two events in each construction.
(Ngá má dáwáy á bérne first event) that of going to the market, ngá má dekáwá bértété/gábál (second event) that of buying bag
We have also seen that in all the sentences above, the verbs are related to each other because the idea in the second clause completes that of the first.
In the first example above, [dáwáy á bérne] is explaining the framing event while [dekáwá bértété] have a support function and it is the subordinate clause. Also important is the fact that the event denoted by the verbs constitute a whole "Single event".
Lord 1993:80 says "The order of verb in a serial construction typically is pragmatically ironic with respect to time". That is to say in a complex event, the first verb will express an event temporally preceding the event of the second verb. Examples are seen below in the language under study.

In example I above the phrase [dekáwá bértété] "go to the market" is preceding [dáwáy á bérne] "buy a bag"

In example II [dá dáwáy] "go to market" is preceding [dékáwá slaw] "buy a meat"

In example (3) [zénámá prey] "put dresses" is proceeding, and the situation continuous up till example 7.

If we want to look at their temporal preceding, we will realise that the verbs in V1 comes first because logically we go to the market first before buying whatever we want to buy. It is the same with example 2 and 3. For example in 2, one must go to the market before buying a meat. In example three, one must go to put dresses first in a bucket before washing

Still on our examples above, we also noticed the first of the two verbs labelled V_1 can be analysed as a complex macro event on its own

right. It contains both the event of "going to" in the verb root and the event of forward movement from the ground in the derivational suffix [dé] "to". These events are then rounded up with the conjunction [kou] "and" before going to the event in the next clause. V_1 thus expresses the co-event of enablement in relating to the framing event of motion. Let us look at another example below.

7-Ndáo má wowroi háy ngá má zégmá tá áy báy
People s.m village bring PT they take them house chief
"The people of the village brought them to the chief's house".

We thus have in the example above, a case of induced agency. Somebody is made to carry out the action of moving to a location by the action of somebody else, although being together with this other agent. The formerly transitive verbs [háy] "go" together with the intransitive verb [zégmá] (take) *add* up to a chain of caused motion. We realize that the whole chain has become transitive with a syntactic direct object in its normal position after the verb complex.

2.1 The Basics of the Mofou Vps

A typical simple declarative sentence would have the following structure, first the noun phrase, between the subject NP, and the lexical verbs are some verbal particles which express various grammatical categories such as tense, directionality and intensity. The preverbal particle /hár/ in the examples below is past tense marker. Mofou is basically a suffix marking language.

9- Ndo hár mévéhéy má bár
Hunter TNS trailing s.m lion
"A hunter was trailing a loin"

10-ndo hár máhwáy á débá má bár
Hunter TNS run+Prog s m after s.m lion
"A hunter was trailing after a lion"

From the data above we observed that the structure of SVCs can be considered as one of syntactic adjunction, where each successive VPs adjoined to the preceding one to give a complex but mono-clausal construction. Notice how the meaning of the sentence is modified by the addition of new verbs.

3. A semantic Analysis

As a result of the great variety of the syntactic structure of serial verb constructions it is very difficult to come up with cross -linguistic generalisation on them. Instead of categorising them according to criteria like clausal, phrasal, object sharing etc., terms which are not uniform cross-linguistically, another proposal is to classify them according to situation types they lexicalised with the understanding situational conceptualisation, cross languages are more uniform than syntactic constructions across languages. The types of SVC discussed below are by no means exhaustive. The typology only includes minimal cases of SVCs (generally involving not more than two verbs). In this paper we have proposed five types of serial verb constructions in the language under study which are discussed below.

3.1 Causative Serialisation

This SVC type usually express a situation which usually involve causation of some sort but there are differences in the way this is expressed in deferent languages. There is usually an action or activity verb like, push within the first group of verbs, while the main lexical verb is at the centre of the semantics of the situation of causation. As a matter of fact, in Mofou,the latter verb is inherently causative in nature, being chosen from a class of causative as oppose to non-causatives verbs. For example

11- Ngá má páyá tékér á godók
He/she s.m push+TNS me s.m down
"He pushed me down"

12- Ngá má páyá tékér koú yá métédé
He/sh e s.m push+TNS me and I fell
"She pushed me and I fell"

It is important to note that, in other to express the situation of causation, only verbs from the causative class must be selected for this position. If a verb is selected from a class of non-causative verbs, as shown in (12) above, it might not conveniently express causation. Sentence (12) above could be syntactically marginally accepted, but semantically weird unacceptable.

3.2 Benefactive Serialisation

This type of SVC often involves a benefactive /malefactive verb which often involves transfer of possession or impact such as give, or receive, preceded by action/ activity like take, lift, and draw.

13- Ngá má káwá mber á yáh
He s.m work for s.m me
"He worked for me"

14- Ngá ká káyá mber áyáh kákáy
He s.m for V+TNS me not
"He was not working for me"

This conceptualised semantic situation is exemplified by the mofou data presented above. (11) Negation of the above situation can also be conceptualised by the use of the negative particles shown in the examples above. The situation involve an initial or a preceding activity verb creating an object (work)

3.3 Instrumental Serialisation

The situation-type lexicalised by this type of SVC is often conceived of quite uniformly across cultures as involving a 'means' that transforms something from one state to the other through another action. And more often than not, the means components of the semantics of the situation is lexicalised by verbs such as TAKE, ot USE .In the examplesabove, the means object is the knife and action listening the accomplishment of the means is that of the verb take.

14- Ngá slé slaw tá sled kú ngá má ze má she
cut meat with knife and she s.m eat it

"She cut the meat with the knife and ate it".

15- Ngá slé slaw tá sled
She cut meat with knife
"She cut meat with the knife"

The activity transforming the second object in this situation is lexicalised by CUT in both examples above.

3.4 Inceptive Serialisation

In such construction, it rather inception that is, beginning or introducing an action or preparing to release or let go an object or making a new phase immediately after a previous action. In the example below, the use of the example ″take″, urshes in the event/action lexicalised by ″leave″. Interestingly, the verb″ take″ does not necessarily express the normal lexical semantics of ″take″ which inevitably involves getting hold of something, grabbing something and moving or lifting it.

17- Ngá á dá bekádéráwá mber
She s.m TNS leave work "She will leave work"

18- I dá keráwá há
I TNS do it "I will do it"

19- I dá kíráwá há kákáy
I TNS do it neg
"I will not do it"

Apart from expressing inception, this type of SVC also sometimes seem to lexicalise aspectual /mood/manner issues such as instantaneity or attitude. The Mofou examples above seem to translate a strong resolve, readiness or willingness to do the job in question. In above there is a subtle meaning of the use Take in this construction to mean the subject in question is quitting the job of his or her accord.

3.5 Deitic Directional Serialisation

This type is quite straightforward in that in this situation the speaker expresses deixis, directionality or movement towards /from a certain direction by the use of two or more verbs in the construction. This is seen below

20- Ngá má howá kátlená / ngá má sáwá tá má hoyá há She
s.m run+ here / she s.m come P s.m run+Prog
"She ran here/ she came running"

21- Ngá á sáwá káts á kídáw tá má hoyá há
She s.m come s.m run+Prog to s.m me
"She came running towards me"

Looking at the examples above, we realised that the two verbs are more tightly related than in the previous examples, they almost behave like compound intransitive aspectual marker.

3.6 The Posibility of a more complex typology

22- Ngá má háw kátlená koú ngá má húley dérwel á dáw
She s.m run here and she s.m book take s.m me
"She ran here and took a book from me"

23-Ngá má zegáwá motá má lékol má mádeyáwá deréwál á dáw
She s.m take bus s,m school s.m return book s.m me
"She took a busto school to return a book for me"

4. Tense Sequences in Serial Sentences

The term "tense sequence" is used here to refer to the tenses which are found in the successive clauses of serial sentences. In discussing these sequences it is necessary to differentiate between a consecutive series and a non-consecutive or cumulative series.

4.1 Consecutive Series

As earlier said, the Consecutive series indicate a series of events regarded as occurring consecutively in time, in contrast with the

cumulative series which indicates simply a number of facts supplementing each other without any consecutive implication in time.

The consecutive series is by far the most common type of serial sentences a past-sequence consecutive series being the type of sequence used typically in narrative and sometimes referred to as a narrative series.

4.1.1 Past Sequence

Past sequences are illustrated by the following example, most of which are relative past. In the first clause, as well as in the subsequent clauses.

Example

24- Wóháy hóuám tá mázégúrrm wá dáff bábá má zémèy tá ngá

Children run sm bring sm food father sm eat sm PNT

Méréyé ngá mápré hár tá ngá málvé ɳ ngá dáwíyá

fill PNT wash hand s.m PNT say he PNT happy

"The children ran and brought food; the father ate and was filled, washed his hands, and said, he was happy".

From example above, one discovers that the consecutive past sequence, presents events that occur consecutively, that is one after the other. In example one, we realise that the events are presented successively. The bringing of the food comes first and then eating next washing of hands and finally being happy which is the last stage.

4.1.2 Non past-sequence

Non past-sequence, in which the subjunctive is used in each subsequent clause are illustrated by the following example which have the future in past clause.

From the examples below, we noticed that the non-past sequence expresses actions which are possibility rather than facts.

25-Medéw ɳ dá ne keráwá á tíngáká ká ngá tsídáw

tomorrow I TNS go s.m see if she go

"Tomorrow I will go and see if she is gone"

4.2 Cumulative series

In a Cumulative series, the sequence of tense described in section does not operate and both forms normally belong to the same tense. In such a series, the verbal elements indicate simply a number of facts supplementing each other without any implication of consecutiveness in time. The tense involved is normally the past and the future.

Example in the past

26- kah kandʒáfáyá bá tók kah bádíyá wá dídáw náyá ná bá tók
you surprised s.m me, you show me your real s.m self
"you surprised me today, you showed me your real self"

27-akám mógó kóu áye-méy
they sit and gossip
"they sad and gossip"

28- akám máha mógóm ká tébámá bá
they sit and s.m accepted
"They sad and accepted"

Example in the future

29- Medéw ŋ dá ne keráwá á tíngáká ká ngá tsídáw
tomorrow I TNS go s.m see if she go "Tomorrow I will go and see if she is gone"

A succession of two imperative forms can also be treated as a cumulative series although the semantic contrast between this and a consecutive series containing imperative (+) subjunctive is not always very strong. Examples are seen below. From the below examples, bellow one can observe that the first verb is a motion verb.

30-sá dʒám ká sléná
come sit and down

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

"come and sit dowm"

31- dáw dá wóhórí wóy
go and keep blow
"go and keep blowing"

32-Bézáháy má hám mádá heláwrá wá mákolá
children s.m run and buy s.m food
"The children ran and brought food"

5. Conclusion

In this paper, we studied serial constructions in the Mofou language. In the introductory part, we presented the literature review and the history of this construction type and tried to explain what serial constructions are. We equally gave characteristics of serial constructions. In section two; we explained the structure of this construction type in the language in question. We equally discussed the types of SVCs that exist in the language. We also discovered that several important features in Mofou serial constructions occur both in the main clauses and in the embedded clauses and that chains occurs in both transitive and intransitive clauses.

In section three, we discussed tense Sequence in serial sentences bringing out the differences between the cumulative and the consecutive series. We discovered also that with the cumulative series, the tense involved is normally the past and the future or subjunctive. Finally the paper ends with a conclusion.

References

Bangbose, A. 1974. On Serial Verbs and Verbs Status. *Journal of West African Languages* 9, 17- 48

Blackmore, D. (1987), Semantics Constrains on Relevance .Oxford: Blackwell

Blackmore, D. 2002. *Relevance and Linguistic Meaning. Cambridge University Press.*

Blakemore, D. (2005.) and Pafenthticals. *Journals of pragmatics* 35: 165 - 1181

Blackmore, D.and Carston, Robyn. 2005. *Introduction to Coordination: Syntax, Semantics and pragmatics* [Lingualls]

Dzamesshie, Alex (1998) *Structures of Coordination in Ewe in Journal of West African* Languages vol XXVIII no 1

Carston, R. (2002).Thought and Utterances. London: Blackwell.

Cristotaro, S., (2003). *Subordination*. Oxford: University Press.

Crysman, B. (2006) Coordination. In *Encyclopedia of Language and Linguistics*, Keith Brown (ed).183-196. 2nd (ed.) Amsterdam Elsevier

Goldsmith, J. 1985. A Principled Exception to the Coordinate Structure Constraint. In Eilfort, William (eds), *_Papers from the 21st Meeting of the Chicago Linguistics Society_*.
Givoàn T. (1984). *Syntax : A Typological Functional Introduction* ,Vol 1.Amsterdam :John Benjamines.

Givoàn T. (1990). Syntax : A Typological Functional Introduction ,Vol 2..Amsterdam :John Benjamines.

Haiman, J. and Sandra, D. (ed) .1998. *Clausal Combination Discourse.* Amsterdam John Benjamins

Haris, A. C., and Cambell, L .1995. *Historical Syntax in Cross –Linguistic Perspectives.* Cambridge: Cambridge University Press.

Haspelmath, Martin. 2004. Coordinating Constructions: An over view. In Coordinating Constructions [Typological Studies in Language 58]. Martin Haspelmathed 3-40. Amsteldam: Benjamains

Huddleston, R. and Pullurn, G. K. 2002. The Cambridge Grammar of English Language: Canbridge University press.

Kehler, A. 2002. –Coherence, Reference and the Theeory of Grammar -Stanford: CSLI Publication.

Lang, E. 1984. *The Senantics of Coordination* [Studies in Language Companion Series 9].

Authorised English translation from Lang .1997. Amsterdam: John Benjamins

Lehmann, W. P. 1985. Papers on Diachronic Syntax: Six Case Studies.*Lingual*, 67, 344- 346,

Lehmann, W. P. 1993. *Historical Linguistics: An Introduction*. New York: Halt Rinehart And Winston

Lehmann, C. (1998). Towards a Typology of Clause Linkage. In Clause Combining In *Grammar and Discourse*, John Haiman and Sandra D. Thomson (eds),181 -226. Amsteerdam: John Benjamins.

Liink, G. (1998).*Algebraic Semantics in Language and Philosophy*. HcsliLeecture Notes-No.74 .

McCawley, J. D. 1988. *The Syntactic Phenomanon of English* (second ed.) Chocago: University of Chicago press.

Mulleer, M.F. (18 75) *Lectures on the Sciense of Language*. London: Longman, Green and Company.

ÉTUDE DES MECANISMES DE FORMATION DES PHRASES RELATIVES EN TUPURI : APPROCHE GENERATIVE

Hermine RHOUSGOU MENWA
Université de Ngaoundéré (Cameroun)
rhousgoumenwa@yahoo.com

Résumé

Le présent article indique la manière dont les phrases relatives sont conçues en tupuri. Il s'inscrit dans le champ de la Grammaire Générative et Transformationnelle (GGT) et s'appuie sur le Programme Minimaliste (PM) dont le père fondateur est Chomsky (1965, 1993). Ce Programme est une tentative de description de la représentation mentale d'un locuteur donné, car tout être humain confondu possède en lui une faculté de langage innée. L'objectif de ce travail est de décrire et d'analyser les mécanismes de formation des propositions relatives en tupuri, dus aux computations ou opérations impliquées dans le mouvement des constituants phrastiques. Les exemples utilisés dans notre article sont originaux et issus de nos enquêtes testées auprès des locuteurs natifs résidant à l'Extrême-Nord, plus précisément dans le mayo-danay et le mayo-kani. Il est question de proposer des phrases relatives sur lesquelles lesdits locuteurs devraient porter des jugements de grammaticalité. Les données recueillies sont classées de la manière suivante : une phrase jugée grammaticale par le locuteur natif, ne sera précédée d'aucun symbole.Par contre, une phrase jugée agrammaticale sera précédée d'un astérisque. Il ressort de ce travail que, pour obtenir une phrase relative en tupuri, il suffit de en fusionner deux phrases, par le biais d'un relativateur määgā, afin d'obtenir une seule phrase au finish.

Mots-clés : *relativation, tupuri, langage inné, relativateur, syntagme de la relativation.*

Abstract

This article indicates how the relative sentences are conceived in tupuri. It is part of the field of generative grammar and transformation (GGT) and is based on the Minimalist Program (MP) whose founding father is Chomsky (1965, 1993). This program is an attempt to describe the mental representation of a given speaker, because every human being confused has in him an innate faculty of language. Mechanisms of formation of the relative clause in tupuri, due to the computations or operations involved in the movement of the phrasal constituents. The examples used in our article are original and taken from our

surveys tested with native speakers residing in the far-north, more precisely in mayo-danay and mayo- kani. It is question of proposing relative sentences on which said speakers should make judgments of grammaticality. The data collected are classified as follows : a sentence deemed grammatical by the native speaker will not be preceded by any symbol. On the other hand, a sentence judged to be agrammatical will be preceded by an asterisk. It emerges from this work that, to obtain a relative sentence in tupuri, it suffices to merge two sentences, by the means of a relativator määgā, in order to obtain a single sentence at the finish.

Key words: *relativization, tupuri, innate language, relativator, to merge.*

Introduction

Le tupuri est une langue parlée au Cameroun (à l'Extrême-Nord, plus précisément dans le mayo-danay et le mayo-kani, et au Sud-ouest du Tchad, plus précisément dans le Mayo-Kebbi). Il est « classé par R. BOYD parmi les langues du Groupe 6, Mbum, de la famille Adamawa-oubanguienne, du sous-phylum Niger-Congo. » (S. Ruelland, 1992: 8). La proposition subordonnée relative est la combinaison de deux propositions (indépendantes) reliées par un relativateur ou un marqueur de la relativation. La relativation, quant à elle, est la formation des propositions relatives. Dubois et al (2001: 409) définissent la relativation comme « la formation d'une relative par une transformation qui enchâsse une phrase (phrase constituante) dans le syntagme nominal d'une autre phrase (phrase matrice) au moyen d'un relatif. ».

Ondoua (2004 : 66) résume la définition de la relativation en déclarant que c'est « un procédé de réduction et de simplification ».

Il ressort de ces définitions que la relativation n'est possible que si trois éléments essentiels apparaissent : « la phrase constituante », « la phrase matrice » et « le relatif ».

La question que soulève notre travail est la suivante : Comment se forment les phrases relatives en tupuri ? Autrement dit, quelles sont les mécanismes qui entrent en jeu dans la formation des relatives en tupuri ?

Notre travail s'articule autour de quatre points fondamentaux, à savoir : les propriétés et mécanismes de formation des relatives, le relativateur et l'antécédent, les constituants phrastiques susceptibles d'être relativisés, et le syntagme de la relativation. On va s'intéresser premièrement aux propriétés qui caractérisent les relatives.

1. Les propriétés et les mécanismes de formation des relatives.

1-1. Les propriétés caractéristiques des relatives

Les propriétés qui caractérisent les relatives selon Aoun et Li (2003 : 99) sont :

- La construction contient un vide
- Les relatives à longues distances sont disponibles
- Les contraintes de l'îlot sont pertinentes

1-2. Les mécanismes de formation des propositions relatives

Ces mécanismes sont :

- prendre deux propositions indépendantes de sorte que leurs Syntagmes Nominaux (en abrégé SN) soient identiques;
- combiner ces deux propositions indépendantes ;
- éliminer un SN (puisqu'il existe deux SN identiques) afin d'aboutir à une phrase cohérente ;
- remplacer le SN supprimé par un pronom relatif.

Cette dernière étape permet d'obtenir une proposition unique et complète, car toutes les informations contenues dans les deux propositions de départ y sont présentes.

(1) Bïïn dë kàŋ-gë síígï
Eau+en question être poser dehors
« L'eau est posée dehors »

(2) Bïïn dë də̀gë
Eau +en question être saleté
« L'eau est sale »

Ces deux phrases sont deux propositions indépendantes qui ont des SN identiques (Bïïn « Eau »). En Combinant celles-ci, on a :

(3) * Biïn dë̈ kàŋ-gë̈ síígi Biïn dë̈ də̀gë̈
Eau+en question être poser dehors Eau +en question être saleté
« *L'eau est posée dehors, l'eau est sale »

La phrase (3) n'est pas grammaticale suite à la répétition du SN Bïïn. Pour avoir une phrase grammaticale, il va donc falloir éliminer le deuxième SN Bii et le remplacer par le pronom relatif määgə̄. Le résultat obtenu est la phrase suivante :

(4) Bïï määgā̈ dë̈ kàŋ-gë̈ sïïgï̈ dë̈ dàgë̈
Eau+en question Rel être poser dehors être saleté
« L'eau qui est posée dehors est sale »

La phrase (4) est grammaticale parce que le second SN a été remplacé par le relativateur määgā afin d'éviter la répétition.

La section qui va suivre présente le relativateur et l'antécédent.

2. Le relativateur et le nom antécédent

2.1. Le relativateur

C'est un mot qui représente un nom, un groupe de mots ou un pronom (contenu dans la proposition principale), et dont les fonctions syntaxiques sont identiques à celles de ces derniers. Dubois et al (2001 : 408) disent à propos : « Les pronoms relatifs, appelés quelquefois conjonctifs, sont des mots qui servent à établir une relation entre un nom ou un pronom qu'ils représentent (et qui est dit antécédent du pronom relatif) et une proposition subordonnée dite relative qui explique ou détermine l'antécédent.). Le pronom relatif introduit toujours la subordonnée relative.

En langue tupuri, comme dans plusieurs langues africaines, le pronom relatif pose le problème du phénomène « d'éclatement d'une unité linguistique » lorsque cette dernière est traduite dans une autre langue. Ce phénomène est appelé en anglais « phenomenon of split que l'on rencontre le plus souvent quand on compare les structures de deux langues, c'est-à-dire qu'un mot qui exprime des situations précises dans la langue de départ se trouve avec plusieurs équivalents dans la langue d'arrivée. » (Ondoua, 2004 : 70). Autrement dit, à la suite de Biloa (2013, 2020), le mot en tupuri qui se réfère à tous les pronoms relatifs de la langue française est le relativateur (en abrégé Rel) määgā. Ce dernier se traduit par : « qui, que, où, dont ».

(5) a- Bɔ̄lɔ̄ määgā hèè jägē mō sú dìŋ nìì ɓī
Homme Rel mettre+P1 bouche toi hier être oncle mon
« L'homme qui t'a salué hier est mon oncle »

b- Yïi määgā ndö hạ̀n mē pùk gö
Vin Rel 2SG donner+P1 moi renverser+P1 MAcc
« Le vin que tu m'as donné s'est renversé»

c- Ndï kò ŋgelē määgā ma ɓī yēēt o ƀē ní monö

1SG connaitre+P1 endroit Rel mère ma vendre+PRES habits là-bas là

« Je connais l'endroit où ma mère vent les habits »

d- Dèŋ dìŋ we mäa ā pa ɓɛ̄ hùù gɔ kaní monö

DEM être garçon Rel père son mourir+P1 MAcc l'année dernière là

« C'est le garçon dont le père est mort l'année dernière »

Les exemples ci-dessus indiquent que le marqueur de la relativation mäa ā suit directement ses antécédents bɔ̄lɔ̄, Yii, ŋgelē et wëlē.

2-2. La proposition relative et le nom antécédent

Il s'agit de voir l'ordre entre la proposition relative et le nom tête ou antécédent. Plusieurs travaux ont été effectués sur la relativisation. Pour certains génératives, la proposition relative est adjointe à l'antécédent ; pour d'autres, le nom tête est positionné à l'intérieur de la proposition relative ; et pour d'autres encore, le nom tête est réalisé aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de ladite proposition. Ces avis ont été regroupés en trois analyses à l'instar de l'Analyse de la Tête Externe, l'Analyse de la Montée de tête et l'Analyse de l'Assortiment.

- L'Analyse de la Tête Externe (ATE)

Elle a pour partisans Ross (1967), Chomsky (1977), Jackendoff (1977), etc. Pour ces auteurs, le nom tête n'est pas directement représenté dans la relative. Il est en dehors de celle-ci. Il s'agit pour ces auteurs d'adopter le paramètre de l'ordre des mots (lire Travis, 1984). Voici un exemple pour illustrer ce qui précède.

(6) Bïï määgā ndï hày dàà sú mönö Eau
que 1SG P2 puiser+P1 hier là

« L'eau que j'avais puisée hier »

Cet exemple peut être représenté de la manière suivante :

(7)

[SN *Bïï$_i$* [SC op$_i$[C° *määgā$_i$* [ST *ndï hày dàà t$_i$ op sú mönö*]]]]

Eau que 1SG P2 puiser+P1 hier là

La coréférence est ainsi établie par coindexation entre le nom tête Bïï et l'opérateur nul ou le relativateur määgā. L'opérateur nul effectue un déplacement vers [Spéc SC]. Il est défini par Laenzlinger (2002 : 133) comme un opérateur relatif non prononcé qui s'est déplacé depuis la position complément de la tête V° à la position [Spéc, SC].

Quant au relativateur mäa a il occupe la tête C°.

Chomsky (1977) suggère que le pronom relatif présent dans le spécifieur du SC doit être en relation avec la tête NP/DP, comme le montre la représentation suivante :

[NP/DP [Head NP/DP i…][Relative CP wh i [IP…(t)…]]] Chomsky (1977) repris par Bassong (2010 : 106).

L'exemple suivant est une illustration de cette représentation.

(8) Ǭōbē määgā ndɔ̈ yɔ̀k wésé dìŋ mää ɓī

Vêtement que 2SG laver +P1 avant-hier être pour moi

« Le vêtement que tu as lavé avant-hier est le mien »

Cet exemple est représenté en (9) ci-dessous) :

(9) [SN *Oŏbě* [SRel *määgā*[ST *ndɔ yɔk* ~~*määgā*~~ *wésɛ dìŋ mää ɓī*]]]

Vêtement que 2SG laver +P1 que avant-hier être pour moi

L'exemple précédent montre que le nom tête O ɓē est représenté dans la relative par le relativateur määgā et qui est sujet de déplacement.

L'ATE s'applique facilement aux relatives à pronoms résomptifs. Dans ce cas, l'opérateur nul (en abrégé OP) et le pronom résomptif peuvent coexister dans la proposition.

(10) Ǭōbēj määgā ndɔ̈ hèè t OPj ra weś ɛ́

Vêtements Rel 2SG porter +P1 eux avant-hier

« Les vêtements que tu as portés avant-hier »

Le pronom résomptif rā suit directement l'opérateur nul et porte le même indice que celui-ci et le nom tête Q̄ōbe Si dans une proposition relative le nom tête est généré à l'intérieur, il est possible qu'il effectue un déplacement pour la position externe à la proposition.

- L'Analyse de la Montée de Tête (AMT)

Le nom tête est généré à sa position habituelle à l'intérieur de la proposition relative. Il est par la suite déplacé pour la position externe. La coréférence est assurée par le nom tête déplacé et sa représentation interne (c'est-à-dire sa trace laissée en arrière). La représentation de la relative selon l'AMT est proposée par Kayne (1994) comme nous la voyons ci-dessous :

(11) [DP [CP NP/DP[C[IP…(t_i)…]]]]

Illustrons nos affirmations par des exemples:

(12) a- Ndï hày dɛ̀f kērē sú
1SG P2 préparer+P1 bouillie hier
« J'avais préparé la bouillie hier »

b- *Kěrě* [*määgā ndï hày dɛf* ~~*Kěrě*~~ *sú*]
Bouillie que 1SG P2 préparer+P1 hier

c- [SD *Kěrě*[SC *määgā* [ST *ndï hày dɛf* ~~*Kěrě*~~ *sú*]
Bouillie que 1SG P2 préparer+P1 hier

Les exemples précédents peuvent s'interpréter de la manière suivante : En (12a), il s'agit de la phrase de base sur laquelle la transformation aura lieu. Dans (12b), la relative entre crochets contient le nom objet kerē qui a été relativisé et sera ensuite déplacé à l'extérieur de ladite proposition pour la périphérie gauche. En (12c), l'objet direct du verbe kērē, est extrait par la relativisation et a été déplacé vers la périphérie gauche de la phrase en laissant derrière lui une trace. La

coréférence est assurée par le nom tête déplacé kēre¯ occupant désormais la position externe (hors de la relative) et la trace laissée en arrière).

- L'Analyse de l'Assortiment (AA)

Elle a été mise en place par Chomsky (1965) et d'autres. Pour ces auteurs, la proposition relative est adjointe au nom tête qui est aussi bien réalisé à l'intérieur qu'à l'extérieur de celle-ci. La représentation interne est générée en tant que complément de l'opérateur nul ou du pronom relatif. La coréférence est établie par l'identification entre le nom tête interne et celui externe.

La reprise de l'exemple précédent indique la représentation suivante :

(13) [SN Kērē][SC OP Kēre] mäà ā [ST ndï hày dɛ̀f (ti) sú]

La représentation ci-dessus montre que la relative (mäà a¯ ndï hày dɛ̀f kērē sú) est adjointe au nom tête Kērē.Ce dernier est réalisé à l'intérieur et à l'extérieur de la relative. Le nom tête se déplace de sa position interne pour la position externe en laissant derrière lui une trace. Outre le nom tête, quelles sont les autres constituants phrastiques susceptibles d'être relativisés ?

3. Les constituants phrastiques susceptibles d'être relativisés

La relativisation comme la formation des questions, est une construction A- barre. Cette dernière « consiste à (dé)placer un élément de type interrogatif ou relatif dans une position argumentale, typiquement [Spéc-SC].» (Laenzlinger, 2002 : 259). Les travaux effectués par Keenan et Comrie (1977) dans le cadre de la linguistique et plus précisément dans le domaine de la syntaxe, laissent voir la notion de la hiérarchie d'accessibilité à la position de sujet. Ces auteurs proposent la hiérarchie suivante : SU>DO>IO>OBL>GEN>OCOMP ; Ces abréviations se traduisent par : Subject, direct object, indirect object, oblique, genitive and object of comparison. La hiérarchie précédente laisse voir que le sujet dans une phrase est le premier à être relativisé, suivi de l'objet direct, puis de l'objet indirect, etc. L'idée véhiculée à travers cette notion est la possibilité de former des propositions relatives à tous les niveaux ou à toutes les positions supérieures à la gauche de la hiérarchie.

En tupuri comme dans d'autres langues, la relativisation est possible à toutes les positions (sujet, objet direct, objet indirect, génitif). Comme illustration, on va prendre une phrase à partir de laquelle il sera montré les possibilités de relativation.

(14) Wa̱ä̱ȳ dɛ̀f kerɛ̄ nɛ̄ māȳ ɓɛ̄n bárgiŋ
Femme préparer+P1 bouillie à fille sa cuisine
« La femme a préparé la bouillie à sa fille dans la cuisine »

3-1. La relativation du sujet

Il est question de relativiser le sujet qui commet l'action du verbe. Le sujet relativisé n'est soumis à aucun mouvement, car il occupe toujours la position initiale de la phrase. Il est directement suivi du relativateur määgā. Lorsque le sujet de l'exemple (14) wa̱ä̱ȳ est relativisé, on obtient :

(15) Wa̱ä̱ȳ määgā dɛ̀f kerɛ̄ nɛ̄ māȳ ɓɛ̄n dìŋ nāā̄ ɓī̄
Femme Rel préparer+P1 bouillie à fille sa être tante ma
« La femme qui a préparé la bouillie à sa fille, est ma tante ».

3-2. La relativation de l'objet direct

Dans l'exemple (15), le C.O.D. est kērē. La relativisation de ce dernier fait en sorte qu'il se déplace vers la périphérie gauche de la phrase. Il est suivi de määgā comme l'indique la représentation suivante

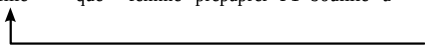
(16) [SN *Kɛ́rɛ̌* [SRel *määgā*[ST *Waāy* *dɛ~~Kɛ́rɛ̌~~* *nɛ̌ may ɓsn pùk gɔ*]]]
Bouillie que femme préparer+P1 à fille sa renverser+P1 MAcc

« La bouillie que la femme a préparée à sa fille, s'est renversée ».

3-3. La relativation de l'objet indirect

Le C.O.I. dans la phrase (14) est nɛ̄ māȳ ɓɛ̄ « à sa fille ». La relativation du nom māy suivi du relativateur mäa ā entraîne son déplacement en début de phrase. Il est également remplacé par le pronom hènë « elle » suivi de mönö « là ».

(17) [SN *may* [SRel *määgā*[ST *Waāy* *dɛf* *kěrě* *ně* ~~*may*~~ *hènë* *mönö* *yèè* *näy*]]]
fille que femme prépaprer+P1 bouillie à elle là acheter+P1 viande



« La fille à qui la femme a préparé la bouillie, a acheté la viande »

3-4. La relativation du génitif

Le génitif est un cas de déclinaison qui exprime le plus souvent l'appartenance. Dans l'exemple précédent, la bouillie appartient au mari. Ainsi, le nom wär occupera la position initiale et sera suivi du marqueur de la relativation määgā.

(18) Māy määgā kerē ɓɛ̄n pùk gɔ̈ mönö,yèè näy
Fille Rel bouillie sa renverser+P1 MAcc làacheter+P1 viande
« La fille dont la bouillie s'est renversée, a acheté la viande »

3-5. La relativation de l'adjoint

L'adjoint ou le complément circonstanciel

(19) a- Wä̰ā̰ȳ dɛ̀f kerē nē māȳ ɓɛ̄n bárgïŋ
Femme préparer+P1 bouillie à fille sa cuisine
« La femme a préparé la bouillie à son mari dans la cuisine »
b- Bárgïŋ määgā Wä̰ā̰ȳ dɛ̀f kērē nē māȳ ɓɛ̄n wɔ̀ní ràw külúú
Cuisine Rel femme préparer+P1 bouillie à fille sa là- bas très grande
« La cuisine où la femme a préparé la bouillie à sa fille, est très grande »

À travers ces exemples, on confirme la possibilité de relativisation de tous les constituants syntaxiques. La suite du travail indique la position du relativateur dans le syntagme de la relativation.

4. Le Syntagme de la relativation (SRel)

La grammaire traditionnelle considérait les pronoms relatifs comme des « opérateurs relatifs en spécifieur de SC, liant leur trace respective » (Laenzlinger, 2002 : 130).

Pour Rizzi (1997), les opérateurs relatifs, en italien et en anglais, occupent la plus haute position qui n'est autre que la position du spécifieur du SForce.

Bianchi (1999), Aoun et Li (2003), quant à eux, proposent que les relatives soient projetées comme des SD. Á la suite du principe de la Condition d'Autorisation d'une Tête (Head Licencing Condition en anglais) qui stipule que chaque tête constitue une projection maximale, Biloa (2013) propose qu'en tuki, le marqueur de la relative odzu occupe la tête du SRel. Ce dernier apparaît au-dessus du SForce et du SFoc en tuki.

La question qui résulte des propos précédents est la suivante : Comment se présente le SRel en tupuri ?

La langue tupuri ne présente aucun lien d'accord entre le relativateur määgā et son antécédent. Ainsi, la tête Rel° du SRel est occupée par määga quant à son spécifieur, il est vide. Voici une illustration :

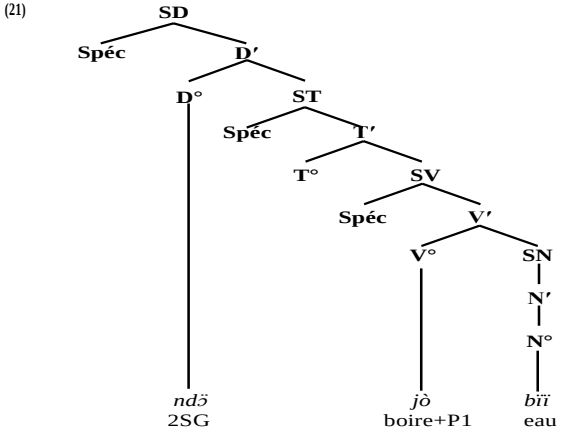
(20) a- Ndɔ̄ jɔ̀ bīī̈
2SG boire+P1 eau
« Tu as bu de l'eau »

b- Bīī̈ määgā ndɔ̄ jɔ̀ hày dē̈ dàgē̈
Eau REL 2SG boire+P1 P2 être sale
« L'eau que tu as bue était sale »

Les dérivations de ces exemples sont représentées en (21) et (22).

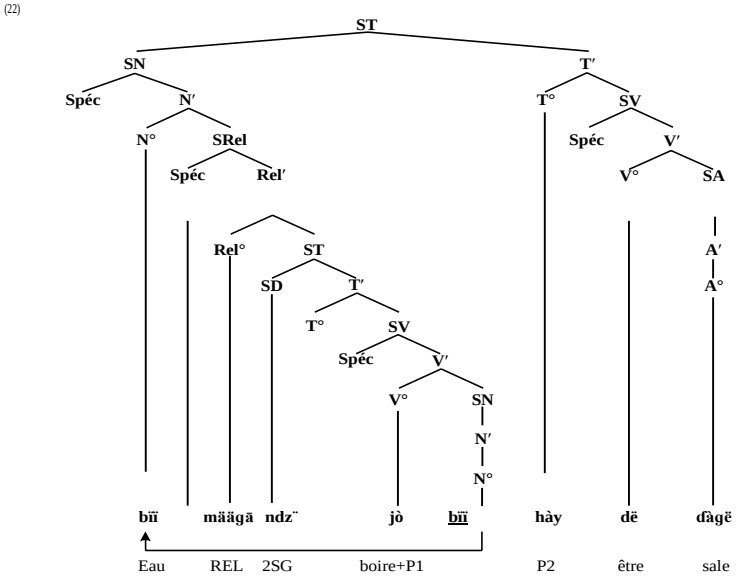
Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

Figure 1 : Dérivation de l'exemple 20a



L'indicateur syntagmatique (21) ci-dessus montre que le SN bïï occupe une position post-verbale.

Figure 2 : Dérivation de l'exemple 20b



Le SN de l'exemple (22) qui occupait la position post-verbale, se déplace pour occuper la tête du SN positionné plus haut dans le schéma. La tête du SRel est occupée par määgа Quant à son spécifieur, il est vide.

Conclusion

Il était question dans cet article de s'intéresser à la formation des phrases relatives en tupuri. L'objectif de ce travail était de décrire et d'analyser les mécanismes de formation des propositions relatives en tupuri, dus aux computations ou opérations impliquées dans le mouvement des constituants phrastiques. Il s'articulait autour de quatre parties essentielles, à savoir : les propriétés et mécanismes de formation des relatives, le relativateur et l'antécédent, les constituants phrastiques susceptibles d'être relativisés, et le syntagme de la relativation. Il ressort de ce travail que la subordonnée relative se forme en fusionnant deux phrases, par le biais d'un relativateur (määgā), afin d'obtenir qu'une seule phrase au finish. La relativisation est une construction A-barre. Ainsi, tous les constituants phrastiques appartenant au SN peuvent être relativisés. En ce qui concerne le SRel, sa tête est occupée par le relativateur määgā. Quant à son spécifieur, il est vide. La règle qui définit la relative en tupuri est la suivante : relative = phrase simple + Phrase subordonnée introduite par le marqueur de la relativation mäǟga.̄

Références bibliographiques

AOUN, Joseph & Audrey, Li, (2003), Essays on the Derivational and Representational Nature of Grammar. The Diversity of Wh-constructions, Cambridge MA: The MIT Press.

BASSONG, Paul, Roger, (2010), "The structure of the left periphery in Basa'a", MS Dissertation, University of Yaounde I.

BIANCHI, Valentina, (1999), Consequences of antisymmetry : Headed relative clauses, New York, Mouton de Gruyter.

BILOA, Edmond, (2013), The Syntax of Tuki : A cartographic approach, Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.

BILOA, Edmond, (2020), Cartography and Antisymmetry: Evidence from Bantu and Chadic, München, Lincom Europa.

CHOMSKY, Noam, (1965), Aspects of the Theory of Syntax, Cambridge, MIT Press.

CHOMSKY, Noam, (1977), "On wh-movement". In Formal Syntax, Peter W. Culicover, Thomas

Wasow & Adrian Akmajian (eds), New York NY: Academic Press, pp. 71–132.

CHOMSKY, Noam, (1993), "A minimalist Program for linguistic theory", in K. Hale & S. J. Kayser (éds), The view from building 20, Cambridge, Massachusetts: MIT Press, pp.1–51.

DUBOIS, Jean et al, (2001), Dictionnaire de Linguistique, Paris, Larousse-Bordas/HER.

JACKENDOFF, Ray, (1977), "X'-Syntax: a study of phrase", in Linguistic Inquiry, Monograph 2, MIT, Cambridge, Mass.

KAYNE, Richard, (1994), The Antisymmetry of Syntax, Cambridge: MIT Press.

KEENAN, Edward and Bernard, COMRIE, (1977), "NP Accessibility and Universal Grammar", in Linguistic Inquiry 8, pp. 63-100.

LAENZLINGER, Christopher., (2002), Initiation à la syntaxe formelle du français, Le modèle des Principes et paramètres de la grammaire générative, Peter Lang, Berne.

ONDOUA ENGON, Cyrille, Christal, (2004), « La structure phrastique du shupaməm : une approche générativiste », Mémoire de Maîtrise, Université de Yaoundé I.

RIZZI, Luigi., (1997), "The fine structure of the left periphery", in Liliane Haegeman (ed) Elements of Grammar, Dordrecht, Kluwer, pp. 281-337.

ROSS, John, Robert, (1967), « Constraints on variable in syntax », Doctoral dissertation, MIT.

RUELLAND, Suzanne., (1992), « Description du parler tupuri de Mindaoré, Mayo Kebbi (Tchad) : Phonologie, Morphologie et Syntaxe », Thèse de Doctorat, Université de Paris.

TRAVIS, Lisa, (1984), " Parameters and Effects of Word Order Variation", Ph.D. Dissertation, MIT.

Abréviations
1SG : pronom de la 1ère personne du singulier
2SG : pronom de la 2ème personne du singulier
C : Complémenteur
CP : Complementizer Phrase
DEM : Démonstratif
DP : Determiner Phrase
IP : Inflectional Phrase
MAcc : Marqueur de l'aspect accompli
NP : Nominal Phrase
OP : Opérateur
P1 : passé1
P2 : passé 2
PRES : Présent
Rel : Relativateur
SC : Syntagme du Complémenteur
SN : Syntagme Nominal
SRel : Syntagme de la relativation
ST : Syntagme du Temps
t : trace

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

INFORMATION STRUCTURE AND THE CONCEPT TOPIC IN MUYANG

THÉODORE BEBEY
The University of Maroua
bebeylawane@gmail.

Abstract

This article looks at the formation of the Topic Phrase (TopP) in Muyang. It goes on to show that this Chadic language of Biu-Mandara sub-group uses five (5) phonetically realised lexical items to mark topicalisation. Their choice and ordering are determined by their semantic value in the discourse. It demonstrates that the topicalised constituents which are the subject of the verb, the direct object, the indirect object, adjuncts, noun's complements as well as subordinate conjunctive clauses, move upwards to occupy the clause-initial position. It is proposed following Rizzi (1997, 2001b and 2004), Radford (2012), Bebey (2010 and 2015) and Haegeman (2012) that the targeted syntactic categories are hosted in the specifier position of the Topic Phrase (Spec,TopP) above the Focus Phrase (FocP) while, contrary to Rizzi (1997, 2001 and 2004), Radford (2009) and Haegeman (2012), the head of the phrase is filled by topic markers (topicalisers in our terminology) as proposed by Bebey (2010).

0. Introduction

The present article aims to describe the formation, the pragmatic and semantic value and the distribution of the Topic Phrase (TopP) in Muyang, a language which belongs to Afro-asiatic languages that constitute the Central Chadic A, the Biu-Mandara branch and the Wandala-Mafa-Sukur sub-branch precisely (see Dieu and al.: 1983, Barreteau and al.: 1984, Boutrais and al.: 2000, Seignobos: 2000, Smith: 2006, Gravina and Smith: 2010 and Bebey: 2010). Muyang is the name given both to the language and the about 30,000 speakers who live in a villages called Mouyengue, Baka and Palbara situated in the southern area of Lake Chad, more particularly in the Far North Region of the Republic of Cameroon.

1. The Muyang word order

Muyang is an SVO language as illustrated in the following examples:

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

1. Lawan á baráy
Lawan 3sg wash

"Lawan takes a bath."

A look at (1) shows that the language places the verb the NP subject. Consider the following sentences:

2. Lawan á ví ëaf ana Satay
Lawan 3sg give food to Satay

"Lawan gives some food to Satay."

(2) indicates that ë*af* "food" which appears after the verb plays the role of direct object while *ana Satay* "to Satay" is an indirect object.

3. Lawan á ví ëaf ana Satay kani ahayvu
Lawan 3sg give food to Satay today in-house

"Lawan gives some food to Satay inside today."

One notices in (3) that after the indirect object, the language selects an adjunct of time *kani* "today" followed by an adjunct of place *ahayvu* "inside". From the above, one realises that Muyang is an SVO language.

2. Definition and Topic Phrase Phonetic Form

Since the inception of split-CP hypothesis (Rizzi, 1997, 2001b, 2004), the Topic Phrase is among the various constituents that form the left periphery of the sentence. According to Rizzi (1997: 285):

"The topic is a preposed element characteristically set off from the rest of the clause by comma, intonation and normally expressing old information, somehow avalaible and salient in previous discourse; the comment is a kind of complex predicate, an open sentence predicated of the topic and introducing new information."

For Wiley (2011):

"The term topic can be defined in a number of different ways. Among the most common are:

a) The phrase in a clause that the rest of the phrase is understood to be about,

b) The phrase in the discourse that the rest of the discourse is understood to be about,

c) A special position in a clause (often at the right or left-edge of the clause) where topics typically appear."

The above assertions suppose that two elements are taken into consideration to define the concept topic. These elements are semantic and syntactic. At the semantic level, the information expressed by the concept topic should be old (see also Benincà and Poletto 2004 and Birner 2009) wheras the syntactic level deals with its locality within the discourse. Even though it can be indicated intonationally in some languages, the topic is supposed to be fronted as proposed by Rizzi (1997) in the following template :

Force > Topic* > Focus > Topic* > Fin > TP.

Observation of the above structure indicates that topic occurs in the clause left periphery in Italian. Although there are differences between some languages (see Baltin 1982, Authier 1992, Lasnik and Saito 1992, Culicover 1996, Newmeyer 2008 and Haegeman 2012), the structures of Gungbe (Aboh 2004), English (Radford 2009), Japanese (Yamato 2008 and Öhl 2010) Romance (Haegeman 2012), Tuki (Biloa 2013) and many other languages (see Munaro 2005, Endo 2007, Lohndal 2009, etc) that place topic in the sentence-initial position lend support to the hypothesis that stipulates that topic appears in a upper position in the discourse. The following constructions show how it is obtained in Muyang :

(4) a. Lawan é ví zlam ana Satai ahalay kani
Lawan 3sg give thing to Satai here today

"Lawan gives something to Satai here today."

In the assertive sentence (4a), *Lawan* plays the role of the subject of the verb, *zlam* (thing) is the direct object, *ana Satai* (to Satai) is the indirect object, *halay* (here) is an adjunct of place and *kani* (today) is the adjunct of time. Let us see how the topicalisation of these different constituents is obtained in the following transformations:

b. **Lawan** nahma, -------- é ví zlam ana Satai ahalay kani
Lawan NAHMA 3sg give thing to Satai here today

"Lawan, he gives something to Satai here today."

c. **Zlam** nahma, Lawan é ví ------- ana Satai ahalay kani
Thing NAHMA Lawan 3sg give to Satai here today

"Something, Lawan gives to Satai here today."

d. **Ana Satai** nahma, Lawan é ví zlam------- ahalay kani
To Satai NAHMA Lawan 3sg give thing here today

"To Satai, Lawan gives something here today."

e. **Ahalay** nahma, Lawan é ví zlam ana Satai ------ kani
Here NAHMA Lawan 3sg give thing to Satai today

"Here, Lawan gives something to Satai today."

f. **Kani** nahma, Lawan é ví zlam ana Satai ahalay ------
Today NAHMA Lawan 3sg give thing to Satai here

"Today, Lawan gives something to Satai here."

At first look, one observes that every time topicalisation takes place, the targeted constituent (in bold) is extracted out and licensed to the sentence beginning position. Thereafter, a number of phonetically realised morphemes occur between the latter's base position and its landing site (see 4b, 4c, 4d,4e and 4f). The question that arises at this point is what these morphemes are and what determines their choice within the sentence. Answers are given in the section that follows.

3. Topicalizers, choice and locality

Rizzi (1997, 2001b, 2004) indicates that the Topic Phrase (TopP), which is one of the different projections, does not have a lexical indicator which occupies its head in Italian. Following these proposals, Andrew Radford (2009: 282) in the analysis of English argues that the Topic Phrase maximal projection is empty (see also Koopman 1994). Let us consider the following data to see how it behaves in Muyang:

(5) a. Muyáng tá wáy solu do
Mouyangs 3pl love jealousy neg

"The Mouyang people don't like jealousy."

b. Muyáng nahma ------ tá wáy solu do
Mouyangs NAHMA 3pl love jealousy neg

"The Mouyang people, they don't like jealousy."

c. Muyáng ti ------ tá wáy solu do
Mouyang TI 3pl love jealousy Neg

"The Mouyang people, they don't like jealousy."

In examples (5b) and (5c), one realises that when the sentence constituent is topicalised, it undergoes a leftwards movement to land after *nahma* and *ti* respectively.

(6) a. Madva á záy Galu.
Madva 3sg take Galu

"Madva gets married with Galu."

b. Galu degiya, Madva á záy nang.
Galu DEGIYA Madva 3sg take her

"Galu, Madva gets married with her."

Surprisingly, one sees that a resumptive pronoun appears at the topicalised element's empty position, the direct object *Galu* which shifts to the sentence-initial position. It precedes *degiya.*

(7) a. Molokó tá váy zlam
Moloko 3pl give things

"The Moloko people give things."

b. Zlam ni Molokó tá váy -------
Things NI Moloko 3pl give

"Things, the Moloko people give."

Zlam in (7b) is topicalised. As it is the case in (7b), (7c) and (7b), it moves to the sentence left periphery followed by *ni*.

(8) a. Mbokó tá wáy kadvu
Mboko 3pl love war

"The Mboko people like war."

b. Mbokó zla ------- tá wáy kadvu
Mboko ZLA 3pl love war

"The Mboko people, they like war."

The topicalised element in (8b) is followed by *zla*. Here, the speaker seems to give extraordinary bad information.

From the paradigm above, one realises that there are five phonetically realised different words that follow the extracted topicalised constituents in the sentence left periphery in Muyang. They are *nahma, degiya, zla, ti* and *ni*. The question that arises is what these elements are and what motivates there choice in the discourse.

3.1. Nahma, degiya, zla, ti and *ni* are topicalizers

As one noticed above, an observation of the previous data shows that every time a constituent is topicalised in Muyang, the target constituent is licensed to the sentence initial position while *nahma, degiya, zla, ti* or *ni*

appears between the latter and the AgrP. To answer the question what these elements are, let us notice that given that the left periphery of the sentence is the domain of the complementiser crosslinguistically, it means that both the base-generated phonetically realised element and the extracted element occur in the clause left periphery. The fact that the extracted element is obtained by movement to the sentence initial position supposes that the two are distinct constituents.

According to Rizzi (1997, 1999, 2001b and 2004), Haegeman (2000 and 2012), Radford (2009), just as focused elements fill the specifier position within the Focus Phrase, so too the topicalised constituents occupy a specifier position within a Topic Phrase (TopP). They indicate that the Topic Phrase is filled by a null category in some languages such as English and Italian.

Literatures in linguistics up to now have shown that the specifier of the phrase should form a spec-head configuration with the head of the phrase. This means that the base-generated phonetically realised constituents fill the head of the Topic Phrase. Also, it is argued that the moved constituents should land in the Specicifier position of the Complementiser Phrase (the Spec,CP) (see Chomsky 1977, Biloa 1995 and 2004, Rizzi 1990) which in the sense of Rizzi (1997) is the specifier position of any of the multiple constituents that are hosted by the clause left peripheral position. Reasoning along these lines, Bebey (2010) claims that sentence base-generated elements that occur between the initial topicalised constituents and the Agreement Phrase each time there is topicalisation should be topicalisers (topic markers).

3.2. The position Topic Phrase (TopP)

If the above analyses, which stipulate that the topicalised shifted constituents land in Spec,TopP, are in the right track, it means that the different topicalisers occupy Top°. This suggests that Top° is [+interpretable]. Its edge feature attracts the topicalized categories to the specifier position of the TopP. To lend support to this hypothesis, let us examine the following sentences and their transformations:

(9) a. Muyáng tá wáy solu do
Mouyangs 3pl love jealousy Neg

"Muyang people don't like jealousy."

b. Solu nahma Muyáng tá wáy------- do
Jealousy NAHMA Mouyangs 3pl love Neg

"Jealousy, the Mouyang people don't like."

c. Muyáng ti, nday tá wáy solu ------ do
Mouyangs TI they 3pl love jealousy Neg

"The Mouyang people, they don't like jealousy."

d. Molokó tá váy zlam
Moloko 3pl give thing

"Moloko people give things."

e. Zlam ni, Molokó tá váy----------
Things NI Moloko3pl give

"Things, the Moloko people give."

f. Mbokó tá wayáy kadvu
Mboko 3pl love war

"The Mboko people like war."

g. Kadvu zla, Mbokó tá wayáy ---------
War ZLA Mboko 3pl love

"War, the Mboko people like."

h. Madva á wayáy Galu
Madva 3sg love Galu

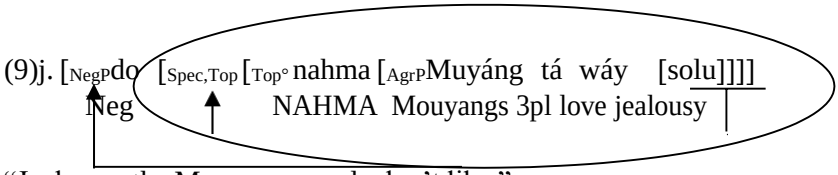
"Madva loves Galu"

i. Madva degiya, ------- á wayáy Galu
Madva Degiya, 3sg love Galu

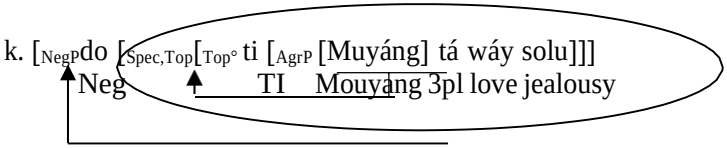
"Madva, he loves Galu"

The above data show that when topicalised, the target constituents undergo an upward leftward movement to land in the sentence beginning position. As noticed so far, one realises that it is separated from the Agreement Phrase by the so-called topicalisers (*nahma* in (9b), *ti* in (9c), *ni* in (9e) and *zla* in (9g)).

Reasoning in the sense of the previous analyses, this movement supposes that the targeted constituent moves to Spec,TopP while Top° is filled by a topicalizer as illustrated in the bracketed examples that follow:

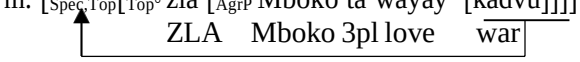


"Jealousy, the Mouyang people don't like."



"The Mouyang people don't like jealousy."

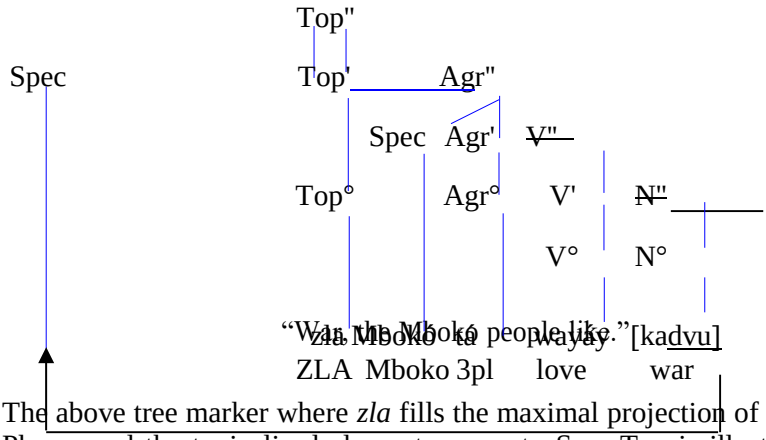
"Things, the Moloko people give."



"War, the Mboko people like."

These analyses are better illustrated in the tree diagram of sentence (9k) that follows:

(10)



The above tree marker where *zla* fills the maximal projection of Topic Phrase and the topicalised element moves to Spec,Top is illustrative support to the proposals that the edge features of Top° attracts the target element to Spec,TopP while a topicaliser occupies the head of thephrase.

3.3.The choice of topicalizers

In the semantic perspective, one realises that although those words mark topicalization, they do not have the same meaning (see Bebey 2010: 157). There are some relevant differences between them.

In (9b), the speaker, by using *nahma*, means that the information he gives is important while it is a surprise in (9c) by using *ti*. The information given in example (9i) where the speaker uses *degiya*, sounds like a warning. In fact, the speaker means that if nothing is done, *Madva* will get married with *Galu*. *Zla* is used for bad extraordinary information[11] in (9g) whereas *ni* in (9e) is used for insistence. By using it, the speaker insists on the fact that *Moloko* people are not selfish. This analysis

[11]Information about the topicalised constituent (the comment) (Cinque 1990; Haegeman 2000; Rizzi 1997, 1999, 2001b, 2004; Radford 2009).

indicates that the semantic value determines the choice of a given topicaliser in the Muyang discourse as summarised in the table that follows:

Topicaliser	**Semantic value**
Nahma	Important old information
Ti	Surprising old information
Ni	Insistence on old information
Zla	Bad extraodinary old information
Degiya	Warning about old information

Table of topicalisers

As argued in the previous paragraphs, it is plausible to write that the choice of Muyang different topicalisers is semantic. This reasoning indicates that depending on the meaning of the information expressed by the speaker in the discourse, these elements occupy the same position, the one after the moved topicalised constituents as one can see in the preceding sentences.

Having shown the position and the choice of topicalisers, let us come back to the status of *ni* which is, surprisingly, described as a topicaliser.

After an observation of sentence (9l) for instance, one realises that contrary to the determiner *ni*, it does not form an NP with a noun to which a given case can be assigned by the verb. It differs from the final complementiser *ni* in the sense that it does not occur in the clause final position. A careful sight to the preceding paradigm shows that remnant

movement and pied-piping, which require the final complementiser *ni*, are not operative. The above reasoning suggests that, *ni,* which appears after the topicalised material in the C-system, is a topicaliser that heads the Topic Phrase.

4. The topicalized constituents

This section describes the grammatical functions namely the subject, the direct object, the indirect object; the noun complements, adjunct and subordinate clauses that can be topicalized.

4.1. The subject topicalization

This section deals with the difference between topic and grammatical subject and the description of grammatical subject topicalisation.

4.1.1. Difference between topic and grammatical subject

Literatures in linguistics up to now commonly refer to topic as theme and define it as what is being talked about while what is being said about the topic is referred to as focus or rheme (see Wiley 2011). Given that a subject in the clause is the doer of the action described by the verb and its complements or what the state expressed by the verb is about, a such definition brings confusion between the theme and the grammatical subject within the sentence as noticed by Wiley (2011) who thinks that the difference between "topic" and grammatical subject is that topic is used to describe the information structure, or pragmatic structure of a clause and how it coheres with other clauses, whereas the subject is a purely grammatical category. To lend support to this statement, let us consider the following sentences:

(11)a. Nu ná wáy Galu

I 1sg like Galu

"I love Galu."

In (11a), *nu* "I" is grammatical subject of the verb *wáy* "like" while Galu plays the role of the direct object.

b. Galu nahma, nu ná wáy

Galu Top, I 1sg like

"Galu, I love her."

Sentence (11b) indicates that the verb *wáy* "like" always assigns a theta role to *nu* "I" as the subject of the verb while what is being talked about, the topic, is Galu. One realises that whatever the position and the grammatical role assigned to the sentence's element by the verb in the clause, it moves to the sentence-initial position, above the grammatical subject, when topicalised. Also, one sees that the two categories occur within the same sentence. In the semantic level, the above data show that while *nu* "I", the subject of the verb indicates the doer of the action, the person who loves, Galu, the topicalised direct object is the element which is being talked about.

From the above arguments, one can say following Wiley (2011) that the grammatical subject and "topic" are different. In fact, one realises that the topic is what is being talked about within the discourse whatever the theta role assigned to it by the verb is, whereas the grammatical subject indicates the doer of the action described by the verb or what the state expressed by the verb is about within the discourse.

4.1.2. Description of grammatical subject topicalisation

The subject of the verb can be topicalised. To see how it happens, let us look at the following data:

(11) c. Lawan ó zúm ɗaf
Lawan 3sg eat food
"Lawan eats food."

d. Lawan ti nang ó zúm ɗaf
Lawan TI he 3sg eat food
"Lawan, he eats food."

(12) a. Yezu ó dŭm má ga melefit
Jesus 3sg say speech of God

Les Editions EFUA (Editions Francophones Universitaires d'Afrique) / Mai 2020

"Jesus worships."

b. Yezu nahma nang ó dŭm má ga melefit
Jesus NAHMA he 3sg say speech of God

"Jesus, he worships."

(13)a. Kra é hepéď aslat
Dog 3sg eat bones

"The dog eats bones."

b. Kra nahma nang é hepéď aslat
Dog NAHMA it 3sg eat bones

The dog, it eats bones.

(14) a. Beza té lém ahay
Children 3pl build house

"The children build a house."

b. Beza ti nday té lém ahay
Children TI they 3pl build house

"The children, they build a house."

A sight at materials above shows that the topicalized subject undergoes movement to the sentence left periphery. Surprisingly, the empty position it leaves is filled by a pronoun. It means that subject topicalization involves the use of anaphors whose topicalized elements are antecedents.

The previous remark supposes that the shifted topicalised subject (in the sentence beginning position) is matched to the subject pronoun (that appears in the Agreement Phrase) in terms of meaning. The use of subject pronouns indicates that the NP that moves to the clause left periphery before the topicaliser expresses old information and, the rest of the sentence is a comment about the topics. Reasoning following

(Rizzi 1997: 285), this assumption supposes that the moved constituent has the informational status of topics.

According to Haegeman (2012: 11), the topic-comment articulation is expressed by means of the so-called Clitic Left Dislocation (CLLD) pattern, in which a constituent in the left periphery is matched by a clitic pronoun in a TP domain in languages such as Romance. If one considers that TP is AgrP in our terminology (given that it is higher than TP in the language), one realises that the Muyang subject topicalisation patterns Romance. The question which arises from this remark is what accounts for the subject pronouns occurrence.

To explain, let us first notice that the grammaticality of the preceding sentences (11c, 12b, 13b and 14b) supposes that semantic properties of the subject in the sentence are significant. Since it is preeminent, its topicalization involves anaphors. Also, since the subject merges with the agreement marker to form the Agreement Phrase with the agreement marker as the maximal projection, the subject extraction is a violation of Chain Uniformity Condition[12]. Consider the following sentence for further analyses:

15. *Wɨr ti nday té lém ahay
    Child TI they 3pl build house

    * "The child, they build a house."

(15) is not acceptable because *wɨr* "child" which is 3rd singular is antecedent to *nday* "they", 3rd plural. *Lawan* in (11c) is third person singular and *nang* (he or she) is third person singular. In (14b), both the pronoun and its antecedent are third person plural. This indicates that the floppy position must be occupied by a constituent that shares the same interpretable features with the topicalized category. Any constituent which does not bear the same interpretable features and which appears in the position left by the latter renders the sentence ungrammatical. The ill-formedness of (15) suggests that the subject

[12] Recall that Chain Uniformity Condition does not allow an intermediate projection to move without the maximal projection. Therefore, extraction of the subject without the agreement marker, which is the maximal projection of the phrase, violates this Universal Grammar principle.

pronoun and the topicalized subject must bear the same interpretable features.

The grammaticality of sentences (11c), (12b), (13b) and (14b) raises a question to know which of the topicalised constituents' movement to sentence beginning position and the anaphor occur first.

To answer, let us notice that the fact that the targeted category and the agreement marker have the same interpretable features shows that it properly binds and governs its trace with which it should be coindexed. In effect, the occurrence of the subject pronoun between the two categories would render the sentence ill-formed in the sense of Rizzi (1990). Thus, the acceptability of such structures suggests as argued in the preceding chapter that the resumptive pronoun occurs after movement of the topicalised element has taken place.

Involvement of the subject pronouns in subject topicalisation means that in the Agreement Phrase, the targeted category position is occupied by the subject pronouns and movements to the clause left periphery is not visible. Thus, the extracted out subjects land in Spec,TopP while Top° is filled by a topicaliser as indicated by derivations that follow:

(11) c. [$_{Spec,Top}$ Lawan$_i$[$_{Top°}$ ti [nang t_i ó zúm ɗàf]]
Lawan TI he 3sg eat food
"Lawan, he eats food."

(12) c. [$_{Spec,Top}$ Yezu$_j$[$_{Top°}$ nahma [nang t_j ó ɗům má ga melefit]]
Jesus NAHMA he 3sg say speech of God

"Jesus, he worships."

(13) c. [$_{Spec,Top}$Kra$_i$[$_{Top°}$ nahma nang t_i é hepéɗ aslat]]
Dog NAHMA it 3sg eat bones

"The dog, it eats bones."

(14) c. [$_{Spec,Top}$ Beza$_j$[$_{Top°}$ ti nday t_j té lém ahay]]
Children TI they 3pl build house

"The children, they build a house."

Let us look at the following data for further analyses:

(16)a. Lawan ti ----- ó zúm ɗaf
Lawan TI 3sg eat food
"Lawan, he eats food."

(17) a. Yezu nahma ----- ó ɗŭm má ga melefit
Jesus NAHMA 3sg say speech of God

"Jesus, he worships."

(18) a. Kra nahma ----- é hepéɗaslat
Dog NAHMA 3sg eat bones

The dog, it eats bones.

(19) a. Beza ti ------- té lém ahay
Children TI 3pl build house

"The children, they build a house."

An observation of the preceding sentences shows that it is possible to obtain subject topicalization without using filling the empty traces with anaphoric constituents as claims Bebey (2010: 154). The grammaticality of these structures is a supportive argument to the reasoning that movement of the targeted constituent takes place before anaphora. This indicates that the latter is not compulsory. Thus, the topicalised subject is shifted to Spec,TopP, Top° is occupied by a topicaliser while the Spec,AgrP, the topicalised subject's trace is empty as better illustrated by the following derivations:

(16) b. [$_{Spec,Top}$[$_{Top°}$ ti [$_{AgrP}$ [Lawan] ó zúm ɗaf]]
TI Lawan 3sg eat food
"Lawan, he eats food."

(17) b. [$_{Spec,Top}$ [$_{Top°}$ nahma [Yezu] ó úm má ga melefit]]
NAHMA Jesus 3sg say speech of God

"Jesus, he worships."

(18) b. [$_{Spec,Top}$[$_{Top°}$ nahma[$_{AgrP}$ [kra] é hepéɗ aslat]]
NAHMA dog 3sg eat bones

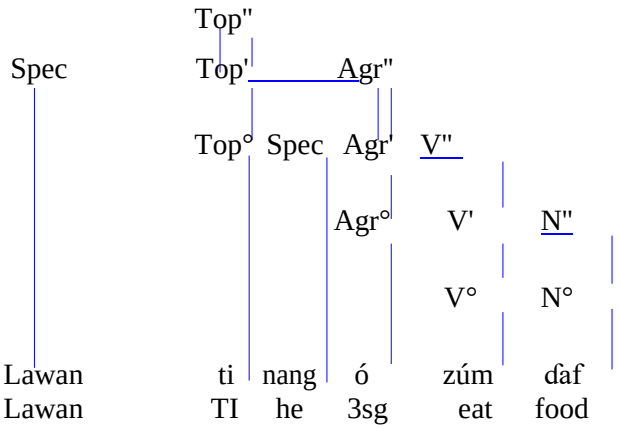
"The dog, it eats bones."

(19) b. [$_{Spec,Top}$ [$_{Top°}$ ti [beza]té lém ahay]]
TI children 3pl build house

"The children, they build a house."

One sees that when there is no anaphora, the movement is visible. On the descriptive sentence (19b) for instance, the arrow indicates that the subject moves from NP (in the specifier position of Agreement Phrase) to Spec,TopP above the AgrP. This is evidence that anaphora never prevents movement to take place as better visualised in the tree diagrams of (11c) and (19b) that follow:

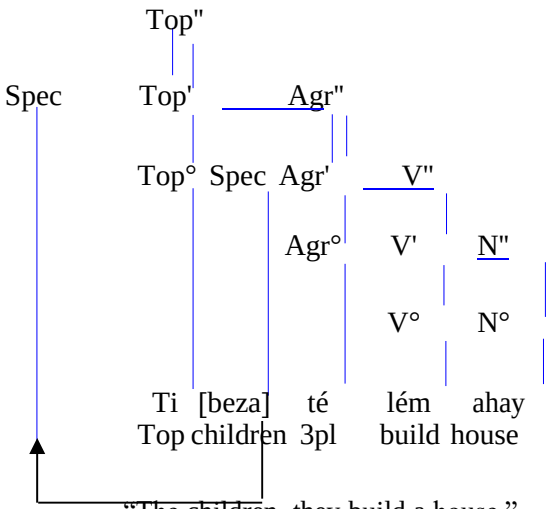
(20)



"Lawan, he eats food."

The occurrence of the subject pronoun *nang* "he" accounts for the absence of arrows indicating the movement of the topicalised constituents to the Specifier position of the Topic Phrase (Spec,Top) in the preceding tree marker.

(21)



"The children, they build a house."

The underscoring (21) illustrates the analysis that when there is no resumptive pronoun in which the moved topic is attached, there is non-lexical category left by the latter's movement. Let us consider the following data for other analyses:

(22) a. Lawan, nang ó zúm ɗaf
Lawan he 3sg eat food
"Lawan, he eats food."

(23) a. Yezu, nang ó ɗŭm má ga melefit
Jesus he 3sg say speech of God

"Jesus, he worships."

(24)a. Kra,nang é hepéɗ aslat

Dog it 3sg eat bones

"The dog, it eats bones."

(25)a. Beza, nday té lém ahay
Children they 3pl build house

"The children, they build a house."

One realises after a sight at the preceding data that although topic markers do not occur, the extracted morphemes are topicalised and the different sentences are acceptable. Consider the following data for further analyses:

(22) b. *Lawan, ------ ó zúm ɗaf
Lawan 3sg eat food
*"Lawan, eats food."

(23) b. *Yezu, ----- ó ɗŭm má ga melefit
Jesus 3sg say speech of God

*"Jesus, worships."

(24) b. *Kra,------ é hepéɗ aslat
Dog 3sg eat bones

*"The dog, it eats bones."

(25)b. *Beza, ------- té lém ahay
Children b3pl build house

*"The children, they build a house."

In (22b), (23b), (24b) and (25b), there are neither topicalisers nor subject pronouns. One realises that they are ungrammatical. The grammaticality of (22a), (23a), (24a) and (25a), supposes that the use of topicalisers is not compulsory when one uses anaphoric constituents. This suggests that in the discourse perspective, it is the movement of the targeted element and the occurrence of anaphors that indicate to the hearer that there is topicalisation. Thus, the topicalised subject moves to Spec,TopP,

the Spec,AgrP is filled by the subject pronoun while Top° is empty as one can see in bracketed sentences that follow:

(22) c. [$_{Spec,Top}$ [$_{Top°}$ [Lawan] ó zúm ɗaf]]
Lawan 3sg eat food
"Lawan, he eats food."

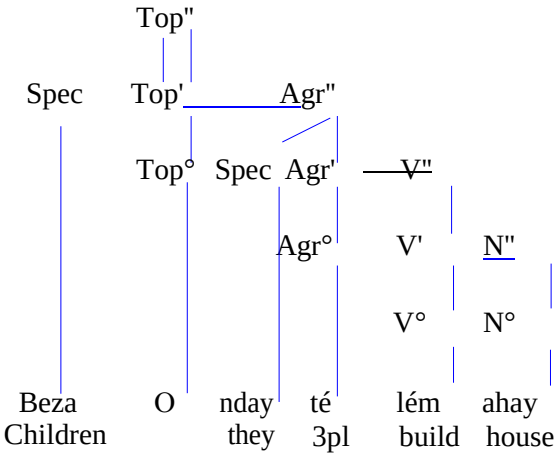
(23) b. [$_{Spec,Top}$ [$_{Top°}$ [Yezu] ó ɗům má ga melefit]]
Jesus 3sg say speech of God
"Jesus, he worships."

(24) b. [$_{Spec,Top}$ [$_{Top°}$ [kra] é hepéɗaslat]]
dog 3sg eat bones
"The dog, it eats bones."

(25)b. [$_{Spec,Top}$ [$_{Top°}$ [beza] té lém ahay]]
Children 3pl build house
"The children, they build a house."

The tree diagram of (25b) in (26) gives a better visualisation of the above analysis:

(26)



"The children, they build a house."

The question that arises from the above analysis is what motivates the use or the non-use of anaphors or of topicalisers if in one case or another, they can be omitted.

To answer this question, let us notice that topicalisers are used to indicate that the information given by the external constituent is important as argued so far. Therefore, when they are omitted, like in examples (22b), (23b), (24b), and (25b), there is a necessity for the speaker to resort to other syntactic operations. Thus, anaphors indicate that they are used in order to overcome the gap. However, when the two are used within the same construction, it means that information ismore important. The fact that this is operative in subject topicalisation is evidence to the assumption that the subject of the verb is preeminent in the discourse.

4.2. The direct object topicalization

The direct object of the verb can also be topicalised. Let us consider the following data:

(27)a. Mish tá káɗsla

People 3pl kill cow
"Some people slaughter a cow."
b. Sla ti mish tá káɗ------
Cow TI People 3pl kill
"A cow, some people slaughter it."
(28)a. Lawan é shí zum
Lawan 3sg drink wine
"Lawan drinks some wine."
b. Zum nahma Lawan é shí --------
Wine NAHMA Lawan 3sg drink
"Some wine, Lawan drinks it."
(29) a. Nu ná wáy Galu
I 1sg love Galu
"I love Galu."
b. Galu nahma nu ná wáy nang
Galu NAHMA I 1sg love her
"Galu, I love her."
(30) a. Nu nó vúk zum
I 1sg give+you wine
"I give you some wine."
b. Zum ti nu nó vúk -------
wine TI I 1sg give+you
"Some wine, I give you."
c. *Zum, nu nó vúk -------
Wine I 1sg give+you
"Some wine, I give you."
d. *Zum ti nu nó vúk nang
Wine TI I 1sg give-you it
"Some wine I give it to you."

One observes from the above examples that the direct object moves to the sentence beginning position followed by a topicaliser when it is topicalized. Sentence (30c) for instance shows that contrary to the subject, the use of a topicalizer is compulsory in direct object topicalization. In example (29b), the topicalised direct object's empty position is occupied by a resumptive pronoun. One realises that the sentence is grammatical. In (30d), the occurrence of a resumptive pronoun at the targeted direct object *zum* "wine" renders the sentence

unacceptable. In (29b), Galu is a human being while *zum* "wine" in (30d) is not.

The above reasoning indicates that depending on the features of the direct object, in terms of human being, it does not always involve anaphora. It means that when the direct object has [+human] features, a resumptive pronoun occurs in the empty place it leaves in its base position. Both the resumptive pronoun and the moved direct object must have the same interpretable features. In (29b) for example, *Galu* and *nang* (her) are third person singular. Given the analyses thattopicalisers fill Top°, topicalised constituents land in the specifierposition of Topic Phrase as illustrated in the following derivations:

(27)c. [$_{Spec,Top}$[$_{Top°}$ ti [$_{AgrP}$mish tá káɗ [sla]]]
TI People 3pl kill cow

"A cow, some people slaughter it."

(28)c. [$_{Spec,Top}$ [$_{Top°}$ nahma [$_{AgrP}$Lawan é shí [zum]]]
NAHMA Lawan 3sg drink wine

"Some wine, Lawan drinks it."

(29) c. [$_{Spec,Top}$ Galu[$_{Top°}$ nahma [$_{AgrP}$ nu ná wáy nang]]
Galu NAHMA I 1sg love her
"Galu, I love her."

(30) e. [$_{Spec,Top}$[$_{Top°}$ ti [$_{AgrP}$ nu nó vúk [zum]]]
TI I 1sg give+you wine

"Some wine, I give you."

(30)f. *[$_{Spec,Top}$[$_{Top°}$ [$_{AgrP}$ nu nó vúk [zum]]]
I 1sg give+you wine

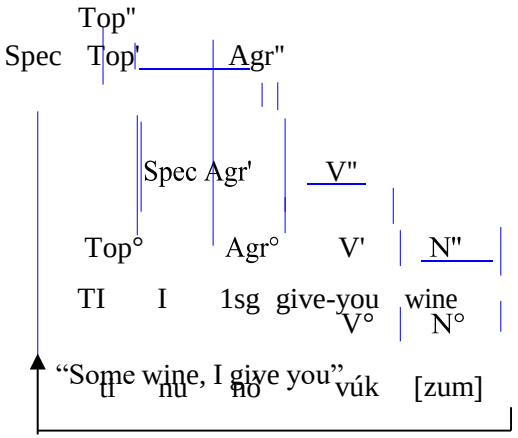
"Some wine, I give you."

(30)g. *[$_{Spec,Top}$ zum [$_{Top°}$ ti [$_{AgrP}$ nu nó vúk nang]]
wine TI I 1sg give-you it "Some wine I give it to you."

Similarly, one observes on the above descriptive paradigm that the direct object moves to the specifier position of the Topic Phrase as indicated by the arrow. The complementiser *ti,* which indicates topicalisation

occupies the head position of the phrase. Let us see the descriptive representation of sentence (30e) that follows for a better illustration of these analyses:

(31)



The tree diagram above is once more illustrative that the head of Topic Phrase (the Top°) is overt in Muyang as it is the case in other Chadic languages such as Mandara (Nseme and al. 1983) and Gungbe (Aboh 2004); this contrary to European languages such as English (Radford 2009) and Italian (Rizzi 1997) where "the head of the projection is not overt" (Haegeman 2012: 17).

4.3. The indirect object topicalization

Let us consider the following sentences and their respective transformations when the indirect object of the verb is topicalised:

(32) a. Lawan á ví zum ana Galu
Lawan 3sg give wine to Galu
"Lawan gives wine to Galu."

b. Ana Galu nahma Lawan á ví zum ---------
To Galu NAHMA Lawan 3sg give wine
"To Galu, Lawan gives wine."

(33) a. Lawan á zlapí ana Satai
Lawan 3sg speak to Satai
"Lawan talks to Satai."

b. Ana Satai ti Lawan á zlapí ----------
To Satai TI Lawan 3sg speak
"To Satai, Lawan talks."

c. Satai TI Lawan á zlapí ana nang
Satai TI Lawan 3sg speak to her
"Satai, Lawan talks to her."

d. * Satai ti Lawan á zlapí ana -------
Satai TI Lawan 3sg speak to
*"Satai, Lawan talks to."

(34) a. Lawan á ví ɗaf ana kra
Lawan 3sg give food to dog
"Lawan gives food to the dog."

b. Ana kra ni Lawan á ví ëaf -------
To dog NI Lawan 3sg give food
"To the dog, Lawan gives food."

c. *Kra ni Lawan á ví ɗaf ana nang
Dog NI Lawan 3sg give food to it
"The dog, Lawan gives food to it."

Contrary to relativatisation that moves only the noun when the indirect object is relativised, one sees that the indirect object topicalization involves movement of the entire [Prepositional Phrase + Noun Phrase] to the sentence left position. In sentence (33b) for example, both the preposition *ana* (to) and the noun *Satai* are licensed to the clause initial. Recall that the indirect object of the verb is the complex [Preposition +

Noun] which sometimes makes the Genitival Phrase (see Biloa: 2014). The preposition is a connecting word which indicates attribution while the Noun is the benefactor. The PP is a maximal projection and the NP an intermediate projection. The two constituents form a chain and function as a single constituent within the sentence. Therefore, the NP movement without the PP is a violation of Chain Uniformity Condition (Radford: 2009).

The ungrammaticality of sentence (33d) for instance illustrates that it is required to move the smallest constituent that contains the NP to the Spec,Top.[13]In effect, the NP pied-pipes the PP. This requirement leads to notice that the indirect object topicalization moves both the PP and the NP. This remark is evidence that all like focus construction, question formation and relativisation, pied-piping applies in topicalisation in Muyang. Its movement creates a large floppy category in external element base position at Phonetic Form.

One realises from observation of examples (33c) and (34c) that anaphora is also operative in the indirect object topicalisation. The ill-formedness of sentence (34c) indicates that this is possible when the latter has [+human] features as it is the case with direct object.

Given the analyses that topicalised constituents move to Spec,CP (Rizzi 2001, Radford 2009 and Biloa 2013), it means that the topicalised entire sequence [Preposition+NP] is pied-piped to Spec,TopP while Top° is filled by a topicaliser as indicated by the following derivations:

(32) c. [$_{Spec,Top}$ [$_{Top°}$ nahma [$_{AgrP}$Lawan é ví zum [ana Galu]]]
NAHMA Lawan 3sg give wine to Galu
"To Galu, Lawan gives wine."

(33) d. [$_{Spec,Top}$[$_{Top°}$ ti [$_{AgrP}$Lawan á zlapí [ana Satai]]]
TI Lawan 3sg speak to Satai
"To Satai, Lawan talks."

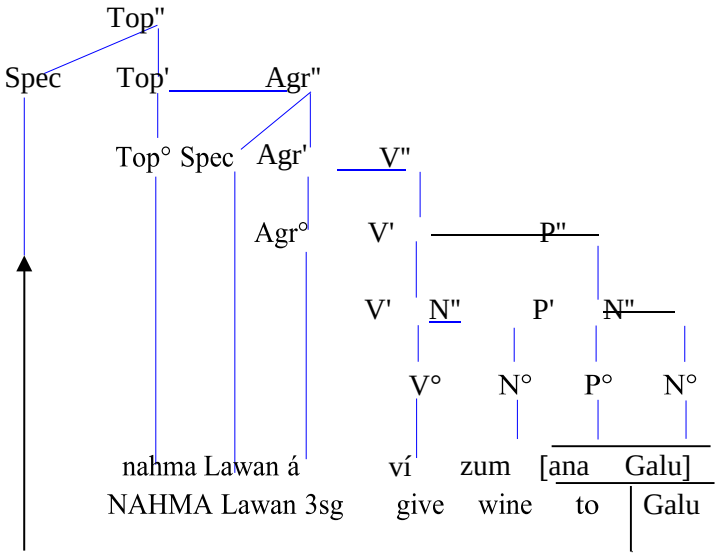
[13] Andrew Radford (2009: 167): The Attract Smallest Condition: a head that attracts a particular type of item attracts the smallest constituent containing such an item which will not lead to violation of any UG principle.

(33) e. *[$_{Spec,Top}$[$_{Top°}$ ti [$_{AgrP}$Lawan á zlapí ana [Satai]]]
TI Lawan 3sg speak to Satai
*"Satai, Lawan talks to."

(34) d. [$_{Spec,Top}$[$_{Top°}$ ni [$_{AgrP}$Lawan á ví ɗaf [ana kra]]]
NI Lawan 3sg give food to dog
"To the dog, Lawan gives food."

For more illustration, let us observe the following tree diagram:

(35)



"To Galu, Lawan gives some wine."

One observes that a pied-piping of the whole Prepositional Phrase (PP) to Spec,TopP while the topicaliser fills Top° accounts for the sentence word order. This is lends support to the hypothesis that the NP movement without the PP is a violation of Chain Uniformity Condition (Radford: 2009).

4.4. The noun's complement topicalization

Noun's complements are always related to the noun by a preposition. Let us observe how their topicalisation is obtained in the data that follow:

(36)a. Lawan á shí **zum ga Galu** kani
Lawan 3sg drink wine of Galu today
"Lawan drinks Galu's wine today."

The group of words *ga Galu* "of Galu" is a complement of the noun *zum* "wine" in (36a). Given that it expresses possession, it supposes as argued so far that the sequence of the sentence is a Genitive Phrase (GenP). Below are its transformations:

b. Zum ga Galu nahma Lawan é shí ------ kani
Wine of Galu NAHMA Lawan 3sg drink today
"Galu's wine, Lawan drinks today."
c. *Zum nahma Lawan é shí --- ga Galu kani
Wine NAHMA Lawan 3sg drink of Galu today

*"Wine, Lawan drinks of Galu today."

Let us consider examples that follow for further analyses:

(37)a. Leli mó zúm **ɗaf ga hay selumani**
We 1sg eat food of millet good
"We eat some good millet food."

In (37a), the adjective *selumani* "good" qualifies the noun *hay* "millet". The two constituents merge with the preposition *ga* "of" to form the prepositional phrase that completes the noun *ɗaf* "food".

b. ɗaf ga hay selumani nahma leli mó zúm --------
Food of millet good NAHMA we 1sg eat
"Some good millet food, we eat."

When the different noun's complements are focalised in (36b) and (37b) respectively, one sees that the entire genitive phrase is dragged to the clause left periphery leaving an empty category at its base position.

In virtue of the fact that the Genitive Phrase *ga galu* (of Galu) is a complement of NP *zum* "wine", extraction of the NP without its

complement in violates the Chain Uniformity Condition. This justifies the ungrammaticality of sentence (36c).
In effect, the direct object *zum* "wine" is the maximal projection which contains the GenP. The latter is its complement. To Attract Smallest Condition requirements (Radford: 2009), the maximal projection which contains the GenP must move to Spec,Top to check [+Top] features. When moving, it drags along the latter.

This mechanism shows that pied-piping of the entire sequence of the sentence to Spec,TopP obtains the noun's complements topicalisation. Thus, in (36b) for instance, the whole topicalised Noun Phrase *zum* "wine" drags its complement, the Genitive Phrase, to the specifier position of the Topic Phrase; then, the head of TopP hosts a topicaliser as sketched in the following derivations:

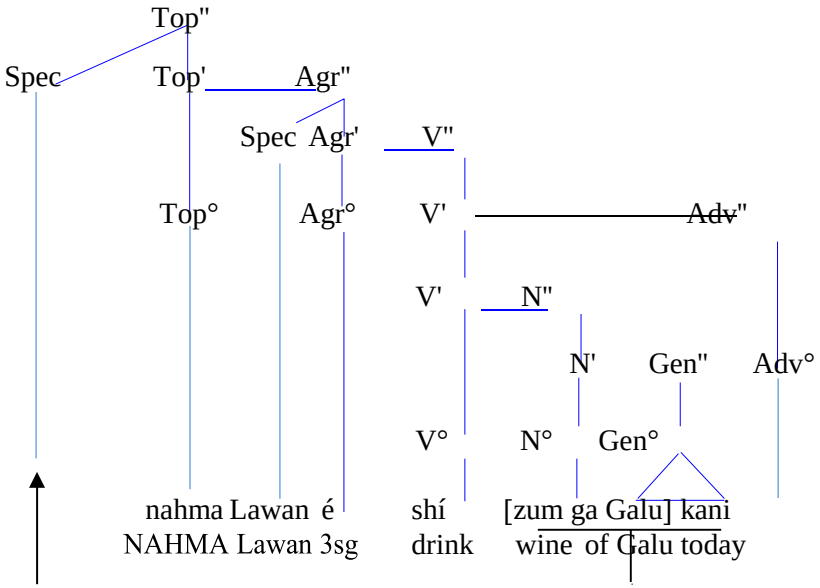
(36)d. [$_{Spec,Top}$[$_{Top°}$nahma [$_{AgrP}$Lawan é shí [zum ga Galu] kani]]
NAHMA Lawan 3sg drink wine of Galu today
"Galu's wine, Lawan drinks today."

(36) e. *[$_{Spec,Top}$[$_{Top°}$nahma [$_{AgrP}$Lawan é shí [zum] ga Galu kani]]
NAHMA Lawan 3sg drink wine of Galu today
*"Wine, Lawan drinks of Galu today."

(37) c. [$_{Spec,Top}$[$_{Top°}$nahma [$_{AgrP}$leli mó zúm [ɗaf ga hay selumani]
NAHMA we 1sg eat food of millet good
"Some good millet food, we eat."

The analyses above are better illustrated in the following tree diagram:

(38)



"Galu's wine, Lawan drinks today."

One observes on the previous tree marker that the entire Genitive Phrase (GenP) is pied-piped to the Specifier position of the Topic Phrase (TopP) for sentence word order and Chain Uniformity Condition (Radford 2009) requirements.

4.5. The adjunct topicalization

Adjuncts are also extracted out to the sentence left periphery when they are topicalized. Let us observe illustrations below:

(39) a. Mish té mir e sleni
People 3pl enjoy at there

"People are happy there."

b. E sleni zla mish té mir -------
At there ZLA people 3pl enjoy

"There, people are happy."

(40) a. Nu nó zúm ɗaf a Marua
I 1sg eat food at Maroua

"I eat food in Maroua."

b. A marua ni nu nó zúm ɗaf --------
At Maroua NI I 1sg eat food

"In Maroua, I eat food."

(41) a. Nday tá ndzeháɗ gwara Managave
They 3pl live around Mangave

"They live around Mangave."

b. Gwara mangave ti nday tá ndzeháɗ --------
Around Mangave TI they 3pl live

"Around Mangave, they live."

A look at the above paradigm shows that like the indirect object and noun complements, the adjunct topicalization involves a heavy pied-piping of entire adverbial prase to sentence beginning position leaving a floppy category at its base position. In fact, in Muyang, adjuncts are always introduced by prepositions or adverbs. It means that adjunction position comprises a preposition or an adverb and a noun phrase that indicates place, time, manner, reason, consequence, etc. This description suggests that for *Attract Smallest Condition* requirements, the NP drags the PP or the AdvP leaving an empty trace in base position when topicalised. In sentence (41b) for instance, the NP *Mangave* drags the AdvP *gwara* "around", where it is contained, to the sentence left hand position. Thus, the edge feature of TopP attracts the adjuncts to Spec,TopP when topicalized. This claim is better illustrated in the following paradigm:

(39) c. [$_{Spec,Top}$ [$_{Top°}$zla [$_{AgrP}$ mish té mir [e sleni]]]
ZLA people 3pl enjoy at there

"There, people are happy."

(40) c. [$_{Spec,Top}$ [$_{Top°}$ni [$_{AgrP}$nu nó zúm ɗaf [a marua]]]
NI I 1sg eat food at Maroua

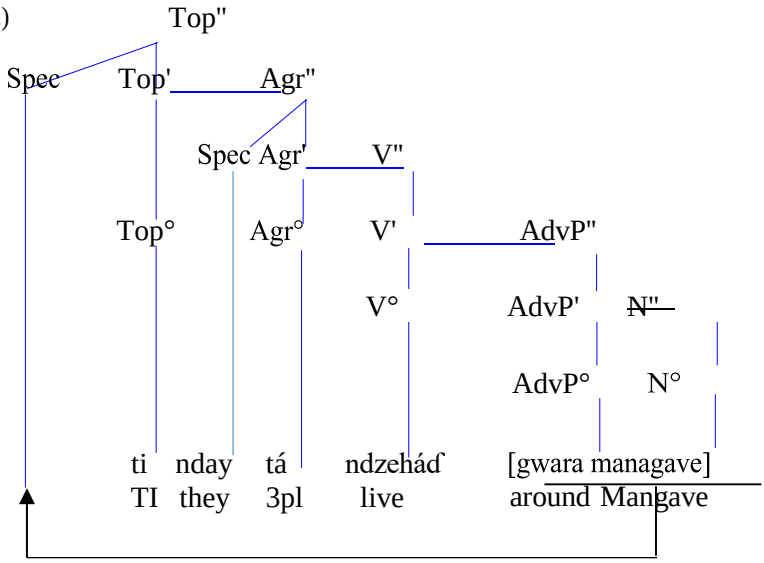
"In Maroua, I eat food."

(41) c. [$_{Spec,Top}$ [$_{Top°}$ ti [$_{AgrP}$ nday tá ndzehád [gwara managave]]]
TI they 3pl live around Mangave

"Around Mangave, they live."

One realises that adjunct's topicalisation involves the target constituent pied-piping to Spec,TopP since the maximal projection is occupied by a topicaliser. For a better visualisation, let us look at the following tree marker:

(42)



"Around Mangave, they live."

An observation of the tree marker (42) shows that adjuncts movement to the clause initial position obtains adjunct's topicalisation. This is supportive evidence to the claim that Muyang empirical materials involve pied-piping as far as transformation[14] is concerned.

4.6.The subordinate clause extraction

Larger constituents such as subordinate clauses can also be topicalized. Let us consider the following data:

(43) a. Nu no ɗùm kado mish te shì yama
I 1sg say that people 3pl drink water

"I said that people drank water."

b. Kado mish te shì yam nahma nu no ɗùm --------
That people 3pl drink water NAHMA I 1sg say

"That people drank water, I said."

(44) a. Nang é hendí bi Satai á rá
She 3sg ask maybe Satai 3sg come

"She asks if Satai comes."

b. Bi Satai á rá nahma nang é hendí -----
Maybe Satai 3sg come NAHMA her 3sg ask

"Maybe Satai comes, he asks."

Sentences (43a) and (44a) contain a subordinate clause *kado mish té shí yam* "that people drink water" and *bi Satai á rá* "maybe Satai comes" respectively. One realises that topicalisation also applies to these grammatical constituents. Like the indirect object, noun's complements and adjuncts, they are pied-piped to clause initial position as a single constituent. This supposes that the different elements contained in the subordinate clause form a uniform chain that is opaque to any extraction.

[14] Remember that all operations that are obtained by sentence transformation (focus construction, question formation, relativisation and topicalisation) involve pied-piping in Muyang.

In fact, the subordinate completive clause functions as a direct object of the verb. This means that the complementizer *kado* "that", which introduces it occupies the head of the Force Phrase[15] (Rizzi 1997, 2001b and Radford 2009). The latter selects the Agreement Phrase and all its intermediate projections. This supposes that the complex [Force Phrase + Agreement Phrase] makes a grammatical function that has a single lexical item's properties which can behave like any grammatical function such as subject, object, adjunct, etc. This reasoning is evidence to the assumption that the subordinate clause is subject to movement as a single constituent within the sentence when topicalised.

The above analysis suggests that the entire ForceP and its complements undergo an upwards movement to land in Spec,TopP as any other targeted grammatical function. This remark illustrates that every time a constituent is topicalised in Muyang, it is pied-piped to Spec,TopP to form the Spec-Head configuration with the head of the Topic Phrase as shown in the following paradigm:

(43) c. [$_{Spec,Top}$[$_{Top°}$ nahma[$_{AgrP}$ nu no ɗùm [kado mish te shì yam]]]
NAHMA I 1sg say that people 3pl drink water

"That people drank water, I said."

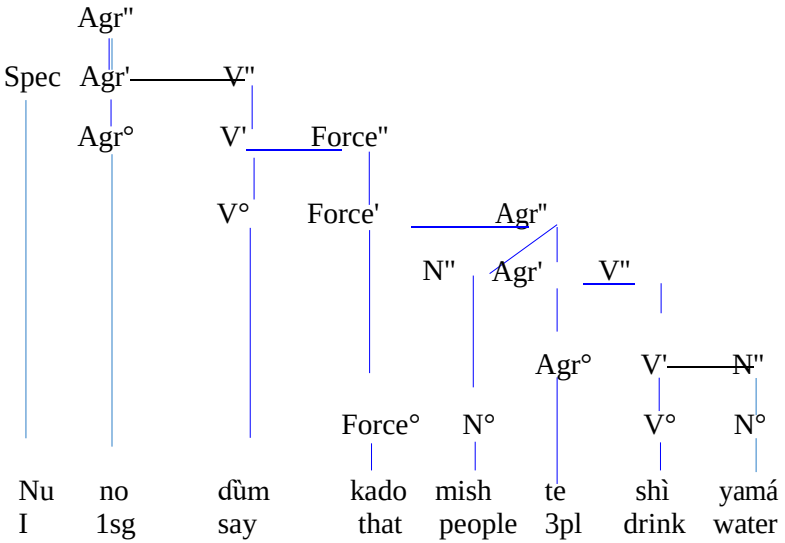
(44) c. [$_{Spec,Top}$[$_{Top°}$nahma [$_{AgrP}$ nang é hendí [bi Satai á rá]]]
NAHMA her 3sg ask maybe Satai 3sg come

"Maybe Satai comes, he asks."

The descriptive representations of (43a) and its derivation in (43b) give a better visualisation of the preceding analyses:

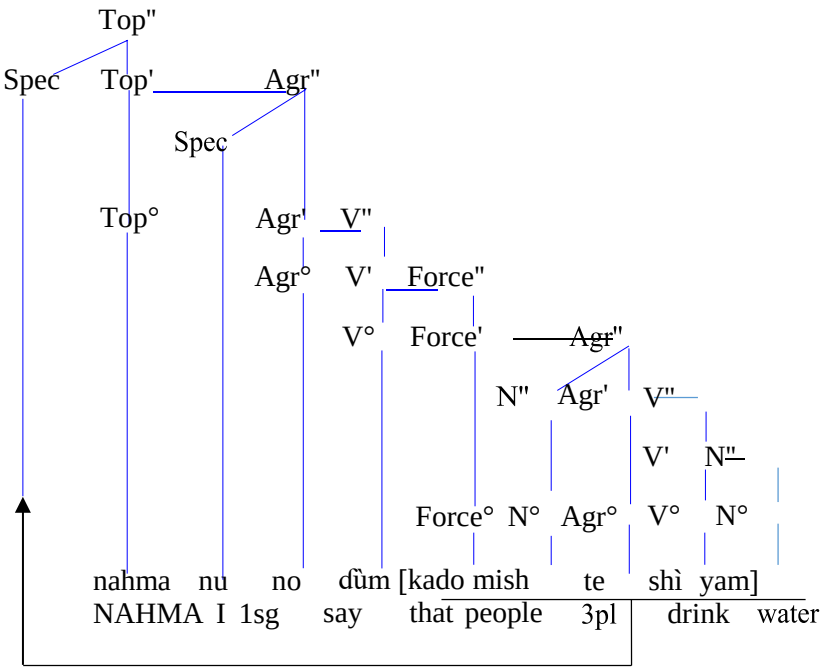
[15] Here, one considers following Rizzi (1996, 1997, 1999, 2001b, 2004) that complementisers are expression of force. It means that the complementiser that heads the CP heads ForceP (Force Phrase). See also Tuller (1992), Julia Horvath (1995), Aboh (1998), Radford (1997, 2009).

(45)



"I said that people drank water."

(46)



"That people drank water, I said."

A look at the descriptive representations (45) and (46) raises a question to know whether there is government of the empty traces left by the extracted elements or not. Answers to these questions are developed in the following sections.

5. Topic's recursion and order

Languages such as Italian admit multiple arguments topics while English does not (Haegeman 2012). To see how it works in Muyang, let us look at examples that follow:

(47) a. Né ví ɗaf ana zal heni kani
1sg give food to man this today

"I give food to this man today"

b. ɗaf nahma, ana zal heni ti, kani ti, né ví ---------
food NAHMA, to man this TI, today TI, 1sg give

"Food, to this man, today, I give."

Constituents, the NP *ɗaf* "food", the PP *ana zal heni* "to this man" and the AdvP *kani* "today" in (47a) are topicalised in (47b) where they move to the sentence left periphery followed by topicalisers and separated by commas. The occurrence of tree topicalisers above the AgrP supposes that there are three Topic Phrases in the sentence left periphery. Let us examine the structure of the following sentence for further illustrations:

(48) a. Galu é shí yam krimkrim ahalay kani
Galu 3sg drink water quickly here today

"Galu quickly drinks water here today."

b. Krimkrim nahma, yam ti, Galu degiya, é shí ------- ahalay kani
Quickly NAHMA, water TI, Galu DEGIYA, 3sg drink here today

*"Quickly, water, Galu, she drinks here today."

In (48b), one notices that there are three topics in the clause left periphery. This template shows that, once more, the multiple numbers of topics in the position above the Agreement Phrase is acceptable in Muyang.

c. Krimkrim zla, yam nahma, kana ti, ahalay ni, Galu degiya, é shí --
---
Quickly ZLA, water NAHMA, today TI, here NI, Galu DEGIYA, 3sg drink
* "Quickly, water, today, here, Galu, she drinks."

In example (48c), one sees that five sentence elements have moved to the position above the Agreement Phrase where they are followed by topicalisers. Reasoning in the line of the previous analyses, the appearance of topicalisers after shifted constituents indicates that the

latters are topicalised. This remark lends support to the hypothesis that Muyang allows multiple topics in the clause left periphery.

Nevertheless, a look at (48c) raises the question to know what motivates the range of topicalisers in the position left periphery of the clause. To answer this question, let us observe the following sentences:

(47) c . *ɗaf ti, ana zal heni nahma, kani ti, né ví ---------
Food TI, to man this NAHMA, today TI, 1sg give

"Food, to this man, today, I give."

(48) d. *Krimkrim nahma, yam degiya, Galu ti, é shí ------- ahalay kani
Quickly NAHMA, water DEGIYA, Galu TI, 3sg drink here today

*"Quickly, water, Galu, she drinks here today."

(48) e. * Krimkrim nahma, yam zla, kana ti, ahalay ni, Galu degiya, é shí.....
Quickly NAHMA, water ZLA, today TI, here NI, Galu DEGIYA, 3sg drink

* "Quickly, water, today, here, Galu, she drinks."

All the data above are ungrammatical. Compared to data in (47b), (48b) and (48c) respectively, one realises that in (47c), the topicaliser *ti* occurs before *nahma*, in (48b), *degiya* appears before *ti* while *zla*, which is initial in (48c) occurs after *nahma* in (48e). The ungrammaticality of the above examples supposes that there is a restricted theory that forces a one-to-one position and interpretation of topics in the clause left periphery ranged as follows: ZLA-NAHMA-TI-NI-DEGIYA.

5.1. Topic and adjunction

For Rizzi (1997), the position CP should split into a number of distinct projections the cartography of which is the following in Italian:

Force > Topic* > Focus > Topic* > Fin > TP.

A sight at the above template shows that the sentence left periphery hosts more than a Topic Phrase. Let us observe the following examples:

(49) a. Wal heni é shí zum ɗayɗay do
Woman this 3sg drink wine never Neg

"This woman never drinks wine."

The negative construction above shows that the negative *ɗayɗay* "never" precedes the agreement phrase.

b. Wal heni nahma, zum ti, ɗayɗay é shí ------- do
woman this NAHMA, wine TI, never, 3sg drink Neg

"This woman, wine, never she drinks it."

In (49b), there are not only two topics in the clause initial position. This remark is illustrative that they are recursive as analysed in the previous section. Nevertheless, one sees that the negative *ɗayɗay* "never" is inverted. It seems to have moved to the position higher than the Agreement Phrase (AgrP).

(50) a. Né ví wakita ana Galu
1sg give book to Galu

"I give a book to Galu."

b. No ɗùm kado, wakita nahma, ana Galu ti, ɗayɗay né ví do
1sg say that book NAHMA, to Galu TI, never 1sg give Neg

"I said that, a book, to Galu, Never I give it."

Example (50b) is a complex sentence. One sees that the subordinated clause is introduced by *kado* "that" which is analysed in Bebey (2010) as a complementiser. The latter, all like the two topics and the negative, occurs in the sentence left periphery. The variety of these elements in this position supposes in the sense of Rizzi (1997 and 2004) that there are fourfunctional heads: the complementiser *kado* "that", the topics *wakita nahma* "a book NAHMA" *and ana Galuti* "to Galu TI" and the inverted negative *ɗayɗay* "never".

Reasoning following Rizzi (1997, 2000, 2001b, 2004), Radford (2004 and 2009), Chomsky (2004 and 2005), Cinque and Rizzi (2010), Durrleman (2008), Jeroen (2009), Kiss (1998) Belletti (2008), Bocci (2008), (Aboh 2004), Abangma (2004), (Biloa 2004, 2011 and 2013), Bassong (2010), Bebey (2010)) and Haegeman (2012), the occurrence of multiple different elements in the sentence-initial position indicates that there is a multiple adjunction of these categories in this position. According to Hageman (2012), the relevant constituents are adjoined to the maximal projection TP (AgrP in our terminology). This reasoning indicates that the sentence left peripheral position can host many maximal projections as detailed in the following section.

7. Conclusion

This article was an exploration of the Topic Phrase formation and its distribution within a sentence. It has been argued that many sentence constituents namely the subject of the verb, the direct object, the indirect object, adjuncts, noun's complements and subordinate conjunctive clauses which undergo a leftwards movement can be topicalised. While doing so, it was proposed that they land in Spec,TopP while the head, the Top°, is filled by different morphemes known as topicalisers, the choice and the ordering of which are determined by the semantic value. It was argued that Muyang exhibits topics' recursion and adjunction with other functional heads. This remark led to the analyses that remnant movement and pied-piping obtain a variety of distinct projections, with the Interrogative Phrase occurring as the highest functional head, in the sentence left periphery.

Bibliography

Aboh, E., O. (1996). "On Argumental Topicalisation in Gungbe." In *Gengen 2*, pp. 80-92.

Aboh, E., O. (2004). *The morphosyntax of complement-head sequences*. New York: New York University Press.

Barreteau, Daniel et Sadembouo, Etienne. (1981). *Le point de recherche sur les langues tchadiques du Cameroun*. Yaoundé: Société Internationale de Linguistique (SIL).

Bebey, Théodore. (2010). *Le mouvement des syntagmes qu en muyang*. Mémoire de Master. Université de Yaoundé I.

Bebey, Théodore. (2015). The *Cartographic Syntax of Muyang: a Chadic Language Spoken in Northern Cameroon*. Ph.D dissertation. The University of Yaounde I.

Belletti, Adriana. (2004). "Apects of the Low IP Area". In Luigi Rizzi (ed.), *The Structure of CP and IP. The Cartography of Syntactic Structures, Volume 2*, 16-51. Oxford: Oxford University Press.

Benincà, P. and C. Poletto. (2004). "Topic, Focus and V2: Defining the CP sublayers". In Luigi Rizzi (ed.), *The Structure of CP and IP: the Cartography of Syntactic Structures Vol. 2*. New York: Oxford University Press, 52-75.

Biloa, Edmond. (2013). *The Syntax of Tuki: A Cartographic Approach.* Amsterdam: John Benjamins.

Biloa, Edmond. (2014). "Pied-piping, remnant movement and clause structure in Muyang". Ms. University of Yaoundé I.

Cecchetto, C. (2004). "Remnant Movement in the Theory of Phases." In L. Rizzi (ed.), *The Structure of CP and IP. The cartography of Syntactic Structures, Volume 2*. Oxford: Oxford University Press, pp. 166-189.

Chafe, Wallace. (1970). *Meaning and the Structure of Language.* Chicago: University of Chicago Press.

Chafe, Wallace, (1976). *Givenness, Contrastiveness, Definiteness, Subjects and Topic*. New York Academic Press, PP 27-55.

Chomsky, N. (1966a). "Topic in the Theory of Generative Grammar". In T., A., SEBEOK, (ed.), *Current Trends in Linguistics*. New York: Harper and Row.

Chomsky, N., (1995). *The Minimalist Program*. Cambridge, Massachusetts: MIT Press.

Chomsky, N., (2004). "Beyond Explanatory Adequacy". In Adriana Belletti (ed.), *Structures and beyond: the Cartography of the syntactic structures Volume 3*. Oxford: Oxford University Press, 104-131.

Chomsky, N. (2005). “On Phases”. in R. Freidin, C. Otero and M., L., Zubizarreta (eds.), *Fundational Issues in Linguistic Theory*. Cambridge, Mass.: MIT Press.

Cinque, G. and Rizzi, L. (2010). “The Cartography of Syntactic Structures”. In B., Heine and H., Narrog (eds), *The Oxford Handbook of Linguistic Analysis*. New York: Oxford University Press.

Dieu, Michel et Renaud, Patrick. (1983*). Atlas linguistique du Cameroun (ALCAM) : InventairePréliminaire*. Yaoundé: CERDOTOLA.

Durrleman-Tame, Stephanie. (2008). *The Syntax of Jamaican Creole: A Cartographic Perspective.* Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.

Eva, Rothmaler. (2009). “Topics in Chadic languages 5: Papers from the Fourth colloquim on the Chadic languages”. In Koln Koppe (ed.), *Chadic languages vol. 6*. Bayreuth.

Haegeman, Liliane. (1994). *Introduction to Government and Binding Theory, 2nd Edition*. Cambridge, Massachussetts: Blackwell Publishers.

Haegeman, Liliane. (1997). *Elements of Grammar: Handbook of Generative Syntax*. Oxford: Blackwell.

Haegeman, Liliane. (2000). “Negative Preposing, the Neg Criterion and the Structure of CP” in Laurence Horn and Yasuhiko Kato (ed.), *Negation and Polarity*. Oxford: Oxford University Press, 29-69.

Haller, Beat and Watters, Johns. (1984). “Topic in Zulgo”. *Studies in African Linguistics 5*: 2-46.

Hyman, Larry and Bernard Comrie. (1981). “Coreference and Logophoricity”. in *Journal of African Linguistics 3:* 19-37.

Jayaseelan, K., A. (2001). “IP-Internal topic and Focus phrases.”*In Studia linguistica 55. 39-75.*

Jeroen, Va Craenenbroeck. (2009). *Alternatives to Cartography*. New York: Mouton de Gruyter.

Kayne, Richard. (1994). *The antisymmetry of syntax*. Cambridge, Mass.: MIT press.

Kayne, Richard. (1998). “Overt versus covert Movement”. In *Syntax 1, 128-191.*

Kenneth, R. Hollingsworth and Peck, Charles. (1992). *Topics in Mofu-Godur*. Yaoundé: SIL.

Kenneth, R. Hollingsworth. (1985). *Marked Topic in Mofu-Godur.Yaoundé*: SIL.

Kibble, Rodger. (1997). "Complement Anaphora and Dynamic Binding". In Aaron Lawson (ed.), *Proceedings from Semantics and Linguistics Theory VII*. Ithaca, New York: Cornell University, 258-275.

Koopman, H. and Jean-Yves Pollock. (2000). "New Thoughts on Stylistic Inversion", in A. Hulk Jean-Yves Pollock (eds.), *Inversion in Romance and the Theory of Universal Grammar*. New York: New York University Press.

Lasnik H. and Saito, M. (1984). "On the Nature of Proper Government. " In *Linguistic Inquiry 15*, 235-289.

Longacre, Robert, L. (1983). *The Grammar of Discourse*. New York: Plenum.

Nkemnji, M. (1995). *Heavy Pied-Piping in Nweh*. Ph.D. Dissertation. UCLA.

Nouwen, Rich, (2003). "Complement Anaphora and Interpretation." In *Journal of Semantics 20*, 73-113.

Pollock, Jean Yves, (1997). *Langage et cognition: introduction à la théorie minimaliste de lagrammaire générative*. Paris: PUF.

Radford, Andrew. (2004). *English Syntax: An Introduction*. Cambridge: Cambridge University Press.

Rizzi, Luigi. (1990). *Relativized Minimality*. Cambridge, Mass.: MIT Press.

Rizzi, Luigi. (1997). "The Fine Structure of the Left Periphery". In L. Haegeman (ed.), *Elements of Grammar*. Dordrecht: Kluver, 281-337.

Rizzi, Luigi. (2000). "Direct Perception, Government and Thematic Sharing". In L., Rizzi (ed.), *Comparative Syntax and Language Acquisition*. London/ New York: Routledge, 189-210.

Rizzi, Luigi, (2001b). "On the position In'terrogative' in the left periphery of the clause". In G., Cinque and G., Savi (eds.), *Current Studies in Italian Syntax*. Essays Offered to Lorenzo Renzi . Amsterdam: Elsevier, 287-296.

Rizzi, Luigi. (2004b). “Locality and Left Periphery”. In Adriana Belletti (ed.), *Structures and Beyond*, 223-251. Oxford: Oxford University Press.

Rizzi, Luigi. (2013). “Notes on Cartography and Further Explanation”. In *Probus*. Berlin: De Gruyter Mouton. 197-226.

Saito, M. (2010). “Sentence Types and the Japanese Right Periphery”.Ms. Nanzan University: Nagoya.

Schuh, Russel, G. (2003). *Chadic Overview*. California: University of California Publications in Linguistics.

Shlonsky, Ur. (2010). “The Cartographic Enterprise in Syntax”. In *Language and Linguistic Compass Volume 4* (6).

Shlonsky, Ur and Soare, Gabriela, (2011). “Where is Why?”. In Linguistic Inquiry Volume 42. MIT, 651-669.

Wieseman, Ursula; Nsemé, Clédor et Vallette, René. (1983). *Manuel pratique d’analyse du discours*.Yaoundé: Société Internationale de Linguistique (SIL).

Wiley, J. (2011). “Topic-Comment”. Ms. Wiley Online Library. Winker,

Suzanne. (1997). *Focus and Secondary Predication.* Berlin: Mouton de Gruyter.

Comité scientifique international

Robert Yennah, University of Ghana, Legon, Ghana
Samuel Koffi, University of Ghana, Legon, Ghana
Milburga Atcero, Makerere University Business School, Ouganda
Elhadji Yawale Amani Maman Lawan, Université de Zinder, Niger
Yves Montenay, ICEG, France
Pierre Frath, Université de Reims Champagne-Ardenne, France
Norbert Agoinon, Université de Parakou, Bénin
Christian Tremblay, Observatoire Européen du Plurilinguisme, France
Khadimou Rassoul Thiam, Univ. Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal
Viviane Devriésère, Isfec Aquitaine, Bordeaux France
Philippe Blanchet, Université Rennes 2, France
Julia N'dibnu, Université de Yaoundé I
Vincent Were, Kenyatta University, Kenya
Ndiémé SOW, Université Assane SECK de Ziguinchor (UASZ), Sénégal
Denis Fadda, Universités de Paris-X, France
Rahma Barbara, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah de Fès, Maroc
Kwame Daniel Ayi-Adzimah, (P.hD), Univ. of Winneba, Ghana
Jean Bosco K. Vodounou, Université de Parakou, Bénin
Sanaliou Kamagate, Univ. Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire
Marc Richevaux, Université du littoral, France
Giovanni Agresti, Université Bordeaux Montaigne, France